

3,40 € mercredi 17 avril 2024 78e année N° 25 448 France métropolitaine

L'ÉQUIPE

À NOS LECTEURS
«L'ÉQUIPE» + son supplément collector J – 100 de 100 pages, exceptionnellement au prix de 3,40 €. Merci pour votre fidélité.

Paris 2024/Florian Hulleu

Manuel Ugarte, Lee Kang-in, Nordi Mukiele, Kylian Mbappé et Lucas Hernandez.

FOOTBALL Ligue des champions Quarts de finale retour FC Barcelone 1-4 Paris-SG

PORTEURS DE FLAMME

Battus au match aller et menés dès le début de la rencontre, les Parisiens ont renversé des Catalans réduits à dix après une demi-heure de jeu. En demi-finales, la quatrième de leur histoire, ils affronteront le Borussia Dortmund.

PAGES 2 À 8

Nicolas Luttiau/L'Équipe

M 00106 - 417 - F: 3,40 €

ANT 2,60 € - BEL 3,90 € - LUX 4,20 € - CH 5,30 FS - ESP/CNY 3,20 € - GR 3,20 € - MAR 30 MAD - PORT CONT 3 € - REU 2,60 € - TUN 4,80 DIN - AND 3,50 €



Vincent Duluc

UNE ÉPOPÉE

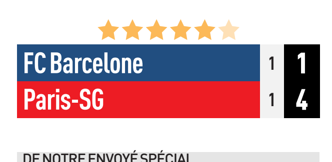
Cela fait deux fois, désormais, que le PSG rappelle qu'il n'est pas Gijon ni Valladolid, et que la grande aventure l'attend après une qualification à Barcelone. Cela fait trois fois en cinq saisons qu'il se hisse dans le dernier carré de la Ligue des champions, là même où s'abreuvent les grands fauves qu'il rêve d'égaler depuis l'arrivée de QSI, en 2011. Il y a la part de la logique d'investissement, sur le long terme, et il y a l'émotion d'un exploit, surgi tout en haut de la colline de Montjuïc, hier soir, au bout d'une soirée qui fait un bien fou au football français, dans son ensemble, et qui est la promesse d'un printemps magnifique.

Jamais une équipe française ne s'était qualifiée en Ligue des champions après avoir perdu le premier match à la maison : on veut bien débattre tout le jour, et aussi la nuit, autour de la notion d'exploit, mais ses éléments constitutifs restent la performance, l'inattendu, l'émotion, le prestige de l'adversaire et de la compétition, tout ce qui est remonté, hier soir, au fil d'une soirée qui va éclairer la saison du PSG et le crépuscule parisien de Kylian Mbappé d'une lumière différente.

Il n'existe pas particulièrement de morale dans le sport, seulement des victoires ou des défaites qui orientent les raisonnements, mais il est difficile de ne pas voir un sens dans l'exploit du PSG, un an après qu'il a laissé Lionel Messi et Neymar s'en aller. Même si la fin du bling-bling est toute relative, après un été à 400 M€, dont les trois recrues alignées hier soir dans l'équipe de départ (Lucas Hernandez, Ousmane Dembélé et Bradley Barcola) représentent une part presque faible (140 M €), la logique a changé. Elle a changé avec un entraîneur, Luis Enrique, qui a parfois semblé raconter une histoire parallèle que le terrain démentait. Mais si l'on n'a pas toujours compris ce que ce PSG faisait, ni où il voulait en venir, il le faisait en équipe, au moins, ce qui reste la meilleure manière de voyager dans un sport collectif. Et c'est en équipe que le PSG a résisté à ses imperfections, au fil d'une saison européenne où il n'a pas tout maîtrisé, loin de là. Il a déjà été plus brillant, oui, et alors ? Il n'y a pas de règles en Ligue des champions, il n'y a que des aventures, parfois des épopées, par-delà le cas éternel de Chelsea, vainqueur l'année même où il était le plus boiteux, en 2012. Et c'est exactement le parfum de l'épopée qui plane, ce matin, sur l'aventure européenne du PSG, en attendant Dortmund.

SACRÉE SOIRÉE

Mené au score après douze minutes puis en supériorité numérique pendant une heure, le PSG a arraché sa qualification pour les demi-finales de la Ligue des champions en affichant une détermination et une maîtrise sans faille à Barcelone.



FC Barcelone	1	1
Paris-SG	1	4

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL
DAMIEN DEGORRE

BARCELONE (ESP) – Tout avait mal commencé et tout s'est achevé dans un moment d'extase absolu, de délice sucré, une forme de lévitation irrationnelle que le quatrième but parisien, le second de Kylian Mbappé dans la partie, au bout d'un contre magnifique initié par Achraf Hakimi, a transformé en soirée parfaite pour le Paris-Saint-Germain. Le club de la capitale retrouve le dernier carré de la Ligue des champions trois ans après sa dernière apparition à cette altitude. Il est le premier club français à arracher son billet pour le tour suivant de la C1 après s'être incliné à l'aller (2-3) et il doit sa qualification à son talent collectif bien sûr, mais aussi à son refus du renoncement, alors qu'il était mené au score après douze minutes et voyait son horizon européen s'obscurcir un peu plus. Barcelone estimera sans doute qu'il la doit surtout à l'arbitrage de M. Kovacs qui a expulsé Ronald Araujo au bout d'une demi-heure de jeu (29e) et offert au PSG une situation de supériorité numérique pendant un peu plus d'une heure. Mais la faute du défenseur central uruguayen sur Bradley Barcola ne souffrait d'aucune contestation et son expulsion pas davantage.

S'imposer dans ces conditions ne déprécie pas pour autant la prestation des Parisiens, qui ont su pousser les Catalans à la faute, les maintenir dans une situation d'inconfort permanent même lorsqu'ils menaient encore au score, sans jamais céder à la panique.

Les mauvais choix de Xavi, les bons de Luis Enrique

La remontada s'écrit donc désormais aussi en français et il serait peut-être bon que Le Petit Robert efface ce vilain mot de ses dicos. Le grand Robert, Lewandowski, aura, lui, bien aidé les Parisiens dans leur immense projet. Non seulement l'avant-centre polonais n'a jamais existé dans ce quart de finale retour, mais il a effectué le mauvais choix en fin de match (88e), préférant frapper plutôt que de décaler Joao Félix, alors qu'un but du Barça aurait pu conduire les deux équipes en prolongation. Avoir décidé de laisser Lewandowski sur le terrain plutôt que Lamine Yamal, l'homme qui a provoqué l'ouverture du score, lorsqu'il a fallu réorganiser l'équipe en première période, aura été un autre mauvais choix, celui de Xavi. Déjà, au cours de la première demi-heure, l'avant-centre barcelonais avait été étouffé par la paire Marquinhos - Lucas Hernandez. Il a carrément sombré ensuite. La charnière parisienne aura d'ailleurs été l'une ▶▶

Nicolas Luttiau/L'Équipe

Marc-André ter Stegen battu, sous les yeux de Kylian Mbappé, après une frappe d'Ousmane Dembélé, qui a relancé le PSG cinq minutes avant la pause (1-1).

▸▸ des grandes satisfactions de cette soirée, qui porte aussi le sceau de Luis Enrique. Chaque joueur à sa place, les meilleurs du moment dans le onze de départ, pas de nouvelles nouveautés tactiques : il faut croire que l'entraîneur espagnol sait aussi être rationnel et cohérent. Il n'a pas pu s'empêcher un petit coup de bluff, lors de la mise en place à l'échauffement, laissant croire qu'Ousmane Dembélé évoluerait dans l'axe, Bradley Barcola à droite et Mbappé à gauche. Mais dès le coup d'envoi, les Barcelonais ont pu se rendre compte que les trois attaquants parisiens occuperaient bien leur zone de confort. Ils ont surtout pu constater à quel point Dembélé était déterminé.

Dembélé comme chez lui

Les copieux sifflets du stade olympique de Montjuïc qui l'ont escorté à chaque fois qu'il touchait le ballon ne l'ont jamais affecté et son but égalisateur, à la réception d'un centre de Barcola (40e), dans un angle fermé, annonçait le début de la lente agonie catalane. Un but donc, mais aussi une reprise de volée savoureuse qui a flirté avec le poteau juste avant la pause (45e+3), des accélérations déroutantes et un penalty provoqué (59e) auront dessiné un retour à Barcelone presque parfait, huit mois et demi après son départ. Sa manière incessante de porter le jeu vers l'avant aura même déteint sur ses coéquipiers, à l'image de Vitinha qui, comme à l'aller, aura marqué le deuxième but de son équipe (54e), celui qui a remis les pendules à l'heure et Paris au milieu du village. Mais, pour valider son billet pour les demi-finales, il fallait aussi un Mbappé décisif. Après avoir transformé le penalty (61e), l'attaquant parisien a définitivement classé l'affaire, à deux minutes de la fin du temps réglementaire. Il a dû s'y reprendre à deux fois, profiter d'un petit coup de pouce de son compatriote Jules Koundé, bien moins inspiré qu'au Parc, mais il a affiché une certaine délectation au moment de célébrer son doublé devant le virage où se trouvaient les 2700 supporters du PSG. Il paraît que la joie a retenti jusqu'à Madrid, où Mbappé n'ira pas tout de suite. L'Atlético a été éliminé par le Borussia Dortmund dans l'autre quart de la soirée. C'est donc face au club de la Ruhr que le PSG devra obtenir son billet pour Wembley. Cela ressemble quand même à une soirée presque parfaite. **E**

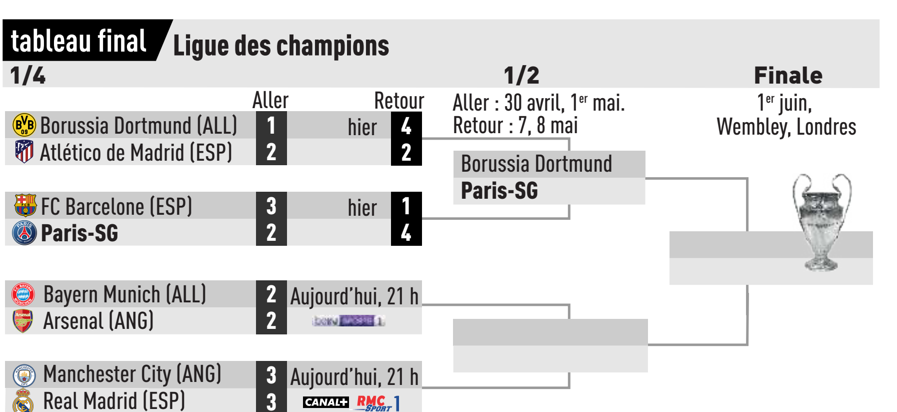


tableau final Ligue des champions

1/4	Aller		Retour	1/2	Finale
Borussia Dortmund (ALL)	1	hier	4	Aller : 30 avril, 1er mai. Retour : 7, 8 mai	1er juin, Wembley, Londres
Atlético de Madrid (ESP)	2		2		
FC Barcelone (ESP)	3	hier	1	Borussia Dortmund	
Paris-SG	2		4	**Paris-SG**	
Bayern Munich (ALL)	2	Aujourd'hui, 21 h			
Arsenal (ANG)	2	beIN SPORTS 1			
Manchester City (ANG)	3	Aujourd'hui, 21 h			
Real Madrid (ESP)	3	CANAL+ RMC SPORT 1			

hier

FC Barcelone 1 **1-4** 1 Paris-SG

Temps doux. Pelouse en excellent état. 50 309 spectateurs. Temps add. : 5 min. + 7 min.

arbitre : Kovacs (ROU) 7

4,2

FC Barcelone : Ter Stegen (4) (c) – Cancelo (3), Cubarsi (5), R. Araujo (-, non noté), Koundé (3) – F. De Jong (4), Pedri (5), Gündogan (5) – Raphinha (6), Lewandowski (3), Yamal (-, non noté). Entr. : Xavi Hernandez (3).

Paris-SG : Donnarumma (6) – Hakimi (6), Marquinhos (8) (c), L. Hernandez (7), Nuno Mendes (6) – Zaïre-Emery (6), Vitinha (8), F. Ruiz (6) – O. Dembélé (8), K. Mbappé (8), Barcola (8). Entr. : Luis Enrique (ESP) (8).

7

Remplacements 34e : Yamal par I. Martinez (note : 4). 62e : Pedri par F. Torres. 82e : Cancelo par J. Félix et F. De Jong par F. Lopez.
Non utilisés : Pena (g.), Astralaga (g.), M. Alonso, Romeu, Roque, Casado, Guiu, Fort.
Cartons.– 5 avertissements : I. Martinez (40e), Lewandowski (50e), Gündogan (64e), Raphinha (90e+7), F. Lopez (90e+7). **2 expulsions :** R. Araujo (29e), Xavi Hernandez (entr.) (56e).

	FC Barcelone	Paris-SG
expected goals	0,77	2,56
tirs cadrés	3	9
possession (%)	33	67
fautes	10	12

Remplacements 76e : Barcola par Lee. 77e : F. Ruiz par Asensio. 80e : Zaïre-Emery par Ugarte. 88e : O. Dembélé par Kolo Muani.
Non utilisés : Navas (g.), Tenas (g.), Mukiele, Beraldo, Danilo P., Skriniar, Soler, G. Ramos.
Cartons.– 4 avertissements : K. Mbappé (40e), F. Ruiz (45e+1), Marquinhos (62e), Donnarumma (87e).
Suspendus au prochain match : aucun.

Les buts **1-0** : **Raphinha** (12e, passe de Yamal). **1-1** : **O. Dembélé** (40e, passe de Barcola). **1-2** : **Vitinha** (54e, passe d'Hakimi). **1-3** : **K. Mbappé** (61e s.p.). **1-4** : **K. Mbappé** (89e).

Mbappé, son histoire continue

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL
LOÏC TANZI

BARCELONE (ESP) – Son histoire européenne avec le Paris Saint-Germain ne pouvait pas s'arrêter là. Pas une année où le tableau n'a jamais été aussi ouvert. Pas après l'annonce de son départ à son président, son entraîneur et ses coéquipiers, juste avant les huitièmes de finale aller contre la Real Sociedad (2-0, puis 2-1). Tous ces épisodes, ces sorties prématurées, ces débuts de rencontre sur le banc en Championnat ont été oubliés une fois la qualification acquise sur la pelouse du Stade Olympique de Montjuïc, hier, à Barcelone. Le temps pour Kylian Mbappé de tomber dans les bras de Luis Enrique, puis de Nasser al-Khelaïfi, deux hommes avec qui les relations sont froides.

Mais la victoire fait tout oublier. Le parfum d'une fin d'histoire en apothéose aussi. Le champion du monde 2018 se savait très attendu, hier soir, après un premier acte raté la semaine dernière (2-3). On a d'abord bien cru qu'il passait encore à côté de son match. Après des premières minutes timides, des prises de balles sans accélération, et trop peu de prise de risques. Mais n'était-il pas, finalement, en train de respecter les consignes de son entraîneur ? L'attaquant a voulu rester sobre, laissant plus d'espaces à Bradley Barcola et Ousmane Dembélé. Mbappé s'est d'abord contenté de servir de relais, dézonant parfois à outrance pour toucher le ballon (45 au total).

À la table de Zlatan Ibrahimovic et Andreï Chevtchenko

Ses actions se sont alors limitées à une tête manquée (17e, signalé hors-jeu) et une reprise du gauche détournée par Marc-André Ter Stegen (28e).

Au fil du match, les espaces se sont ouverts devant lui. Et c'est là qu'il s'est montré le plus dangereux. Il aurait pu frapper mais a préféré décaler Fabian Ruiz juste après la pause (52e).

Quelques minutes plus tard, son penalty a tout changé dans la perception de sa prestation (61e). Son doublé l'a ensuite encore un peu plus fait entrer dans la cour des très grands (89e).

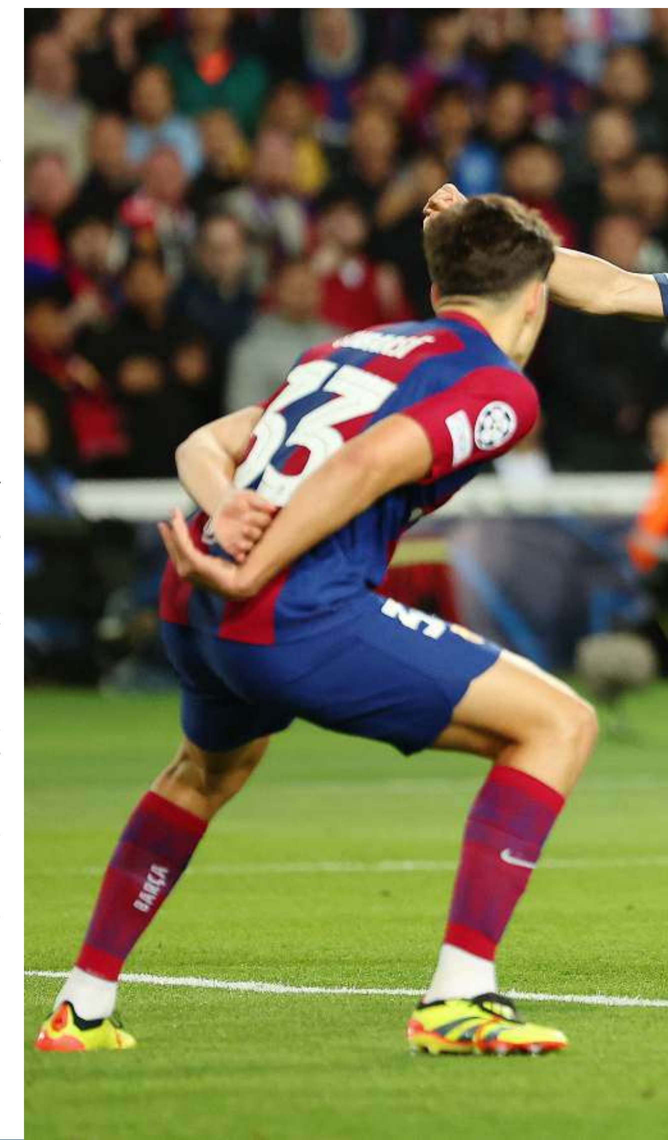
Avec 48 buts, il est désormais le dixième meilleur buteur de l'histoire de la Ligue des champions, à égalité avec Zlatan Ibrahimovic et Andreï Chevtchenko. Mieux, avec 15 buts inscrits à l'extérieur lors des matches à élimination directe, il est le deuxième dans l'histoire de la compétition, ayant dépassé Karim Benzema (14), mais encore loin derrière Cristiano Ronaldo (25). Le tout, à 25 ans.

Il a aussi confirmé que le FC Barcelone est une proie qu'il adore. Il a marqué six buts contre les Catalans en Ligue des champions, son meilleur total contre un même adversaire dans la compétition. Les Madrilènes, qui vont l'accueillir dans quelques mois, doivent apprécier. Seul Thomas Müller a fait mieux (8).

On a beaucoup reproché ses mots accordés à *Téléfoot* pendant la trêve internationale pour ne pas les rappeler ce matin : « *C'est le moment pour les grands joueurs, donc je suis prêt et, bien sûr, comme d'habitude, je ne vais pas me cacher.* »

Cette fois-ci, il a assumé son statut pour vivre une troisième demi-finale avec le club de la capitale en sept saisons. Tout au long de la préparation de cette rencontre, Mbappé s'est montré très impliqué avec ses partenaires. Avant le coup d'envoi, c'est lui qui a pris la parole sur la pelouse de Montjuïc pour motiver son équipe.

En privé, il a répété qu'il était persuadé que le PSG allait se qualifier. Une confiance largement partagée par ses coéquipiers. Mbappé a quitté la pelouse sous une pluie de projectiles, ce qui ne l'a pas empêché de chambrer le public barcelonais. Comme un parfum de Clasico. Mais avant de commencer sa nouvelle vie espagnole, Mbappé a les moyens de finir l'aventure parisienne comme un roi. *'E*



Kylian Mbappé (à droite) face à Pau Cubarsi, hier, juste avant de marquer son second but de la soirée.

Trois qui font quatre

Kylian Mbappé, auteur d'un doublé après son match aller raté, **Vitinha** et **Ousmane Dembélé,** à nouveau buteurs dans cette seconde manche, ont scellé le score qui a renversé le Barça, hier.



Nicolas Luttiau/L'Équipe



Stéphane Mantey/L'Équipe

Vitinha (ci-dessus), auteur du deuxième but parisien hier, et Ousmane Dembélé (ci-dessous), qui a marqué le premier, ont permis au PSG de revenir dans le match, hier.

Vitinha-Dembélé, les goleadors

DE NOTRE ENVOYÉ SPECIAL
ARNAUD HERMANT

BARCELONE – Le sort aime les clins d'œil. De ceux qui marquent les esprits et subliment les histoires d'épopées européennes. « *Quels sont les deux joueurs parisiens qui ont marqué chacun un but lors des deux matches du quart de finale de Ligue des champions 2023-2024 entre le PSG et le FC Barcelone ?* » Ce matin, la réponse est évidente mais dans quelques années, il faudra convoquer ses souvenirs pour s'en rappeler.

Ousmane Dembélé et Vitinha ont, dans un surprenant mimétisme, marqué respectivement le premier et le deuxième but de leur équipe, mercredi dernier au Parc des Princes, pour un résultat défavorable (2-3), et hier soir, au Stade de Montjuïc, pour guider leur équipe vers les demi-finales de la C1 en contribuant à son large succès (4-1).

Voilà pour l'anecdote. Pour le reste, il est assez symbolique et sympathique de voir ces deux joueurs se draper dans le costume de héros. L'ancien Barcelonais a été, avec Kylian Mbappé, le meilleur Parisien de la première partie de saison, c'est souvent de lui que venait le danger et les différences. Quant à l'ancien du FC Porto, il enchaîne depuis plusieurs semaines des prestations qui lui confèrent une nouvelle dimension dans l'effectif parisien.

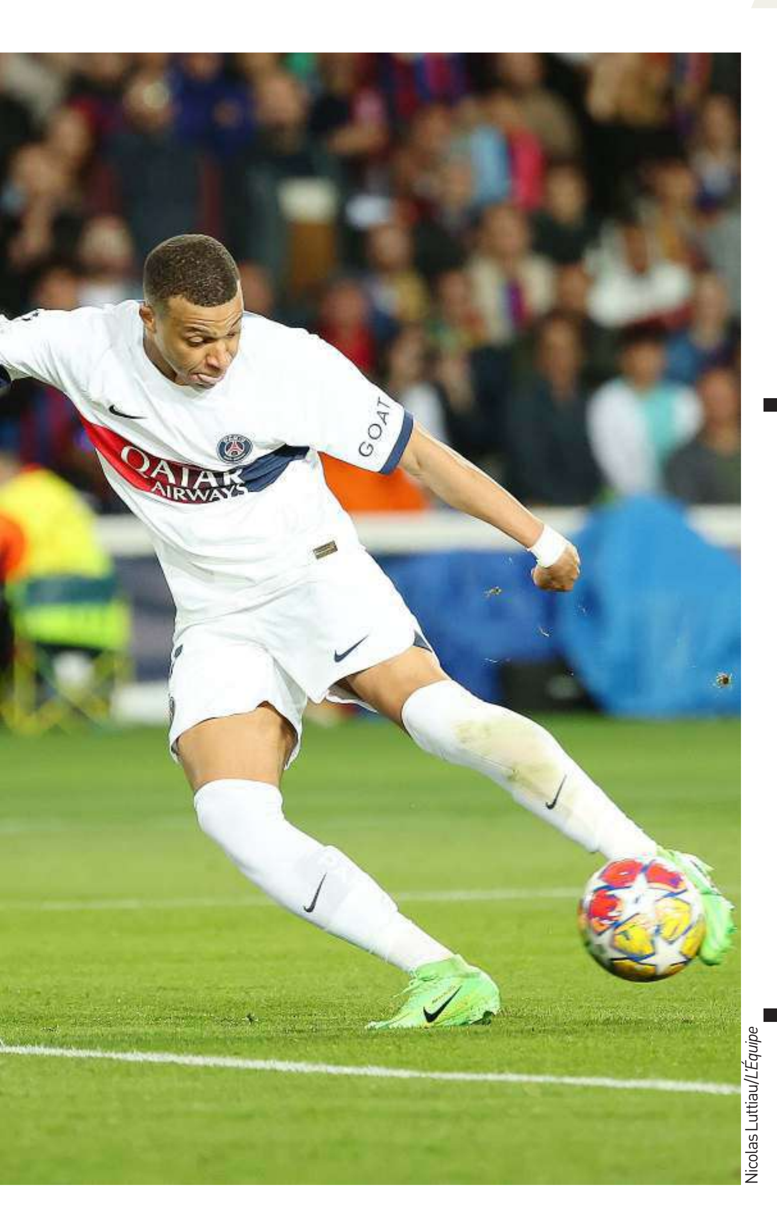
Brimé, pour ne pas dire davantage par le duo Neymar-Messi la saison passée, Vitinha explose désormais dans un rôle de milieu de terrain relayeur, même s'il évolue souvent en sentinelle avec Luis Enrique, où sa science du placement dans les intervalles et sa capacité à marquer lui donnent plus de poids. Hier, il a rayonné après l'expulsion de Ronald Araujo, en donnant le tempo et en n'hésitant pas à avancer verticalement pour accentuer la pression sur le Barça réduit à dix.

> **“Je vais retrouver un ancien club, encore. J'ai bien vécu cette soirée, malgré les sifflets. Je ne vais pas changer mon jeu pour ça ”**
> OUSMANE DEMBÉLÉ

Ses deux buts lors de ce quart de finale sont ses huitième et neuvième depuis le début de saison toutes compétitions confondues. Avec cinq passes décisives en plus, il est le troisième joueur le plus décisif à égalité avec Randal Kolo Muani, derrière Mbappé et Dembélé. Hier, le Portugais de 24 ans a réussi sa 5e réalisation depuis l'extérieur de la surface toutes compétitions confondues cette saison, aucun joueur ne fait mieux avec Paris. Dembélé (26 ans) marque moins mais affiche tout de même de bonnes statistiques (3 buts et 14 passes) et il a été décisif pour ses retrouvailles avec son ancien club.

Sa performance d'hier lui a valu le trophée d'homme du match, durant lequel il a été sifflé et insulté à chaque fois qu'il touchait le ballon. Il a inscrit contre le Barça avec le PSG autant de buts qu'avec les Blaugranas en phase à élimination directe dans la compétition (2). Même s'il n'a pas toujours fait les différences dont il est capable, il a redonné l'espoir à chaque fois. Ce n'est pas rien quand on se souvient de la fragilité mentale dont peut faire preuve l'équipe dans l'épreuve.

« *Personne n'a jamais baissé les bras, c'est un grand travail d'équipe,* a-t-il déclaré au micro de Canal+. *La tactique du coach a été parfaite, même à 1-0, on n'a jamais paniqué. Je vais retrouver un ancien club, encore. J'ai bien vécu cette soirée, malgré les sifflets. Je ne vais pas changer mon jeu pour ça. J'avais déjà connu ça à Barcelone en 2021. Une demie, c'est très bien. Mais on veut maintenant aller à Wembley.* » Le PSG aura encore besoin de son duo Dembélé-Vitinha pour y arriver.


Nicolas Luttiau/L'Équipe

4

Paris s'est qualifié pour la 4e fois pour les demi-finales de la Ligue des champions après 1994-95, 2019-20 et 2020-21, égalant Monaco comme club français comptant le plus de présences à ce stade de la compétition depuis 1992-93.





Des supporters du PSG faisant la queue devant le stade de Montjuïc, hier, avant la victoire face au Barça (4-1).
Albert Gea/Reuters

Des supportrices victimes de fouilles intrusives

Invectives, insultes, jets de bouteille... La soirée des supporters parisiens présents à Barcelone n'a pas commencé sous les meilleurs auspices. Une bagarre a eu lieu en ville, quelques heures avant la rencontre. Et l'arrivée du cortège des ultras parisiens au stade de Montjuïc, parti de la place d'Espagne sous escorte policière, a constitué le pic de la tension d'avant-match. Les deux camps se sont croisés et se sont jetés différents objets.

La police espagnole, pas réputée pour sa tendresse, a chargé et distribué généreusement les coups de matraque sur les supporters parisiens jugés trop proches des Barcelonais. Une jeune femme était en pleurs après la charge policière. De source espagnole, trois Parisiens ont été arrêtés, dont l'un pour avoir agressé un policier. À l'entrée du stade, des supportrices parisiennes ont également dénoncé une fouille jugée trop intrusive. **A. H. et T. Ro.**

Luis Enrique : « Il a été le leader indiscutable »



L'entraîneur du PSG a loué le rôle de Kylian Mbappé, double buteur, et meneur de son équipe.

« Quel est votre sentiment après cette qualification ?
D'abord, c'est difficile de jouer contre le Barça. Émotionnellement, c'était difficile. J'ai dû gérer mes émotions. Je me sens très heureux. Mon équipe a mérité *(la qualification)*, elle a été présente durant tout le match et à jouer de manière exceptionnelle. Nous ne méritions pas de prendre un but. Nous avons pressé, les attaquants ont fait un travail exceptionnel. L'expulsion *(d'Araujo, 29e)* a joué un rôle important. Mais le résultat est juste. On aurait préféré aller en Espagne mais on ira à Dortmund *(en demi-finales)* dont on connaît bien le niveau.
Kylian Mbappé était attendu au tournant et il a inscrit un doublé.
Mbappé a été le leader indiscutable de l'équipe. C'est la pression qu'il a exercée avec Ousmane *(Dembélé)* et Bradley *(Barcola)* qui a fait qu'on a pressé à cinq. Et quand il est leader par l'exemple, l'équipe est beaucoup plus forte.
Comment avez-vous préparé votre équipe mentalement ?
Nos supporters nous ont accompagnés toute la saison. Le PSG est une équipe qui lutte et qui travaille. On peut mal jouer ou bien mais la connexion entre les supporters est la plus importante. C'est une sensation très forte. Maintenant il faut profiter et penser aux prochains objectifs. »
T. Ro.

réaction

NASSER AL-KHELAÏFI
PRÉSIDENT DU PSG
« C'est magnifique. C'est historique pour nous, pour la France, spécialement ici à Barcelone, dans ce stade, après avoir perdu le match aller. Tout le monde a douté, nous a critiqués, mais j'étais très confiant. Les joueurs, le staff, le coach ont montré qu'on était une équipe. Une grande équipe. C'est un sentiment de fierté. C'est l'un des meilleurs moments depuis que je suis arrivé. »

FOOTBALL Ligue des champions quarts de finale retour (aller : 3-2)

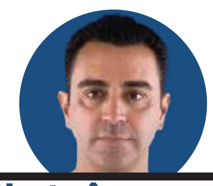
FC Barcelone 1-4 Paris-SG

LES NOTES DU MATCH



la note moyenne

4,2

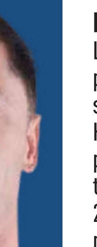


L'entraîneur

Xavi 3
Comme à son habitude, il a été extrêmement actif sur son banc et n'a pas goûté aux décisions arbitrales contre ses joueurs, au point de se faire expulser en seconde période (56e). La sortie de Yamal après le carton rouge d'Araujo peut interroger mais son équipe a aussi souffert de l'absence de Christensen, son pari gagnant cette année.

L'arbitre

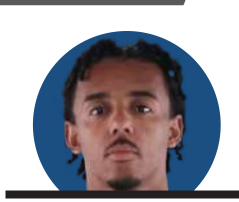
Kovacs 7
Que lui reprocher ? Il y avait faute d'Araujo sur Barcola et donc carton rouge (29e), faute de Cancelo sur Dembélé dans la surface et donc penalty (59e) et il a eu raison d'expulser Xavi pour son geste d'humeur déplacé (56e), même s'il aurait pu se dispenser d'expulser son adjoint ensuite (65e). D. D.



Lewandowski 3
L'attaquant polonais n'a pas pesé autant qu'au match aller, sans doute parce que Lucas Hernandez a haussé son niveau par rapport à l'aller. Il aurait tout de même pu marquer le 2-0 et mettre son équipe à l'abri mais, alors qu'il était seul face au but, sa frappe s'est envolée (20e). Un des tournants du match. En deuxième période, l'ancien du Bayern est également complètement passif sur le but de Vitinha (54e), où son pressing manque d'intensité. T. Ro.



Ter Stegen 4
Il ne peut rien faire sur l'ouverture du score parisienne et cette frappe placée de Dembélé (40e). Avant ça, il avait déjà retardé l'échéance devant Mbappé (28e). Il sauve deux fois son camp en fin de match devant Mbappé mais finit par s'incliner (89e) pour la quatrième fois.



Koundé 3
Malmené comme l'ensemble de ses coéquipiers, il n'a pas réitéré sa performance exceptionnelle du match aller. Il a aussi souffert de la sortie prématurée de son compère Araujo (29e). En fin de match, il est malheureux sur une relance, qui termine dans les pieds de Mbappé (89e).



R. Araujo ..... non noté
Auteur d'un début de rencontre sérieux où il avait gagné tous ses duels (2/2), il a sérieusement hypothéqué les chances de son équipe par la suite. Son excès d'engagement sur Barcola en position de dernier défenseur et ce carton rouge (29e) coûtent cher, très cher.

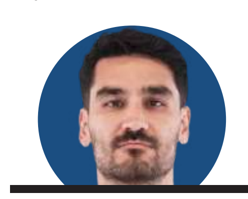


Cubarsi 5
Il avait bien démarré sa rencontre mais sa prestation a forcément pâti du carton rouge d'Araujo (29e). Sérieux, il a sauvé plusieurs fois devant Dembélé et Barcola. Un match important pour l'expérience après une campagne de Ligue des champions réussie pour le gamin de 17 ans.

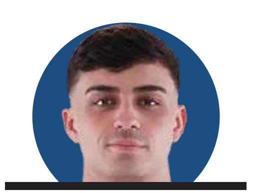
Cancelo 3
Il a souffert face à un Dembélé très en jambes et n'a jamais pu véritablement freiner l'international français. Il concède même un penalty indiscutable face à l'ancien Barcelonais (60e). Une soirée à oublier pour le Portugais, remplacé en fin de match par **J. Felix** (82e).



F. De Jong 4
À un poste de milieu reculé qu'il avait abandonné au profit de Christensen ces dernières semaines, il n'a pas eu le rendement que l'on attend d'un tel joueur. En retard sur Vitinha, il laisse tout le loisir au Parisien d'armer sa reprise sur le 2-1 (54e). Remplacé par **F. Lopez** (82e).

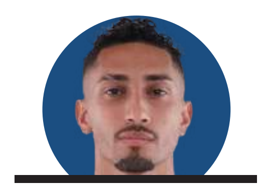


Gündogan 5
Comme ses coéquipiers du milieu, on espérait sans doute mieux de l'Allemand. Élément essentiel dans l'entrejeu catalan depuis plusieurs semaines, l'ancien de City n'a pas réussi à calmer le jeu en seconde période, quand le PSG dominait outrageusement.



Pedri 5
Il a distribué de bons ballons en première mi-temps comme pour Lewandowski (19e) et a sans cesse tenter de rassurer les siens en conservant la balle, notamment après l'expulsion d'Araujo (29e). En manque de rythme après son retour de blessure. Remplacé par **F. Torres** (62e).

Yamal ..... non noté
Ce match aurait pu être le sien. Le début de rencontre y ressemblait, avec cette passe décisive pour Raphinha sur l'ouverture du score (12e). Engagé défensivement, il a tout donné avant d'être sacrifié pour pallier l'expulsion d'Araujo. Remplacé par **I. Martinez** (34e).



Raphinha 6
Encore une fois remuant, il ouvre le score d'un ballon subtil dans la surface (12e). Combatif comme à son habitude, il n'a pas lâché malgré l'infériorité numérique. Il est proche de remettre les deux équipes à égalité mais sa frappe trop croisée frôle le poteau de Donnarumma (78e).

Marquinhos en vrai capitaine



la note moyenne

7



L'entraîneur

Luis Enrique 8
Quand il aligne une équipe cohérente en mettant les joueurs à leur poste, on voit tout de suite la différence. L'entraîneur espagnol a su gérer ce match retour. Il avait annoncé que son club le ferait. Il a tenu parole et tout mis en œuvre pour.





Marquinhos 8
Le capitaine a livré une prestation de patron. Le défenseur brésilien, depuis peu joueur le plus capé de l'histoire du club de la capitale, a été dominateur dans le secteur aérien, notamment dans ses duels avec Lewandowski. Concentré, il a été saignant dans ses interventions. Un énorme sauvetage devant Torres (73e) qui équivaut à un but. Un autre encore devant Lewandowski (88e) après une perte de balle de Hernandez. L. T. et A. H.



Donnarumma 6
Placé bizarrement à côté de son but sur l'ouverture du score du FC Barcelone, il a été peu sollicité ensuite si ce n'est au pied, où il n'a pas toujours été très rassurant. Une tête de Lewandowski facilement arrêtée en seconde période. Une belle manchette sur un tir du Polonais (73e).



Hakimi 6
De retour de suspension, le latéral marocain a connu un début match pénible. Battu par Raphinha (12e) sur le but barcelonais, il a élevé son niveau pour se montrer plus déterminant, à l'image de sa frappe sortie par Ter Stegen (49e) ou sa passe décisive sur le but de Vitinha (54e).



L. Hernandez 7
Titulaire axe gauche à la place de Beraldo, il a mis dès les premières minutes beaucoup d'impact et de puissance dans ses interventions, à l'image de celle de la 2e minute. Une prestation consistante malgré un peu de déchet sur certaines relances (67e, 88e). Pris aussi par Raphina (78e).



Nuno Mendes 6
Comme son compère Hakimi, il a débuté péniblement. Il est pris sur le dribble de Yamal qui amène le but de Raphinha (12e). Mais lui aussi a fini par entrer dans la rencontre. Il intercepte la balle qui permet à Barcola de faire expulser Araujo (29e). Un bon ballon en profondeur pour Dembélé (45e+3).

Zaïre-Emery 6
Le jeune Français (18 ans) a été le milieu de terrain le plus en retrait (seulement 58 ballons touchés), mais pas le moins précieux quand les Parisiens n'avaient pas le ballon (6 récupérés). Il ne fallait pas se fier aux impressions sur son match. Remplacé par **Ugarte** (80e).



Vitinha 8
Paris sait ce qu'il doit au Portugais. Sa deuxième partie de saison était déjà réussie, elle a pris une tournure majestueuse. Sa frappe lointaine qui a permis aux siens de passer devant était sublime (54e). Repositionné comme relayeur après l'entrée d'Ugarte (80e).



F. Ruiz 6
Ce n'est pas le joueur le plus élégant mais son activité a fait beaucoup de bien quand les Parisiens ont eu le ballon. Sa connexion avec Barcola à très bien fonctionné. Il aurait même dû marquer s'il n'avait pas trop croisé sa frappe du gauche (52e). Remplacé par **Asensio** (77e).



O. Dembélé 8
Être décisif à l'aller et au retour est un symbole énorme pour un joueur très critiqué pour son manque d'efficacité. L'international français a tout fait à son ancien club : un but (40e), un penalty provoqué (59e), des décalages et une activité débordante. Remplacé par **Kolo Muani** (88e).

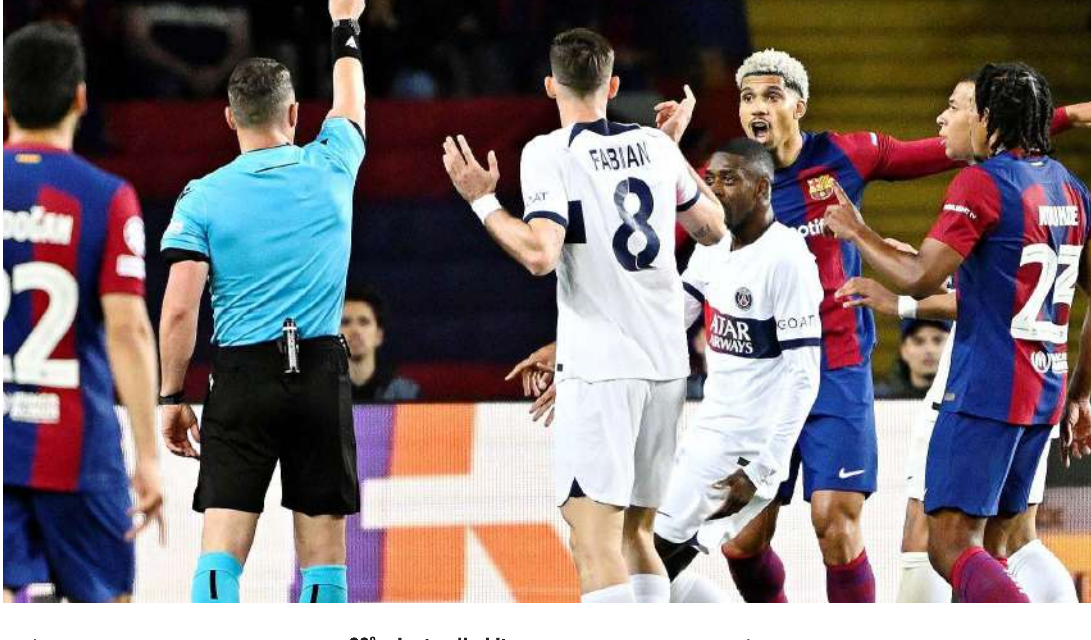




K. Mbappé 8
Deux buts, sur penalty d'abord (61e) puis en fin de match du gauche (89e), pour continuer d'écrire son histoire parisienne en Europe. Il avait choisi de rester sobre, laissant plus de responsabilités à ses deux coéquipiers. Mais au final, il a réalisé ce qu'on attendait d'un joueur de sa trempe.



B. Barcola 8
Il a été de tous les bons coups en première mi-temps, avec un centre à l'origine de la première action (28e), en provoquant la faute amenant le rouge d'Araujo (29e) et en étant passeur décisif pour Dembélé (40e). Le tout sous les yeux de Guy Stéphan. Remplacé par **Lee** (76e).



Stéphane Mantey/L'Équipe

29e minute : l'arbitre M. Kovacs expulse le défenseur du Barça Ronald Araujo (cheveux décolorés) pour une faute sur Bradley Barcola à l'entrée de la surface.

Le Barça a craqué

Alors qu'il possédait une avance de deux buts sur l'ensemble des deux matches, le club espagnol a perdu pied dans la foulée de l'expulsion de Ronald Araujo.

FLAVIEN TRÉSARRIEU

Ce sera l'une des images fortes de cette soirée, de celles qui résumeront peut-être le mieux la détresse barcelonaise d'hier. Comme s'il sentait déjà que son expulsion (29e minute) sonnait comme un tournant décisif dans le rapport de forces qui se jouait contre le Paris-SG, Ronald Araujo est resté de longs instants accroupi à l'entrée du tunnel menant au vestiaire. Pour mieux se faire oublier du quatrième arbitre, placé non loin devant lui, ou pour tenter de soutenir au mieux ses partenaires sur la pelouse. Quelle que soit sa motivation, le défenseur uruguayen a dû laisser le Barça évoluer à dix contre onze pendant plus d'une heure. Son équipe menait alors au score après le but de Raphinha sur une action qu'il avait lui-même amorcé en lançant Lamine Yamal sur le côté (12e). Mais son excès d'engagement sur Bradley Barcola, bien parti pour aller défier Marc-André Ter Stegen, a plongé ses coéquipiers dans une forme de nervosité dont ils ne se sont jamais remis.

Xavi et un adjoint expulsés aussi

Cet énervement est allé jusqu'à envahir Xavi dès l'entame de la seconde période, deux minutes après le deuxième but parisien (54e). À la suite d'une banale faute de Frenkie De Jong sur Warren Zaïre-Emery au milieu du terrain, l'entraîneur catalan, remonté, asséna un violent coup de pied sur l'une des bâches à la base d'une caméra. M. Kovacs sortait un nouveau carton rouge et lui indiquait la direction du tunnel, devant lequel Araujo se trouvait encore une demi-heure après son expulsion.

Puis ce fut le tour de José Ramon de la Fuente de se voir attribuer la même sentence (65e). L'entraîneur des gardiens a lui aussi perdu ses nerfs peu après avoir assisté, impuissant, à cette faute totalement évitable de Joao Cancelo sur Ousmane Dembélé, décisif hier soir (voir page 4) malgré les nombreuses tentatives de déstabilisation du public barcelonais encore remonté contre sa célébration de but au Parc des Princes. Sur l'action du penalty, le contrôle du Français ne semblait pourtant pas pouvoir porter un danger immédiat sur la cage barcelonaise mais le geste de Cancelo, qui a longtemps contesté, a offert l'occasion à Kylian Mbappé de marquer le but du break (61e).

Le Barça a perdu le fil et était également proche de perdre Raphinha dans le temps additionnel. Averti pour contestation, le buteur barcelonais de la soirée a continué à vociférer et, s'il a pu terminer la rencontre, il le doit à la diplomatie de M. Kovacs dans un contexte tendu. Le Brésilien ne jouera de toute manière aucune demi-finale cette année, et son équipe le doit en partie à sa perte de nerfs.

FC Barcelone 1-4 Paris-SG

B. Dortmund 4-2 Atlético de Madrid

LE DEBRIEF



Nicolas Luttiau/L'Équipe

« C'est une aubaine pour aller en finale »

Vincent Guérin, ancien milieu de terrain parisien (1992-1998), juge que cette victoire face au Barça fait partie des matches références du club.

VINCENT VILLA

« Comment classer cette qualification dans l'histoire européenne du PSG ?
C'est une performance XXL, un exploit qui fait partie des matches références, c'est clair. On espère qu'il y en aura d'autres à venir. Le scénario fait aussi que Paris en a profité, mais c'est le haut niveau : il faut avoir cette exigence. La moindre faute technique ou de concentration se paye très cher. Et le Barça l'a payé très cher ce soir.

Les Parisiens ont bénéficié d'une expulsion précoce (29e), en effet, mais encore fallait-il être capable d'en profiter derrière…
C'est un peu le tournant du match. C'est ce qui a changé les choses. Ça fait partie des scénarios de ces joutes européennes où il peut se passer tout et n'importe quoi. Là, les planètes étaient bien alignées pour Paris, qui a profité de l'aubaine. C'est aussi dû à une erreur de relance d'Araujo qui perd un ballon un peu bêtement et qui est sanctionné derrière. C'est le haut niveau, ça ne pardonne pas. Mais le PSG a fait son match, avec une très bonne entame, appuyée par un bloc assez haut. Les Barcelonais ne voulaient pas mettre trop de rythme et d'intensité, mais ils ont perdu le fil du match à cause d'une erreur technique. À la suite de l'expulsion, Paris est revenu, tandis que Barcelone a pris un coup derrière les oreilles. Puis le fait d'égaliser juste avant la mi-temps fait très mal au Barça car il valide un peu le retour du PSG à partir de l'expulsion.

> "Dembélé a été pour moi l'homme du match, même s'il est brouillon de temps en temps"

Est-ce que durant une grosse partie du match, Barcola a un peu profité du travail de Mbappé ?
Mbappé, automatiquement, focalise l'attention des défenseurs adverses. Ça a été encore le cas, même si c'était un peu plus compliqué pour lui. Mais il a essayé de décrocher, de jouer dos au but avec un peu plus d'intelligence, ce qui a laissé un peu plus d'espaces et d'opportunités à Barcola, qu'on a beaucoup vu en première mi-temps, et à Dembélé, qui a été pour moi l'homme du match, même s'il est brouillon de temps en temps. Il marque un but, il provoque un penalty, il est toujours dangereux, capable du meilleur comme du pire mais surtout déstabilisant dans ce qu'il fait et dans son comportement. Il a cette capacité à pouvoir transpercer les lignes et effectuer des différences. C'est un poison, tout le temps dangereux.

Pensiez-vous que Vitinha prendrait une telle dimension au milieu de terrain du PSG cette saison ?
Il était en train de monter en puissance ces dernières semaines. Il a confirmé par un superbe but qui vient à un moment important, celui de la domination parisienne, pour mettre un uppercut à cette équipe de Barcelone. Il a été dans la lignée de ce qu'il a fait ces derniers temps, très intéressant, décisif. Pareil, un match de haute volée de sa part. Il a été capable aussi d'accélérer, c'est lui qui, sur l'égalisation, vient provoquer et fixer deux défenseurs pour décaler Barcola. C'est ce qui permet à ce dernier de se retrouver en un contre un dans une position favorable.

Est-ce que ça peut enfin être l'année des Parisiens en Ligue des champions ?
C'est ce que j'avais déclaré avant ces quarts de finale, car Barcelone était un adversaire à leur portée. Après, l'Atlético de Madrid ou le Borussia Dortmund, ça restait à leur portée. En tout cas, c'était mieux que jouer le Real Madrid ou Manchester City. Le programme était favorable. Ils vont jouer Dortmund, c'est véritablement une aubaine pour aller en finale, c'est une évidence. Après, sur une finale tout est possible. »

Le Parisien Bradley Barcola (ici face à Jules Koundé) a été un véritable poison pour la défense barcelonaise.



EN BREF
VINCENT GUÉRIN
58 ans
Ancien milieu du Paris-SG (1992-1998).
19 sélections (1993-1996).
2 buts.

Sabitzer, l'homme qui tombe à pic

Discret en début de saison, le milieu autrichien a guidé son équipe vers les demi-finales grâce à deux passes décisives et un but.

DE NOTRE CORRESPONDANT
ALEXIS MENUGE

MUNICH (ALL) – À deux mois de défier l'Autriche lors de son premier match à l'Euro (17 juin), Didier Deschamps et son staff ont sans doute constaté qu'il ne faudra pas prendre ce premier adversaire à la légère. Les Bleus devront notamment se méfier de Marcel Sabitzer. L'international autrichien (78 sélections, 17 buts) est actuellement dans une forme resplendissante, lui qui n'avait été que rarement convaincant depuis son arrivée au Borussia Dortmund en provenance du Bayern Munich l'été dernier pour 25 M€.

Auteur d'un doublé ce week-end lors du « Borussico » à Mönchengladbach (2-1) en Championnat, le milieu du BVB aura vécu une soirée intense face à l'Atlético au cours de laquelle il sera passé par tous les états. Après avoir manqué une énorme occasion au bout de seulement trois minutes de jeu, il a montré beaucoup de caractère en ne baissant jamais la tête et en redoublant d'efforts à la moindre perte du ballon. À sept minutes de la pause, c'est lui qui a intelligemment servi Ian Maatsen sur le deuxième but du Borussia (39e).

En seconde période, après un quart d'heure de flottement, avec un certain manque de spontanéité dans ses actions, le milieu de 30 ans s'est montré une nouvelle fois précieux lorsque son centre astucieux fut repris de la tête par Niclas Füllkrug (71e). Même s'il a semblé de plus en plus emprunté physiquement dans les vingt dernières minutes, l'ancien meneur de jeu du RB Leipzig (2014-2021) a serré les dents.

Deuxième demie face au PSG

Sa débauche d'énergie a été récompensée sur son but et a redonné deux buts d'avance à sa formation grâce à une tentative du gauche qui n'a pas laissé la moindre chance à Jan Oblak (74e). Il aurait même pu permettre au Borussia de corser l'addition sur un nouveau tir du gauche repoussé par le gardien de l'Atlético (87e).

Sabitzer disputera sa deuxième demi-finale de Ligue des champions après celle perdue avec Leipzig face… au Paris-SG (0-3), lors du Final 8 à Lisbonne en août 2020.



Thilo Schmuelgen/Reuters

Marcel Sabitzer sur la célébration du deuxième but du BVB sur lequel il adresse une passe décisive à Maatsen hier soir.

TOP

Brandt 7/10
Remplaçant au match aller, l'international allemand a été dans tous les bons coups. Il a inscrit le premier but (34e) sur une frappe sèche, a énormément couru tout en apportant beaucoup de stabilité dans l'entrejeu. Le milieu du BVB a aussi été dangereux sur ses changements de rythme. Remplacé par **Reus** (90e).

FLOP

Molina 2/10
Le défenseur de l'Atlético a vécu un supplice dans son couloir droit. Outre une ribambelle de ballons perdus (13), il a été en souffrance face à la vitesse d'Adeyemi puis de Sancho. Après avoir failli tromper Jan Oblak sur une passe en retrait (20e), il est fautif sur les deux premiers buts du BVB. Remplacé par Barrios (46e). **A. Me. et J. L.**

Borussia Dortmund 4-2 Atlético de Madrid

Dortmund aussi renversant

Au terme d'un scénario fou, le club allemand est parvenu à renverser l'Atlético de Madrid et à se qualifier pour sa première demi-finale de Ligue des champions depuis 2013. Il y retrouvera le PSG.



Ian Maatsen inscrit le deuxième but de Dortmund en fin de première mi-temps.

Wolfgang Rattay/Reuters

JOCELYN LERMUSIEAUX

La demi-finale de la Ligue des champions offrira donc des retrouvailles entre les ténors du groupe F. Comme le PSG vainqueur de Barcelone (4-1), Dortmund est parvenu à renverser la situation après sa défaite à l'aller (1-2), au terme d'un scénario fou. Ce succès (4-2) permet au BVB de se hisser pour la cinquième fois de son histoire dans le dernier carré de la C1, une première depuis 2013 où le club, alors entraîné par Jürgen Klopp, avait cédé en finale face au Bayern Munich (2-1) à Wembley.

Les 81 365 spectateurs du Signal Iduna Park, dont une colonie de 4000 Madrilènes, sont passés par un florilège d'émotions, hier soir. Parti seul en contre, Alvaro Morata a bien failli éteindre d'entrée le volcan de la Ruhr mais son petit piqué du gauche a filé à gauche du but de Gregor Kobel (5e).

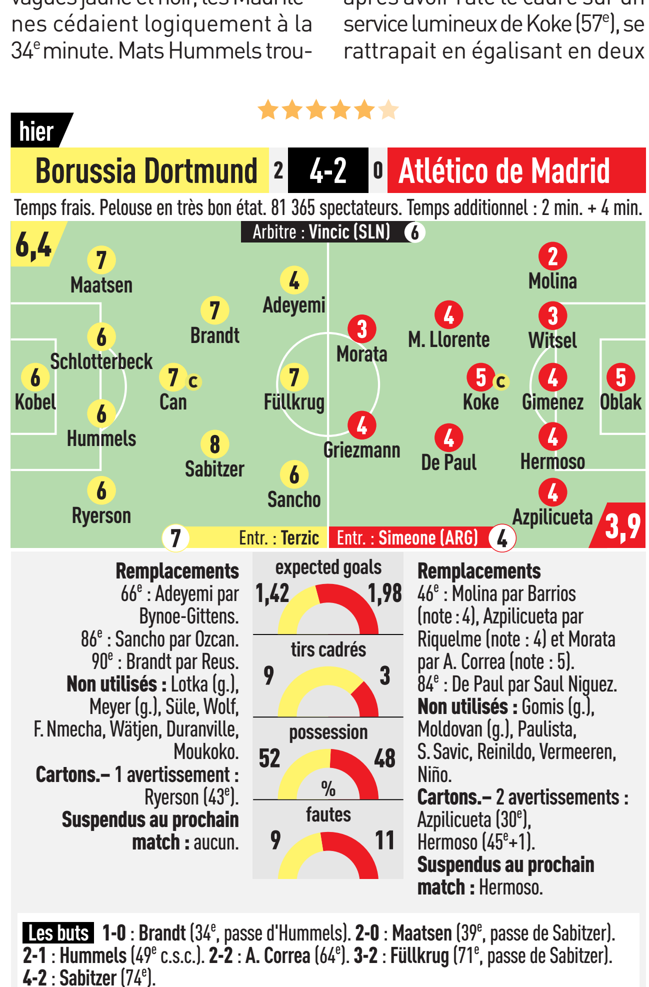
Privés de leur buteur du match aller Sebastian Haller, touché à la cheville en Championnat face à Mönchengladbach (2-1) samedi, les hommes d'Edin Terzic ont attaqué la première période tambour battant. Submergés par les vagues jaune et noir, les Madrilènes cédaient logiquement à la 34e minute. Mats Hummels trouvait Julian Brandt dans la surface. Oublié par Nahuel Molina et Axel Witsel, l'attaquant allemand éliminait facilement le défenseur belge pour marquer du gauche dans un angle fermé, bénéficiant d'une main peu ferme de Jan Oblak. Le matelas d'un but d'avance des Colchoneros avait craqué. Pire. Cinq minutes plus tard, Ian Maatsen, fautif sur l'ouverture du score à l'aller, doublait la mise pour Dortmund : sur une talonnade de Marcel Sabitzer, le jeune Néerlandais mystifait encore le gardien slovène d'une frappe croisée du gauche (39e).

La défense espagnole a craqué

Dos au mur, Simeone opérait trois changements à la pause, remplaçant ses deux pistons Molina et César Azpilicueta, ainsi qu'Alvaro Morata. Revigorés, les Madrilènes refroidissaient l'ambiance. Sur un corner d'Antoine Griezmann, peu en vue par ailleurs malgré une combativité certaine, Mario Hermoso était tout heureux de voir sa tête piquée déviée du bout du pied gauche par Hummels dans ses propres filets (49e). Puis l'Argentin Angel Correa, après avoir raté le cadre sur un service lumineux de Koke (57e), se rattrapait en égalisant en deux temps d'une puissante demi-volée du droit s'écrasant sous la barre de Kobel (64e).

Alors que l'Atlético, fidèle à sa réputation de dur au mal, pensait tenir bon sa qualification pour les demies, sa défense craquait à deux reprises en moins de trois minutes, provoquant l'éruption du Westfalenstadion. Sabitzer s'arrachait côté gauche et centrait pour Niclas Füllkrug qui prenait le dessus sur Jose Maria Gimenez pour tromper Oblak d'une tête décroisée, à l'aide du poteau rentrant (71e), avant que Sabitzer ne scelle la qualification du BVB d'un puissant tir croisé du gauche (74e).

C'est seulement la deuxième fois de son histoire que l'Atlético de Madrid encaisse quatre buts en phase à élimination directe de Ligue des Champions, après la finale face au Real Madrid en 2014 (1-4 a. p.). Avec une telle porosité, comment prétendre s'inviter dans le dernier carré ? 'E



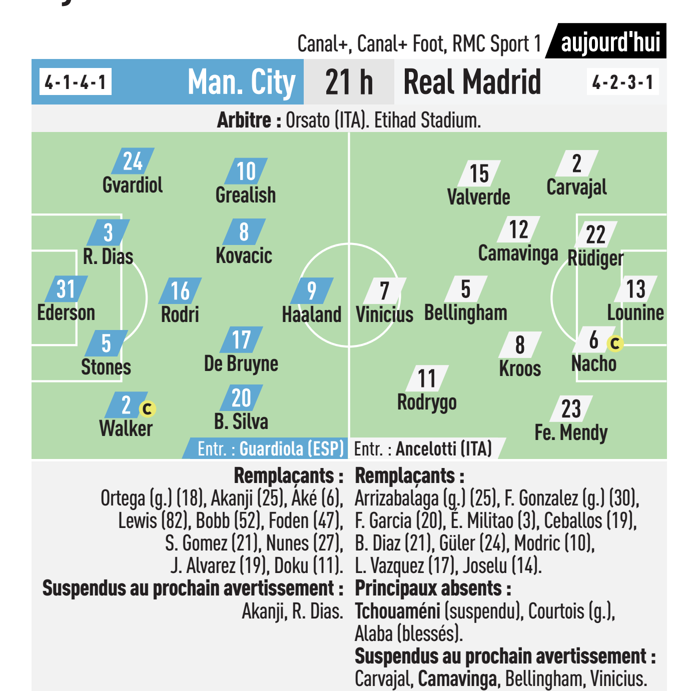
FOOTBALL Ligue des champions quarts de finale retour (aller : 3-3)

Manchetser City 21 h Real Madrid

Un grand va tomber

Cordon/Presse Sports

Une semaine après la bataille somptueuse de Bernabeu (3-3), Manchester City et le Real Madrid se retrouvent à l'Etihad, où les Merengues avaient été corrigés (0-4), il y a un an.



Le duel entre le Madrilène Antonio Rudiger et Erling Haaland sera une des clés du quart de finale retour.

VINCENT DULUC

À une semaine de distance, revoilà le meilleur du foot et son plus grand vertige, avec le deuxième acte d'un Manchester City-Real Madrid souvent bouleversant, à l'aller (3-3), et la chute imminente de l'autre meilleure équipe du monde. Depuis que l'avantage des buts à l'extérieur a été supprimé, au début de la saison 2021-2022, il passe dans l'air européen un peu moins de tension et de calcul, un peu plus de liberté et de jeu, et des scénarios plus imprévisibles encore.

Ce nouveau décor ajoute à la majesté d'une affiche pareille, et à l'incertitude dans laquelle elle est maintenue, après une première manche qui a livré des vérités successives, et parfois contradictoires.

Résumons le chapitre I : City a d'abord eu le ballon sans en faire grand-chose, sa créativité étouffée par le pressing du Real et l'absence de Kevin De Bruyne, malade, sa défense martyrisée par la vitesse de Vinicius et Rodrygo, et puis il a su optimiser ses temps forts à l'heure de jeu, avec des buts sublimes. Tenant du titre, à la tête d'une série en cours de 27 matches sans défaite, redevenu leader de Premier League le week-end dernier, le signe que le printemps est là, à ses yeux, Manchester City semble le favori logique de ce royal affrontement, un an après avoir éparpillé le Real au même endroit (4-0, aller : 1-1).

City va récupérer des forces

L'un des enjeux du rapport de force, ce soir, tournera autour de l'impact de Jude Bellingham et d'Erling Haaland, remarquablement discrets à Bernabeu. Si l'Anglais, au moins, avait beaucoup travaillé pour l'équipe, à défaut de présenter son habituelle influence offensive, le Norvégien n'avait jamais pesé, étirant une discrétion, dans les matches à élimination directe de Ligue des champions, qui ne ressemble pas follement à un Ballon d'Or, jusque-là. Soyons clairs : il n'est pas le seul. Mais alors qu'il apparaissait comme le chaînon manquant de City, à son arrivée à l'été 2022, sa difficulté à être techniquement à la hauteur des joueurs autour de lui pose parfois problème, surtout quand un défenseur comme Antonio Rüdiger ne lui laisse que des miettes.

Par rapport au match aller, Pep Guardiola pourra compter sur quelques forces supplémentaires, avec De Bruyne, bien sûr, Ederson, sans doute, mais aussi Kyle Walker, le contrepoison idéal pour Vinicius, ou pour Rodrygo, puisque Carlo Ancelotti avait inversé leurs positions, la semaine dernière. Privé d'Aurélien Tchouaméni, suspendu, et qui a su se faire regretter en inscrivant un but magnifique à Majorque (1-0), le week-end dernier, l'entraîneur italien va probablement accélérer le retour d'Eder Militao. Même si l'aller a suggéré qu'Andreï Lounine n'était pas Thibaut Courtois, ce vécu-là peut aider le Real à résister, ce soir.

City entre dans des jours brûlants. Il peut encore réaliser le même triplé que la saison dernière (Ligue des champions, Premier League, FA Cup), selon un enchaînement qui serait historique et qui fait dire à Bernardo Silva : *« Réaliser à nouveau ce tri-* ▶▶



Bellingham, un soir pour se réveiller

Moins performant et efficace depuis janvier, passé à côté de son match aller offensivement, le milieu anglais du Real Madrid est très attendu ce soir face à Manchester City.

DE NOTRE CORRESPONDANT
ANTOINE SIMONNEAU

MADRID – La *hype* Jude Bellingham s'est essoufflée depuis quelques mois. Depuis le début de l'année civile pour être précis, au rythme de prestations moins ronflantes et d'une efficacité évaporée. Auteur de débuts tonitruants avec le Real Madrid – jamais réalisés statistiquement dans l'histoire du club merengue et très nettement supérieurs aux attentes pourtant élevées placées en lui –, l'Anglais (20 ans) avait trop bien habitué ses supporters et les observateurs en éblouissant la planète foot durant la première partie de saison. Le meilleur buteur (20) et passeur (10) merengue cette saison a ainsi vu son réalisme s'effondrer. S'il a manqué quatre rencontres depuis début janvier (2 sur blessure, 2 pour suspension), Bellingham n'a marqué qu'à trois reprises sur ses quatorze dernières sorties en club.

Une usure physique et mentale

« Son rythme de buts a baissé parce que ce n'est pas un avant-centre et qu'il nous a tous surpris au début, l'a défendu son entraîneur, Carlo Ancelotti, vendredi dernier. *Je suis sûr que tôt ou tard, ça va revenir. »* Avant de souligner, hier, son travail défensif et qu'il n'avait *« que 20 ans »*. Ce qui préoccupe l'ensemble de la Maison blanche, c'est la faible capacité de son milieu, depuis plusieurs semaines, à peser sur le jeu madrilène et faire des différences individuellement par le dribble ou la passe.

Cette perte d'influence s'explique, en partie, par une usure physique et mentale. Le contrecoup d'une première partie de saison harassante et difficile à digérer. Et sans son formidable moteur, c'est toute la machine qui se grippe. Ses contestations appuyées et répétées envers les décisions arbitrales traduisent aussi une crispation croissante et une confiance égarée. Lui-même semble agacé de ne plus avoir le même rayonnement.

Oscar J. Barroso/AFP7/Presse Sports

L'Anglais Jude Bellingham lors du match aller (3-3), à Madrid, le 9 avril, face à Manchester City.

Les critiques et l'inquiétude ont donc inévitablement supplanté les louanges initiales. Ce constat est d'autant plus vrai après sa prestation manquée du match aller contre Manchester City (3-3), où, sans occulter ses efforts défensifs constants pour gêner la relance des Citizens, l'Anglais n'a pas été à la hauteur offensivement de ce rendez-vous capital pour les Merengues. *« Ce qui a tué mon rythme, c'est ma blessure à la cheville et ensuite ma suspension*, a expliqué, hier, l'intéressé. *Ce qui m'angoisse, c'est de ne pas marquer et que l'équipe ne gagne pas. Mais j'ai confiance en moi et je me fiche des critiques.. »*

Le golden boy madrilène est donc plus que jamais invité à sortir de sa torpeur et il est attendu au tournant, ce soir, sur sa terre natale. City est invaincu à l'Etihad Stadium depuis 30 matches, et cette enceinte reste un traumatisme vivace pour le Real Madrid, corrigé (4-0) lors de la demi-finale retour de Ligue des champions, l'an passé.

« C'est possible qu'à l'aller il n'ait pas donné sa meilleure version mais ce sera un autre match et... attention » , a prévenu, le week-end dernier, Ancelotti. Comme ses compères madrilènes qui *« auront sûrement l'orgueil blessé après ce qu'il s'est passé l'an passé »*, selon Bernardo Silva, l'Anglais, décrit, hier, comme *« un joueur exceptionnel »* par Pep Guardiola devrait être tout aussi revanchard. Pour que, dans un stade habitué à chanter à pleins poumons *Hey Jude* des Beatles, ce soient les supporters merengues qui le rugissent à nouveau.

▶▶ *plé nous permettrait de laisser une trace, un héritage. Un sixième titre en Premier League en sept ans, une deuxième C1 d'affilée... Seulement voilà, en une semaine, on peut presque tout perdre. »*

Le meilleur des entraîneurs

Trois jours avant de défier Chelsea en demi-finales de la Cup, samedi, à Wembley, apaisé par la conquête, la saison dernière, d'une Ligue des champions qui se refusait à lui depuis 2011, Guardiola sait que le meilleur du foot, ce soir, va aussi réunir le meilleur des entraîneurs, à la quête et au management dissemblables.

À une tactique claire (*« Pep peut dormir tranquille, il n'y aura pas de surprise dans ma composition »*), et à un management bonhomme pour désarmer la pression (*« les fans du Real n'ont pas de raison d'être inquiets, la Ligue des champions est notre compétition »*), Ancelotti ajoute une pointe de superstition : un an après la correction (0-4), il a demandé à ses dirigeants de changer d'hôtel à Manchester. Tout compte. *'E*



Nick Potts/Press Association Images/MaxPPP

La précieuse sentinelle de Manchester City, l'Espagnol Rodri.

Le talisman Rodri

Depuis plus d'un an, Manchester City ne perd pas dès que l'Espagnol est aligné, ce qui s'explique par son profil de milieu polyvalent et sa capacité à rassurer ses coéquipiers.

PIERRE-ÉTIENNE MINONZIO (avec A. S.)

Il finira bien par avoir sa statue aux abords de l'Etihad, aux côtés de celles de ses anciens coéquipiers, David Silva ou Sergio Agüero. Pour avoir marqué, le 10 juin 2023 à Istanbul, face à l'Inter (1-0), le but le plus important de l'histoire de City, celui qui a offert au club sa première Ligue des champions, Rodri fait déjà partie des légendes vivantes des Sky Blues. Mais, plus encore que cette réalisation, une statistique en cours mérite à elle seule de faire entrer l'Espagnol dans les annales de City : selon Opta, l'Espagnol de 27 ans invaincu depuis... 66 rencontres avec l'équipe mancunienne, toutes compétitions confondues, si l'on considère le Community Shield perdu aux tirs au but face à Arsenal, le 6 août 2023, comme un match nul (1-1, 1-4 aux t.a.b.). Pour retrouver une défaite de City dans le temps réglementaire, avec Rodri sur le terrain, il faut remontrer au 6 février 2023 et un match à Tottenham (0-1). Le milieu défensif était aussi absent lors des quatre rencontres que les Citizens ont perdues cette saison (trois en Championnat, une en Coupe de Ligue).

Un leader respecté

« Rodri est de loin le meilleur milieu du monde parce qu'il est capable de tout faire », avait souligné son entraîneur, Pep Guardiola, en février. Il œuvre à la récupération (7,3 glanés par match en Championnat en 2023-2024), remporte des duels (60 % en moyenne), s'implique toujours plus dans le jeu (126 ballons touchés par match cette saison, son record depuis son arrivée à City en 2019) et fait la différence offensivement lors des grandes occasions (avec notamment deux buts face à Chelsea et deux passes décisives face à Manchester United depuis l'été dernier).

Javier Calleja, qui avait entraîné Rodri à Villarreal en U19 et en équipe première (2017-2018), se souvient que sa simple présence libérait ses coéquipiers : *« Il apportait une confiance et une sécurité incroyables. Ils se disaient : c'est bon, on est tranquilles, aujourd'hui Rodri joue. Il permettait aux latéraux ou autres milieux de se projeter beaucoup plus vers l'avant par exemple. »* Calleja ajoute que *« quand Rodri avait quelque chose à dire à l'équipe, il ne se cachait jamais »*.

C'est toujours le cas aujourd'hui, comme en témoigne le récent documentaire proposé par Netflix, *Together*, consacré aux coulisses de la saison 2022-2023 de City, dans lequel on le voit motiver ses coéquipiers en leur relayant des propos de consultants qui voyaient Arsenal remporter le titre : *« Ils ne vous respectent pas les gars ! »* En alignant Rodri ce soir face au Real, après l'avoir ménagé samedi dernier face à Luton (5-1), Guardiola pourra à la fois s'appuyer sur un milieu polyvalent, une potentielle menace offensive et un leader respecté. Mais aussi, donc, sur joueur qui n'a plus perdu en club depuis plus de quatorze mois.

Arteta, version zen

Si Arsenal peut encore rêver d'une qualification en demi-finales, c'est en grande partie grâce à son manager, qui montre plus d'adaptabilité que la saison dernière.

PIERRE-ÉTIENNE MINONZIO

L'assertion peut sembler osée, alors qu'Arsenal reste sur deux contre-performances à domicile, face au Bayern le 9 mars (2-2) et contre Aston Villa dimanche (0-2). Mais si les Gunners sont toujours en lice pour décrocher ce soir à Munich leur première qualification en demi-finales de Ligue des champions depuis 2009, et pour remporter un titre de champion qui leur échappe depuis 2004 (ils sont deuxièmes à deux points de City), c'est principalement grâce à Mikel Arteta.

Car l'Espagnol réalise en 2023-2024 une sorte de *master class*, démontrant notamment une faculté d'adaptation qu'on ne lui connaissait guère. L'an dernier, son intransigeance avait pesé sur la fin d'exercice raté de son équipe (finalement deuxième du Championnat après en avoir été longtemps leader).

Tandis qu'Arteta a longtemps été critiqué pour sa tendance à réaliser des changements tardifs et inopérants, il effectue désormais des choix judicieux dans ce domaine, puisque, en Premier League, les joueurs qu'il a lancés en cours de match ont déjà inscrit 12 buts (contre 6 en 2022-2023).

Le Bayern peut confirmer cette évolution : à l'aller, les entrants Olexandre Zintchenko (par sa maîtrise technique) et Leandro Trossard (par son but) avaient contribué à relancer Arsenal, qui était mené à la pause (1-2). Ce qui prouve que le manager des Gunners bénéficie d'un effectif plus complet et plus concerné, alors qu'il effectue, selon Opta, 1,9 changement en moyenne dans son onze de départ en Championnat, contre 1 en 2022-2023. *« Mikel est plus prévenant avec les joueurs qui jouent peu, pour qu'ils se sentent impliqués, alors que l'an dernier, avec Rob Holding ou Kieran Tierney par exemple, tu sentais qu'il les faisait jouer par défaut »*, confie un agent proche du club.

Des Gunners plus solides et moins prévisibles

La manière dont Arteta a publiquement soutenu les recrues estivales Kai Havertz et David Raya, malgré leur début de saison délicat, a grandement favorisé leur épanouissement. Même si les deux dernières sorties décevantes d'Arsenal nuancent ce constat, le gardien espagnol a réussi ces derniers mois à rendre sa formation plus solide (avec seulement 26 buts encaissés en Championnat, il s'agit de la meilleure défense de Premier League) et moins prévisible.

Les Gunners s'éloignent en effet souvent de leur traditionnel 4-3-3 pour évoluer en 3-1-6 en phase de possession, avant de basculer en 4-4-2 sans le ballon. Il est même arrivé qu'ils ferment ostensiblement le jeu (ce qui aurait été inimaginable la saison dernière), comme face à Manchester City à l'Emirates (1-0, le 8 octobre) puis à l'Etihad (0-0, le 31 mars), et lors de la deuxième mi-temps à Liverpool (1-1, le 23 décembre).

Cette prudence sur la pelouse a trouvé un prolongement en salle de presse, où Arteta, qui n'a jamais été un orateur hors pair, fait désormais preuve d'encore plus de retenue. *« Mikel a été marqué par la polémique qui a suivi ses critiques sévères contre l'arbitrage après la défaite à Newcastle* (0-1, le 4 novembre)*, qui avait forcé le club à publier un communiqué pour le soutenir*, indique un proche du manager. *Mikel ne veut plus rien dire, et ne plus rien faire, qui puisse potentiellement perturber l'équipe. C'est aussi pour ça qu'il est plus calme pendant les matches. »*

Au point d'avoir réussi à garder ses nerfs lorsque Bukayo Saka s'était effondré dans la surface, à la toute fin du match à l'Emirates face au Bayern (90e +4), sans obtenir de penalty. La capacité d'Arteta à rester placide, ce soir, dans l'atmosphère enfiévrée de l'Allianz Arena, pourrait être l'une des clés de la réussite de son équipe. *E*

David Klein/Reuters



Mikel Arteta (à gauche) donne des consignes à ses joueurs lors de la défaite d'Arsenal contre Aston Villa (0-2), dimanche à l'Emirates.

1

Arsenal n'a remporté qu'un seul des six matches de Ligue des champions qu'il a disputés sur la pelouse du Bayern Munich (1 nul, 4 défaites). C'était en mars 2013, en quarts de finale retour (2-0, 1-3 à l'aller), Olivier Giroud et Laurent Koscielny inscrivant les deux buts des Gunners.



beIN Sports 1 aujourd'hui





Lennart Preiss/Witters/Presse Sports

Sané n'est pas le roi

Titulaire indiscutable au Bayern Munich, l'ailier allemand agace ses coéquipiers et les supporters par son attitude nonchalante.

DE NOTRE CORRESPONDANT
ALEXIS MENUGE

MUNICH (ALL) – Au Bayern Munich, Leroy Sané est le joueur qui fait le plus parler. Parfois pour ses performances XXL, surtout en première partie de saison, durant laquelle il a été irrésistible avec 9 buts et 9 passes décisives toutes compétitions confondues, mais aussi et surtout pour son manque chronique de discipline et ses humeurs qui crispent le vestiaire bavarois depuis de longs mois.

Pour sa quatrième saison dans le sud de l'Allemagne, l'international allemand (28 ans, 59 sélections, 13 buts) savoure la pleine confiance que lui voue Thomas Tuchel, qui en a fait l'un de ses hommes de base. Mais depuis quelques semaines, Sané traîne les pieds. Ses prestations laissent les supporters du Bayern sur leur faim, surtout lorsqu'il baisse la tête au moindre duel perdu, sans aucune volonté de récupérer le ballon.

Lorsqu'il est remplacé en cours de jeu, il prend directement la direction du vestiaire, un comportement qui irrite les inconditionnels et les dirigeants du Bayern. Rien de nouveau. À Manchester City, entre 2016 et 2020, cet état d'esprit avait particulièrement énervé Pep Guardiola.

« Pour un joueur d'un tel niveau, Leroy est beaucoup trop lunatique, juge Michael Ballack, joueur du Bayern entre 2002 et 2006 et aujourd'hui consultant pour DAZN Allemagne. *Il pourrait éviter cette nonchalance inutile, surtout s'il veut être considéré comme un joueur de classe mondiale et faire l'unanimité. Il ne parvient pas encore à exploiter suffisamment son incroyable potentiel. »*

Vers une prolongation jusqu'en 2029

Au siège du Bayern, il est le joueur qui a été le plus souvent mis à l'amende pour des retards à l'entraînement, même s'il s'est légèrement amélioré ces derniers temps. Il y a un an, il avait tellement irrité Sadio Mané que le Sénégalais lui avait asséné un coup de poing dans les minutes qui avaient suivi la défaite des Bavarois à Manchester, face à City (0-3), en quarts de finale aller de la Ligue des champions.

Mardi dernier sur la pelouse d'Arsenal (2-2), en huitièmes de finale aller de la C1, il a été le meilleur Munichois en première période en se montrant dangereux par sa vitesse et ses dribbles, avant de baisser de rythme après la pause. Souffrant depuis plusieurs semaines du pubis ainsi que d'un genou, et absent samedi face au FC Cologne (2-0), il sera bien présent ce soir pour la seconde manche face à Arsenal pour tenter d'emmener son club dans le dernier carré européen, ce qui serait une première depuis quatre ans après trois éliminations en quarts de finale.

Dans les prochaines semaines, il doit rencontrer ses dirigeants pour décider de son avenir. Lié au club munichois jusqu'en juin 2025, Sané devrait prolonger de quatre ans tout en acceptant une légère baisse de salaire (il touche actuellement 19 M€ brut par an). Mais il a demandé à connaître l'identité du futur entraîneur avant de trancher.



Le casse-tête lillois

Entre les incertitudes, les postes préférentiels de ses joueurs et les affinités entre certains d'entre eux, Paulo Fonseca, l'entraîneur de l'équipe nordiste, va devoir se creuser la tête pour espérer éliminer Aston Villa.

HERVÉ PENOT

Paulo Fonseca l'a bien spécifié après le succès de Lille contre Marseille (3-1, le 5 avril) : la titularisation de Rémy Cabella répondait à un choix ponctuel, pas une vérité gravée dans le marbre. À Birmingham, contre Aston Villa (1-2, jeudi), dans la foulée, le Portugais avait glissé Gabriel Gudmundsson dans le couloir gauche. Même s'il s'appuie sur des incontournables comme Jonathan David, 23 réalisations dont 16 en Ligue 1, le seul canonnier du lot (*), l'entraîneur aime brouiller les pistes, adapter son style à celui de ses adversaires, surtout quand ils affichent la qualité d'Aston Villa, vainqueur à Arsenal (2-0), dimanche.

Pour le quart de finale retour de Ligue Europa Conférence, demain, Fonseca va devoir se creuser les méninges pour organiser une complémentarité idéale autour de son buteur canadien. *« Le LOSC est une équipe très technique avec peu de débordements et des attaquants qui peuvent bouger comme ça parce que le double pivot* (André-Bentaleb) *derrière les rassure »*, éclaire Ludovic Obraniak, passé par le club (2007-2012) et consultant pour la chaîne l'Équipe. L'analyse du match aller montre que Fonseca ne s'était pas trop trompé dans son approche collective et dans ses changements, même s'il devrait insister sur une meilleure organisation sur les coups de pied arrêtés défensifs.

Haraldsson commence à s'affirmer

En utilisant Gudmundsson comme ailier gauche, le technicien avait fermé l'aile à double tour, sachant que le Suédois peut aussi évoluer plus bas, ce qui en fait un parfait complément d'Ismaily quand le Brésilien s'aventure vers l'avant. Fonseca peut également dégainer l'option Cabella, voire Hakon Haraldsson, qui a déjà occupé ce poste, même si les deux apparaissent plus comme des solutions de repli, le but étant, en premier lieu, de ne pas concéder de buts avant de penser à marquer. Derrière David, deux idées émergent sur le plan créatif : remettre Angel Gomes, revenu de blessure et entré en jeu à l'aller, ou laisser Haraldsson, qui, après un apprentissage compliqué, prend de plus en plus de poids. Sa finesse, sa capacité à évoluer entre les lignes, à fermer le couloir gauche, offrent des armes au LOSC.

Lui et l'Anglais possèdent certaines caractéristiques communes, cette capacité à comprendre le jeu et sentir les déplacements, notamment ceux de David. Fonseca peut-il se passer de l'un des deux ou en déplacer un sur le côté ? Tout dépendra d'abord de l'état physique d'Edon Zhegrova, touché à la cheville gauche. Ses qualités de déstabilisation par le dribble et de frappes soudaines restent des atouts de taille.

> **“Paulo Fonseca a réussi à convaincre ses joueurs que l'intérêt collectif primait ”**
> LUDOVIC OBRANIAK, CONSULTANT POUR LA CHAÎNE L'ÉQUIPE

Le manque d'impact physique des deux créateurs peut être un handicap sur le côté droit si Zhegrova venait à déclarer forfait. Dans ce cas, la carte Yusuf Yazici reprendrait de l'épaisseur. Bien entré à Villa Park, le Turc, surpuissant, peut mettre au supplice ses adversaires sur ses prises de balle et ses éliminations.

Quelle que soit son inspiration, Fonseca dispose, devant, d'un éventail de joueurs assez large. *« Il a réussi à convaincre des mecs comme Cabella, qui sont des leaders techniques, avec de l'expérience et de l'ancienneté, de laisser leur place*, loue Obraniak. *Et Cabella, quand il entre en jeu, il apporte. Fonseca a réussi à convaincre ses joueurs que l'intérêt collectif primait. »* Un message qui sera encore martelé demain face à Aston Villa.

(*) Au classement des meilleurs buteurs lillois en Ligue 1, David est suivi par Zhegrova (5) et Yazici (4).



Andrew Couldridge/Reuters

Paulo Fonseca, en noir, au milieu d'Alexsandro, Ismaily, Thiago Morais et Rémy Cabella, jeudi, après la défaite lilloise face à Aston Villa (1-2).

Incertitude pour Zhegrova

Edon Zhegrova sera-t-il d'attaque demain contre Aston Villa ? Touché à la cheville gauche lors du match l'aller, l'ailier se montrait optimiste en interne ces derniers jours. Le Kosovar doit reprendre l'entraînement collectif aujourd'hui mais, visiblement, sa cheville gauche pose encore problème. Le concernant, tout sera décidé au dernier moment. Il est attendu comme une arme clé pour renverser le score de l'aller (1-2). S'il n'est pas présent, Yusuf Yazici possède le profil idéal pour le remplacer. Angel Gomes, de retour de blessure, s'est entraîné normalement cette semaine et devrait être présent dans le onze de départ. Paulo Fonseca aura du choix pour l'un des rendez-vous les plus importants du club depuis de longues années. **H. P.**

L'équipe probable : Chevalier – Tiago Santos, Yoro, Diakité, Ismaily – André (cap.), Bentaleb – Zhegrova ou Yazici, Gomes, Gudmundsson – David.

Villa supportera City et Arsenal

Après les avoir battus à l'Emirates dimanche (2-0), les joueurs d'Aston Villa vont encourager ce soir, devant leurs écrans, les Gunners, mais aussi les Citizens, à l'occasion des quarts de finale retour de Ligue des champions. Car si Arsenal et Manchester City venaient à se qualifier, l'Angleterre aurait de grandes chances de terminer à l'une des deux premières places de l'indice UEFA à l'issue de l'exercice en cours, ce qui offrirait à la Premier League un cinquième ticket pour la C1. Les Villans, actuels quatrièmes du Championnat, seraient alors quasiment assurés de retrouver la reine des compétitions européennes, qu'ils n'ont plus fréquentée depuis 1983. Un tel scénario consacrerait la réussite de leur saison – personne n'imaginait l'été dernier qu'ils étaient capables de se qualifier pour la C1 –, et leur permettrait d'aborder leur déplacement avec Lille à la fois en pleine confiance et sans pression. **P.-E. M.**

PROGRAMME ET RÉSULTATS

LIGUE EUROPA CONFÉRENCE

quarts de finale retour

DEMAIN

Lille - Aston Villa (ANG) 18h45
(aller : 1-2)
RMC Sport 1

Fiorentina (ITA) - Viktoria Plzen (RTC)............21h
(aller : 0-0)
RMC Sport 3

Fenerbahçe (TUR) - Olympiakos (GRE)...............21h
(aller : 2-3)
RMC Sport 6

PAOK Salonique (GRE) - Club Bruges (BEL)...........18h45
(aller : 0-1)
RMC Sport 7

PORTUGAL

20e j., match en retard

HIER

Famalicao - Sporting...........0-1
À l'issue de ce match, le Sporting est 1er avec 77 points, Famalicao 8e avec 35 points.

Coupe/demi-finales retour

AUJOURD'HUI

Vitoria Guimaraes - FC Porto.........................21 h 15
(aller : 0-1)

Expressos

Bleus : le Luxembourg et le Canada avant l'Euro

Pour préparer l'Euro (14 juin-14 juillet), l'équipe de France rencontrera, en amical, le Luxembourg (5 juin, à Metz) et le Canada (9 juin, à Bordeaux). Des adversaires a priori abordables avant le premier match des Bleus en Allemagne, face à l'Autriche, le 17 juin.

FFF : le Conseil d'État valide le PSE

Le Conseil d'État a reconnu, il y a quelques jours, le bien-fondé, sur la forme, du plan de sauvegarde de l'emploi (PSE) de la FFF de mai 2021, qui a concerné au final neuf salariées, tout en précisant que l'ancienne directrice générale Florence Hardouin n'avait pas les compétences pour en être à l'origine. Cette affaire n'en est pas pour autant terminée. Le conseil des prud'hommes de Paris se prononcera en juillet sur la réalité des difficultés économiques de la FFF invoquées pour justifier ces licenciements. **A. H.**

Vers un putsch à l'Unecatef ?

Un comité directeur extraordinaire de l'Unecatef, le syndicat des entraîneurs, a été convoqué aujourd'hui, afin d'évoquer les conditions dans lesquelles doivent se dérouler les élections à la présidence, le 6 mai. Mais en sous-main se dessine ce qui ressemble à un putsch pour évincer Raymond Domenech, l'actuel président, à qui certains reprochent de s'être accaparé le syndicat. Quelques membres du comité directeur de l'Unecatef poussent pour remplacer l'ancien sélectionneur des Bleus. Si c'était le cas, deux noms sont pressentis pour lui succéder : Philippe Montanier, l'ex-coach de la Real Sociedad, Lens et Toulouse, et Claude Leroy, ancien sélectionneur du Cameroun notamment. Domenech prévoit d'être candidat à sa propre succession. **A. H.**

BEPF : le DTN adjoint va déposer une demande par VAE

Après Pierre Sage (OL), Franck Thivilier, le directeur technique adjoint de la FFF, compte déposer à son tour une demande de validation par acquis d'expérience (VAE) pour obtenir son brevet d'entraîneur professionnel de football (BEPF). Thivilier s'appuie sur une directive du ministère des Sports ouvrant l'accession aux diplômes à de nouveaux candidats. Comme Sage, Thivilier ne répond pas aux prérequis demandés. À la FFF, Thivilier est notamment chargé du centre de recherche mais aussi de l'enseignement dans le cadre du BEPF. Il fait également le lien avec l'UEFA pour l'obtention du diplôme. L'instance européenne recommande que celui qui gère ce sujet dans chaque fédération soit détenteur du diplôme d'entraîneur. **A. H.**

Un calme olympien ?

Avec 2 500 supporters attendus au Vélodrome, le contingent lisboète devrait être moins garni que prévu. Les différentes parties espèrent un déplacement aussi paisible qu'à l'aller, jeudi dernier.

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL PERMANENT
MATHIEU GRÉGOIRE

MARSEILLE – Quelle sera l'étendue de la marée rouge ? Hier après-midi, le service de sécurité de Benfica peinait à donner un nombre de supporters de son club lors des dernières réunions de préparation avec l'OM et les autorités. Au début du mois, un contingent de 3 500 fans était évoqué. Aujourd'hui, les estimations portent plutôt sur un déplacement de 2 000 à 2 500 fidèles, entre les groupes venant en bus et les nombreux véhicules individuels. Un point de ralliement a été fixé à la Joliette, près du théâtre du même nom, pour jeudi midi, et tout le monde partira au Vélodrome en fin de journée.

Dans l'enceinte phocéenne, on se prépare. Lundi matin, les membres du SIR (Section d'intervention rapide), les policiers du stade, bien connus des supporters français les plus virulents, ont réalisé un entraînement grandeur nature dans le virage nord.

Attaque au couteau, interpellation de lanceurs de projectiles, interception d'individus sans billet… plusieurs scénarios ont été répétés mais dans l'optique… des JO 2024. Au pied de la tribune, certains uniformes confient : *« Le risque terroriste sera évidemment plus élevé que pour un match de l'OM, mais le public ressemblera à celui de la Coupe du monde du rugby. »* Moins agité et versatile, en somme, que l'assistance composée par les habitués des virages. Demain, près de 25 membres du SIR seront déployés aux côtés des stadiers du Vélodrome.

Tous les regards se tourneront vers le parcage visiteurs, déserté lors des derniers matches de Coupe d'Europe de l'OM à domicile. Les supporters de l'Ajax ont été interdits de déplacement, le 30 novembre. Ceux de Villarreal ont choisi de ne pas venir, le 7 mars. Cette fois, les supporters de Benfica se présenteront après un revirement total de situation, la semaine dernière. La préfecture de police des Bouches-du-Rhône, appuyée par le ministère de l'Intérieur, avait prévu de les empêcher d'accéder à la ville et au stade, dans un premier temps. Mardi 9 avril, un arrêté préfectoral dit de « périmètre » avait même été publié, pendant quelques heures.

Aucun incident à Lisbonne cette année

Pour les autorités, *« certains groupes de supporters du Benfica Lisbonne adoptent fréquemment des comportements violents lors des déplacements européens de leur équipe »*. Étaient ainsi listées des violences commises à Paris, le 11 octobre 2022, à Milan, le 19 avril 2023, à Saint-Sébastien le 8 no- ▶▶

Clauss devrait être trop court

L'OM se défoulera une dernière fois sur la pelouse de la Commanderie, aujourd'hui en fin d'après-midi, pour un entraînement dans l'obscurité naissante. Le moral des troupes semble au beau fixe, à quelques heures du grand rendez-vous face à Benfica. *« Cela va être un match très compliqué, l'aller à Lisbonne était déjà difficile*, confiait Leonardo Balerdi, hier après-midi à la Commanderie. *Mais on peut le faire. On s'est bien entraînés, la séance d'hier* (lundi) *était magnifique. Je sens de la confiance, de l'espoir, c'est le plus important. »* Touchés lors de la dernière trêve internationale, Ismaïla Sarr et Jonathan Clauss devraient être trop courts pour débuter demain soir. Un doute enveloppe la présence du latéral Amir Murillo, opéré des adducteurs fin janvier mais en reprise depuis maintenant deux semaines. Dans l'absolu, le Panaméen est capable de dépanner sur les deux côtés. **M. Gr.**
L'équipe probable : P. Lopez – Mbemba, Gigot (cap.), Balerdi, Soglo – Veretout, Kondogbia, Ounahi – Harit – Ndiaye, Aubameyang.

BENFICA S'EST ADAPTÉ

À la fois sans illusion sur la possibilité de disputer la première place du Championnat au Sporting Portugal et sans crainte de voir Porto revenir sur lui à la deuxième place, Benfica sait que sa fin de saison est entièrement dépendante de la Ligue Europa. Alors, le week-end dernier, Roger Schmidt a presque entièrement renouvelé son équipe de départ entre la victoire face à Marseille (2-1), le jeudi, et celle contre Moreirense, dimanche (3-0), toujours à l'Estadio da Luz. Seuls Alexander Bah, Joao Neves et David Neres ont enchaîné. La fatigue portugaise pourrait donc être très relative, demain, par rapport à des Olympiens exemptés de Championnat par la LFP. R. D.

L'équipe probable : Troubine – Bah, Ant. Silva, Otamendi (cap.), Aursnes – F. Luis, J. Neves – Di Maria, Rafa Silva, Neres – Tengstedt.

Les supporters de Benfica lors du quart de finale aller de Ligue Europa face à l'OM (2-1), jeudi.

Étienne Garnier/L'Équipe

▶▶ vembre 2023, ou encore à Toulouse, le 22 février 2024, en marge du barrage entre le Benfica et un vaillant TFC. La préfecture craignait la rencontre entre des énergumènes portugais et des Marseillais tendus comme des arbalètes, s'érigeant comme des vigoureux protecteurs de leur cité. Un phénomène frictionnel observé par le passé, notamment lors de la rugueuse campagne de Ligue Europa Conférence en 2022 (FC Bâle, PAOK Salonique, Feyenoord Rotterdam…), rebaptisée le « Hooligan Tour » par les suiveurs du club marseillais.

Après des menaces de représailles du Benfica et des autorités portugaises, concernant le match aller, le préfet est finalement revenu sur sa décision. Le déroulé du quart à l'Estadio da Luz, avant, pendant et après la rencontre, a aussi pu rassurer les différentes parties. Aucune dégradation n'a été constatée à Lisbonne, aucun incident n'a été signalé, entre supporters des deux camps, ou encore entre fans de l'OM et les forces de l'ordre portugaises – ce qui s'était produit en marge du match Sporting-Marseille, en octobre 2022, plusieurs Fanatics ayant été placés en garde à vue après avoir crevé les roues d'un véhicule de police banalisé. *« Il faut saluer le comportement de nos ouailles à Lisbonne »*, souffle une source olympienne. *E*



PROGRAMME

LIGUE EUROPA
quarts de finale retour

DEMAIN

Marseille - Benfica (POR)..21 h
(aller : 1-2)
M6, Canal+ Foot

AS Rome (ITA) - AC Milan (ITA)..........21 h
(aller : 1-0)
RMC Sport 3

Atalanta Bergame (ITA) - Liverpool (ANG)..........21 h
(aller : 3-0)
RMC Sport 1

West Ham (ANG) - Leverkusen (ALL)..........21 h
(aller : 0-2)
RMC Sport 5

CLASSEMENT ET PROGRAMME

LIGUE 1 Uber Eats
29e journée

		pts	J.
1	Paris-SG	63	28
2	Brest	53	29
3	Monaco	52	28
4	Lille	49	28
5	Nice	44	28
6	Lens	43	29
7	Lyon	41	29
8	Reims	40	29
9	Marseille	39	28
10	Rennes	39	29
11	Toulouse	36	29
12	Strasbourg	36	29
13	Montpellier	33	29
14	Nantes	31	29
15	Le Havre	28	29
16	Lorient	26	28
17	Metz	26	29
18	Clermont	22	29

Montpellier a écopé d'un point de pénalité après les incidents survenus lors du match contre Clermont, le 8 octobre.

VENDREDI
Metz - Lens..........2-1

SAMEDI
Strasbourg - Reims..........3-1
Rennes - Toulouse..........1-2

HIER
Le Havre - Nantes..........0-1
Clermont - Montpellier..........1-1
Lyon - Brest..........4-3

MERCREDI 24 AVRIL
Lorient - Paris-SG..........19 h
Prime Video
Monaco - Lille..........19 h
Prime Video
Marseille - Nice..........21 h
Canal+ Foot, DAZN

prochaine journée 30e

VENDREDI
Nice - Lorient..........21 h

SAMEDI 20 AVRIL
Nantes - Rennes..........17 h
Lens - Clermont..........21 h

DIMANCHE 21 AVRIL
Le Havre - Metz ■
Lille - Strasbourg ■
Reims - Montpellier..........15 h
Brest - Monaco..........17 h 05
Toulouse - Marseille..........19 h
Paris-SG - Lyon..........21 h

Mozer : « Comme si je devais choisir entre mes deux fils »

Passé par les deux clubs, l'ancien défenseur brésilien refuse de choisir son camp mais croit tout de même à une qualification olympienne.

DE NOTRE CORRESPONDANT
ÉRIC FROSIO


Eric Frosio/L'Équipe

De Rio, au Brésil, Carlos Mozer garde un regard attentif sur l'OM, où il a joué de 1989 à 1992.

RIO DE JANEIRO (BRE) – Carlos Mozer, 63 ans, a *« le cœur divisé »*. Impossible pour lui de choisir entre Benfica, qui l'a révélé en Europe (1987-1989 puis 1992-1995), et Marseille (1989-1992), qui l'a consacré comme l'un des défenseurs les plus rugueux de sa génération. Malgré la défaite en quarts de finale aller (1-2), le Brésilien estime que *« l'OM peut créer la surprise devant son formidable public »*, demain.

« Qu'avez-vous ressenti en apprenant que vos deux clubs de cœur, Benfica et l'OM, allaient s'affronter ?
J'ai repensé au passé, et notamment à cette demi-finale de la Coupe des clubs champions (1). On aurait dû tuer le match à l'aller, au Vélodrome. Dans le vestiaire, j'avais prévenu qu'on allait vivre l'enfer avec 100 000 fanatiques à l'Estadio da Luz. Là-bas, on a réalisé un bon match mais on a été éliminés par ce but irrégulier qui fait encore parler (2). C'est la vie, elle est parfois injuste.
Sur RMC, Vata a refusé d'admettre avoir marqué de la main. Cela vous étonne-t-il ?
Non car, même en privé, il soutient ne pas avoir marqué de la main. Il pense peut-être que les doigts ne font pas partie de la main. *(Rires.)* J'ai mis du temps à digérer cette injustice. Je crois en l'intégrité de l'arbitre, qui n'a pas vu la main. Et je ne peux pas reprocher à Vata d'avoir eu ce réflexe. Et puis l'OM a pu accomplir son rêve trois ans plus tard (3). Je n'étais plus là, mais ce n'était pas le plus important.
Quel club allez-vous supporter demain ?
C'est comme si je devais choisir entre mes deux fils. C'est impossible. Ce sont deux clubs qui m'ont donné beaucoup d'amour et m'ont marqué à tout jamais. Si j'ai joué à Marseille, c'est grâce au Benfica. Avec l'OM, j'ai pu jouer avec des joueurs extraordinaires et surtout connaître ces supporters que je n'oublierai jamais.

> **“Tous les joueurs qui portent le maillot de l'OM devraient avoir un profil qui corresponde à la ville ”**

Êtes-vous agacé par la saison décevante de l'OM ?
Je ne regarde pas tous les matches mais, quand un club change trois fois d'entraîneur, ce n'est pas bon signe. L'effectif me semble assez déséquilibré, et pas très cohérent. Depuis toujours, le peuple marseillais est vibrant, passionné, guerrier… Tous les joueurs qui portent le maillot de l'OM devraient avoir un profil qui corresponde à la ville, au club et aux supporters. Si tu as de la technique, sans la rage, ça ne suffit pas. Idem, si tu as des muscles mais pas de technique. Il faut des bons joueurs qui soient capables de gérer la pression que ce maillot impose.
Pourquoi n'avez-vous jamais collaboré avec l'OM après votre carrière ?
Ça ne dépend pas de moi. Compte tenu de mon expérience, je m'estime capable d'aider le club à grandir. Après, même si on ne me demande rien, j'essaye de filer un coup de main. Pas plus tard qu'hier *(vendredi)*, j'ai envoyé un rapport à un collègue de l'OM sur un Brésilien très prometteur *(Estevao, 16 ans, attaquant de Palmeiras)*. Je l'ai fait de façon amicale, car j'aime l'OM et j'ai envie de revoir ce club en haut de l'affiche.
Aimeriez-vous travailler avec l'OM ?
Oui, j'adorerais. On a eu quelques discussions lors des célébrations du titre de 1993, mais rien de concret. Ça ne m'empêche pas de glisser quelques noms de recrues à Jean-Pierre Papin *(conseiller du président à l'OM)* ou à d'autres personnes. »

(1) En 1990, l'OM avait été éliminé par le Benfica (2-1 à l'aller puis 0-1).

(2) Le club portugais a gagné le retour grâce à un but de Vata marqué de la main.

(3) L'OM a remporté la Ligue des champions en 1993, face à l'AC Milan (1-0).

Ligue 1

Lees-Melou, carton rouge annulé aujourd'hui ?

Expulsé contre l'OL (3-4) dimanche, le Brestois Pierre Lees-Melou est suspendu au verdict de la commission de discipline de la LFP, qui se réunit aujourd'hui. Si elle confirme son carton rouge, qu'il a jugé *« un peu lunaire »* auprès de Prime Video, le milieu finistérien sera privé du choc contre Monaco, dimanche.

Averti au Groupama Stadium pour protestation (45e+2), le milieu a été exclu (86e) après avoir subi une grosse faute de Nicolas Tagliafico. En le relevant manu militari, le défenseur argentin de l'OL a provoqué un début d'altercation générale, entraînant l'expulsion des deux joueurs par l'arbitre Mathieu Vernice. *« Des gens derrière l'arbitre peuvent réparer ce genre d'erreur mais je ne sais pas ce qu'ils font »*, avait râlé l'entraîneur du Stade Brestois Éric Roy, ciblant le VAR, qui n'avait rien trouvé à redire.

Lundi, le directeur technique de l'arbitrage Antony Gautier a reconnu sur France Bleu Breizh Izel, *« quelques décisions inopportunes »* de Vernice, sans y ranger l'expulsion de Lees-Melou.

Qualifiant celui-ci et Tagliafico d'*« instigateurs initiaux de la confrontation de masse »*, Gautier a avancé que les avertir *« fait partie des différentes directives qui peuvent être données au niveau de l'UEFA. (…) Comme c'est le deuxième avertissement pour chaque joueur, les deux joueurs sont exclus. »* Si la commission de discipline considère que Vernice a commis une faute ou si ce dernier a lui-même notifié dans son rapport complémentaire une erreur de sa part, Lees-Melou pourrait voir son carton rouge annulé. **J. L.**

LA JOURNÉE DE LA FLAMME

Un ciel légèrement voilé a empêché l'embrasement de la flamme olympique à l'aide des rayons du soleil. Il a fallu faire avec celle allumée la veille, sans que cela nuise à la cérémonie.



Étienne Garnier/*L'Équipe*

La flamme allumée avant-hier lors des répétitions et tenue ici par l'une des figurantes dans le sanctuaire d'Olympie a permis d'allumer la torche olympique qui va parcourir la Grèce, puis la France.

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL
MARC VENTOUILLAC (avec RACHEL PRETTI)

OLYMPIE (GRE) – Ce devait être une fête, et ça l'a été. Il suffisait de voir et d'entendre les cris de joie et les applaudissements de la cinquantaine de spectateurs en marinière (mais aussi des centaines d'autres) assis sur la pelouse du vieux stade d'Olympie pour comprendre que la magie de l'allumage de la flamme fonctionnait toujours. Les membres de la fondation Belem et la douzaine d'équipiers du bateau qui, à compter du 27 avril, amènera la flamme pour le 8 mai à Marseille, savouraient le bonheur d'une cérémonie simple, sans faste excessif.

Tout s'était bien passé, de l'hymne grec interprété par la mezzo-soprano américaine Joyce DiDonato aux différents discours prononcés par les différentes autorités du lieu ou de l'olympisme (Thomas Bach, président du CIO, et Tony Estanguet, celui du Cojop). Lorsque vint le moment d'aller assister à l'allumage de la flamme, les principaux dignitaires se levèrent pour se rendre vers le temple d'Héra, suivis par bon nombre d'invités qui n'auraient pas dû quitter l'enceinte du stade. Mais le service de sécurité, bon enfant, laissa faire, ou plutôt réagit tardivement, laissant passer plus de monde que prévu.

Les autres VIP, ceux qui étaient restés sagement sur leur chaise, eurent un peu de mal à comprendre ce qui se passait en regardant l'écran géant. Alors qu'on s'attendait à ce que la « grande prêtresse » d'Héra (la comédienne Mary Mina) tende sa torche vers le skaphia (miroir concave qui permet de produire des faisceaux avec la lumière du soleil) pour allumer le feu à l'aide des rayons du soleil, on vit arriver une autre prêtresse portant précautionneusement une flamme contenue dans un récipient noir.

Le plan B en pratique

« Ça y est, c'est le plan B », murmura de sa place Delphine Moulin, la directrice des célébrations de Paris 2024. Le ciel était voilé par intermittence et empêchait un embrasement classique à coup sûr. En se tournant vers les cieux, Tony Estanguet était un peu plus tendu qu'à l'accoutumée. *« J'ai stressé, pas toi ? Je me disais, elle ne va pas s'allumer »*, devait-il avouer dans un sourire au designer de la torche Mathieu Lehanneur.

Mais au comité olympique grec, comme à Paris 2024, on a des plans B. La flamme allumée avant-hier lors des répétitions avait été conservée et c'est elle qui fut amenée au temple d'Héra où, après avoir déclamé son incantation rituelle à Apollon, la grande prêtresse put finalement allumer la torche. Puis escalader la colline et apporter le feu dans son récipient sacré au stade afin de permettre au champion olympique 2021 de skiff, Stefanos Ntouskos, d'effectuer son office de premier relayeur, torche de Paris 2024 dans la main droite, rameau d'olivier dans la gauche. Il quitta le stade au milieu des VIP pour se rendre à 600 mètres de là, près de la stèle de Pierre de Coubertin, avant de transmettre le témoin à Laure Manaudou *(voir ci-contre)*.

Les mauvais esprits que sont de temps en temps les journalistes verront dans cet appel au plan B un mauvais signe, alors qu'on ne cesse d'évoquer cette expression à propos de la cérémonie d'ouverture sur la Seine du 26 juillet. Mais du côté français, où la plupart des présents vivaient leur premier allumage, on rejetait cette comparaison pour profiter de l'instant présent : *« De la frustration ? Non, une grande émotion »*, devait insister le membre du CIO Jean-Christophe Rolland.

Un parcours de 5 000 km à travers la Grèce

« Ça montre aussi que, quelque part, on anticipe tous les scénarios, s'amusa de son côté Tony Estanguet. *C'est déjà arrivé sur quelques éditions de Jeux* (la dernière fois en 2018 pour les JO d'hiver de Pyeongchang, en Corée du Sud), *c'est normal que le comité hellénique fasse tout ce qu'il faut pour que tout se passe bien. Et tout s'est bien passé. On a tous été impressionnés par cette cérémonie. C'est une émotion particulière de voir la flamme de ces Jeux allumée ici, à Olympie, où tout a commencé il y a 2800 ans. Le monde a beaucoup changé, mais la place des Jeux est toujours aussi importante et ce lien avec la paix est ici très présent. On ressent le poids de l'histoire dans cet antre d'Olympie et je suis ravi d'avoir vécu ce moment-là. »*

Quant à la ministre des Sports, Amélie Oudéa-Castéra, si elle avait trouvé cette matinée *« extrêmement émouvante, avec beaucoup d'élégance »*, elle insistait sur le fait que les autorités ne baissaient pas la garde *« avec une appréciation en continu* (de la situation sécuritaire) *par les services de renseignement français avec le centre de renseignement olympique qui démarre aujourd'hui* (hier) *sa mission »*.

Il y a encore cent jours à patienter. En attendant, la flamme s'est élancée pour un périple de 5 000 km à travers toute la Grèce. Au grand bonheur des gens du lieu. Et de tout l'univers olympique.

Les secrets d'un feu sans répit

Cela ne se voit pas mais, à l'intérieur de la torche olympique et paralympique, il y a une petite recharge de gaz – un canister selon le nom d'usage anglais – qui est ouverte par un mécanisme situé à l'extrémité de l'objet. À chaque fois qu'un relayeur porte la flamme, le gaz est ouvert et fermé après qu'il l'a transmise à un autre. Les équipes de Grégory Murac, directeur délégué du relais de la flamme de Paris 2024, ont testé sa résistance sous la pluie et face à un vent de 100 km/h. *« La flamme ne s'éteint pas »*, assure le dirigeant. Chaque soir, la flamme est placée dans une lanterne où elle passera la nuit, entretenue par un réservoir dans lequel on ajoute de la paraffine toutes les dix ou douze heures. *« Il faut le nettoyer tous les quinze jours »*, précise Grégory Murac. Chaque matin, la première torche est allumée par un gardien qui sort la flamme de la lanterne. Plusieurs lanternes permettront d'assurer le voyage de la flamme jusqu'au 26 juillet sans que Paris 2024 ne précise combien. Elles permettront notamment à la flamme de se rendre dans cinq territoires d'outre-mer avec pour règle absolue de n'être vue qu'à un seul endroit. *« Si pour quelque raison que ce soit la flamme devait s'éteindre, on appellerait immédiatement un gardien qui suit le convoi pour amener la lanterne et rallumer la torche avec la flamme originelle »*, explique Grégory Murac. **R.P.**

Laure Manaudou, hier, lors de la cérémonie d'allumage de la flamme à Olympie.

LE PARCOURS DE LA FLAMME OLYMPIQUE

AVRIL
26 : Athènes (Grèce)
27 : départ du *Belem* du port du Pirée

MAI
8 : Marseille (arrivée par bateau)
10 : Toulon (Var)
11 : Manosque (Alpes-de-Haute-Provence)
12 : Arles (Bouches-du-Rhône)
13 : Montpellier (Hérault)
14 : Bastia (Haute-Corse)
15 : Perpignan (Pyrénées-Orientales)
16 : Carcassonne (Aude)
17 : Toulouse (Haute-Garonne)
18 : Auch (Gers)
19 : Tarbes (Hautes-Pyrénées)
20 : Pau (Pyrénées-Atlantiques)
22 : Périgueux (Dordogne)
23 : Bordeaux (Gironde)
24 : Angoulême (Charente)
25 : Grand Poitiers-Futuroscope (Vienne)
27 : Châteauroux (Indre)
28 : Angers (Maine-et-Loire)
29 : Laval (Mayenne)
30 : Caen (Calvados)
31 : Le Mont-Saint-Michel (Manche)

JUIN
1er : Rennes (Ille-et-Vilaine)
2 : Niort (Deux-Sèvres)
4 : Les Sables-d'Olonne (Vendée)
5 : La Baule-Escoublac (Loire-Atlantique)
6 : Vannes (Morbihan)
7 : Brest (Finistère)
9 : Guyane (arrivée par avion)
11 : Nouvelle-Calédonie
12 : La Réunion
13 : Polynésie française
15 : Guadeloupe (arrivée par bateau depuis Brest sur *Maxi Banque Populaire XI*)
17 : Martinique
18 : Nice (Alpes-Maritimes)
19 : Avignon (Vaucluse)
20 : Valence (Drôme)
21 : Vichy (Allier)
22 : Saint-Étienne (Loire)
23 : Chamonix (Haute-Savoie)
25 : Besançon (Doubs)
26 : Strasbourg (Bas-Rhin)
27 : Metz (Moselle)
28 : Saint-Dizier (Haute-Marne)
29 : Verdun (Meuse)
30 : Reims (Marne)

JUILLET
2 : Lille (Nord)
3 : Lens-Liévin (Pas-de-Calais)
4 : Amiens (Somme)
5 : Le Havre (Seine-Maritime)
6 : Vernon (Eure)
7 : Chartres (Eure-et-Loir)
8 : Blois (Loir-et-Cher)
10 : Orléans (Loiret)
11 : Auxerre (Yonne)
12 : Dijon (Côte-d'Or)
13 : Troyes (Aube)
14 : Paris
17 : Saint-Quentin (Aisne)
18 : Beauvais (Oise)
19 : Soisy-sous-Montmorency (Val-d'Oise)
20 : Meaux (Seine-et-Marne)
21 : Créteil (Val-de-Marne)
22 : Évry-Courcouronnes (Essonne)
23 : Versailles (Yvelines)
24 : Nanterre (Hauts-de-Seine)
25 : Village olympique (Seine-Saint-Denis)
26 : Paris (cérémonie d'ouverture)



Étienne Garnier/L'Équipe

Manaudou : « Stressant et émouvant à la fois »

Sacrée sur 400 m à Athènes en 2004, l'ex-nageuse évoque avec fierté son rôle de première relayeuse française de la flamme olympique, hier.

Ce n'était pas un moment comme un autre. Laure Manaudou le reconnaît elle-même : *« J'avais les mains moites et le stress de me dire "quand est-ce qu'on m'allume la torche"* (qu'on lui ouvre le gaz en fait) *pour qu'elle puisse s'allumer. »* Première relayeuse française du parcours de la flamme des Jeux de Paris mardi matin, Laure Manaudou s'est vue transmettre la flamme à la sortie du Mémorial où repose le cœur de Pierre de Coubertin.

Le tout premier « éclaireur », le champion olympique d'aviron, Stefanos Ntouskos, venait de rendre hommage au fondateur des Jeux Olympiques modernes avant d'effectuer le fameux « baiser de la torche » avec la Française de 37 ans, à qui il remit également son rameau d'olivier. *« C'était stressant et émouvant à la fois »*, devait lâcher la championne olympique 2004 du 400 m, ne sachant où donner de la tête avec les appels des photographes qui demandaient aux deux athlètes de regarder vers eux.

Pour une fois, Tony Estanguet, le président du Cojop, n'a pas *« cassé les codes »* en choisissant la sœur de Florent pour ouvrir la route au nom de tous les athlètes français. Dans le stade, Manaudou s'était placée à l'extrémité d'une rangée pour pouvoir suivre le début de la cérémonie, prendre quelques photos et s'éclipser en gênant le moins de monde possible.

> **"C'est très symbolique de revenir ici... "**
> LAURE MANAUDOU

Elle n'a pas tout vu, mais elle a entendu le patron de Paris 2024 lui déclarer sa flamme (olympique, bien sûr) dans son discours officiel : *« C'est un honneur que tu sois la première relayeuse »*, lui dit-il, rappelant qu'elle avait remporté le premier titre de la natation féminine française voici vingt ans, à Athènes, en Grèce. *« Ce matin* (mardi), *on m'a dit "ça y est la boucle est bouclée" »*, rapportait après son parcours de 200 mètres la Française, toujours vêtue de sa tenue de relayeuse, *mais je pense qu'elle ne se bouclera jamais. Mais c'est très symbolique de revenir ici... »*

Retenue comme « capitaine du relais » voici près d'un an par Tony Estanguet, ainsi que par Brice Guyart et Sandra Laoura, Manaudou avait été contactée pour Olympie il y a un peu plus d'un mois : *« On m'avait proposé de choisir entre la Gironde, qui est l'endroit où j'habite, et ici. Je me suis dit qu'ici c'était un peu plus symbolique qu'en Gironde et le choix a été vite fait... »* **M. V.**

Hidalgo : « C'est tout un pays avec Paris »

À J – 100 avant la cérémonie d'ouverture des Jeux de Paris 2024, la maire de Paris (PS) fait le point sur tous les sujets chauds depuis le stade antique d'Olympie.

DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE
RACHEL PRETTI

OLYMPIE (GRÈCE) – Après la cérémonie d'allumage de la flamme dans le sanctuaire d'Olympie, Anne Hidalgo (PS) s'est posée sur l'une des chaises pliantes réservées aux VIP pour évoquer, pêle-mêle, le plan B de la cérémonie, la baignade dans la Seine ou encore l'inquiétude liée aux transports.

« L'émotion est-elle la même qu'à Tokyo, quand vous avez reçu le drapeau olympique lors de la cérémonie de clôture ?
C'est très émouvant parce que d'abord on est dans le site de naissance de l'olympisme, un lieu mythique. Il y a ensuite le symbole incroyable de cette chaîne humaine qui se transmet la flamme. Elle va voyager sur la mer, les océans, partout en France jusqu'à Paris. Ça m'émeut toujours de voir qu'on est capables, dans un monde qui va si mal avec autant de guerres, d'apporter de façon très concrète un message de fraternité.
Le président de la République a justement annoncé lundi les plans B et C de repli pour la cérémonie d'ouverture sur la Seine le 26 juillet en cas de menace terroriste.
Je travaille sur un plan A et je ne connais pas les autres plans. Nous avons la chance d'avoir en France de très grands professionnels de la sécurité, de l'organisation des grands événements. On a organisé l'Euro 2016 juste après les attentats de 2015. Ç'a été une réussite extraordinaire. Évidemment, il ne faut être ni naïf ni dans la légèreté par rapport à la responsabilité qui est la nôtre.
Cela passe par une jauge réduite de moitié sur les quais hauts comme annoncée par le ministre de l'Intérieur, Gérald Darmanin ?
Je suis très favorable à ce schéma, on l'a défini ensemble. Il va y avoir 222 000 personnes sur les quais hauts et 104 000 sur les quais bas, donc 326 000 environ au total. Sur les quais hauts, les places seront gratuites, sur invitation, parce qu'il faut aussi organiser les choses. Ces invitations sont destinées d'abord à la population parisienne, aux familles, aux enfants qui vont pouvoir profiter de ce moment absolument historique.

> "Je vais plonger moi aussi (dans la Seine)"

Paris a dû céder une partie de ses 25 000 places gratuites, destinées aux personnes qui sont affectées par l'organisation des Jeux, au profit de collectivités de Seine-Saint-Denis qui s'estimaient lésées.
Je ne rentre pas dans les polémiques. Moi, ce qui m'intéresse, c'est qu'il va y avoir 222 000 personnes sur les quais hauts et que beaucoup de Parisiens seront là. C'est Paris la ville hôte, la ville qui a engagé cette campagne, victorieuse, qui nous permet d'accueillir les Jeux. Bien sûr, c'est tout un pays avec Paris. À celles et ceux qui essaient de s'en prendre à Paris, je leur envoie le signal très clair qu'effacer Paris, ça n'existe pas. C'est Paris qui accueille.
L'ONG Surfrider Foundation a récemment tiré la sonnette d'alarme sur la très mauvaise qualité de l'eau de la Seine, ça vous inquiète ?
Absolument pas. Si on fait une analyse de qualité de l'eau en pleine tempête, c'est sûr que ça donne ce résultat ! En juin, on va organiser un grand plongeon dans la Seine, en tenant compte de la météo bien sûr, probablement autour de la journée olympique *(23 juin)*. Je vais plonger moi aussi. Les gens adorent se faire mal mais la détermination, le sérieux, le travail en équipe permettent de surmonter beaucoup de défis. Tous les ouvrages *(stations d'épuration)* seront installés très prochainement, dont le bassin de stockage des eaux pluviales d'Austerlitz, capable d'absorber l'équivalent de 20 piscines olympiques. Même sans cela, l'année dernière, l'eau de la Seine a été propice à la baignade sur 70 % de son temps pendant l'été.
L'épreuve de natation du triathlon a pourtant été annulée lors du test-event l'été dernier…
Il y a eu une vanne qui s'est ouverte. On a diagnostiqué le problème et on l'a réglé. Pour porter ce genre de chose, il faut s'entourer de gens qui sont déterminés, professionnels, engagés et qui ne s'arrêtent pas de respirer ou de vivre à la première difficulté. Parce que oui, respirer contient aussi des risques.
Vous avez dénoncé en novembre dernier l'impréparation des transports en commun, vous le referiez aujourd'hui ?
Alerter sur le fait que les transports sont en tension, il suffit de les prendre, il n'y a même pas besoin d'alerte. Mais j'ai confiance dans le dispositif qui est mis en place pour pouvoir acheminer les spectateurs.
Vous répétez donc aux Parisiens de rester à Paris pendant les Jeux Olympiques et Paralympiques ?
Je leur dis juste la joie d'accueillir le monde entier. Après, chacun fait comme il veut mais c'est tellement dommage. Je vois beaucoup de gens qui vont rester et qui sont très heureux de rester. Ceux qui n'ont pas trop le droit à la parole, dans les quartiers populaires, ils sont plutôt très contents de rester et de profiter de tout ça. »


Étienne Garnier/L'Équipe
La maire (PS) de Paris, Anne Hidalgo, hier, lors de la cérémonie d'allumage de la flamme olympique en Grèce.

Offensive anti-Coe

La décision du président de World Athletics de rémunérer directement les champions olympiques d'athlétisme provoque des remous.

Sebastian Coe a décidé de récompenser directement les champions olympiques de son sport à hauteur de 50 000 dollars (environ 47 000 euros) et cela est loin de faire l'unanimité. David Lappartient et Jean-Christophe Rolland, présidents des Fédérations internationales de cyclisme et d'aviron, tous deux membres du CIO, n'ont pas observé de trêve olympique et ont annoncé hier à Olympie qu'ils allaient saisir l'Association des fédérations internationales olympiques d'été (Asoif) à propos de cette petite révolution. Dans laquelle chacun lit l'opposition larvée entre Sebastian Coe et Thomas Bach, appuyée sur le désir (jamais exprimé officiellement) du Britannique de briguer le fauteuil de l'Allemand.

Plusieurs homologues du président de la Fédération internationale d'athlétisme (World Athletics) sont vent debout contre ce choix, annoncé sans prévenir personne, au lendemain de l'assemblée générale de l'Asoif à Birmingham à laquelle Coe n'a pas participé.

> "On ne peut pas jouer cavalier seul"
> DAVID LAPPARTIENT, PRÉSIDENT DE LA FÉDÉRATION INTERNATIONALE DE CYCLISME

« On n'était pas au courant et il y a une totale désapprobation de notre part, comme de celle de beaucoup de présidents de fédérations que j'ai pu voir », s'insurge David Lappartient.

« J'aurais apprécié un peu de consultations pour qu'on puisse au moins discuter des impacts pour le futur du modèle, pour le futur de nos organisations, relève Jean-Christophe Rolland. *Chaque fédération dispose de ses revenus olympiques. Pour ce qui concerne l'aviron, on fait le choix d'allouer nos ressources pour le développement de notre sport et pas pour la rétribution des athlètes. Il faut comprendre que pour chaque athlète, ce n'est pas le commercial qu'il y a derrière les Jeux Olympiques, c'est surtout l'aspect olympique avec tous les sports, c'est l'esprit des Jeux. » « Avec JC* (Rolland), *on va saisir l'Asoif, je vais écrire un projet dès demain* (aujourd'hui) *et on va l'adresser à l'ensemble de nos collègues,* reprend Lappartient. *Quand on touche aux éléments fondateurs des principes de l'olympisme, ça mérite au moins qu'il y ait débat. On ne peut pas jouer cavalier seul. »*

Et David Lappartient de préciser que ses homologues de la lutte, de l'équitation et du basket soutiennent la démarche. L'association des comités olympiques africains s'est elle aussi élevée contre les propos de Coe qui n'a pas marqué beaucoup de points parmi ses pairs.

M. V. et R. P.

Pau Barrena/AFP

Un premier pas

Facile vainqueur hier pour son entrée dans le tournoi catalan, après trois mois passés hors du circuit, Rafael Nadal a renoué avec le jeu sur terre. Mais l'Espagnol, loin d'être à 100 %, sait que le chemin est encore long.

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL
DAVID LORIOT

BARCELONE (ESP) – Toute la journée, sa présence a tournoyé dans les travées du Real Club de Tenis Barcelona. Les langues espagnoles, si promptes naturellement à galoper, n'ont pas cessé de scander son nom tous azimuts. Rafael Nadal était attendu. Après trois mois loin du circuit, depuis une énième écharde dans la couenne à Brisbane, le 5 janvier, face à Jordan Thompson, après plus de deux ans loin de la terre, et un 14e sacre presque ordinaire à Roland-Garros en juin 2022 au nez de Casper Ruud, le champion majorquin a repris place dans l'arène hier.

Sur la pista Rafa-Nadal, chez lui ou presque, là où il a déjà vaincu douze fois, le taureau de Manacor a de nouveau raclé la terre de son sabot, marqué son territoire. Et à la sortie, il a trouvé cela plutôt pas trop mal. *«Quand tu n'as pas joué depuis si longtemps, les doutes ne se dissipent pas en un jour. Dans la mesure du possible, c'était un premier tour plutôt bon et un sentiment de joie de gagner ici sur un court spécial pour moi. J'ai joué le jeu que je devais jouer, j'ai contrôlé ce que je pouvais contrôler»*, résumait-il finalement.

Entré en pleine lumière dans une veste rose fluo étincelante, il a puni le jeune Italien Flavio Cobolli (6-3, 6-2) en 1 h 25'. Il a rallumé la flamme, il a respiré le jeu à nouveau. Il a senti quelques jolis coups, recourant notamment avec une totale réussite à l'amortie. Il a été porté par un revers croisé très lourd, qui a souvent écartelé la défense de Cobolli. Il a même chassé parfois la poussière avec des chiffons de couleur, sur un «bout de course» en coup droit long de ligne impeccablement tombé dans la lucarne, un smash décroisé qui faisait taper du pied et en cadence tout le central et se lever les aficionados.

> **"Ce succès est positif car il me permet de rejouer demain"**
> RAFAEL NADAL

Car il y en eut de l'amour offert à Nadal hier tout au long d'une «sainte» journée, dont personne ne sait encore où elle va le mener. Bien plus tôt, durant son match sur le court n°2, Luca Van Assche a entendu les cris, les joies éparpillées quand l'Espagnol est allé s'entraîner. Installé plus tard dans le box de l'Italien, le jeune Français de 19 ans, entraîné par Vincenzo Santopadre, dont le fils est le meilleur ami de Flavio Cobolli, ne voulait pas manquer le retour de Nadal. *«Revoir Rafa sur le circuit, ça me fait super plaisir. C'est particulier de pouvoir le voir s'entraîner, toute la détermination qu'il a»*, commentait Van Assche, qui avait dîné avec le clan Cobolli avant la rencontre… et aurait aimé être à sa place.

Pour son retour à la compétition, hier à Barcelone, Rafael Nadal a remporté son premier match depuis sa défaite en janvier en quarts de finale à Brisbane

Au final, la motivation de Cobolli n'a pas suffi. Trop effacé en retour, trop juste en revers, l'Italien n'a pas pesé lourd. Maintenant, que vaut véritablement ce premier succès sur le circuit, le troisième de la saison pour le 644e mondial ? Difficile d'en extirper toute la sève, d'en décortiquer précisément la teneur en promesses. Ce retour est tellement chargé d'incertitudes, de craintes, d'attentes, d'émotions, de désirs mêlés. Un lacis inextricable dans lequel le jeu même de Nadal ne peut pas, en un jour sur terre, retrouver son chemin.

«Il faut être réaliste. Jusqu'à la fin de la semaine, quelle qu'elle soit, l'important est que rien ne se passe (physiquement). *Ce succès est positif car il me permet de rejouer demain»*, confessait-il simplement, avant de se moquer un peu de Stefanos Tsitsipas, tout récent vainqueur du Masters 1000 de Monte-Carlo et qui a débarqué à Barcelone en faisant de Rafa le favori du tournoi ! *«C'est irréaliste et stupide de dire cela. J'imagine qu'il dit cela par respect pour tout ce que j'ai fait avant dans ce tournoi. Je ne sais pas à quoi m'attendre demain* (aujourd'hui) *ni même si je pourrai suivre le rythme.»*

Une bonne note, service non compris

Face à Alex de Minaur, 11e mondial, ce sera effectivement une autre affaire aujourd'hui, et les enseignements auront aussi une autre valeur. Mais il est une évidence du premier soir : il y a de la conviction chez l'Espagnol de 37 ans. Une envie de se dire qu'elle n'est pas finie, l'histoire. Hier, dès l'échauffement, il y avait dans ses frappes comme une volonté de cogner, de se bagarrer, même si aux premiers points, tout a semblé se fissurer. *«C'était difficile de gérer toutes ces émotions»*, avouait doucement Nadal, happé d'entrée par le mal qui le ronge depuis des mois, ce service en sourdine.

Une première balle à 177 km/h sur le premier point du match, une double faute à 143 km/h sur le deuxième échange ! Sur toute la rencontre, le Majorquin n'allait pas servir à plus de 187 km/h. Une retenue extrême, dont il allait prudemment se libérer, un peu, au cœur du deuxième set, donnant à son jeu une autre dimension, un engagement plus franc, et sur certaines diagonales de coup droit, on se croyait un instant re-





▶▶ venu aux temps des grandes heures. Mais Nadal ne voile pas la problématique, qui pèse forcément sur ses intentions de jeu et ses espoirs de retrouver un haut niveau de compétitivité. *« Aujourd'hui, je ne suis pas capable de servir libéré à 100 %. Je n'ai pas ressenti de douleurs sur ce match, pour être honnête, mais je n'ai pas servi beaucoup depuis deux mois. J'essaierai de pousser un peu plus quand je sentirai que je peux le faire. Je continue d'explorer où sont les limites. »* Alex De Minaur devrait lui fournir quelques indications plus précises aujourd'hui...

RÉSULTATS

ATP 500
BARCELONE (ESP)

terre battue/premier tour

Van Assche b. Zhang Zhizhen (CHN) .**7-5, 6-2**
Carballes Baena (ESP) b. **H. Grenier** **6-2, 6-4**
Nadal (ESP) b. Cobolli (ITA).............. **6-2, 6-3**
Altmaier (ALL) b. Popyrin (AUS) ......**6-3, 7-6 (4)**
Machac (RTC) b. Shang Juncheng (CHN) **6-4, 6-4**
Lajovic (SER) b. Schwartzman (ARG) ..**6-1, 6-2**
Munar (ESP) b. Nishioka (JAP) ....**6-3, 6-1**.

deuxième tour

Diaz Acosta (ARG) b. Coric (CRO) **6-2, 7-5**
Arnaldi (ITA) b. Baez (ARG) ..**5-7, 7-6 (8), 6-2**
Norrie (GBR) b. **Mayot** **7-6 (3), 6-7 (6), 0-0, ab.**
Etcheverry (ARG) b. Hardt (RDO) **7-5, 6-2**
Nakashima (USA) b. Rublev (RUS) ......**6-4, 7-6 (6)**.

WTA 250
ROUEN

indoor terre battue/ premier tour

Pavlyuchenkova (RUS) b. **Robbe** **6-2, 6-2**
Rus (HOL) b. Montgomery (USA) **6-3, 6-1**
Stevanovic (SER) b. Blinkova (RUS) ....**7-6 (2), 3-6, 7-6 (2)**
Kalinina (UKR) b. **Cornet** **6-4, 7-5**
Avanesyan (RUS) b. **Ferro** **6-2, 1-6, 7-5**
Yuan (CHN) b. Sherif (EGY) ....**6-3, 7-6 (7)**
Burel b. Zavatska (UKR) **3-6, 6-3, 6-2**
Garcia b. Cocciaretto (ITA) ....**6-1, 3-6, 7-5**.

Garcia s'en contentera

Passée proche de l'élimination dès le premier tour hier, la Française a assuré l'essentiel : se relancer quelques jours après sa douloureuse défaite face à Emma Raducanu en BJK Cup.

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL
VICTOR LENGRONNE



Maxime Le Pihif/Tournoi de Rouen

Après avoir dominé Elisabetta Cocciaretto dans le premier set, Caroline Garcia s'est peu à peu tendue. La Française a su réagir en fin de troisième manche pour se qualifier au forceps (6-1, 3-6, 7-5).

ROUEN – Un cri, le poing droit levé et un sourire, le visage fatigué par la bataille qu'elle venait de remporter. Caroline Garcia a franchi le premier tour mais n'a pas réussi ses débuts, hier à Rouen. Elle a assuré l'essentiel : il lui fallait digérer la désillusion de ne pas avoir pu dominer Emma Raducanu alors qu'elle menait 6-3, 2-0 vendredi lors du France - Grande-Bretagne de BJK Cup. *« C'est une déception de ne pas avoir pu aider l'équipe vendredi,* lâchait la 23e mondiale hier après sa victoire difficile (6-1, 3-6, 7-5) face à Elisabetta Cocciaretto. *Mais j'avais des choses positives à en tirer et de choses sur lesquelles progresser. »*

Il y avait aussi la déception de ne pas avoir été alignée en simple samedi : Clara Burel lui avait été préférée. *« Forcément, je suis une compétitrice et j'ai tout le temps envie d'aider mon équipe. Mais tout le monde était prêt à jouer et j'avais totalement confiance dans les choix du capitaine* (Julien Benneteau), *en Clara et Diane* (Parry). *»* Un samedi pourri, où elle assistait, impuissante, à la défaite des Bleues (1-3).

« J'ai l'impression que ce match contre Raducanu était il y a deux semaines ! Tout le samedi, tu dois être prête à rentrer à tout moment, tu ne connais pas trop le scénario. La défaite, tu la mets de côté. » Un débrief avec son entraîneur Bertrand Perret, dimanche soir à Rouen, et l'envie de rebondir. *« La préparation a été courte pour s'adapter aux conditions »*, concédait Garcia, qui s'est préparée sur terre battue à Barcelone début avril.

Menée 5-3 dans la dernière manche

Sur le terrain aussi hier, la Lyonnaise est revenue de très loin. Face à une Italienne particulièrement tenace, Garcia a fait du Garcia. Un premier set de très haut niveau où l'on a revu l'ancienne 4e mondiale prendre à la gorge son adversaire avec des frappes qui faisaient mouche. Et une suite bien plus délicate : un bras qui s'est tendu, des lignes qui l'ont fui et le doute qui s'installe, jusqu'à en balancer sa raquette de frustration sur la terre battue rouennaise après une énième faute qui aurait pu lui être fatale – elle a été menée 5-3 dans la dernière manche.

A-t-elle pensé au scénario de sa défaite contre Raducanu ? *« Non, ça ne m'a pas du tout rappelé ce match. »* Perret lui a sans cesse demandé de se relâcher et elle a fini par s'en sortir, poussée par un public bien sage, seulement devenu hostile à Cocciaretto dans les dernières minutes. *« C'est top de gagner et d'avoir un autre match à jouer. »* C'est déjà ça.

Le Premier ministre a saisi l'Inspection générale pour une mission à la FFT

De sources concordantes, l'Inspection générale de l'éducation, du sport et de la recherche (IGESR) va retourner à la Fédération française de tennis (FFT), deux ans après avoir rendu en toute discrétion un premier rapport qui n'a jamais été rendu public. C'est le Premier ministre, Gabriel Attal, qui a pris la décision, le 22 mars, de saisir l'Inspection générale – un décret de déport interdit à la ministre des Sports, Amélie Oudéa-Castéra, de traiter les questions liées à la FFT (elle en est l'ancienne directrice) – pour faire le point sur 27 recommandations qui avaient été formulées en 2022.

« Dans le cadre de nos échanges réguliers avec l'administration du ministère des sports et le cabinet du Premier ministre, j'avais exprimé notre souhait que ce travail se poursuive pour accompagner les équipes de la fédération, a commenté Gilles Moretton, le président de la FFT. *Cette mission permettra à la Fédération de continuer à progresser au service du tennis et des clubs. »*

Selon nos informations, cette mission ne sera pas cantonnée aux suites du rapport de l'IG de 2022. Après les articles de presse, nombreux, des dernières années, Gabriel Attal a également demandé aux inspecteurs d'analyser la *« gouvernance de la Fédération »*, la *« gestion des ressources humaines »* et le *« fonctionnement de la direction technique nationale »*. Des questions qui entraient déjà dans le périmètre de la mission de 2022 mais qui pourraient donc être approfondies...

M. L.



PROGRAMME

88e Flèche Wallonne
198, 6 km
départ de Charleroi......... **11h 35**
arrivée à Huy vers **16h 30**
TV : en direct sur Eurosport 1 à 14h 10 et sur France 3 à 15h 10.

Principaux engagés

UAE EMIRATES : Hirschi (SUI) ; Ayuso (ESP) ; McNulty (USA), Fisher-Black (NZL) ; Almeida (POR) ; Ulissi (ITA).
LIDL-TREK : Skjelmose (DAN) ; **Bernard** ; Mollema (HOL) ; Skuijins (LET).
SOUDAL-QUICK STEP : Vansevenant, Vervaecke (BEL) ; **Huby.**
ISRAEL-PREMIER TECH : Teuns (BEL) ; G. Bennett (NZL) ; Fuglsang (DAN).
COFIDIS : G. et I. Izagirre, Je. Herrada (ESP) ; **Martin, Perez.**
VISMA LEASE A BIKE : Benoot (BEL).
LOTTO DSTNY : Van Gils, Moniquet (BEL).
ARKÉA-B&B HOTELS : **Vauquelin, Champoussin, Costiou.**
MOVISTAR : Lazkano, Aranburu (ESP) ; Formolo (ITA).
BAHRAIN-VICTORIOUS : Bilbao (ESP) ; Buitrago (COL).
UNO-X MOBILITY : T-H Johannessen, Leknessund (NOR).
INEOS-GRENADIERS : Pidcock (GBR) ; Kwiatkowski (POL).
EF EDUCATION EASY POST : Carapaz (EQU) ; Healy (IRL) ; Honoré (DAN).
JAYCO ALULA : Matthews (AUS) ; Schmid (SUI).
GROUPAMA-FDJ : **Gaudu, Grégoire, Madouas, Pacher.**
TOTALÉNERGIES : **Burgaudeau, Vuillermoz.**
DECATHLON-AG2R
LA MONDIALE : **Cosnefroy, Godon, Lapeira.**
BORA-HANSGROHE : Vlasov (RUS).
25 équipes. 175 engagés. Vainqueur 2023 : Pogacar (SLV, UAE).

Le jour des mortels

En l'absence des ogres, leurs bourreaux, l'occasion est belle pour toute une poignée de prétendants de s'imposer en haut du chemin des Chapelles et s'offrir la Flèche Wallonne.



DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL
ALEXANDRE ROOS

CHARLEROI (BEL) – Ce mercredi, les bourreaux ont posé leur fouet et une RTT. C'est assez rare pour ne pas essayer d'en profiter, mais ni Tadej Pogacar ni Mathieu Van der Poel ne seront effectivement au départ de la Flèche Wallonne. Pas tant parce que la semi-classique belge se résume le plus souvent à un kilomètre d'ascension, un carcan insupportable quand, comme eux, on aime les grandes chevauchées, mais surtout parce qu'en ce printemps, ils ont la classique sélective. Le Slovène, qui a levé les bras en haut du mur de Huy l'an passé, car il est en préparation pour le Tour d'Italie (4-26 mai). Le Néerlandais, à qui l'effort de la Flèche convient peu, car il distribue des pains depuis Milan-San Remo, qu'il a avalé toute la campagne flandrienne et qu'on a bien senti dimanche, dans l'Amstel Gold Race (22e), que la fatigue et la lassitude étaient en train de le gagner.

Un parcours un peu modifié pour donner plus de libertés à des fuyards avant le dernier tour

À ces deux absences majeures s'ajoutent des circonstances qui ont nettoyé le plateau d'autres ogres, notamment les chutes au Tour du Pays Basque. Primoz Roglic, momifié, a ainsi préféré soigner ses brûlures quand Remco Evenepoel a le bras droit en kit, clavicule et omoplate fracturés. Alors, quand les fadas ne sont pas là…

Il y aura toute une poignée de prétendants pour danser *(lire ci-dessous)*, entre les anciens vainqueurs Marc Hirschi et Dylan Teuns, les hommes en forme qui ont déjà été proches de la victoire, Mattias Skjelmose (2e ici l'an passé), Tiesj Benoot (7e) ou Benoît Cosnefroy (2e en 2020). Savoir gérer son effort après le terrible virage Claudy-Criquielion, attaquer au bon moment, surtout pas trop tôt, est un ingrédient indispensable pour survivre au chemin des chapelles. Le parcours a été un peu modifié cette année, pour célébrer la 40e arrivée au mur de Huy. Les organisateurs ont ajouté un quatrième passage dans le raidard, mais ils ont aussi retiré la côte de Cherave dans la boucle pour ne conserver que celle d'Ereffe. La difficulté ne sera donc pas vraiment augmentée, mais ce nouveau tracé pourrait donner un peu plus de libertés à des fuyards avant le dernier tour. Un autre élément, avec l'absence d'un ultra-favori, qui pourrait ouvrir la course, le tout sous une météo frisquette. C'est le moment de dessiner une nouvelle hiérarchie, le temps d'un après-midi, avant que dimanche, dans Liège-Bastogne-Liège, Tadej Pogacar et Mathieu Van der Poel ne sifflent la fin de la récré. *'E*

Nos six prétendants

GBR, 24 ans, Ineos Grenadiers

Pidcock conforté

Sur la lancée de sa victoire à l'Amstel, le Britannique semble en mesure d'enchaîner. Grâce à son explosivité naturelle et à la confiance revenue sur les routes du Limbourg, il se retrouve dans une position idéale avant les deux classiques ardennaises, à commencer par celle du jour. Sa 6e place en 2021 lui avait déjà fait comprendre que c'était une course dans ses cordes.

Son abandon au Tour du Pays Basque dès la première étape lui a finalement permis de se préserver pour cette fin de période des classiques du printemps. Il aura une équipe totalement dédiée pour le lancer dans le final.


Dario Belingheri/SprintCyclingAgency/Presse Sports

BEL, 30 ans, Visma Lease a bike

Benoot libéré

Même si le Belge a très peu gagné durant sa carrière (quatre victoires en dix ans), on le sent libéré ces dernières semaines du poids de ses responsabilités habituelles en l'absence de ses leaders Wout Van Aert et Christophe Laporte sur les classiques flamandes. Infatigable, il est sur la brèche depuis l'E3 Classic fin mars et monte en puissance depuis. Troisième à l'Amstel, il semble avoir encore assez de jus pour décrocher une victoire de prestige. Le profil de la Flèche Wallonne peut le favoriser et sa 7e place l'an passé, trois petites secondes derrière l'intouchable Pogacar, est un signe qui ne trompe pas.


Étienne Garnier/L'Équipe

DAN, 23 ans, Lidl -Trek

Skjelmose patient

Le Danois débarque sur les Ardennaises avec une fraîcheur quasi parfaite, sa préparation s'est déroulée au millimètre avec deux gros blocs, sur Paris-Nice et le Tour du Pays Basque. Troisième en France et quatrième en Espagne, il a su rester patient en courant plus intelligemment et surtout moins intensément (10 jours de courses en moins par rapport à 2023).

Ses deuxième et neuvième places au mur de Huy et à Liège l'an passé lui ont donné des idées plus précises sur les objectifs et sur les classiques de standing qu'il peut accrocher à son palmarès à seulement 23 ans.

Bernard Papon/L'Équipe

BEL, 32 ans, Israel Premier Tech

Teuns concentré

À 32 ans, le Belge s'est enfin recentré sur les classiques d'un jour. Sa victoire à la Flèche Wallonne en 2022 a sonné comme un déclic dans sa carrière dans la foulée de ses succès d'étapes sur le Tour en 2019 et 2021. Son début de saison confirme ses grosses ambitions, avec un programme plus light et seulement treize jours de course. Dans le coup sur le Tour des Flandres (8e), puis à la Flèche Brabançonne (2e) qui correspond plus aux caractéristiques des classiques ardennaises, il arrive dans des conditions idéales après une journée dans l'ombre à l'Amstel dimanche (15e).


Étienne Garnier/L'Équipe





Un peloton encore compact lors de la première ascension du Mur de Huy (ici en 2023) qui en comptera une de plus, soit quatre, cette année.

Bernard Papon/L'Équipe

En avant Muzic

La jeune Française de 24 ans continue de grimper dans la hiérarchie au sein de l'équipe FDJ-Suez. Et pourrait bien franchir une marche de plus dans son ascension, cet après-midi, au sommet du mur de Huy.

DAMIEN LEMAÎTRE

Cette Flèche, elle en parle comme d'un déclic. *« Quand dans l'oreillette, on m'a dit : "Evita, on compte sur toi pour l'arrivée", je n'arrêtais pas de penser : "Je viens de rouler, je ne peux pas, je suis à fond ! " Et au final... »* Au final, une cinquième place au sommet du mur de Huy, dans la roue des meilleures puncheuses du monde, à commencer par la Néerlandaise Demi Vollering, intouchable au printemps dernier sur les classiques ardennaises. *« Ce résultat, ça m'a donné énormément de confiance en moi pour la suite »*, assurait-elle encore hier par téléphone, sur la table de massage, à la veille de remettre le couvert sur la Flèche Wallonne.

Car au départ, dans l'équipe FDJ-Suez, Evita Muzic n'était pas LA coureuse désignée pour "faire le mur". La jeune Française, alors âgée de 23 ans, devait aider sa leader, Cecilie Uttrup Ludwig, de quatre ans son aînée, à aborder la montée finale bien placée parmi les favorites. Exactement comme la Franc-Comtoise avait su le faire avec succès un an auparavant pour l'Italienne Marta Cavalli, autre tête d'affiche de la formation française. Hélas, une chute de la Danoise dans le final fit tout valdinguer et la jeune apprentie en maçonnerie se retrouva propulsée en cheffe de chantier.

> "Elle est en train de devenir une leader à part entière"
>
> LE MANAGER D'EVITA MUZIC, STEPHEN DELCOURT

Depuis son dépannage heureux ce jour-là, de l'aveu de tous dans son entourage, ce n'est plus la même Musik. *« C'est simple, on ne connaît pas ses limites actuellement »*, observe Flavien Soenen, son entraîneur chez FDJ-Suez.

Excellente grimpeuse, dotée d'une bonne pointe de vitesse au sprint, un poil limitée encore dans les efforts contre la montre, l'ancienne championne de France (2021) serait-elle en passe de s'affirmer comme une coureuse complète au point de s'affranchir de son statut d'équipière de luxe ? *« Elle est en train de devenir une leader à part entière »*, répond sans détour son manager, Stephen Delcourt.



Evita Muzic s'impose de plus en plus dans son équipe et sur le vélo.

Etienne Garnier/L'Équipe

Sa sixième place au classement général du Tour d'Espagne, acquise dans la foulée de sa Flèche miraculeuse, a fini par convaincre les dirigeants de la seule équipe française du peloton World Tour qu'ils tiennent dans leurs mains *« une athlète à part »*. Timide dans son rapport aux autres, mais déterminée sur son vélo. Et ce n'est pas son abandon au Tour de France, lié à une infection au périnée, qui leur a fait changer d'avis au moment de lui proposer cet hiver une prolongation jusqu'en 2027.

Couvée chez FDJ depuis son passage chez les pros en 2018, Muzic symbolise à elle seule la montée en puissance progressive de la structure de Delcourt, qui vise sans plus se cacher *« la victoire sur les trois grands Tours »* dans un futur proche. Désignée cette fois coleader avec Cavalli avec qui elle vient de partager en tête-à-tête un stage de trois semaines sur les pentes volcaniques du Teide, aux îles Canaries, Muzic *« sent monter la forme crescendo »* et aura une première occasion « d'envoyer » dès cet après-midi, avant Liège-Bastogne-Liège dimanche. Histoire d'imposer un peu plus son style.

SUI, 25 ans, UAE Emirates

Hirschi entreprenant

Marc Hirschi n'est pas un inconnu sur la Flèche Wallonne, qu'il a remportée en 2020. Et même s'il avait disparu des radars depuis, on a retrouvé toute la vitalité du Suisse ces derniers temps. Alors qu'il s'était fondu dans un rôle d'équipier, notamment auprès de Tadej Pogacar comme l'an passé, on le retrouve cette fois plus ambitieux et donc plus entreprenant. Au-delà de sa 2e place dimanche à l'Amstel, c'est son sens du timing qui peut faire réfléchir ses adversaires. Il a cette capacité à porter son attaque au moment le plus opportun grâce à un sens pointu de la course.

Dario Belingheri/Belga

FRA, 28 ans, Decathlon-AG2R La Mondiale

Cosnefroy confiant

Vainqueur de la Flèche Brabançonne la semaine dernière, le Normand est actuellement sur un nuage. Déjà deuxième au sommet de Huy il y a quatre ans, il est la meilleure carte française aujourd'hui grâce justement à cette expérience sur ce final si particulier. Avec quatre succès déjà cette saison, il est en pleine confiance et n'hésite pas à annoncer la couleur. Il a le coup d'œil intelligent, le sens du placement parfait et une culture de ces classiques qui en font un véritable client pour aujourd'hui. S'il attendait mieux de sa 16e place dimanche à l'Amstel, il est resté concentré sur son objectif.



Bernard Papon/L'Équipe

P.L.G.

PROGRAMME

27e Flèche Wallonne femmes
146 km
départ de Huy **14h**
Arrivée à Huy vers **18h**
TV : en direct sur France 3 et Eurosport 1 à partir de 16h 50.

principales engagées

SD WORX : Vollering (HOL) ; Kopecky (BEL).
LIDL-TREK : E. Backstedt (GBR) ; Brand, Van Anrooij (HOL) ; Longo Borghini (ITA).
LIV-ALULA JAYCO : Zigart (SLV).
FDJ-SUEZ : Cavalli (ITA) ; **Muzic, Wiel.**
CANYON SRAM RACING : Niewiadoma (POL).
DSM-FIRMENICH POSTNL : **Labous.**
VISMA LEASE A BIKE : Van Empel (HOL).
COFIDIS : **Bego, Boulais, Coston.**
SAINT-MICHEL MAVIC AUBER 93 : **Bunel, Fahy.**
24 équipes. 139 engagées. Vainqueure 2023 : Vollering (HOL, SD Worx).

Amanda Brown : « On ne peut pas pardonner à un monstre »

L'une des victimes du pédophile **Davy Tweed** a trouvé le courage, à la mort du deuxième-ligne international irlandais en 2021, de raconter publiquement les agissements de celui qui était son beau-père.

Jean-Baptiste Autissier/L'Équipe

DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE
DOMINIQUE ISSARTEL

BELFAST – Sur le radiateur d'un petit pavillon, à la périphérie de Belfast, la tenue de rugby d'un petit garçon sèche lentement : un maillot et un short, des chaussettes rayées. *«C'est à mon fils, il a 6 ans, il est trop petit pour comprendre.»* Il y a encore quelques mois, Amanda Brown ne voulait plus entendre parler de ce sport : *«Au fond de moi, je tenais le rugby en partie responsable des violences que j'avais subies. Enfant, j'étais presque tous les week-ends au bord des terrains pour voir les gens applaudir et admirer la personne qui me faisait tant de mal. À l'école, c'était pareil : je voyais dans le regard de mes camarades ce respect pour lui et le pire, c'est que je rentrais dans ce jeu car je voulais que personne ne découvre ce qui se passait en réalité. J'avais peur de ce qui arriverait à ma famille, c'était un homme très violent. Il me terrorisait.»*

En 1984, Amanda Brown a 4 ans quand sa mère se remarie avec Davy Tweed, deuxième-ligne de l'équipe de Ballymena et de la province de l'Ulster, en Irlande du Nord. Sur les terrains, il a une réputation de joueur très physique, à la limite de l'agressivité – *«mais cette agressivité était présentée comme une qualité»*, souligne Brown, 43 ans aujourd'hui. En 1995, à 35 ans, Tweed (4 sélections au total) devient le plus vieil international jamais sélectionné pour l'Irlande pour disputer un match du Tournoi des Cinq Nations, contre la France, à Dublin, puis quelques mois plus tard la Coupe du monde, en Afrique du Sud.

Acquitté, condamné puis libéré

En dehors du rugby, il travaille dans les chemins de fer à Ballymoney, où il réside avec sa famille, et arbore un sigle UVF (Ulster Volonteer Force) sur la cuisse en guise de tatouage. Engagé en politique, il milite pour le DUP (Democratic Unionist Party), parti loyaliste créé en 1971 au moment du conflit nord-irlandais ; défend le rattachement de l'Irlande au Royaume-Uni ; s'oppose aux indépendantistes du Sinn Féin et de l'IRA (armée républicaine irlandaise) et sera élu conseiller régional en 1997.

Dans l'intimité familiale, il a régulièrement des accès de violence envers son épouse, qu'il maltraite physiquement et ▶▶


Paul Faith/PA/Icon sport


Didier Fevre/L'Équipe

L'ancien international irlandais Davy Tweed, face à l'équipe de France à Dublin (7-25), le 4 mars 1995, lors de la première de ses 4 sélections avec le quinze du Trèfle.

▶▶ psychologiquement et, horreur absolue, il abuse sexuellement de ses enfants sans que personne ne s'aperçoive de rien. Amanda est violée régulièrement entre ses 7 et 15 ans. Des années plus tard, elle découvrira que deux de ses sœurs, Victoria et Catherine, les filles biologiques de Tweed, ont subi les mêmes agressions. Pendant des années, les trois jeunes femmes garderont le silence, jusqu'à ce que d'autres victimes de Tweed, des camarades de classe d'Amanda, portent plainte, en 2009.

Mais prendre la parole pour dénoncer de telles violences est un processus long et infiniment douloureux. Amanda, qui a alors 29 ans, met encore de longs mois à oser dire l'innommable, d'abord à son frère, puis à sa mère et enfin à la police, comme simple témoin. Tweed n'a plus le droit de les approcher, elle, ses sœurs et sa mère. *«Mais il faudra attendre son acquittement* (fin 2009) *pour que Victoria, Catherine et moi, révoltées par le verdict, portions plainte à notre tour,* raconte cette dernière. *Le procès a eu lieu en 2012, à huis clos, car nous avions demandé l'anonymat. Tweed a été condamné à huit ans de prison mais a été libéré au bout de quatre car, sans que personne ne nous ait prévenues, ses avocats avaient fait appel et ont obtenu l'annulation du procès pour un vice de procédure.»*

Effondrées, les trois jeunes femmes n'ont *«pas la force de revivre l'enfer des auditions en présence de Tweed,* dit Amanda, *de replonger dans les cauchemars de l'enfance, bien réels, quand on se réveillait avec la sensation d'étouffer, le corps enseveli sous un poids trop lourd...»* Elles renoncent à de nouveau saisir la justice.

> **"Comme son procès a été annulé, c'était facile de laisser penser, pour lui et son entourage, qu'il avait été blanchi"**
> AMANDA BROWN

Le temps passe. Dans la petite ville de Ballymoney, en 2016, Tweed a plus ou moins retrouvé ses petites habitudes à sa sortie de prison et, même s'il n'est plus élu au County de Ballymena, il retrouve sa carte de membre du TUV (Traditionalist Union Voice), rejoint en 2010 après que le DUP, son parti précédent, a accepté de partager le pouvoir avec le Sinn Féin.

À l'époque, les dirigeants du TUV expliquent que, s'ils l'ont suspendu en 2012, *«ce n'est pas parce qu'ils doutaient de son innocence mais parce que c'était conforme à leur règlement interne».* Brown : *«Quand les victimes sont anonymes, comme nous l'étions, les gens ne mettent pas un nom sur un visage et c'est comme si ces personnes n'existaient pas. Cela facilite la vie du côté de l'accusé. Finalement, il n'y a rien de vraiment concret. De plus, comme son procès a été annulé, c'était facile de laisser penser, pour lui et son entourage, qu'il avait été blanchi. Ce n'est absolument pas le cas.»*

Pendant les années qui suivent, Brown tente difficilement de se reconstruire : ses aventures amoureuses se soldent par des échecs, alors, en 2018, elle décide de quitter Ballymoney avec son fils pour s'installer à Belfast. Margaret, sa mère, Catherine et Victoria font aussi le même trajet. Le chemin vers la guérison est douloureux : *«Le discours fréquent, chez les personnes qui s'occupent des victimes, est de dire qu'il faut arriver à pardonner à son agresseur,* analyse-t-elle aujourd'hui. *Pendant deux ans, j'ai essayé. J'ai suivi des cours, écouté différentes personnes, tenté plusieurs formes de pardon, par la prière et un tas d'autres trucs pour montrer que j'essayais vraiment. Cela m'a encore plus détruite car j'avais le sentiment d'être une mauvaise personne puisque je n'arrivais pas à pardonner. Il faut arrêter avec ça. On ne peut pas pardonner à un monstre.»*

Dans sa cuisine, elle s'arrête un moment de parler pour se hisser sur un plan de travail et attraper des mugs dans un placard trop haut pour elle et son 1,55 m. Elle rigole et poursuit : *«La seule personne à qui j'ai pu pardonner, c'est à la petite fille que j'étais. J'ai pu lui pardonner de ne pas avoir parlé à l'époque, de ne pas avoir couru vers sa mère comme elle le voulait pour lui raconter ce qu'elle subissait...»*

Aujourd'hui, Mo, son surnom, a entamé une reconversion et dirige seule sa petite entreprise de massages thérapeutiques où, peu à peu, les soins qu'elle prodigue la réconcilient avec elle-même et avec son corps.

> **"Quand il est mort, certaines personnes parlaient de lui comme si ses actes n'avaient pas existé"**
> AMANDA BROWN

Elle a également rédigé son histoire, d'abord dans un but d'autoguérison, avant de la proposer à un éditeur. *No Peace Until He's Dead* (*Pas de paix jusqu'à sa mort*) est paru en février dernier et démarre sur le coup de téléphone de son frère Aaron (*), qui lui annonce la mort de Davy Tweed dans un accident de moto, le 28 octobre 2021, à l'âge de 61 ans. Elle y raconte son soulagement et aussi, juste après, sa colère en voyant défiler les articles sur les sites Internet : *«L'ancien joueur de rugby international Davy Tweed meurt dans un accident de moto».* *«Ils ne faisaient pas ou peu mention de sa condamnation.»*

Pire, dans un communiqué, le président du TUV, Jim Allister, déclare : *«Je suis profondément attristé d'apprendre le décès de Davy Tweed, ancienne star du rugby irlandais et conseiller de Ballymena. Davy, un personnage hors du commun, était largement connu dans le nord d'Antrim et au-delà. C'est dévastateur pour sa famille et son grand cercle d'amis. Je souhaite exprimer ma plus profonde sympathie à sa famille en deuil dans ces moments très difficiles.»*

Amanda ouvre alors sa page Facebook et, pour la première fois à visage découvert, elle désigne son ex-beau-père et poste ce message au-dessus d'un des articles : *«Un pédophile reconnu coupable meurt dans un accident.»* Elle est prête. *«Quand il est mort,* raconte-t-elle aujourd'hui, *certaines personnes parlaient de lui comme si ses actes n'avaient pas existé. En tant que victime, c'est insupportable. Et puis, en Irlande du Nord, les gens aiment beaucoup commémorer les personnalités. À Ballymoney, on a les deux frères Dunlop, Joey et Robert, pilotes de moto. Ils ont un jardin mémorial, une statue, une rue à leur nom. Je ne pouvais pas accepter l'idée qu'un jour, il y aurait quelque chose de similaire pour Davy Tweed. J'ai toujours de la famille là-bas, des gens dont il a détruit la vie et je ne veux pas qu'ils voient tous les jours un monument à la gloire de ce monstre dans leur ville. C'est pour cela que j'ai décidé de parler sans plus me cacher derrière l'anonymat. Je ne voulais pas qu'on lui rende hommage.»*

Plusieurs articles sont publiés pour raconter sa version de l'histoire et, contrairement à ses habitudes en cas de décès d'un de ses joueurs, la Fédération irlandaise (IRFU) n'organise aucune minute de silence lors de ses matches du mois de novembre. *«J'imagine que c'est grâce à ma prise de parole, même si aucune personne du monde du rugby, que ce soit de l'équipe de Ballymena, d'Ulster ou d'Irlande, n'a jamais cherché à me contacter, ni ma famille.»* Interrogé à ce sujet, le service communication de l'IRFU s'est retranché derrière le verdict en appel du procès.

> **"Dans des milieux comme le sport et la politique, les agresseurs sont automatiquement protégés par leur aura, leur statut"**
> AMANDA BROWN

Aujourd'hui, quand elle se revoit au bord des terrains, à applaudir, quand elle réalise, avec son regard d'adulte, comment sa mère était *«empêchée d'entretenir de vraies relations avec les autres femmes de joueurs, elle les rencontrait aux matches, jamais en dehors»,* Amanda Brown comprend encore mieux pourquoi il était si difficile de dénoncer Tweed. *«Dans des milieux comme le sport et la politique, les agresseurs sont automatiquement protégés par leur aura, leur statut. Ils sont reconnus dans leur communauté, les gens qui les entourent ont une haute idée d'eux et cela pousse les victimes à se taire.»*

Bien sûr, aujourd'hui, elle voudrait que plus d'entre elles prennent la parole mais elle est bien placée pour savoir combien c'est difficile. *«Parfois, des victimes qui ont lu mon livre me contactent pour me remercier. Je leur dis : vous aussi, racontez votre histoire et, si vous n'y arrivez pas, racontez la mienne !»*

Une histoire terrible mais, quand on voit le sourire d'Amanda Brown, son regard malicieux, il se dégage malgré tout une force, une sérénité et beaucoup d'espoir. Elle montre le petit maillot rouge sur le radiateur : *«Cela m'a pris du temps pour ne pas associer le rugby avec Davy Tweed. Quand j'ai réussi à faire ça, j'ai pu accepter de retourner voir un match.»* Celui de son neveu de 18 ans, le fils de son frère, espoir dans l'équipe de Ballymena.

(*) Son prénom a été modifié.

«On ne savait juste pas à quel point il était mauvais»

Après le témoignage d'Amanda Brown, les anciens coéquipiers de Davy Tweed ne se sont pas beaucoup exprimés sur le sujet. Mis à part Neil Francis, ex-deuxième-ligne aux 36 sélections, qui a raconté dans l'une de ses chroniques pour l'*Irish Times* avoir partagé sa chambre avec Tweed lors d'un match en Italie, en 1995, et que ce dernier avait saccagé le bar de l'hôtel pour pouvoir se servir alors qu'il était fermé : *«La Fédération avait payé, tout le monde savait qui avait fait ça mais personne n'avait rien dit. J'ai été horrifié d'apprendre ses violences sexuelles et physiques. On savait tous, autour des terrains, que c'était un mauvais type. On ne savait juste pas à quel point il était mauvais.»* D. I.

Davy Tweed à sa sortie du tribunal d'Antrim (Irlande du Nord), fin 2012.

tirage au sort



Baptiste Paquot – Jean-Baptiste Autissier – Stéphane Mantey/L'Équipe



Les groupes des JO 2024

Femmes

Groupe A	Groupe B
Norvège	Hongrie
Allemagne	Pays-Bas
Slovénie	Espagne
Suède	**France**
Danemark	Brésil
Corée du Sud	Angola

Phase de groupes du 25 juillet au 3 août à l'Arena Paris Sud Porte de Versailles. Quarts de finale (6 août), demi-finales (8 août), finale et match pour la 3e place (10 août) au stade Pierre-Mauroy à Villeneuve-d'Ascq (Nord).

Hommes

Groupe A	Groupe B
Espagne	Danemark
Croatie	Norvège
Allemagne	Hongrie
Slovénie	**France**
Suède	Égypte
Japon	Argentine

Phase de groupes du 27 juillet au 4 août à l'Arena Paris Sud Porte de Versailles. Quarts de finale (7 août), demi-finales (9 août), finale et match pour la 3e place (11 août) au stade Pierre-Mauroy à Villeneuve-d'Ascq.

Deux routes vers l'or

Les deux sélectionneurs, champions olympiques en titre, ont pris des options opposées lors du tirage au sort des JO de Paris, hier. Olivier Krumbholz, le patron des Bleues, a choisi le groupe le plus abordable. Guillaume Gille, son homologue, le plus relevé.

YANN HILDWEIN

Une salle quasiment vide, deux chaises noires et une table blanche : c'est dans ce décor dépouillé et frisquet, si loin de la ferveur brûlante attendue cet été Porte de Versailles et à Villeneuve-d'Ascq, que s'est joué hier le premier acte des JO de Paris pour les deux équipes de France, tenantes du titre olympique. Et qui ont remporté la première compétition majeure de cette saison, le Mondial féminin et l'Euro masculin.

Olivier Krumbholz, le patron des filles, puis son homologue des garçons Guillaume Gille, étaient successivement conviés dans ce salon « Schwenker » au premier étage de la Maison du handball de Créteil, pour une mission délicate : choisir leur groupe à la fin du tirage au sort, grand privilège offert traditionnellement au pays hôte. *« On a vu le stress des coaches, quelque chose de terrible et de magnifique, un mélange de joie et de peur de choisir »*, observait Philippe Bana, le président de la Fédération.

Les deux entraîneurs, si différents par-delà leurs résultats exceptionnels, ont choisi la même lettre, B, mais des options opposées. Krumbholz s'est décidé pour la poule la plus abordable, laissant ses deux principaux rivaux, la Norvège (finaliste du Mondial 2023) et le Danemark (3e), batailler de l'autre côté. Gille a pris le parti de l'offensive, celui de rencontrer son meilleur ennemi danois dès ce premier tour, et même dès le premier jour *(voir ci-contre)*.

> **"On va entrer dans ces Jeux assez tranquillement"**
> OLIVIER KRUMBHOLZ, SÉLECTIONNEUR DES BLEUES

Assis complètement à gauche au premier rang du grand auditorium en costume sombre et baskets, Krumbholz a regardé Jérôme Fernandez, l'ancien capitaine des Bleus, tirer, bien raide, les boules bleues et orange des dix premiers pays du tournoi féminin. Il est ensuite monté rejoindre sa cellule, accompagné par son adjoint Sébastien Gardillou. Les deux hommes sont revenus, souriants, avant la fin des cinq minutes de réflexion réglementaires.

Estelle Nze Minko au tir lors de la victoire des Bleues (26-24) face aux Néerlandaises, le 9 novembre 2022 à l'Euro (à gauche).

Le tirage au sort du tableau masculin des JO 2024 effectué par Per Bertelsen et Siraba Dembélé, hier à la Maison du handball (au centre).

Nikola Karabatic et Mikkel Hansen lors de la victoire des Bleus face au Danemark (33-31, a.p.), le 28 janvier en finale de l'Euro (à droite).

Après une musique de film, le sélectionneur s'est expliqué, en anglais puis en français : *« Si la France avait été dans le groupe A, cela aurait été un très grand déséquilibre entre les deux groupes. On a l'ambition de finir premiers du groupe B pour affronter le 4e du groupe A en quarts de finale. »*

Le technicien a tranché vite, avec l'aide d'un logiciel permettant de visualiser les différents scénarios vers les demi-finales. *« On espérait que la Norvège et le Danemark ne soient pas dans la même poule. Dans ce cas on serait partis du côté de la Norvège »*, révélait-il un peu plus tard devant la presse.

Le Lorrain assume le risque d'hériter d'un adversaire *« redoutable »* dans le premier match couperet, moment clé du tournoi. Il préfère *« entrer dans ces Jeux assez tranquillement »*, même si les Pays-Bas, notamment, ne seront pas à négliger. Le souvenir de la phase de groupes laborieuse aux Jeux de Tokyo demeure tenace.

Gille, assis à l'autre bout de la première rangée, s'est éclipsé dès que Siraba Dembélé, l'ex-capitaine des Bleues préposée au tirage, a expédié le Danemark dans le groupe B, avant même l'annonce du début de son temps de réflexion. Il avait un coup de fil à passer à son adjoint Érick Mathé, qu'il associe étroitement à tous ses choix. Revenu très concentré, sa tablette à la main, le sélectionneur a lancé : *« C'était une décision très difficile, donc on a choisi à pile ou face ! »* Une sacrée boutade de la part d'un technicien aussi cérébral, qui planifie tout.

> **"C'est le plateau le plus relevé de toutes les campagnes olympiques"**
> GUILLAUME GILLE, SÉLECTIONNEUR DES BLEUS

L'ancien demi-centre a évidemment passé longtemps, en amont, à étudier toutes les hypothèses. *« On était confrontés à un choix un peu cornélien*, précise-t-il. *C'est le plateau le plus relevé de toutes les campagnes olympiques. »* Toutes les grosses nations seront présentes, alors que chez les femmes, il manquera la Russie, médaillée d'or en 2016 à Rio et finaliste il y a trois ans à Tokyo, exclue des qualifications en raison de la guerre en Ukraine. Mais le groupe que Gille a choisi sera particulièrement ardu, avec aussi la Norvège de Sander Sagosen et la rugueuse Égypte, que les Bleus avaient battue en demi-finales à Tokyo (27-23).

« Il faudra démarrer fort mais vu les ambitions qu'on a dans cette campagne, on n'a peur d'affronter personne, lance-t-il. *En revanche, le reste du groupe était plus abordable alors que dans le groupe A, on a une très grosse densité. »* Le quart de finale ne sera sans doute pas simple non plus, mais au moins est-il assuré d'y éviter les Danois.

Les deux sélectionneurs savent cependant que ce choix ne sera sans doute pas déterminant dans leur quête d'un deuxième titre olympique à la file. *« On se donne l'impression d'avoir une influence sur notre parcours alors que des bonnes équipes, on va en rencontrer dans toute la compétition »*, avoue Gille.

Ce mardi marquait surtout une première étape de la grande aventure, avant la préparation olympique qui commencera à la mi-juin, et la liste des joueurs et joueuses sélectionnés, le 5 juillet. *« À domicile, il y aura peut-être un peu de pression sur le premier match mais après, on va surfer sur l'événement*, se réjouissait Krumbholz. *En ce moment, plus il y a de monde dans la salle, mieux les filles jouent. » « On va croquer à pleines dents dans un événement unique »*, salivait son homologue. Et tous les chemins peuvent mener à l'or, les 10 et 11 août au stade Pierre-Mauroy.



Du caviar en entrée

Le tournoi masculin débutera par le « nec plus ultra » avec un choc entre Français et Danois, comme lors des deux dernières finales olympiques.

ANOUK CORGE

Pour une fois, avoir été contraint d'acheter des places à l'aveugle pour Paris 2024 aura été payant. Le samedi 27 juillet, les heureux détenteurs d'un billet pour le hand masculin assisteront à l'Arena Paris Sud 6 (autrement dit le Parc des expositions de la Porte de Versailles) à un choc d'entrée, une finale avant la lettre : un épatant France-Danemark, comme lors des deux dernières finales olympiques, mais aussi celles du Mondial 2023 (victoire nordique 34-29) et de l'Euro 2024 (succès tricolore 33-31), le 28 janvier à Cologne. Rien que ça !

Et si d'ici au 5 juillet, date de l'annonce de la liste des quatorze appelés (plus trois remplaçants) par le sélectionneur Guillaume Gille, Nikola Karabatic est toujours bon pied bon œil, ce duel devrait voir s'affronter deux légendes : l'arrière français (40 ans), déjà triple champion olympique (2008, 2012, 2021), et son ancien partenaire au PSG, Mikkel Hansen (36 ans), triple champion du monde en titre (2019, 2021, 2023).

À savourer pleinement puisque ces deux monstres ont annoncé souhaiter tirer le rideau de leur immense carrière après ces Jeux. Que l'un comme l'autre espèrent s'achever le plus tard possible, et pourquoi pas le 11 août, au stade Pierre-Mauroy de Villeneuve-d'Ascq, en finale, où Français et Danois pourraient à nouveau se retrouver. Comme en 2016 à Rio et à Tokyo en 2021, donc.

> "Pour démarrer l'aventure, c'est pas mal"
> GUILLAUME GILLE, SÉLECTIONNEUR DE L'ÉQUIPE FRANCE

Dans le huis clos nippon, Karabatic et sa bande avaient pris leur revanche (25-23) du Brésil, où les Scandinaves avaient privé les Bleus (28-26) d'un triplé olympique, six jours après avoir été battus lors du cinquième et dernier match de phase préliminaire (30-33). Cet été à Paris, les duettistes en découdront d'entrée puisque le calendrier, fixé à l'avance par la Fédération internationale, offre au pays hôte une équipe du chapeau n° 1 en ouverture. Mais aussi la possibilité de choisir son groupe.

Guillaume Gille a opté pour du lourd direct. *« Pour démarrer l'aventure, c'est pas mal*, a glissé dans un petit sourire le sélectionneur des champions olympiques et d'Europe, impatient d'en découdre une fois de plus. *Sur les trois dernières années, c'est la récurrence et la nature des combats qui nous ont opposés avec le Danemark qui rend ce match aussi particulier. »* Surtout, il donnera le ton d'un tournoi où les Bleus ne songent à rien d'autre qu'un quatrième sacre.

Championnat du monde

Une organisation franco-allemande en 2029

L'Hexagone accueillera, avec son voisin d'outre-Rhin, le Mondial dans cinq ans. Le match d'ouverture et le carré final notamment se dérouleront à Paris.



Jean-Baptiste Autissier/L'Équipe

La délégation franco-allemande a obtenu hier, à la Maison du handball, l'organisation du Mondial 2029.

Uwe Gensheimer s'avouait *« un peu stressé »* dans son maillot bleu de l'équipe de France, hier matin dans le hall de la Maison du handball de Créteil. Mais tout s'est bien passé pour l'ancienne star de l'équipe d'Allemagne et du Paris-SG (2016-2019), qui a livré une jolie présentation de la candidature franco-allemande pour l'organisation des Championnats du monde 2029 ou 2031, en compagnie de Bertrand Gille, l'ancien pivot emblématique des Bleus et de Hambourg (2002-2012), vêtu d'un maillot allemand, chacun s'exprimant dans la langue de l'autre.

Peu après, Hassan Moustafa, le patron de la Fédération internationale (IHF), a confirmé l'attribution de l'édition 2029 au duo de poids lourds. En janvier 2029, la France accueillera donc le Mondial masculin pour la quatrième fois après 1970, 2001 et 2017. Le match d'ouverture et le carré final auront lieu à Paris, la moitié des matches de groupes et deux quarts de finale dans deux autres villes françaises à déterminer.

« C'était un long chemin car on avait un peu oublié les grands événements chez nous, se félicitait Philippe Bana, le président de la Fédération française (FFHB). *On en a retrouvé le goût à force de fréquenter notamment nos amis allemands. L'idée était aussi de faire rêver nos athlètes, de leur offrir un horizon post-olympique. »*

Les dirigeants français ont fortement milité pour organiser le plus tôt possible, alors que leurs partenaires germaniques (qui accueilleront l'édition 2027 en solo) n'auraient pas été défavorables à celle de 2031, finalement attribuée au Danemark, à l'Islande et à la Norvège. Ils veulent créer l'événement sur le match d'ouverture, qui pourrait se jouer à la Paris La Défense Arena de Nanterre, dans une jauge portée à 40 000 spectateurs. **Ya. H.**

VOLLEY-BALL Marmara SpikeLigue demi-finales retour

Saint-Nazaire 20 h Tourcoing

Saint-Nazaire, le vent en poupe

Promu la saison dernière, le club ligérien est à une marche de sa première finale de Championnat, ce soir contre Tourcoing, après s'être offert le scalp de Nantes-Rezé au tour précédent.

SAMI SADIK

En action à trois kilomètres des Chantiers navals, les volleyeurs de Saint-Nazaire affichent un petit bateau à voile au bas de leur logo. Et leur esquif bleu et blanc ne cesse de prendre du vent dans le dos. Conquérant à Tourcoing, dimanche, en demi-finales aller (3-1 : 22-25, 28-26, 25-14, 25-22), l'équipage mené par l'entraîneur brésilien Rubinho retrouve son port d'attache ce soir (20 heures). La salle Coubertin sera pleine (1 500 spectateurs) pour une occasion historique. Trois sets séparent le SNVBA de sa première finale de Championnat.

« Dans le trajet retour après Tourcoing, il y avait la satisfaction d'avoir fait une super performance, mais déjà la lucidité d'avoir une nouvelle marche à gravir », raconte Gilles Gosselin, entraîneur historique devenu manager général du club ligérien après la remontée dans l'élite en 2022. Septième de saison régulière, le SNVBA a coulé le voisin nantais (2e) en quarts de finale (3 victoires à 0) et pousse déjà les Nordistes (3e) au bord de la falaise.

> **"Je vois le verre à moitié plein : être septièmes avec si peu de victoires, c'est presque un record"**
> LUDOVIC DUÉE, CAPITAINE DE SAINT-NAZAIRE

« Pendant les deux tiers du Championnat, ils étaient sur le podium, mais ils ont connu une mauvaise passe. Là, ils retrouvent leur vrai niveau. Leur septième place était aussi due à une série catastrophique de tie-breaks perdus », estime Dominique Amans, manager général de Nantes-Rezé, désormais retraité.

Dix défaites pour zéro victoire, les Ligériens sont restés bredouilles au cinquième set en saison régulière. *« Mais on était toujours proches d'aller chercher ce point en plus, ce qui prouvait aussi la force mentale du groupe. On savait que ça finirait par basculer »*, se souvient Gosselin. La malédiction s'est brisée au meilleur des moments : à Coubertin, lors du match 3 des quarts. *« Je vois le verre à moitié plein : être septièmes avec si peu de victoires* (12 pour 14 défaites)*, c'est quasiment un record. On a fait des erreurs, mais avant les play-offs, ça nous donne l'opportunité de s'en foutre. On peut faire une saison régulière moyenne et être forts en phase finale »*, prévenait le capitaine Ludovic Duée avant la demi-finale.

Le libéro est l'un des nombreux matelots restés en Loire-Atlantique après une saison de promu conclue en play-offs (quart de finale) avec un ticket pour la Challenge Cup. *« Ils ont gardé leur colonne vertébrale avec Quin Isaacson* (passeur)*, Kyle Ensing* (pointu)*, Duée ou Helder Spencer* (central)*. Et leur effectif est étoffé quand on voit le réceptionneur-attaquant Titouan Hallé qui s'est révélé en quarts »*, salue Amans. Un noyau et des jokers comme recette gagnante.

« On est à 1,9 million d'euros de budget mais on ne flèche pas tout sur la section professionnelle, on compte les éducateurs de nos 450 licenciés, et on n'est pas sur les mêmes salaires que ceux offerts dans les plus gros clubs », remarque Gosselin qui travaillera à la rentrée avec l'Italien Fulvio Bertini, successeur de Rubinho. Le Brésilien peut quitter le SNVBA sur un titre, mot que les Ligériens se refusent encore à prononcer trop fort. *« Si on gagne ce soir, il sera temps de parler d'autre chose »*, glisse Gosselin.

Depuis Nantes, Amans observe d'un œil amical le voisin *« qui aide à déplacer le centre du volley français vers l'ouest avec Tours aussi »*. Un TVB en ballottage favorable après son succès à Chaumont dimanche pour retrouver la finale, lui, en grand habitué.



Hervé Bellenger/Icon Sport

Après s'être imposés à Tourcoing dimanche lors du match aller, les joueurs de Saint-Nazaire ne sont plus qu'à une victoire de leur première finale de Championnat.

Saint-Nazaire - Tourcoing 20 h

À Saint-Nazaire, salle Pierre-de-Coubertin.
En direct sur LNV TV

Saint-Nazaire
1 Ewert, 2 Hallé, 3 Burel, 4 Spencer, 5 Ensing, 6 Léon, 10 Varier, 11 Schnitzer, 12 Martins, 13 Isaacson, 19 Zeljkovic.
Libéro : 16 Duée (cap.).
Entraîneur : Rubinho (BRE).

Tourcoing
1 Louchart, 3 Gargiulo, 4 Rodrigues, 5 Hristoskov, 6 Lavigne, 7 Giraudo, 9 Fasteland 11 Roehrig, 14 Freimanis, 16 Koukartsev, 17 Barnes (cap.), 19 Quiroga.
Libéros : 2 Loubeyre, 15 Dalle.
Entraîneur : D. Rougeyron.

PROGRAMME

demi-finales / retour

AUJOURD'HUI
Saint-Nazaire - Tourcoing
(aller : victoire 3-1 de Saint-Nazaire à Tourcoing) ■
Tours - Chaumont
(aller : victoire 3-2 de Tours à Chaumont).......................... 20 h

OMNISPORTS RÉSULTATS ET PROGRAMME

BASKET

NBA
Play-in

CONFÉRENCE OUEST
LA NUIT DERNIÈRE
New Orleans - LA Lakers ;
Sacramento - Golden State

CONFÉRENCE EST
LA NUIT PROCHAINE
Philadelphia - Miami.. 1 h
Chicago - Atlanta.. 3 h 30

EUROLIGUE / HOMMES
play-in/match 1
HIER
Maccabi Tel-Aviv (ISR) - Vitoria (ESP) : 113-85
Le Maccabi Tel-Aviv affrontera le Panathinaïkos en play-offs.
play-in/match 2
EP Istanbul (TUR) - Virtus Bologne (ITA) : 64-67
Virtus Bologne affrontera Vitoria dans un deuxième barrage vendredi.
Le vainqueur affrontera le Real Madrid en play-offs.

LIGUE DES CHAMPIONS / HOMMES
quarts de finale / appui
HIER
Bonn (ALL) - Peristeri Athènes (GRE) : 77-89

AUJOURD'HUI
Tenerife (ESP) - Tofas Bursa (TUR)................. 20 h

BETCLIC ÉLITE
saison régulière / match avancé (31e j.)
AUJOURD'HUI
Roanne - Monaco.. 20 h

CLASSEMENT
1. Monaco, 82,8 % (24-5) ; **2.** Paris, **75** (21-7) ; **3. Asvel, 72,4** (21-8) ; **4.** Bourg-en-Bresse, **71,4** (20-8) ; **5.** Nanterre, **62,1** (18-11) ; **6.** Le Portel, **55,2** (16-13) ; **7. Strasbourg, 51,7** (15-14) ; **8.** Cholet, **51,7** (15-14) ; **9.** Saint-Quentin, **48,3** (14-15) ; **10.** Nancy, **48,3** (14-15) ; **11.** Le Mans, **41,4** (12-17) ; **12. Dijon, 41,4** (12-17) ; **13. Limoges, 41,4** (12-15) ; **14.** Chalon, **41,4** (12-17) ; **15.** Gravelines-Dunkerque, **34,5** (10-19) ; **16.** Roanne, **34,5** (10-19) ; **17.** Blois, **27,6** (8-21) ; **18.** Boulogne-Levallois, **13,8** (4-25).

VOLLEY-BALL

LIGUE A / FEMMES
demi-finales / retour
HIER
Le Cannet - NANTES : 1-3
(23-25 ; 18-25 ; 26-24 ; 26-28). *Nantes qualifié.* ■
Mulhouse - Levallois Paris : 2-3
(18-25 ; 23-25 ; 26-24 ; 25-20 ; 13-15).
Mulhouse et Levallois-Paris sont à égalité 1-1.

HANDBALL

LIQUI MOLY STARLIGUE / HOMMES
saison régulière / 25e journée
HIER
Chambéry - Montpellier : **30-30**
AUJOURD'HUI
Cesson-Rennes - Paris-SG ■ Chartres - Aix-en-Provence ■ Saint-Raphaël - Toulouse ■
Saran - Nantes.. 20 h
Créteil - Dijon.. 20 h 30
DEMAIN
Dunkerque - Nîmes.. 20 h
Ivry - Limoges.. 20 h 30

CLASSEMENT
1. Paris-SG, **45** pts ; **2.** Nantes, **42** ; **3.** Montpellier, **40** ; **4.** Toulouse, **32** ; **5.** Limoges, **28** ; **6.** Chambéry, **26** ; **7.** Nîmes, **26** ; **8.** Saint-Raphaël, **24** ; **9.** Aix-en-Provence, **24** ; **10.** Cesson-Rennes, **20** ; **11.** Dunkerque, **19** ; **12.** Chartres, **17** ; **13.** Ivry, **14** ; **14.** Saran, **11** ; **15.** Créteil, **10** ; **16.** Dijon, **8**.

HOCKEY SUR GLACE

AMICAL (F)
HIER
Slovénie-France........................ **0-19 (0-5, 0-6, 0-8)**

TENNIS

ATP 250
BUCAREST (ROU)
terre battue/premier tour
Kecmanovic (SER) b. Goffin (BEL) **6-4, 3-6, 6-3**
Martinez Portero (ESP) b. Taberner (ESP) **6-1, 3-6, 6-3**
Fonseca (BRE) b. Sonego (ITA) **7-6 (5), 7-5**
Albot (MOL) b. Kovacevic (USA) **7-6 (4), 4-6, 6-1**
Borges (POR) b. Wawrinka (SUI) **3-6, 7-5, 6-2**
Moutet b. Shapovalov (CAN) **6-4, 6-2**
Fucsovics (HON) b. Vacherot (MCO) .... **7-6 (8), 6-2**.

ATP 250
MUNICH (ALL)
terre battue/premier tour
Rodionov (AUT) b. Vukic (AUS) **6-2, 6-3**
Garin (CHL) b. Koepfer (ALL) **7-6 (3), 6-3**
Auger-Aliassime (CAN) b. Marterer (ALL)
.... **6-7 (5), 7-6 (6), 7-6 (3)**
Daniel (JAP) b. O'Connell (AUS) **6-3, 6-4**
Van De Zandschulp (HOL) b. Gakhov (RUS)... **6-4, 2-6, 6-3**
Hanfmann (ALL) b. Shevchenko (KAZ)
.... **6-7 (6), 6-3, 7-5**
Huesler (SUI) b. Topo (ALL) **3-6, 6-1, 6-3**
Galan (COL) b. Ugo Carabelli (ARG) .... **7-6 (2), 6-4**.

WTA 500
STUTTGART (ALL)
indoor terre battue/premier tour
Mertens (BEL) b. Maria (ALL) **6-1, 4-6, 6-0**
Noskova (RTC) b. Ostapenko (LET) **6-3, 6-1**
Paolini (ITA) b. Errani (ITA) **6-1, 6-0**
Zheng Qinwen (CHN) b. Cirstea (ROU) **6-2, 6-3**
Vondrousova (RTC) b. Vekic (CRO) .... **6-4, 6-3**.

CYCLISME

TOUR DES ALPES (ITA)
2e étape : Salurn/Salorno-Stans
1. De Marchi (ITA, Team Jayco AlUla), les 190,7 km en 4 h 47'37'' (moy. : 39,782 km/h) ; **2.** Gamper (AUT, Bora-Hansgrohe) à 1'20'' ; **3.** Pellaud (SUI, Tudor) à 1'24'' ; **4.** Mühlberger (Movistar) à 1'47'' ; **5.** Bou (ESP, Euskatel-Euskadi) ; **6.** Felline (ITA, Lidl-Rek) ; **7.** Tiberi (ITA, Bahrain Victorious) ; **8.** Poels (HOL, Bahrain Victorious) ; **9. Donnenwirth** (Decathlon AG2R La Mondiale) ; **10. Bardet** (DSM-Firmenich PostNL), t.m.t. ; etc.
115 classés, 1 non-partant.

CLASSEMENT GÉNÉRAL 1. Foss (NOR, Ineos Grenadiers), 8 h 06'20'' ; **2.** Harper (AUS, Jayco AlUla) à 4'' ; **3.** Chaves (COL, EF Education-EasyPost) à 6'' ; **4.** O'Connor (AUS, Decathlon AG2R La Mondiale) à 10'' ; **5.** Tiberi (ITA, Bahrain Victorious) à 13'' ; **6.** Poels (HOL, Bahrain Victorious) à 13'' ; **7. Bardet** (DSM-Firmenich PostNL) à 13'' ; **8.** Thomas (GBR, DSM-Firmenich PostNL) à 13'' ; 9. Ghebreigzabhier (ERY, Lidl-Trek) à 13'' ; 10. **V. Paret-Peintre** (Decathlon AG2R La Mondiale) à 13'' ; etc.

AUJOURD'HUI
3e étape : Schwaz-Schwaz (124,8 km)
En direct sur la chaîne L'Équipe à partir de 12 h 35

Slaterminus

L'élimination de l'Américain de 52 ans, hier en Australie lors du Margaret River Pro, a sonné la fin de sa carrière exceptionnelle... démarrée en 1990.

DAVID MICHEL

Il était 16 h 52 hier sur la côte ouest australienne (10 h 52 en France) quand Kelly Slater est venu, casquette et pieds nus, s'asseoir au micro de la World Surf League, en « after show » d'une journée de compétition intense, confier le bouillonnement d'émotion qui envahissait son esprit. S'il n'a pas clairement prononcé le fameux mot « retraite », c'était pourtant bien de cela qu'il s'agissait en filigrane. L'incontestable meilleur surfeur de tous les temps, qui a eu 52 ans en février, avait subi quelques heures plus tôt une sèche élimination en seizièmes de finale du Margaret River Pro face à l'actuel numéro 1 mondial, son compatriote Griffin Colapinto.

Cette défaite a sonné comme une double peine car elle l'empêche surtout de passer le cut de mi-saison après cinq manches. Fin du dernier acte ? Sauf gros coup de théâtre oui. Rideau !

« *C'était amusant d'être sur le circuit à plus de 50 ans, de continuer à côtoyer les gars de cette nouvelle génération*, a réagi Slater les yeux rougis et rapidement ému aux larmes. *Et finir avec Griffin* (Colapinto)*, en tant que compétiteur à plein temps, franchement c'est cool. Mais oui, c'est comme ça, tout a une fin. Et si vous ne vous adaptez pas, vous ne survivez pas. Ces derniers mois, ma motivation n'a tout simplement pas été là pour vraiment s'investir à 100 %.* »

Une discipline alimentaire vertueuse

Son corps a montré des signes d'essoufflement ces dernières années, avec notamment, il y a deux mois à Sunset Beach, une douleur à la hanche puis un forfait à Peniche (Portugal).

Slater restera comme un athlète hors norme, une personnalité inspirante, un compétiteur jamais rassasié guidé par une longévité exceptionnelle grâce à une passion sans faille pour son sport et à un régime alimentaire très vertueux, notamment basé sur des jeûnes réguliers.

Que retiendra l'histoire après trente-quatre ans de carrière ? Mille choses évidemment, à commencer par un titre de champion du monde en 1992 à seulement 20 ans – un record de précocité –, une première victoire dans l'élite, en France, à Hossegor (août 1992), 11 couronnes mondiales (2011 la dernière), 56 victoires dont 8 dans son jardin de Pipeline à Hawaï – le dernier coup d'éclat datant de février 2022 à quelques jours de ses 50 ans –, et cinq succès à Teahupoo, une de ses spots préférés au monde.

C'est d'ailleurs à Tahiti qu'il rêvait d'achever sa carrière. L'ancienne vedette de la série culte *Alerte à Malibu* avait les Jeux de Paris en ligne de mire depuis longtemps, histoire de boucler la boucle de la plus belle des manières. Mais le Floridien n'a pas réussi à se qualifier, la concurrence était trop féroce.

À nouveau papa dans quelques mois

À moins d'une peu probable énième wild-card saison – avec la WSL il faut s'attendre à tout –, le « King Kelly » ne repartira pas pour un nouveau mandat en 2025, d'autant qu'il sera papa dans quelques mois et pour la deuxième fois.

Pour autant, il n'en a pas véritablement fini avec le surf pro. La vague de Cloudbreak étant un de ses amours avec Pipeline et Teahupoo, il a déjà demandé une invitation pour la compétition fidjienne en août. Si elle n'est pas éternelle, l'ombre de « l'extraterrestre » (longtemps son surnom) va continuer de planer sur le circuit pro. Encore un peu, en guest-star, et pour le plaisir de tous. C'est en tout cas et clairement la fin d'un mythe.



Colin Murty/AFP

Kelly Slater, onze couronnes mondiales à son actif, a été porté en triomphe hier à Margaret River, dans l'ouest de l'Australie.

EN BRÈVES OMNISPORTS

TIR

Muller en or, un quota pour Herbulot



FFTir

Manon Herbulot (à gauche) et Océane Muller, radieuses, après la finale, hier, à Rio.

Son quota en poche depuis six semaines, Océane Muller, 21 ans, avait peu à prouver, si ce n'est qu'elle figure toujours parmi les meilleures mondiales en carabine 10 m. Elle l'a fait magistralement en remportant, hier, le TQO de Rio de Janeiro. En finale, elle est notamment venue à bout de la Norvégienne Jeanette Hegg Duestad, qui a un temps mené devant l'Alsacienne. Mais la Scandinave a craqué (9.8 et 9.9 dans la 4e série, 9.1 dans la 7e) devant la consistance de Muller (250,4 points). Et devant le remarquable sang-froid de l'autre Française qualifiée, Manon Herbulot, 17 ans depuis deux semaines et quasi novice chez les seniors. « *Après les qualifs,* racontait Muller, *elle m'a demandé des petits conseils et on s'est dit qu'on pouvait le faire : être deux sur le podium. Et on l'a fait !* »

Herbulot, bien placée dès l'entame, n'a abandonné sa place sur le podium qu'un court instant (un seul plomb à moins de 10). Alors que ses parents ont suivi la finale depuis Sedan, sur un écran géant installé au stand de tir – où elle est licenciée –, elle a réussi à décrocher, en vingt-quatre heures, sa première finale, son premier podium et un quota olympique pour la France. « *Je ne sais pas si je me rends bien compte encore de ce que j'ai fait,* dit-elle. *Il faut que j'avale cette pilule.* » Si un quota n'est pas, stricto sensu, synonyme de billet poinçonné, sa performance aura forcément marqué les esprits des sélectionneurs. J.-C.B.

TRÈS COURT

CYCLISME

VINGEGAARD A QUITTÉ L'HÔPITAL

Victime d'une violente chute survenue au Tour du Pays Basque, le 4 avril, Jonas Vingegaard est sorti de l'hôpital universitaire Araba de Vitoria hier. À bord d'un avion médicalisé, le Danois de Visma-Lease a bike a rejoint la Suisse, où il réside. Souffrant aussi d'une contusion pulmonaire, d'un pneumothorax et de plusieurs côtes cassées, le double vainqueur du Tour avait été opéré avec succès de la clavicule gauche la semaine dernière. Alors que la Grande Boucle (29 juin-21 juillet) débute dans un peu plus de soixante-dix jours, la durée de son absence reste pour l'heure une inconnue.

RETROUVEZ TOUS LES RÉSULTATS PAGE 28

BASKET

Griffin annonce sa retraite



Lionel Hahn/L'Équipe

NBA Sur la touche depuis la fin de la saison 2023 alors qu'il évoluait chez les Celtics, l'Américain Blake Griffin a annoncé hier qu'il arrêtait définitivement sa carrière après quatorze années passées dans la Ligue. « *Le basket-ball m'a apporté tellement de choses, je ne regrette rien* », écrit-il. Six fois sélectionné au All-Star Game, Blake Griffin, 35 ans, avait été choisi en n°1 de la draft 2009 par les Los Angeles Clippers. Ses débuts, tonitruants, avaient été retardés d'un an par une blessure. Il avait ensuite rejoint les Detroit Pistons (2017), les Brooklyn Nets (2021), puis disputé une dernière saison 2022-2023 pour un rôle mineur avec les Boston Celtics. Positionné ailier ou ailier-fort, Griffin a vu sa carrière freinée par plusieurs blessures, notamment au genou gauche, lui qui a tout de même connu neuf saisons à plus de 20 points par match de moyenne.

VOLLEY-BALL

Nantes en finale

LIGUE A Deux semaines après avoir remporté la Coupe de France, les Neptunes de Nantes se sont qualifiées pour la finale de la Ligue A en s'imposant face au Cannet (3-1). Elles seront opposées à Mulhouse ou Levallois Paris, qui devront passer par un match d'appui. Après s'être imposées dans leur salle de Mangin-Beaulieu au match aller, les Nantaises se sont adjugé la rencontre retour face aux filles du Volero Le Cannet (1-3 : 23-25, 18-25, 26-24, 26-28).

EXTRA portrait

Alexis Jandard
Acrobate né

Sa chute lors de l'inauguration du Centre aquatique olympique à Saint-Denis, le 4 avril, a révélé le plongeur au grand public. Mais cet ancien gymnaste travaille depuis des années son rêve olympique.

LÉNA GUIHÉNEUF

Alexis Jandard attendait, depuis de nombreuses années, de prendre la lumière. Sa discipline, le plongeon, n'est pas une habituée du champ médiatique. Seuls les Jeux Olympiques, tous les quatre ans, font parler d'elle. Sauf cette fois. Le 4 avril, lors de l'inauguration du Centre aquatique olympique de Saint-Denis, où se dérouleront les épreuves de plongeon, de natation artistique et les phases qualificatives du tournoi de water-polo des JO de Paris, le Lyonnais de bientôt 27 ans (mardi prochain), en démonstration sous les yeux du président de la République, Emmanuel Macron, a lourdement chuté (son genou s'est dérobé au moment de l'impulsion sur le tremplin) devant les caméras de nombreuses chaînes de télévision présentes sur place. La vidéo de sa culbute est devenue virale. S'il espérait un coup de projecteur, il se serait bien passé de celui-là. Avant, finalement, de s'en servir comme tremplin.

Malgré la honte et des éraflures sanguinolentes dans le dos, le plongeur, membre de l'équipe de France depuis 2014, est devenu la figure de proue d'une discipline en manque de visibilité, enchaînant les plateaux de télévision, de *C à vous* (France 5) à *Quelle époque !* (France 2), et les vidéos humoristiques sur les réseaux sociaux. Il n'a pas eu à forcer ce trait de caractère. *«Alexis est très spontané. Il n'est pas rancunier, c'est un déconneur. Sa réaction ne m'a pas étonnée et n'est pas surjouée»*, confirme Estelle Escoffier, son ancienne entraîneuse de plongeon à l'Union sportive de l'ouest lyonnais (Usol).

Personne ne s'y est trompé. Sa cote de popularité a grimpé en flèche. Il a doublé son nombre d'abonnés sur les réseaux sociaux, a été invité à donner le coup d'envoi du match de Lyon-Brest (4-3), en Ligue 1, dimanche… Au point d'être dépassé par les événements. *«Deux jours après l'inauguration, je lui ai cherché un agent, en accord avec la Fédération*, indique Clémence Monnery, la coach des Bleus depuis 2021. *Il a été tellement sollicité. Quelqu'un devait reprendre le dessus pour éviter qu'il ne perde de vue ses objectifs et ne se disperse à l'entraînement.»*

Car derrière son autodérision, sa bonne humeur communicative et son sourire, se cache un sportif au sérieux sans faille qui entend bien valider, cet été, les bonnes performances réalisées depuis 2022 avec son binôme de synchro, Jules Bouyer. S'il a posté sur Instagram la première vidéo lançant le buzz, c'est d'ailleurs pour rassurer ses proches, et notamment ses parents, effondrés à l'idée de voir leur fils louper l'échéance d'une vie. *«Jules et Alexis ont le potentiel et la capacité d'aller chercher une médaille»*, affirme Clémence Monnery.

Des dispositions au sol, au saut de cheval et à la barre fixe

Quelques mois après sa formation, le duo a terminé cinquième des Mondiaux en 2022, avant de s'emparer de la médaille de bronze un an plus tard, et de gagner sportivement son ticket pour les JO de 2024. *«On est assez différents et si on regarde bien, on ne fait pas la même taille non plus* (1,80 m pour Bouyer, 1,69m pour Jandard), fait remarquer Bouyer (21 ans). *Mais nos points forts et nos faiblesses se complètent. Alexis est très explosif, il saute haut. Moi, je suis plus allongé, je suis plus dans l'élégance, mais je peux sauter un peu moins haut. Tout s'équilibre.»*

Avant de maîtriser l'arrivée la tête la première dans l'eau, Jandard atterrissait les deux pieds joints. Comme lors de ses nombreuses années de gymnastique, au sein du Cascol Gym (de 2007 à 2012). Il en a conservé un profil massif et puissant. *«Alexis est un acrobate, il a ça en lui,* souligne Marc-Antoine Fournier, son entraîneur et responsable technique d'alors. *Il avait un peu plus de mal sur les agrès d'appui. Mais il est tellement travailleur qu'il avait rattrapé son retard. Et il avait de vraies prédispositions pour le sol, le saut de cheval ou la barre fixe.»*

Le souvenir doux-amer de Tokyo

Le sport était d'abord une façon pour lui de s'amuser, mais il s'est rapidement découvert une passion pour la compétition. *«J'avais vu les Jeux d'Athènes en 2004 mais j'étais encore trop jeune pour m'en souvenir. Par contre, la cérémonie d'ouverture de Pékin, en 2008, a été un vrai déclic. Je voulais faire partie de cette équipe de France, participer à cette fête de dingos. Et je n'ai jamais lâché l'affaire.»* Y compris quand le Pôle France de gymnastique de Lyon lui a fermé les portes, en 2012. Trop vieux, lui a-t-on répondu. *«Ils ne me l'ont pas dit mais je manquais certainement aussi d'aptitudes physiques»*, admet Jandard.

Passé la déception, il réfléchit alors, à seulement 15 ans, aux options de reconversion possibles pour tenter de réaliser son rêve. Le tumbling n'est pas une discipline olympique. Le trampoline ? *« Je trouvais ça un peu dangereux. La toile est large, mais ça reste une toile. »* Le plongeon ? *«Ça me plaisait bien et j'y avais déjà mis un pied.»* Il s'y était essayé pendant une saison, en 2006, repéré par Philippe Duvernay, ancien plongeur sélectionné aux JO de Barcelone en 1992 et maître-nageur à la piscine de Vaugneray. La section de ce club intercommunal de la région lyonnaise n'existait alors que depuis quatre ans. Six années plus tard, ses rangs s'étaient nettement étoffés. La star française du plongeon, Matthieu Rosset (champion d'Europe [2012] et du monde en mixte [2017], trois fois présent aux Jeux [2012, 2016, 2021]) y faisait rayonner la discipline à l'échelle locale. *«Alexis s'est inspiré de son parcours*, note Thierry Pardin, coordinateur sportif à l'Usol natation. *Pour des raisons différentes, les deux nous ont demandé de les préparer au haut niveau en un an, avec l'objectif, à terme, d'intégrer l'Insep.»*

Ancienne gymnaste de haut niveau, elle aussi devenue plongeuse, Estelle Escoffier, entraîneuse à l'Usol, a été sensible au projet un peu fou de Jandard. *«Les bases de l'acrobatie, ils les avaient acquises en gym. On s'est donc attelé à travailler les spécificités de ce sport : le début du plongeon, l'appel et l'entrée à l'eau par la tête. Tout en veillant à lui apporter le goût de cette pratique.»* Avec succès. Présent à tous les créneaux d'entraînement quels que soient l'âge et la finalité des groupes, le Lyonnais y a répété les mouvements à un rythme acharné, sans jamais se lasser. *«Aujourd'hui, je ne fais plus que de l'acrobatie. Finalement, je m'y retrouve peut-être un peu plus, même si la gym reste ma discipline de cœur. Elle m'a permis de me construire tel que je suis maintenant»*, admet-il, un brin nostalgique.

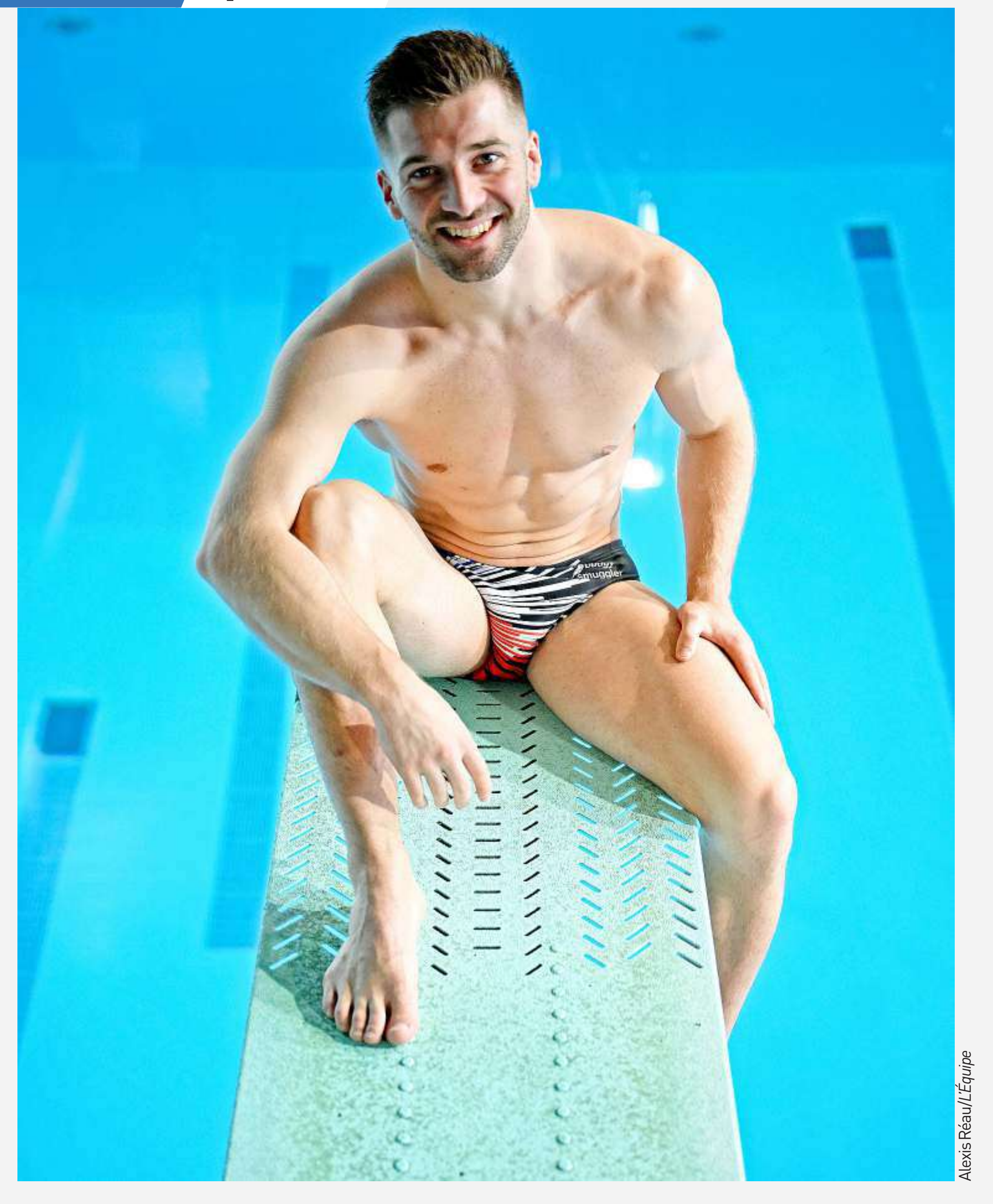
En 2021, il a terminé seizième de ses premiers Jeux, sur le tremplin à 3 m. Mais il en garde un goût amer. *«On m'a un peu volé le truc. C'était l'un des plus beaux jours de ma vie quand je me suis qualifié, et j'ai vécu le village, le self avec les autres athlètes, même si on était séparés par des vitres. Ce n'était pas complètement une désillusion. Mais voir ses gradins vides, ne pas pouvoir encourager les copains, ne pas vivre ça avec ma famille, ce n'était pas les Jeux rêvés.»* Paris sera à coup sûr une revanche. Aussi pour effacer un plongeon raté…

EN BREF
26 ANS.

2012 : non accepté au Pôle France de gymnastique de Lyon, il décide de revenir au plongeon pour disputer les JO.
2018 : membre de l'équipe de France depuis 2014, il intègre l'Insep.
2024 : lors de l'inauguration du Centre aquatique olympique, il chute en démonstration devant le président de la République.

2

C'EST LE NOMBRE DE MÉDAILLES MONDIALES d'Alexis Jandard. Vice-champion du monde en 2022 par équipes mixtes avec Jade Gillet, il a, l'année suivante, remporté le bronze avec Jules Bouyer sur l'épreuve du tremplin synchronisé à 3 m.


Alexis Réau/L'Équipe

télévision

PROGRAMME DU JOUR

11h30 **TENNIS** EN DIRECT — beIN SPORTS 4 MAX
Tournoi WTA de Rouen. À 19h30, sur beIN Sports Max 7.

12h30 **TENNIS** EN DIRECT — beIN SPORTS 3
Tournois WTA de Stuttgart (ALL) et de Rouen. Multiplex.

12h30 **TENNIS** EN DIRECT — beIN SPORTS 5 MAX
Tournoi WTA de Stuttgart (ALL). À 21h45, sur beIN Sports 3.

12h35 **CYCLISME** EN DIRECT — la chaine L'ÉQUIPE / EUROSPORT 1
Tour des Alpes. 3e étape : Schwaz-Schwaz (127 km).

14h30 **CYCLISME** EN DIRECT — 3 / EUROSPORT 1
La Flèche Wallonne. Course H (198, 6 km). À 16h50, course F (143,5 km).

16h00 **TENNIS** EN DIRECT — EUROSPORT 2
Tournoi ATP de Barcelone (ESP).

19h00 **BASEBALL** EN DIRECT — beIN SPORTS 8 MAX
MLB. Milwaukee-San Diego.

20h00 **VOLLEY-BALL** EN DIRECT — beIN SPORTS 2
Ligue A H. Demi-finales retour. Tours-Chaumont.

20h00 **HANDBALL** EN DIRECT — beIN SPORTS 3
Liqui Moly StarLigue. 25e journée. Cesson-Rennes - Paris-SG. Sur beIN Sports Max 6, Saran-Nantes.

20h00 **TOUT LE SPORT** — 3

20h00 **BASKET** EN DIRECT — SKWEEK
Betclic Élite. 31e journée. Roanne-Monaco.

20h40 **AUX JEUX, CITOYENS !** — 3

21h00 **FOOTBALL** EN DIRECT — beIN SPORTS 1
Ligue des champions. Quarts de finale retour. Bayern Munich (ALL)-Arsenal (ANG).

21h00 **FOOTBALL** EN DIRECT — RMC SPORT 1 / CANAL+
Ligue des champions. Quarts de finale retour. Manchester City (ANG)-Real Madrid (ESP).

21h00 **HOCKEY SUR GLACE** EN DIRECT — SPORT en FRANCE
D1. Finale, match 3. Chambéry-Nantes.

23h15 **AU MICRO** — CANAL+
Épisode 2.

1h00 **BASKET** EN DIRECT — beIN SPORTS 1
NBA. Play-in. Philadelphia-Miami.

21h00 la chaine L'ÉQUIPE



LA GRANDE SOIRÉE

Quarts de finale retour de la Ligue des champions : Manchester City-Real Madrid.

Benoît Cosset

Sébastien Boué/L'Équipe

6h00 **L'ÉQUIPE DU SOIR** Rediffusion.
10h15 **FLÉCHETTES** Premier League 2023.
12h25 **ÇA VA FROTTER** Avant-course.
12h35 **CYCLISME** Tour des Alpes. 3e étape : Schwaz-Schwaz (127 km).
14h20 **ÇA VA FROTTER** Après-course.
15h10 **L'ÉQUIPE DE CHOC ET L'ÉQUIPE DE GREG** Les meilleurs moments.
15h50 **L'ÉQUIPE DE CHOC** Avec : France Pierron, Grégoire Noally, Bertrand Latour, Pierre Bouby, Séverine Parlakou, Bruce Grannec. Candice Rolland à Marseille.
18h20 **OBJECTIF PARIS, LE JOURNAL**
18h30 **L'ÉQUIPE DE GREG** Avec : Grégory Ascher, Romain Harent, Alicia Dauby, Ludovic Obraniak, Jérôme Alonzo, Charlotte Lorgeré, Karim Bennani, Antoine Pineau. Candice Rolland à Marseille.
21h00 **LA GRANDE SOIRÉE** Quarts de finale retour de la Ligue des champions : Manchester City-Real Madrid. Avec : Benoît Cosset, Florian Gazan, Saïd Ennjimi, Giovanni Castaldi, Nabil Djellit. Raphaël Sebaoun et Yoann Riou aux commentaires. À 22 heures, la deuxième mi-temps.
21h45 **L'ÉQUIPE DE LA MI-TEMPS**
22h55 **L'ÉQUIPE DU SOIR** Avec : Olivier Ménard, Johan Micoud, Olivier Rouyer, Dominique Séverac, Régis Testelin, Éric Blanc, Virginie Sainsily.



LA DER

mercredi 17 avril 2024



Nikola Karabatic

26

Stéphane Mantey/L'Équipe

DANS CETTE ÉDITION

le dessin du jour par LASSERPE



L'ÉQUIPE

FONDATEUR : Jacques Goddet
Direction, administration, rédaction et ventes :
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92650 Boulogne-Billancourt cedex.
Tél. : 01 40 93 20 20
L'ÉQUIPE Société par actions simplifiée. Siège social :
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92650 Boulogne-Billancourt cedex.
PRINCIPAL ASSOCIÉ :
Les Editions P. Amaury
PRÉSIDENTE ET DIRECTRICE DE LA PUBLICATION :
Aurore Amaury
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION :
Lionel Dangoumau

SERVICE CLIENTS :
tél. : 01 76 49 35 35

SERVICE ABONNEMENTS :
45 avenue du Général Leclerc
60643 Chantilly Cedex
E-mail : abo@lequipe.fr
TARIF D'ABONNEMENT :
France métropolitaine : 1 an (364 n°) : 575 € ou 430 € zones portées Paris RP avec paiement à la commande. Option FRANCE FOOTBALL, autres formules, zones portées et étranger nous consulter.
IMPRESSION :
POP (93 - La Courneuve),
CIRA (01 - Saint-Vulbas),
CIMP (31 - Escalquens).
CILA (44 - Héric),
Nancy Print (54 - Jarville),
Midi Print (30 - Gallargues-le-Montueux).
Dépôt légal : à parution
PAPIER : Origine : France
Taux de fibres recyclées : 100 %
Ce journal est imprimé sur du papier porteur de l'Ecolabel européen sous le numéro FI/37/01
Eutrophisation :
pTot 0,009 kg / tonne de papier
PUBLICITÉ COMMERCIALE :
AMAURY MEDIA
Tél. : 01 40 93 20 20
PETITES ANNONCES :
40-42 quai du Point-du-Jour
CS 90302
92650 Boulogne-Billancourt cedex.
Tél. : 01 40 93 20 20
COMMISSION PARITAIRE :
n° 1227 K 82523

ARPP autorité de régulation professionnelle de la publicité — ACPM — LE TRI + FACILE

À NOUS DEUX, PARIS !

LVMH ET LOUIS VUITTON SONT FIERS D'ACCOMPAGNER ANTOINE DUPONT
POUR FAIRE BRILLER LA VILLE LUMIÈRE.



LVMH | LOUIS VUITTON

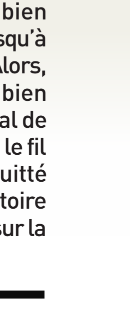
ARTISAN DE TOUTES LES VICTOIRES





Marie Patouillet (para-cyclisme), Léon Marchand (natation), Antoine Dupont (rugby à 7) et Mélanie De Jesus Dos Santos (gymnastique).

Alain Mounic, Alexis Réau, Xavier De Nauw/*L'Équipe* - Illustration RDj



Dans 100 jours, Thomas Jolly sera sans doute l'homme le plus stressé de France, lui le maître d'une cérémonie exceptionnelle, sur la Seine, qui ouvrira officiellement les Jeux de la XXXIIIe olympiade. Dans 100 jours, Paris accueillera les sportifs du monde entier dans ce qui reste, malgré sa démesure parfois, ses polémiques souvent, la plus belle des fêtes sportives. La flamme allumée hier à Olympie et qui traversera la Méditerranée pour arriver à Marseille le 8 mai vient rappeler combien les jours vont défiler vite jusqu'à ce que la vasque s'embrase près du Trocadéro. Alors, 100 jours est un cap symbolique qui méritait bien qu'on le célèbre, clin d'œil, en ce numéro spécial de 100 pages qui remonte, au-delà de ce rush final, le fil de 100 ans d'olympisme depuis que le feu a quitté Paris, hôte des JO 1924. Une plongée dans l'histoire avant que Jolly et ses équipes ne nous plongent sur la grande Seine du 26 juillet 2024.



THOMAS JOLLY – PHILIPPE DECOUFLÉ

« Il ne faut pas devenir fou »

Le directeur artistique des cérémonies de Paris 2024 n'avait jamais rencontré son prédécesseur des Jeux d'hiver d'Albertville, en 1992. « L'Équipe » les a réunis.



VINCENT HUBÉ et RACHEL PRETTI

« Je suis impardonnable mais tu sais ce que c'est, on a la tête sous l'eau. » Dès son arrivée dans le bien nommé café Les Causeurs, dans le IIe arrondissement de Paris, Thomas Jolly tient à présenter ses excuses à Philippe Decouflé. Après sa nomination à la direction artistique des cérémonies de Paris 2024, l'ancien directeur du Quai d'Angers avait promis d'appeler celui qui avait révolutionné la scénographie des spectacles olympiques en 1992 à Albertville. Réunis pour la première fois, grâce à *L'Équipe*, Jolly, 42 ans, et Decouflé, 62 ans, ont partagé pendant plus d'une heure leur expérience commune de metteur en scène d'un événement planétaire. Avant d'échanger leurs numéros de téléphone. Ce n'était qu'une première rencontre…

« Comment vous êtes-vous retrouvés tous les deux à ce poste si prestigieux ?
Thomas JOLLY : Avec d'autres artistes, j'avais été sollicité par *L'Équipe (le 29 octobre 2021)* pour avancer des idées sur la cérémonie. À l'époque, je n'avais aucune contrainte, ni budgétaire, ni sécuritaire, ni technique… Thierry Reboul *(directeur des cérémonies de Paris 2024)* a lu l'article et a voulu me rencontrer.
Philippe DECOUFLÉ : Moi, en 1989, j'avais travaillé avec Jean-Paul Goude sur le défilé du bicentenaire de la Révolution française. La même société de production, Téléma, s'occupait de la cérémonie d'Albertville. Jean-Jacques Annaud avait d'abord été choisi. Il voulait envoyer les anneaux olympiques dans la stratosphère. Ça explosait le budget… Ils ont cherché en catastrophe quelqu'un d'autre. Je crois que j'ai été le premier à faire un vrai spectacle de création. Avant, on n'avait rien à se mettre sous la dent. Mes références, c'était le film de Leni Riefenstahl sur les Jeux de Berlin (*Olympia*), et des défilés de Chinois et de Russes. Malgré moi, j'ai lancé une espèce de mouvement…
T.J. : Oui, mais ça a révolutionné le genre. À l'époque, on ne t'avait pas regardé en mode "quoi ! tu vas faire une nouvelle cérémonie !" ?
P.D. : Ça s'est très bien passé. J'avais peu d'interlocuteurs, Jean-Claude Killy et Michel Barnier *(coprésidents du comité d'organisation)*. Je les ai vus assez peu. Ils étaient très clairs, très droits, très francs. Après, c'était liberté totale. On ne m'a coupé qu'un tableau, pas très important. Il fallait anticiper sur les Jeux suivants, et je n'avais pas dû proposer le bon truc. Mais sur tout le reste, j'ai eu la paix.
Aucun coup de fil de François Mitterrand (président de la République de 1981 à 1995) ?
P.D. : Non. Je l'ai rencontré à l'Élysée. Avec une superbe maquette de théâtre, j'ai commencé à lui raconter le spectacle. J'ai vu une espèce de vide dans ses yeux au bout de quelques minutes. Il voulait juste savoir ce qu'il avait à faire. Je lui ai expliqué et c'était fini, point à la ligne.



Jean-Claude Pichon/L'Équipe

La cérémonie d'ouverture des JO d'Albertville en 1992, conçue par Philippe Decouflé, s'est transformée en une fête poétique et haute en couleurs.

Thomas, vous ne vous dites pas : "quelle chance il a eue !" ?
T.J. : J'ai de la chance aussi. C'est une occasion de création assez unique. Quand je monte une pièce, j'ai cinq semaines de créa. Là, je travaille sur la cérémonie depuis septembre 2022… C'est une autre dimension. Je m'éclate vraiment. Même si j'enchaîne des réunions tout le temps.
P.D. : C'est le truc épuisant. On n'est pas formés pour ça.
T.J. : Je ne commence à entrer dans la matière artistique que depuis janvier. La première répétition à laquelle j'ai assisté date de la semaine dernière *(mi-mars)*. Là, ça commence à être vraiment cool.
Philippe, en 2019, vous aviez déclaré "le Stade de France n'est pas un lieu de spectacle…" Vous étiez visionnaire.
P.D. : Ma chance, c'est qu'à Albertville, on a construit un théâtre de cérémonie pour l'événement. J'ai pu creuser le sol pour avoir des accès, des tunnels… Et je l'ai réorienté pour être dans l'axe du soleil.
T.J. : Moi, je ne peux pas décaler le stade ou creuser dans la Seine. En revanche, je peux choisir l'heure du début. On a décidé de démarrer à 19h30 pour avoir au moins les deux tiers de la cérémonie en lumière naturelle. Le soleil couchant, la *"golden hour"*, à Paris, c'est quand même magnifique.

> **"Aya Nakamura ? Mais c'est la chanteuse française la plus célèbre à travers le monde"**
> PHILIPPE DECOUFLÉ

À la différence de 1992, les délégations défilent sur l'eau en même temps que le spectacle…
T.J. : Il était peut-être temps de changer le modèle, d'imbriquer le spectacle et les éléments de protocole. Toi, je me souviens, tu avais intégré des éléments protocolaires, comme l'apparition des anneaux avec toutes ces grandes voiles qui tournaient en rond…
P.D. : J'ai mis du spectacle un peu partout… En tout, ça a dû durer trois heures. C'était trop copieux. Les cérémonies, c'est toujours long. Vous avez vu toutes les horreurs depuis des années ?
Lesquelles ?
P.D. : Il y a une surenchère, non ? En 1992, j'avais 30 ans et envie de révéler une génération d'artistes talentueux, des héritiers du punk et de l'underground. C'était une opportunité géniale de montrer au monde entier une autre manière de faire du spectacle. Le temps a passé depuis, l'esthétique a sûrement pas mal vieilli. ▶▶



Thomas Jolly et Philippe Decouflé, réunis le 28 mars à Paris.

Bertrand Desprez/L'Équipe

EN BREF

THOMAS JOLLY
42 ans
Acteur, metteur en scène

2006 : fondateur et directeur artistique de La Piccola Familia, compagnie théâtrale à Rouen.
Depuis novembre 2022 : directeur artistique des cérémonies d'ouverture et de clôture de Paris 2024.

PHILIPPE DECOUFLÉ
62 ans
Danseur, chorégraphe

1983 : il crée sa propre compagnie, DCA (diversité, camaraderie, agilité) à Bagnolet (Seine-Saint-Denis).

1992 : metteur en scène des cérémonies d'ouverture et de clôture des JO d'Albertville.

Et je suis ravi qu'aujourd'hui, un jeune artiste ait été choisi. Parce qu'entre-temps, ça a été confié à beaucoup de sociétés de production. Avec un risque artistique minime. Tout était calculé pour que ça soit un peu plus gros, juste pour en mettre plein la vue. Ça s'est un peu "disneyifié"...
T.J. : Mais c'était tellement "griffé" ce que tu as fait. Et confier un événement de ce genre à quelqu'un de cet âge-là, il faut le faire. Moi, j'ai entendu mille fois dans mon petit parcours que j'étais trop jeune pour diriger un théâtre. Alors que j'avais 38, 40 ans.
Parmi les cérémonies d'ouverture récentes, celle de la Coupe du monde de rugby a été très critiquée. Qu'en avez-vous pensé ?
T.J. : On est très bien placés pour savoir qu'une cérémonie, c'est beaucoup de boulot. Artistiquement, chacun a son univers. Ce n'est pas mon univers artistique, mais je n'ai pas à dire si c'est bien ou pas. Ce qui m'a intéressé, c'est comment elle a été reçue puis récupérée politiquement pour faire entendre des voix que moi, je n'ai pas envie d'entendre.
Comme lors de la polémique sur la présence éventuelle d'Aya Nakamura à la cérémonie...
T.J. : Je ne veux ni confirmer ni infirmer ce qui est écrit dans les journaux. Le 26 juillet, ça risque d'être une petite douche froide pour certains. Par contre, je suis atterré du racisme, du sexisme, du mépris de classe qui existent encore dans ce pays.
En 1992, Philippe, vous n'avez pas connu ça...
P.D. : On était à la montagne, tranquille. Aya Nakamura ? Mais c'est la chanteuse française la plus célèbre à travers le monde. L'avoir est un privilège. Si elle est présente à son spectacle, c'est un vrai plus. Il faut laisser les imbéciles dire des imbécillités...
T.J. : Le problème, c'est qu'on les entend beaucoup, les imbéciles. Stop !

> **"Je ne suis pas Dieu, je ne peux pas faire lever le soleil, ni régler tous les problèmes de sécurité"**
> THOMAS JOLLY

Philippe, votre grande peur était qu'il pleuve...
P.D. : J'avais pris un risque énorme, on n'avait pas travaillé de plan B.... Miraculeusement ce jour-là *(le 8 février 1992)*, il a fait beau. À un moment donné, il faut croire à la chance, au destin. On ne prend plus ces risques aujourd'hui.
Vous avez aussi peur de la pluie, Thomas ?
T.J. : Le 26 juillet 2023, je suis allé prendre des photos de la Seine, je voulais voir la lumière. Pendant tout juillet, il a plu, il y avait de la grêle, c'était l'enfer. Et là, ce 26 juillet à 19 h 30, ciel immaculé, bleu, magnifique, lumière parfaite... Et le 27, rebelote *(il pleut)*. On ne peut pas prévoir l'impondérable, la pluie, un orage, une crue. Pour la sécurité, on ne peut pas savoir non plus. En fait, il ne faut pas devenir fou.
C'est-à-dire ?
T.J. : Je ne sais pas comment tu as géré mais moi, je suis en train de développer une philosophie assez étonnante. Si je devais m'impliquer dans tout, physiquement, ce serait impossible. Il faut avoir une espèce de distance et de foi dans l'événement et se dire : "je ne suis pas Dieu, je ne peux pas faire lever le soleil, ni régler tous les problèmes de sécurité, etc." J'accepte de ne pas être dans un théâtre fermé et protégé mais au cœur d'une ville, sur un fleuve, à l'air libre.
P.D. : J'avais été extrêmement porté par l'esprit olympique. C'est incroyable comme ça transcende les gens. Une espèce de foi aussi, des choses qui ont un peu disparu dans la vraie vie, la fraternité, l'entraide, l'amour du sport...
Thomas, serez-vous consulté sur le nom du dernier porteur de la flamme ?
T.J. : Je trouverais ça chouette qu'on me consulte...
P.D. : ... Mais ça n'arrivera pas car ce n'est pas de son ressort. Nous, notre problème, c'était l'allumage de la vasque car le timing n'était pas bon. Et que le sol avait cédé sous le poids d'un de nos énormes chars... Je ne me souviens que des choses ratées. L'éclairagiste n'était qu'à moitié-là, donc c'est moi qui improvisais les lumières pendant le spectacle.
Et vous Thomas, où serez-vous le 26 juillet ? À l'aéroport, comme nous l'a dit Thierry Reboul, prêt à partir à l'étranger ?
T.J. : C'est une blague entre nous ! Le carrégie, si on a quelque chose à faire comme toi, c'est bien. Sinon, c'est pire...
P.D. : Tu peux juste stresser tout le monde...
T.J. : Et dans un gradin, au milieu du public, je vais mal vivre le truc. Je ne vais pas être chez moi non plus, à manger des Schoko-Bons devant la télé.
P.D. : Combien tu diriges de personnes ? Moi, j'en avais 5000.
T.J. : 18 000 ! L'été dernier, on a fait un test avec une trentaine de bateaux vides. C'était comme dans un film. On aurait dit un QG militaire, avec des gradés, des gens de la sécurité, de la préfecture, de la Marine, des écrans partout...
Philippe, vous irez voir sur place la cérémonie ?
P.D. : Aucune idée. Mais le côté populaire est en train de se perdre dans ces Jeux. Les places sont trop chères. Elles devraient être gratuites pour la cérémonie, c'est tout l'intérêt d'avoir fait ça sur la Seine. Là-dessus, je suis furax. Je pense partir à la campagne et regarder à la télé. Mais si je suis invité, je viendrai sûrement.
T.J. : Au départ, il y avait effectivement 100 000 places entre 90 € et 2 700 €. On est d'accord, 2 700 €, c'est beaucoup d'argent. Même moi, pour ma star préférée, je ne paierais aucune place de spectacle à ce prix-là. Par contre, il devait aussi en avoir 500 000 gratuites *(sur les quais hauts)*.
Aujourd'hui, ça sera 222 000, sur invitation...
T.J. : On peut s'interroger mais le ministère de l'Intérieur prend ses décisions, c'est sa responsabilité. Ça restera malgré tout, une des, si ce n'est la cérémonie la plus ouverte de l'histoire des Jeux Olympiques modernes. Sinon, Philippe, dernière petite question : après Albertville, tu as refait des gros événements ? Moi, je suis incapable de savoir ce que je ferai le 9 septembre *(au lendemain de la clôture des Jeux Paralympiques)*.
P.D. : Non, j'en ai beaucoup refusé. Je ne m'étais pas du tout préparé à l'après. Je n'avais pas la structure pour gérer le déferlement qui m'est tombé dessus. Si j'avais été plus malin et mieux entouré, j'aurais la Rolls, avec le chauffeur qui nous attend devant. »

« Starmania », Crazy Horse et exposition

En plus des cérémonies des Jeux, l'ouverture le 26 juillet, la clôture le 11 août, et celles des Paralympiques, les 28 août et 8 septembre, un autre spectacle de Thomas Jolly est actuellement en tournée dans toute la France : *Starmania*, avec des dates jusqu'au 29 décembre, à Marseille.
Philippe Decouflé est lui aussi sur le pont cette année. Labellisée « Olympiade culturelle », une exposition *Planète(s) Decouflé* ouvre le 25 mai prochain, jusqu'au 5 janvier 2025, au Centre national du costume et de la scène à Moulins (Allier). Les spectacles de sa compagnie DCA (diversité, camaraderie, agilité) se jouent également dans tout le pays : *Stéréo*, jusqu'au 19 décembre, et *Écran total*, à Tignes (Savoie), le 13 juillet. Sans oublier deux numéros permanents conçus pour le Crazy Horse Paris, à partir du 17 juin puis du 15 novembre.

R.P.



Alain Mounic/L'Équipe

En habits de lumière

La délégation française aux Jeux Olympiques et Paralympiques défilera, lors des cérémonies d'ouverture le 26 juillet et le 28 août, en smoking Berluti. Une tenue élaborée, de la tête aux pieds, dans le plus grand secret depuis septembre dernier. Retour sur cette aventure particulière.

FRÉDÉRIQUE GALAMETZ (avec JÉRÔME BOURRET)

Dans la grande salle de réception de l'ancienne métairie, jadis tenue par ses grands-parents, où on célébrait tous les mariages de la région dans les années 80, Antoine Dupont se prépare virtuellement à une autre cérémonie. De celle qui marque une vie à jamais, en tout cas pour les sportifs : la cérémonie d'ouverture des Jeux Olympiques, sur la Seine, à Paris, le 26 juillet prochain. Le directeur des relations publiques de la maison Berluti, Jean-Pierre Baux, a fait le déplacement jusqu'au Domaine de Barthas, à Castelnau-Magnoac (Hautes-Pyrénées), pour lui faire essayer la tenue créée pour ce jour particulier.

Dans ses bagages, rangés sur des cintres et protégés par des housses opaques, trois vestes, deux chemises, deux pantalons. Et sagement rangées dans leurs boîtes, deux paires de chaussures. Plusieurs tailles sont proposées pour ajuster au mieux l'ensemble sur le joueur. L'heure est en effet venue du *fitting,* comme on dit dans le milieu de la mode. *« La voilà, cette fameuse tenue ! »* s'exclame celui qui rentre à peine de Los Angeles, où l'équipe de France de rugby à 7 a triomphé. Si le pantalon est un peu grand à la taille, la chemise le surprend par *« sa légèreté. Tant mieux car on n'est pas à l'abri qu'il fasse chaud... ».* La veste tombe bien – *« C'est classe, ça marche bien ce bleu-blanc-rouge, même si ce sera dur de la porter en dehors de la cérémonie »* –, seule la longueur des manches est à reprendre. Le temps de glisser quelques épingles pour assurer les ourlets, et Jean-Pierre Baux emporte le précieux smoking chez un retoucheur à Toulouse, agréé par la maison de couture et qui assurera des finitions parfaites pour effectuer, le lendemain, le shooting photo de la une de ce numéro de *L'Équipe* dédié au J-100 des Jeux.

Berluti habille et chausse 1 500 athlètes et encadrants pour le grand défilé sur la Seine

Au même moment à Paris, Marie Patouillet se plie elle aussi à l'exercice. Elle sort à peine d'un entraînement rude en vue des Championnats du monde de para-cyclisme à Rio. Et si ses yeux brillent devant la tenue qu'on lui dévoile, elle a déjà un peu l'esprit au Brésil (elle y décrochera trois médailles dont deux en or). Mais elle salue l'aisance que lui procure la veste, le beau tombé du pantalon et le confort des chaussures si important pour tout athlète. Plus tard, Enzo Lefort (escrime), un habitué des shootings, très à l'aise dans les poses devant l'objectif, tout comme Pauline Déroulède (tennis-fauteuil) se plient également aux ordres du photographe. Les compliments fusent. Quand vient le tour de Timothée Adolphe (para-athlétisme), Thor, son chien-guide, qu'il a récupéré le matin même, salue l'allure de son nouveau maître par de sonores aboiements. Le vice-champion paralympique du 100 m (T11) en 2021 a effectivement, comme les autres, fière allure. Mélanie De Jesus Dos Santos, juste avant de briller en Coupe du monde (or aux barres asymétriques), et Léon Marchand, de retour de sa semaine magique aux NCAA, jouent de leur côté les mannequins sur le sol américain. Tous les sept, soutenus par le groupe LVMH partenaire premium de Paris 2024, ne mesurent néanmoins pas vraiment le travail requis pour élaborer leurs vêtements, qui plus est dans un délai extrêmement court.

Antoine Dupont a, comme tous les athlètes, eu droit à un essayage personnalisé pour ajuster au mieux son smoking des JO.

Alain Mounic/L'Équipe

Bernard et Antoine Arnault ont retenu, en juillet 2023, six maisons – Dior, Vuitton, Moët-Hennessy, Sephora, Chaumet et Berluti – pour activer leur partenariat avec Paris 2024, mais le choix de la dernière a surpris pas mal de monde. Peu connue du grand public, cette marque française née en 1895 par la volonté d'un bottier italien émigré à Paris, Alessandro Berluti, et propriété de LVMH depuis 1993, est surtout réputée pour ses souliers sur mesure haut de gamme, que des clients majoritairement masculins, fortunés, et souvent très connus (Rudolph Valentino, le duc de Windsor, Pablo Picasso, Andy Warhol, Marlon Brando, Giovanni Agnelli, Yves Saint Laurent…) acquièrent, après moult essayages, dans la boutique historique de la rue Marbeuf. Dans les années 60, le développement du prêt-à-chausser a permis d'élargir la clientèle. Et si depuis 2010, la société s'est aussi lancée dans le prêt-à-porter, elle ne propose que de petites productions.

La voir habiller et chausser 1 500 personnes (athlètes et encadrants) pour le grand défilé sur la Seine est donc un véritable défi, lancé à la rentrée dernière, avec une première deadline fixée au 7 novembre 2023, jour de la validation officielle par Paris 2024, le CNOSF et le CPSF. *« Deux petits mois pour valider une silhouette, des matières et des couleurs, c'est peu »*, sourit Vanessa Le Goff, la directrice des collections prêt-à-porter chez Berluti. Assise dans l'agora de la manufacture Berluti de Ferrare, en Émilie-Romagne (Italie), un bâtiment rectangulaire comme une boîte à chaussures dont le toit, riche de poutres entrelacées, rappelle le laçage des souliers, elle couve du regard les bustes sur pied où brillent le smoking homme et le smoking femme en deux versions (pantalon ou jupe). Et elle remonte le fil de l'histoire. À commencer par la rencontre de ses équipes créatives avec d'anciens athlètes tous médaillés (Sébastien Flute, Emmeline Ndongue, Gilles de La Bourdonnaye, Ludivine Munos,…), mise en place par Brice Guyart, l'escrimeur double champion olympique (2000 et 2004), chargé au Cojop de la mobilisation des athlètes et du mouvement sportif. *« Ils voulaient savoir ce qu'on ressent dans une cérémonie, ce qu'elle représente pour un sportif*, raconte ce dernier. *On a discuté quelques heures, et le brief était finalement simple : que la tenue soit l'incarnation de la performance et de l'élégance. »*

Une étiquette tricolore sur la chemise, une boucle de ceinture typique de la maison, des chaussures faites selon les codes de la marque, aucun détail de cette tenue si particulière n'a été négligé.


© MVerret


© MVerret
© MVerret
Alain Mounic/L'Équipe

Les équipes Berluti, conseillées également par Carine Roitfeld, une figure influente du monde de la mode, s'accordent dans la foulée sur l'idée d'un smoking. *« C'était naturel*, reprend Vanessa Le Goff. *Le défilé aura lieu en fin de journée. On a eu envie d'habiller les athlètes comme s'ils étaient sur un tapis rouge. On a choisi le marine, symbole de l'élégance à la française. Pour les femmes, on a supprimé les manches de la veste pour plus de légèreté dans la silhouette. Mais elles ont la possibilité d'en avoir une avec, si elles le souhaitent. »* Quelques remarques ont aussi été prises en compte, notamment la peur de certains sportifs d'avoir l'air déguisé car ils ne portent jamais de costume. Le smoking devait donc donner une grande liberté de mouvement. *« On est sur des matières stretch, de la laine froide légère, le dos du pantalon est élastiqué »*, détaille Vanessa Le Goff. La chemise est en coton de soie, avec une petite étiquette griffée bleu-blanc-rouge et dotée de l'inscription « Artisans de toutes les victoires », la signature de LVMH pour les Jeux. Un foulard ou une pochette complètent l'ensemble.

La gamme de pointures court du 34 au… 56 pour satisfaire Victor Wembanyama

L'allure est chic, rehaussée par la touche Berluti sur le col châle de la veste, en satin de soie : les revers ont repris les codes de la célèbre patine inventée par Olga Berluti dans les années 80, qui a fait la réputation de la maison. Elle consiste grâce à des gestes précis à appliquer des crèmes et pigments naturels de couleur pour donner aux souliers des transparences et tonalités colorées. *« La représenter sur du tissu était très compliqué*, admet Agnès Fillioux, directrice industrielle prêt-à-porter et accessoires. *Il fallait respecter une harmonie globale sur les revers gauches et droits, une unité dans l'impression. Les 1500 cols ont été coupés pièce par pièce. Mais on a utilisé des matières qu'on a l'habitude de travailler, avec des fabricants qu'on connaît depuis des années. On a aussi beaucoup anticipé en pré-réservant des tissus, en prévoyant des valeurs d'ourlets plus importantes que d'habitude pour les retouches, et on a réajusté notre gradation de tailles. »* Car habiller une petite gymnaste, un judoka costaud ou un basketteur géant n'a rien à voir. Tout comme les chausser. La gamme de pointures court donc du 34 au… 56 pour satisfaire Victor Wembanyama. L'idée d'un petit talon pour les souliers féminins a aussi été vite rejetée, de même que la mule, pas du tout pratique pour les porteuses de prothèses. Un mocassin, le Lorenzo, en agneau bleu, extrêmement souple et fabriqué dans les règles de l'art de la maison Berluti, chaussera donc les femmes en jupe. Si elles choisissent le pantalon, elles porteront, comme les hommes, la Shadow, une paire de sneakers en maille et cuir Venezia, tout aussi confortable, à la semelle bleue spécifique et ornée sur l'arrière, comme sur la languette à l'avant, d'un morceau de cuir en patine tricolore, réalisé patiemment à la main - tout comme la ceinture -, donnant la touche finale à la tenue.

Dès le mois prochain, les athlètes qualifiés prendront peu à peu possession de leurs vêtements et chaussures. Chacun aura droit à un *fitting* particulier. La largueur de taille, la longueur des manches, des pantalons, tout sera observé. *« Et pour quelques cas extrêmes, qu'ils soient très grands ou très petits, on pourra même faire du sur-mesure*, précise Agnès Fillioux. *On a gardé des matières, on a de la place dans nos ateliers pour les fabriquer, car on sait qu'on aura parfois des informations tardivement puisque des athlètes se qualifieront encore en juin. »*

Le jour de la cérémonie d'ouverture, un atelier de secours est prévu. *« Mais on a tous travaillé sur des défilés*, poursuit-elle. *On a l'habitude de gérer ce genre d'événement de dernière minute. »* S'il pleut, un parapluie abritera chaque sportif pour que le smoking ne disparaisse pas derrière un imperméable et reste visible aux yeux du monde. *« Je n'ai pas peur de dire que des premières médailles peuvent se gagner là. L'athlète se sent beau, fort, en confiance. Il prend de l'énergie pour aller chercher la perf, la médaille »*, assure Brice Guyart.

Une fois la cérémonie terminée, chacun gardera évidemment sa tenue. Même ceux qui n'auront pas pu y participer, comme Léon Marchand, par exemple, qui nage le dimanche 28 juillet, ou Antoine Dupont, qui aura déjà commencé son tournoi (les demi-finales et finale ont lieu le samedi 27). Smoking et chaussures ne seront par ailleurs pas commercialisés, et la patine tricolore pas reproduite. Pour que cette tenue et cette journée restent un moment d'exception.



Alain Mounic/L'Équipe



Pour qui la première ?

Encore plus que d'habitude, le(a) Français(e) qui ouvrira le compteur à médailles le 27 juillet aura une importance particulière.



À PARTIR DE 10:30

TIR
CARABINE À AIR 10 M MIXTE

5%



Bronze à partir de 10 h 30, finale à 11 heures

Traditionnellement, c'est le tir qui délivre les premières médailles le premier matin. Paris 2024 ne cassera pas les codes en la matière avec la finale de la carabine à 10 m par équipes mixtes. Le duo qui disputera cette épreuve n'est pas encore arrêté. Si la place d'Océanne Muller ne fait guère de doute, ils sont trois à pouvoir l'accompagner : Lucas Kryzs, Romain Aufrère et Brian Baudouin. Muller et Aufrère se sont classés troisièmes aux Mondiaux 2023. Le tandem a une carte à jouer. Mais ils sont loin d'être favoris.

11:00

PLONGEON
TREMPLIN 3 SYNCHRONISÉ FEMMES

0%

Le plongeon n'est pas historiquement une discipline forte du sport français. 2024 ne devrait pas déroger à la règle, du moins avec le tremplin 3 m synchronisé femmes



14:30

CYCLISME
CONTRE LA MONTRE FEMMES

3%

La Suissesse Marlen Reusser, accidentée au Tour des Flandres, les Néerlandaises Ellen Van Dijk et Demi Vollering ou l'Australienne Grace Brown semblent devoir barrer la voie vers une médaille à Juliette Labous, mais qui sait ?



16:34

CYCLISME
CONTRE LA MONTRE HOMMES

0%

Remco Evenepoel, Wout Van Aert, Filippo Ganna, Tadej Pogacar ou Primoz Roglic (la Belgique a deux quotas, la Slovénie un seul), voire Joshua Tarling… Face à cet aréopage, il est dur d'imaginer un Bleu, Rémy Cavagna ou un autre, monter sur le podium.



17:00

SKATEBOARD
STREET HOMMES

12%

Finale à 17 heures

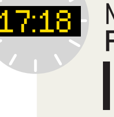
Champion du monde en février 2023, numéro 4 mondial, vainqueur de la Street League à Paris, Aurélien Giraud est la première grosse chance de médaille française à entrer en lice. Mais vu la durée de l'épreuve (environ 1 h 20'), il risque de se faire griller la politesse du premier podium français par les judokas. Vincent Milou, 4e à Tokyo, a aussi sa carte à jouer dans une compétition de street où le favori sera le champion du monde et numéro 1 mondial, le Japonais Sora Shirai.



À PARTIR DE 17:18

JUDO
MOINS DE 48 KG FEMMES

30%



Bronze à 17 h 18 et 17 h 28, finale à 17 h 38

Shirine Boukli pourrait ouvrir le bal en – 48 kg, soit à 17 h 18 ou 17 h 28, horaires des combats pour les deux médailles de bronze, soit à 17 h 48 pour la grande finale. Vice-championne du monde l'an dernier, championne d'Europe 2020, 2022 et 2023, ses rivales seront notamment la Japonaise Natsumi Tsunoda, qui l'a battue en finale mondiale, claquant ainsi un troisième sacre d'affilée, et la numéro 1 mondiale, l'Italienne Assunta Scutto (3e des Mondiaux 2022 et 2023).



Sébastien Boué, Stéphane Mantey, Alain Mounic, Lionel Hahn et Jean-Baptiste Autissier/L'Équipe

Selon nos projections, les judokas Shirine Boukli et Luka Mkheidze, le skateur Aurélien Giraud, le rugbyman Antoine Dupont et l'épéiste Marie-Florence Candassamy représentent 85 % des chances cumulées de conquérir une médaille le premier jour pour la France.

MARC VENTOUILLAC
(avec la rubrique olympique)

« Tu es sur un nuage, tu ne sais pas trop ce qu'il t'arrive, tu reçois plein de messages. Tu mets vraiment du temps à digérer, à comprendre. Fierté et soulagement aussi. » Une réaction de médaillé olympique comme une autre. Sauf qu'il s'agit là des mots du judoka Luka Mkheidze aux Jeux de Tokyo 2021. Et qu'on lui demandait ce que cela représentait de remporter la première récompense de la délégation française. Les propos tenus par le médaillé de bronze des – 60 kg dans la foulée de son combat laissent à penser qu'il n'y a rien que de très ordinaire à être le premier à monter sur le podium. Grave erreur, car l'athlète qui connaît cet honneur jouit d'une attention toute particulière des médias. Du moins jusqu'à la médaille suivante si celle-ci est d'un métal plus précieux. Si Mkheidze a décroché son accessit le premier jour au Japon, il n'en a pas toujours été de même pour la délégation française. Dans l'histoire récente, de 2008 à 2016, les Bleus ont dû attendre la deuxième journée pour voir un des leurs monter sur la caisse.

Qu'en sera-t-il cette année ? *L'Équipe* fait le pari que le compteur s'ouvrira dès le samedi 27 juillet, au lendemain de la cérémonie d'ouverture sur la Seine. Et a essayé de découvrir le nom de l'heureux(se) élu(e).



À PARTIR DE 17:49

JUDO
MOINS DE 60 KG HOMMES

25%

Bronze à 17 h 49 et 17 h 59, finale à 18 h 09

Opéré des ligaments croisés en mars 2022, Luka Mkheidze (– 60 kg) est revenu plus fort : champion d'Europe 2023, vainqueur du Grand Chelem de Paris, il a toutes les armes pour remonter sur le podium. Son tour viendra après Boukli, notre grande favorite pour ce premier podium. Ses chances reposent en partie sur l'échec de cette dernière.

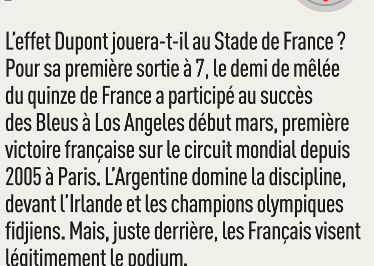


À PARTIR DE 19:00

RUGBY À 7
HOMMES

10%

Bronze à 19 heures, finale à 19 h 45



L'effet Dupont jouera-t-il au Stade de France ? Pour sa première sortie à 7, le demi de mêlée du quinze de France a participé au succès des Bleus à Los Angeles début mars, première victoire française sur le circuit mondial depuis 2005 à Paris. L'Argentine domine la discipline, devant l'Irlande et les champions olympiques fidjiens. Mais, juste derrière, les Français visent légitimement le podium.

À PARTIR DE 20:40

ESCRIME
ÉPÉE FEMMES

8%

Bronze à 20 h 40, finale à 21 h 30

Championne du monde en titre, numéro 2 mondiale, Marie-Florence Candassamy possède les armes pour décrocher sa première médaille olympique. Mais à 33 ans, ce titre mondial est le seul décroché en solo de toute sa carrière. Et le doublé monde-JO n'a rien d'évident. Coraline Vitalis, championne d'Europe 2019, a une petite chance.

À PARTIR DE 20:42

NATATION
400 M NAGE LIBRE ET RELAIS 4 × 100 M FEMMES ET HOMMES

0%

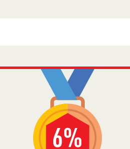
Finales à partir de 20 h 42



Il faudra patienter pour voir un Bleu monter sur le podium à La Défense Arena. Au moins jusqu'au lendemain où Léon Marchand doit disputer la finale du 400 m 4 nages. Longtemps fleuron de la natation française, le 4 × 100 m hommes ne possède plus le potentiel d'aller décrocher un nouveau podium.

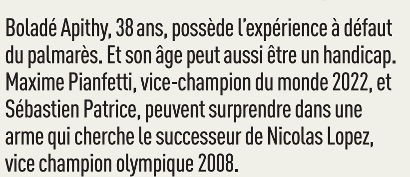
À PARTIR DE 21:00

ESCRIME
SABRE HOMMES



6%

Bronze à 21 heures, finale à 22 h 30



Boladé Apithy, 38 ans, possède l'expérience à défaut du palmarès. Et son âge peut aussi être un handicap. Maxime Pianfetti, vice-champion du monde 2022, et Sébastien Patrice, peuvent surprendre dans une arme qui cherche le successeur de Nicolas Lopez, vice champion olympique 2008.

ET SI ÇA NE RIGOLE PAS…

Ce serait une très, très grosse déception si la sélection française sortait bredouille de cette première journée. Il faudrait patienter vingt-quatre heures avec, entre autres, Léon Marchand sur le 400 m 4 nages. Mais ce serait un bien mauvais signal dans la quête du top 5 au classement des médailles. Et nous n'y croyons pas.

Probabilité de ne pas décrocher de médaille le premier jour : 1 %

À VOS MARQUES, PRÊTS ?

Dans 100 jours, les JO de Paris 2024 débuteront enfin. L'heure n'est plus à la conception, mais à la réalisation. Tout semble en ordre, mais des interrogations subsistent encore.

MARC VENTOUILLAC



«*Les six mois avant les Jeux, c'est une période que je déteste.*» Ce vieil habitué des comités d'organisation des Jeux Olympiques sait de quoi il parle. La période qui précède les Jeux donne toujours lieu à la même litanie d'inquiétudes : on ne sera pas prêt ; ce sera le bordel dans les transports ; on ne parviendra jamais à sécuriser les Jeux ; cela va coûter bien plus cher que prévu…

Paris 2024 n'échappe pas à la règle et le plus petit élément sert aujourd'hui de prétexte à polémique. Or, à cent jours de l'ouverture des Jeux, il ne semble pas y avoir de problème stratégique majeur qui se pose, à part les éléments liés au contexte international. Pour le reste, si tout n'est pas prêt en ce 17 avril, c'est le 26 juillet qu'il faudra l'être, comme le répète le patron de Paris 2024, Tony Estanguet. Sans doute y aura-t-il, comme toujours, quelques cafouillages au début, mais l'expérience montre qu'en général, les organisateurs savent rapidement y remédier.

Pour autant, alors que seuls 37 % des Français disent attendre ces Jeux avec impatience (selon le baromètre Viavoice publié le 25 mars), quelques questions, quelques défis, se posent encore.

Le vélo pour arriver à l'heure ?
Des alternatives au métro nécessaires

Avec la sécurité, la principale préoccupation reste la galère anticipée des transports avec des rames bondées, des stations fermées ou des lignes saturées. Peur classique d'avant Jeux. «*Oui, ça va être dur, ça va être tendu mais nous allons relever le défi*», positivait fin mars Jean Castex, président de la RATP. Un des derniers défis est aujourd'hui de finir la «ligne JO 14», entièrement automatisée, entre Orly (Val-de-Marne) et Carrefour Pleyel, à Saint-Denis, à quelques centaines de mètres du village. Les premières rames vont rouler sans voyageurs à la mi-mai pour être prêtes, si tout va bien, un mois plus tard. Objectif : transporter 700 000 passagers pendant les Jeux, contre 500 000 aujourd'hui.

Dans le sud-ouest de la capitale, zone classée rouge entre le Parc des Princes et Roland-Garros, des navettes vont suppléer les métros. Et pour le Stade de France, où les sessions d'athlétisme vont s'enchaîner, plusieurs itinéraires seront proposés aux spectateurs, notamment via une application donnant en temps réel l'état du trafic et recommandant le meilleur chemin. Quitte à finir à pied, comme l'a suggéré Valérie Pécresse, présidente d'Île-de-France Mobilités, en charge des transports franciliens, puisque «*c'est bon pour la santé*».

Pour parer aux menaces de grèves, et à la surcharge de travail, la RATP finalise les négociations sur les primes de ses agents qu'elle annoncera fin avril ou début mai. Si les voies olympiques (réservées aux accrédités) font également peur aux Parisiens, qui craignent de voir les autres axes saturés, l'expérience des précédents Jeux (y compris dans une ville embouteillée comme Athènes) laisse à penser que la population s'adaptera.

Le meilleur moyen de se déplacer pourrait donc bien être le vélo puisque les derniers kilomètres des 415 de pistes cyclables, baptisées «olympistes», sont en passe d'être achevés. Ils permettront de relier tous les sites des épreuves à Paris, en Seine-Saint-Denis et dans toute l'Île-de-France pour les plus courageux.

Le budget sera-t-il équilibré ?
L'État mettra la main à la poche

Le budget de Paris 2024 n'échappe pas à la règle de l'augmentation. Avec l'intégration des quatre nouveaux sports ou encore du choix des cérémonies sur la Seine et place de la Concorde mais aussi du fait du Covid 19, de l'inflation, des dépenses de sécurité renforcée, il est ainsi passé de 3,6 Mds € en phase de candidature à 4,4 Mds € (8,8 Mds en additionnant le budget de la Solideo – Société de livraison des ouvrages olympiques). Et ce, malgré plusieurs cures d'amaigrissement.

L'enveloppe provient à 96 % de fonds privés, a encore répété Estanguet lors de sa dernière audition devant les députés, fin mars ; les 4 % restants, soit 170 M€ d'argent public, serviront à financer les Jeux Paralympiques. «*On n'a pas d'inquiétude sur l'atterrissage final* (du budget) *mais ce sera difficile jusqu'au bout*», reconnaît Fabrice Lacroix, directeur exécutif administratif et financier de Paris 2024. Dans le pire des cas, les pouvoirs publics prévoient entre 1 et 3 % de déficit, en insistant que ce serait bien peu à l'échelle d'un tel événement.

Pour rester dans les clous, le comité a récemment tenté de faire payer 10 millions supplémentaires à Île-de-France Mobilités pour le transport des 200 000 accrédités pendant les Jeux. Refus de Pécresse, tout comme la maire de Paris, Anne Hidalgo, après avoir été sollicitée pour l'indemnisation éventuelle des concessionnaires de parkings, selon le quotidien *le Monde*. «*On travaille de façon très transparente et je continue de poser la question à nos parties prenantes si elles peuvent prendre en charge des coûts supplémentaires*», explique Lacroix.

Une solution bien pratique envisagée aussi par les comités nationaux olympique et paralympique pour combler le probable déficit du Club France à La Villette (au nord de Paris), estimé ▶▶

Dimitar Dilkoff/AFP

▶▶ entre 3 à 5 millions sur un budget global de 22 M€. *« Les pouvoirs publics trouveront une solution »,* a confirmé Michel Cadot, délégué interministériel aux Jeux Olympiques et Paralympiques, auditionné en même temps qu'Estanguet à l'Assemblée nationale. Un brin paradoxal quand l'État annonce vouloir économiser 10 Mds € cette année et 25 Mds € l'année prochaine...

Les Bleus au rendez-vous ?
Des projections sportives optimistes

Le succès des Jeux Olympiques dépend aussi en grande partie des résultats de la nation hôte. C'est là un élément sur lequel le comité d'organisation n'a aucune prise. S'il y a eu deux bonnes années de retard à l'allumage une fois Paris officiellement désigné pour l'accueil des JO 2024, il apparaît aujourd'hui que l'équipe de France est en capacité de réussir le pari qui lui a été assigné : entrer dans les cinq premières places au classement des médailles, lequel est calculé en prenant d'abord en compte les titres olympiques. Tâche qui sera grandement facilitée par l'absence de la Russie (et de la Biélorussie), qui sera au mieux représentée par quelques dizaines d'athlètes.

Lors du dernier séminaire des coaches, Claude Onesta a fait preuve de l'optimisme qui est le sien depuis plusieurs mois : *« Je pense qu'on est en train de gagner ce pari,* a-t-il asséné sans un soupçon de doute. *On est en train de réussir le hold-up du siècle. »* Ce disant, le manager de la Haute Performance à l'Agence nationale du sport ne pratique pas une simpliste méthode Coué. Il se base sur les résultats du sport français. *« Si on regarde les Championnats du monde qui ont précédé Tokyo, on était à 37 médailles avec 10 titres. Et là, en décembre 2023, on en était à 60 médailles et 17 titres. »*

Les dernières projections de la société indépendante Gracenote (fournisseuse de métadonnées) placent la France à la troisième place d'un tableau des médailles virtuel, derrière les États-Unis et la Chine, avec 27 titres pour un total de 52 médailles. Le trou est fait avec les nations qui suivent : Pays-Bas (17 titres/39 podiums), Grande-Bretagne (16/65), Japon (15/53) et Italie (14/47).

Ces prévisions seront affinées avec les résultats des dernières compétitions avant les Jeux, mais cela constitue un solide matelas pour les Bleus.

Quelles incarnations des Jeux ?
Drapeau, serment, vasque, à vos paris

Il y a ceux qu'on attend dans les stades, les Armand Duplantis, Simone Biles ou, côté Français, les Léon Marchand ou Nikola Karabatic, appelés à s'illustrer durant la quinzaine. Et il y a aussi ceux qu'on ne connaît pas, qui seront mis en évidence pour la cérémonie d'ouverture. On pense aux porte-drapeaux et au tout dernier porteur de la flamme, mais pas seulement : il y a ceux qui prêteront le serment olympique, un athlète, un arbitre et un entraîneur. Et la dizaine d'anciens champions qui porteront le drapeau olympique qui sera hissé au sommet d'un mât (emplacement inconnu).

Les porte-drapeaux de la délégation française seront connus après le vote des athlètes, entre les 11 et 13 juillet. Un homme et une femme, comme c'est le cas depuis Tokyo 2021. Florent Manaudou fait figure de grand favori, Earvin Ngapeth est candidat, alors que Renaud Lavillenie ou Kevin Mayer n'ont pas encore leur billet. Nicolas Batum ou Enzo Lefort sont des outsiders. Côté féminin, beaucoup parient sur Mélina Robert-Michon, alors que Romane Dicko ou Estelle Mossely peuvent aussi nourrir quelques ambitions. Quant à celui qui allumera la vasque olympique, c'est traditionnellement le secret le mieux gardé des Jeux. Dans les dîners en ville, le nom de Marie-José Pérec, la plus grande athlète du sport français, revient comme une évidence. Mais qui sait si Estanguet et son équipe, qui aiment à répéter vouloir *« casser les codes »,* n'ont pas un autre nom en tête. *E*



Le sculpteur Laurent Perbos a décliné la Vénus de Milo en version sportive sur les marches de l'Assemblée nationale, qui fait face à la place de la Concorde où auront lieu les épreuves de BMX freestyle, breaking, skateboard et basket 3x3 lors des Jeux Olympiques de Paris.

DATES CLÉS

Aujourd'hui : J – 100 célébré par le CNOSF (Comité national olympique et sportif français), présentation officielle des tenues pour les cérémonies.
26 avril : à Athènes, remise de la flamme olympique à la France.
27 avril : départ de la flamme olympique à bord du trois-mâts le *Belem* à destination de Marseille.
29 avril-12 mai : événement Test au Centre aquatique olympique de Saint-Denis.
8 mai : arrivée de la flamme olympique à Marseille.
9 mai : première journée du parcours de la flamme en France dans les Bouches-du-Rhône.
Mi-mai : ouverture du centre des accrédités à Paris.
20 mai : J - 100 avant l'ouverture des Jeux Paralympiques.
Deuxième quinzaine de mai : mise en route de l'application billetterie et de la plateforme de revente.
8 juin : départ à Brest de la flamme olympique à destination des Antilles.
23 juin : journée olympique.
25 juin : événement test au Stade de France.
8 juillet : date limite des engagements des athlètes.
11-13 juillet : présentation du porte-drapeau de la délégation française.
14-15 juillet : la flamme olympique est à Paris.
18 juillet : ouverture du village olympique, situé sur les communes de Saint-Ouen, Saint-Denis et l'Île-Saint-Denis.
20-22 juillet : 142e session du Comité international olympique (CIO).
23 juillet : ouverture de la Maison de la performance, dédiée à la délégation française, au lycée Marcel-Cachin de Saint-Ouen.
24 juillet : début des compétitions (football et rugby à 7).
26 juillet (19 h 30) : cérémonie d'ouverture sur la Seine.


MERCI
PARIS 2024
PARIS 2024

PARIS 2024 REMERCIE SES PARTENAIRES SANS LESQUELS RIEN NE SERAIT POSSIBLE.

Partenaires Mondiaux

airbnb · Alibaba · Allianz · Atos · BRIDGESTONE · Coca-Cola 蒙牛 · Deloitte.

intel. · Ω OMEGA · Panasonic · P&G · SAMSUNG · TOYOTA · VISA

Partenaires Premium

ACCOR · GROUPE BPCE · Carrefour · EDF · LVMH · orange · sanofi

Partenaires Officiels

GROUPE ADP · AIRFRANCE · ArcelorMittal · Caisse des Dépôts GROUPE · CISCO · CMA CGM · DANONE

DECATHLON · FDJ · GL events · îledeFrance mobilités · le coq sportif · pwc

Supporteurs Officiels

ABEO · Air Liquide · Airweave · Arena · Doublet Wasserman · DXC Technology · Egis · Enedis

ES Global · Eviden · Fitness Park · Fnac Darty · Garden Gourmet · Gerflor · Groupe RATP · Highfield

Hype · La Poste · Loxam · Lyreco · Miko · Mondo · MTD · Myrtha Pools · OnePlan

Optic 2000 · Ottobock · Randstad · Rapiscan Systems · Re-uz · RGS Events · Saint-Gobain

Salesforce · SCC · SEDIF · SLX · SNCF · Sodexo Live! · Technogym · Thermo Fisher Scientific

Tourtel Twist · VINCI · Viparis · Westfield

L'immense défi de la sécurité

À cent jours d'une cérémonie d'ouverture inédite et à trois semaines de l'arrivée de la flamme olympique à Marseille, la sécurisation des Jeux représente un enjeu historique pour l'État et le comité d'organisation.

De nombreuses forces de police et de gendarmerie seront déployées sur les sites des Jeux Olympiques, comme ci-dessous aux abords du Stade de France qui accueillera, entre autres, les épreuves d'athlétisme.

Bernard Papon/L'Équipe

ALBAN TRAQUET

Du jamais vu. Les Jeux de la XXXIIIe olympiade peuvent déjà entrer dans l'Histoire en raison de l'impressionnant dispositif sécuritaire qui sera déployé, en moyens humains et matériels, pour accueillir le monde (15 millions de visiteurs attendus) à Paris et sur les différents sites, de Châteauroux à Tahiti.

À trois semaines de l'arrivée de la flamme à Marseille, le 8 mai, à bord du trois-mâts *Belem*, et à cent jours, donc, du début des Jeux et d'une cérémonie d'ouverture inédite en plein air, au long de la Seine, la pression est déjà maximale.

Un contexte international tendu

Parmi toutes les menaces qui pèsent sur le pays et potentiellement sur les Jeux, le risque terroriste est pris très au sérieux. Le 24 mars, le plan Vigipirate a été rehaussé sur l'ensemble du territoire national au niveau « Urgence attentat », à la suite de l'attentat de Moscou le 22.

La sécurité des Jeux, c'est une *« obsession pour nous depuis le début »*, rappelait le chef de l'État, Emmanuel Macron, lors de l'inauguration du Village olympique, le 29 février. Le contexte international est funeste et extrêmement tendu, notamment marqué par l'invasion russe en Ukraine en février 2022, et la guerre Israël-Hamas, à la suite des massacres terroristes du 7 octobre dernier, suivis par une réplique meurtrière de l'État hébreu dans la bande de Gaza.

Dans un univers parallèle, ces menaces protéiformes sont également « cyber ». Une autre façon de perturber les Jeux, en attaquant ses systèmes numériques et informationnels.

Et la fête dans tout ça ? La réussite de la cérémonie d'ouverture, le 26 juillet, devant des centaines de millions de téléspectateurs, même sous très haute surveillance, doit donner le ton. *« Nous pouvons organiser le plus bel événement que l'humanité ait jamais connu »*, a martelé Gérald Darmanin, le ministre de l'Intérieur. La barre est placée très haut. 'E

400
Le nombre de menaces potentielles qui seraient répertoriées dans l'analyse nationale des risques par le Centre de renseignement olympique (CRO).
Six grands scénarios sont classifiés: risques cyber, terrorisme, atteintes aux personnes, atteintes aux biens, atteintes à l'organisation des Jeux Olympiques et Paralympiques (JOP) et atteintes aux chantiers ou infrastructures.

18 000
Le nombre de militaires mobilisables à l'occasion des JOP, selon le ministre des Armées, Sébastien Lecornu.
Ils seront plus de 10 000 en Île-de-France, dans un dispositif « Sentinelle » adapté.

22 000
Le pic des besoins en agents de sécurité privée durant les Jeux.

45 000
Le nombre de policiers et gendarmes qui seront mobilisés le 26 juillet à l'occasion de la cérémonie d'ouverture sur la Seine.
Pendant les Jeux, 30 000 à 35 000 policiers et gendarmes seront mobilisés quotidiennement.

326 000
Le nombre de spectateurs fixé par l'exécutif pour la cérémonie d'ouverture inédite, le 26 juillet.
Ce qui correspond à 104 000 places payantes sur les quais bas de la Seine et 222 000 places gratuites – mais soumises à contrôles – sur les quais hauts.

1 million
Le nombre de personnes en lien avec l'organisation des Jeux qui doivent être contrôlées par les autorités.
Début avril, 195 000 contrôles avaient déjà été effectués, entraînant la mise à l'écart de plus de 800 personnes, dont 161 fichés S, selon le ministre de l'Intérieur, Gérald Darmanin, qui s'exprimait le 9 avril dans « le Parisien ».

4 milliards
L'évaluation haute du nombre de cyberattaques auxquelles les JOP 2024 pourraient être confrontés.
C'est dix fois plus que lors des Jeux de Tokyo en 2021. Une cybermenace exponentielle qui suit la numérisation extrême des JO.

Le dernier round de Darmanin

Les Jeux Olympiques et Paralympiques (JOP) occupent désormais *« la moitié de* (son) *temps »*, nous expliquait-il récemment, *« entre les réunions de sécurité, les tête-à-tête avec les préfets, les lectures de notes... »* L'immense défi sécuritaire qui s'annonce, c'est aussi celui, plus personnel, de Gérald Darmanin (41 ans), le ministre de l'Intérieur et des Outre-Mer. En poste depuis juillet 2020, l'ex-maire de Tourcoing (Nord) a déjà anticipé sa très probable sortie : il considère qu'un *« cycle se referme*(ra) *»* à la fin de l'été, *« avec la cérémonie d'ouverture et les Jeux à organiser »*. En insistant sur sa durée à ce poste qui *« demande beaucoup d'énergie »*, quatre ans, une rareté sous la Ve République.

Surmonter le fiasco de Liverpool-Real Madrid

Il avait fini par reconnaître *« une part de responsabilité »* un mois après le fiasco de la finale de Ligue des champions de football Liverpool-Real Madrid (0-1), au Stade de France, le 28 mai 2022, marquée par une gestion des flux de spectateurs délétère et de multiples scènes de délinquance (agressions et vols de spectateurs). Darmanin avait initialement rejeté sur les supporters anglais la faute de ce désordre absolu, qui s'était transformé en affaire politique en France, doublée d'une mini-crise diplomatique avec le Royaume-Uni. Le ministre de l'Intérieur affirme que les leçons de cette faillite ont été tirées : *« Il s'est passé d'énormes événements au Stade de France depuis deux ans et tout s'est très bien passé, que ce soit lors de grands concerts ou de matches de foot et de rugby »*. Lors de la dernière Coupe du monde de rugby, à l'automne, 270 interpellations avaient eu lieu en Seine-Saint-Denis, le département qui abrite l'enceinte. **A. Tr.**





« Chaque département a sa spécialité »

Stéphane Gachet, un passionné qui a retracé l'histoire des 1 266 médaillés français aux JO d'été, revient sur les principaux enseignements à tirer de cette géographie olympique.

LOUIS BOULAY

« Si Paris est assez attendu, comment expliquer que le Nord soit autant représenté ?
Il y a l'arbre qui cache la forêt. Ce département coche d'abord la case de la densité de population avec le trio Lille-Roubaix-Tourcoing. Mais surtout, le Nord comptait à la fin du XIXe siècle et au début du XXe des équipements sportifs qui n'existaient à l'époque qu'à Paris. C'est particulièrement le cas en natation et en water-polo et la très grande majorité des médaillés en water-polo en 1900 sont natifs du Nord. On a donc une très nette surreprésentation de ce département dans cette discipline. C'est aussi le cas avec la gym, où la moitié des médaillés d'argent par équipes en 1920 vient du Nord.
À l'inverse, pourquoi huit départements sont encore absents de cette liste ?
Ce sont principalement des territoires avec peu d'habitants et où les infrastructures sportives sont plus rares. On peut toujours trouver des explications, par exemple la discipline populaire en Corrèze est historiquement la course d'orientation, qui n'est pas un sport olympique. Au contraire, le tir à l'arc est très populaire en Picardie et donc 25 % des médaillés sont nés dans l'Oise. C'est assez étonnant et ça montre que chaque département a sa spécialité.
En outre-mer, en quoi la Guadeloupe est plus propice à former des champions que les autres ?
Les pôles et le sport de haut-niveau ont été privilégiés davantage en Guadeloupe que dans d'autres départements d'outre-mer à l'époque. Mais l'histoire est assez récente aux JO puisqu'il a fallu attendre le Néo-Calédonien Robert Chef d'Hôtel en 1948 *(en argent sur le 4 x 400 m)* pour avoir une médaille. Alors qu'aujourd'hui les athlètes nés en Outre-Mer performent en nombre à chaque édition. Ne manque plus que Mayotte (comme département).
Pour les médaillés nés à l'étranger, l'Algérie et l'Angleterre sont très largement en tête.
L'Algérie est devant en partie grâce à des athlètes nés en Algérie française. C'est en revanche bien plus étonnant de voir l'Angleterre si haut et ça vient principalement des Jeux de 1900, où 7 des 12 médaillés d'argent en cricket étaient anglais. Ils n'ont jamais été Français mais ils étaient issus de la communauté anglaise de Paris, ils étaient parfois seulement de passage. Ce n'est qu'à partir de 1920 qu'il faut être Français pour apporter une médaille à la France. Avant 1920, ce n'est pas la nationalité qui compte, c'est le club. Notre histoire olympique regorge d'anecdotes et c'est un angle assez intéressant qui est totalement méconnu.
Sur les 1 266 médaillés que vous avez recensés, trois athlètes ont un lieu de naissance inconnu.
Oui, un en Haïti et deux autres où je ne sais vraiment pas. Mais j'aurais tendance à dire qu'ils ne sont pas les seuls inconnus. On parle ici des médaillés qui sont dans les palmarès officiels du CIO et du CNOSF. Ces 1 266 sont dans les listes mais je suis persuadé qu'il en manque. »

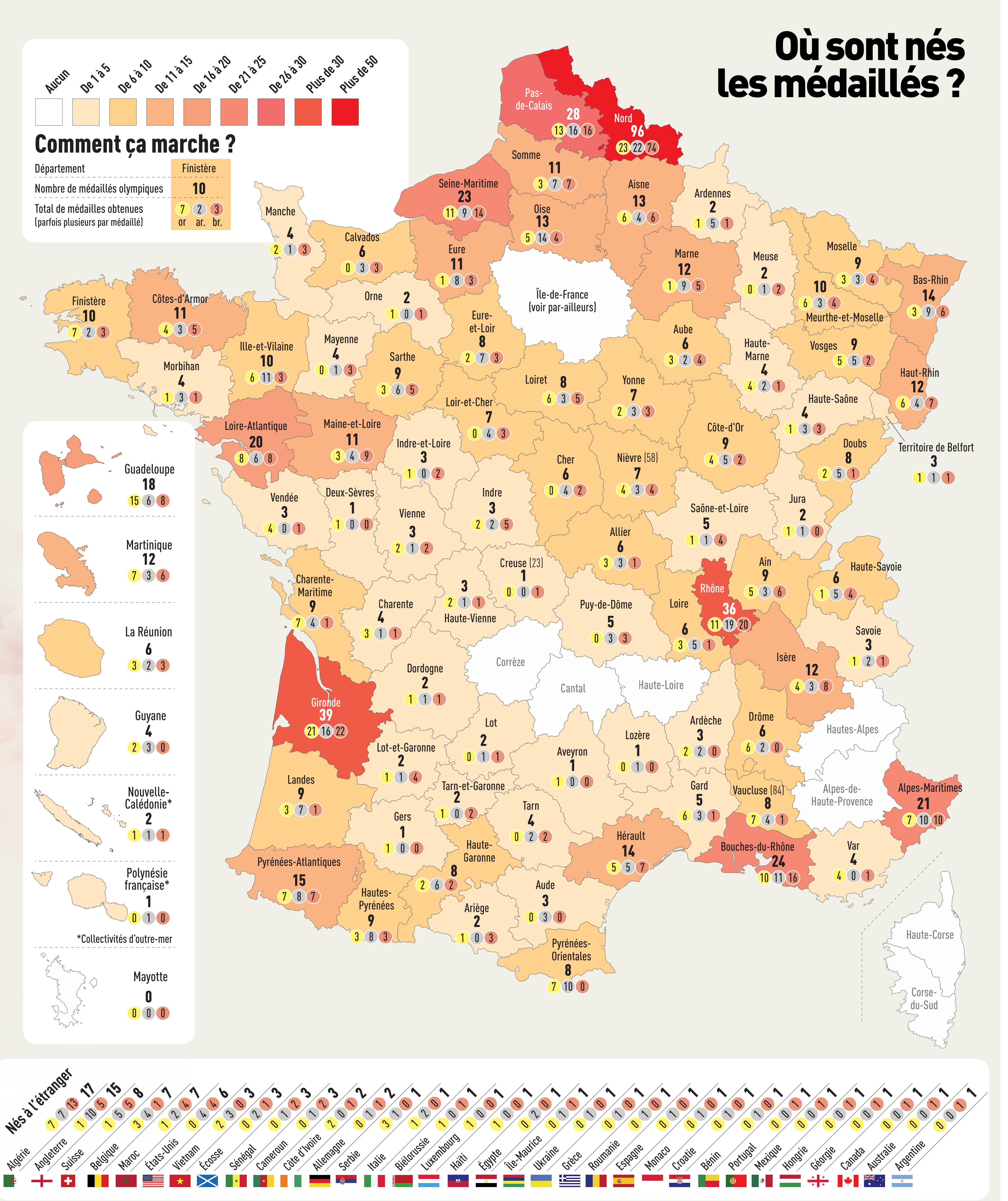
Île-de-France

Département	Total	Or	Argent	Bronze
Val-d'Oise	12	7	8	2
Yvelines	27	14	12	9
Essonne	10	5	4	4
Seine-et-Marne	21	7	15	11
Seine-Saint-Denis	32	10	14	15
Paris	199	90	95	79
Hauts-de-Seine	53	17	22	21
Val-de-Marne	24	10	9	14

Au travers des champions olympiques français – ici la judoka Catherine Fleury (Paris), l'escrimeur Yannick Borel (Guadeloupe), la joueuse de tennis Suzanne Lenglen (Paris), le footballeur Guy Lacombe (Aveyron) et l'athlète Alain Mimoun (Algérie), – c'est toute une géographie, jusqu'au delà de la métropole, qui se dessine dans l'excellence sportive.

Christian Rochard, Frédéric Mons/*L'Équipe* et Collections L'Équipe

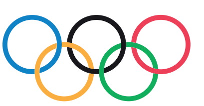
Où sont nés les médaillés ?



Source : données issues du livre « JO d'été : tous les médaillés français de 1896 à nos jours », de Stéphane Gachet, aux éditions Talent Sport.

2020





TOKYO

L'heure de la revanche

Défaites par les Russes cinq ans auparavant en finale des Jeux de Rio, les Françaises ont remis les compteurs à égalité en s'imposant facilement à Tokyo (30-25), le 8 août 2021, face aux handballeuses du Comité olympique russe.
Ces dernières avaient pourtant battu les Bleues en phase de groupes quelques jours plus tôt. Mais portées par leurs homologues masculins, titrés la veille et présents en tribunes, elles ont remporté la 33e et dernière médaille française de ces JO, synonyme de premier titre olympique de l'histoire de l'équipe de France féminine de handball.



Franck Faugère/L'Équipe

2020 TOKYO


Stéphane Mantey/L'Équipe

L'héritage des Jeux du Covid

La romance avec les anneaux aura duré 60 ans. Comment expliquer cette rupture entre le Japon et les JO après 2021 ?

DE NOTRE CORRESPONDANT À TOKYO
FLORENT DABADIE

TOKYO – C'était vingt ans après la Seconde Guerre mondiale. Tokyo 1964 représentait alors la résilience du pays, les Jeux étaient la première fête à cœur ouvert du nouveau Japon devant le concert des nations. Tout un peuple à l'unisson pour l'avènement du «*miracle économique*», symbolisé par la mise en service du train à grande vitesse (Shinkansen). Ce fut la naissance d'un amour inconditionnel du peuple japonais pour cette grande fête du sport à l'occidentale. Une histoire accompagnée de mangas best-sellers pendant plusieurs générations, célébrant les nouveaux héros du judo ou les championnes de volley (1). Une romance avec les anneaux qui aura duré 60 ans.

«(Les Jeux Olympiques), *nous les avons tant aimés,* déclare presque la larme à l'œil Kazunori Kitagawa, journaliste sportif du quotidien national *Nikkei*. *Ici, il n'y en aura plus, pas à l'échelle du pays ; peut-être si plusieurs villes d'une même partie du globe se fédèrent dans le futur avec nos stations de sport d'hiver.*» Vu la gifle que s'est prise la candidature de Sapporo 2030 et le contexte géopolitique très tendu entre les pays de l'Asie de l'Est, il faudrait un miracle. Alors, comment expliquer cette rupture si violente entre le Japon et les Jeux ? Tokyo 2020 était-il un échec ?

Bien que le coût final soit évalué à 12 milliards d'euros, soit deux fois plus que le budget annoncé lors de la candidature en 2013 (dû aux mesures contre le Covid et au report d'un an) selon un sondage de la chaîne nationale NHK six mois après les Jeux, 78 % du peuple était globalement satisfait contre 21 % seulement de mécontents. S'il y a des regrets, c'est surtout que les Jeux n'aient pas participé à l'effort de reconstruction de la côte nord-est du pays sinistrée après le tsunami du 11 mars 2011. Le bilan n'est pas si noir sur le fond, et le véritable héritage de Tokyo 2020 pour le futur, très complexe.

«*Nos dirigeants n'avaient pas comme objectif d'envoyer le Japon dans une nouvelle ère. Ils sont restés sur le modèle dépassé de 1964 : une grande fête nationale qui favorise la croissance économique*», analyse Kyoko Raita, chercheuse spécialisée dans les olympiades. Ces hommes en question, c'est d'abord Yoshiro Mori, le président du comité d'organisation des Jeux : Mori, l'ancien Premier ministre pour qui «*les femmes parlent trop pendant les réunions*», débarqué dans la dernière ligne droite pour commentaires sexistes ; Mori toujours, l'homme qui a annulé le projet de stade futuriste de l'architecte Zaha Hadid pour commander un stade olympique «*normal*» ; ou Mori encore, le dinosaure, qui a toujours marché main dans la main avec les grands conglomérats du pays et a fait confiance à l'ancien système des grandes agences publicitaires surpuissantes d'où a émergé l'affaire de corruption Takahashi - Dentsu (2).

> **“En termes de business du sport à l'échelle étatique, le Japon est un pays en voie de développement”**
> TSUYOSHI KAWATA, COACH DE FOOTBALL AMÉRICAIN, NATIF DE TOKYO

«*C'était une occasion en or de remodeler l'image du pays, en donnant les rênes aux nouvelles générations*» regrette Kitagawa. Pour Tsuyoshi Kawata, coach de football américain à l'université de Stanford et natif de Tokyo : «*En termes de business du sport à l'échelle étatique, le Japon est un pays en voie de développement. Aux États-Unis, le projet ne serait pas passé sans des garanties de bénéfices.*» Kitagawa confirme, le stade olympique en est le plus flagrant exemple : «*Il ne sera jamais rentabilisé car il est géré par l'État. La ville de Tokyo voulait son propre stade pour en faire un vrai projet au sein de la communauté urbaine, mais pas avant 2026.*» Les Jeux sont arrivés trop tôt.

Selon Kitagawa, feu le populaire Premier ministre Shinzo Abe, à part se déguiser en personnage de jeu vidéo (Mario) à la cérémonie de clôture des Jeux de Rio, n'aurait pas eu un rôle si important que ça. «*J'imagine que Paris et Los Angeles ont été pris bien plus au sérieux par le CIO que Tokyo ; par exemple dans le report d'une année, le peuple a l'image de s'être fait dicter l'ordre de marche par les instances internationales.*»

Pour Kosuke Inagaki, journaliste sportif du quotidien national *Asahi*, il y a tout de même un héritage sportif : «*Tokyo 2020, c'est 27 médailles d'or et une belle fête télévisée.*» Pour en arriver là, le sport japonais s'est modernisé avec l'objectif JO en ligne de mire : modernisation de l'Insep nippon, création de ligues professionnelles (basket, rugby, handball), multiples sponsorings pour les athlètes individuels dans toutes les disciplines olympiques et paralympiques. «*Regardez l'escrime, les progrès sont flagrants.*» À quelques mois de Paris 2024, le sport nippon a le vent en poupe.

«*Et puis, les appartements des athlètes au village olympique se vendent comme des petits pains !*», rajoute Inagaki, un brin ironique. Depuis janvier de cette année, le complexe d'habitation Harumi Flag fait un carton. 5 632 appartements qui vont loger un total de 12 000 personnes. Tout a été vendu deux ans avant les Jeux, bien qu'à l'époque les chances de gagner à la loterie étaient annoncées à 1 pour 266.

Du point de vue de «*la diversité*» – un des mots-clés choisi par la maire de Tokyo dans sa vision des Jeux pour les futures générations –, «*les athlètes métissés comme Rui Hachimura* (Bénin-Japon) *ou Naomi Osaka* (Haïti-Japon), *sont bien mieux acceptés*», relance Kitagawa. L'objectif des Jeux a également permis à la ville de pousser des dossiers comme l'environnement sans obstacles, même si «*les personnes en situation de handicap ne sont pas encore totalement intégrées dans la société*», regrette Kitagawa.

> **“Le peuple japonais ne fera plus jamais confiance au vieux système politico-économique”**
> KAZUNORI KITAGAWA, JOURNALISTE SPORTIF DU QUOTIDIEN NATIONAL «NIKKEI»

Vieillissement de la population, récession : le déclin de l'empire du Soleil-Levant est une réalité depuis 30 ans. Les Jeux de Tokyo n'ont pas réussi à rendre l'espoir aux jeunes, mais, sans le Covid, la fête aurait-elle été plus réussie ?

Une femme de 78 ans, du quartier de Setagaya où se sont déroulées les épreuves hippiques, regrette d'avoir suivi les jeux à la télévision alors qu'elle habitait «*en face du stade*». Un stade depuis démantelé, ce qui n'est pas le cas de la plupart des infrastructures, qui laissent un gouffre de près de 10 milliards de yens (près de 60 millions d'euros) au Japon. Cependant, pour 67 % de l'opinion publique, le huis clos était justifié et inévitable. Pour le responsable de la culture et des sports de la ville de Tokyo, Hiroyuki Kashiwabara, les fameux éléphants blancs sont un faux débat : «*Ce sont des installations qui vont profiter au divertissement et à la santé des habitants, comme l'Ariake Urban Sports Park, qui est très populaire actuellement auprès des skaters.*» Ce n'est pas l'impression de Kitagawa, qui balaie cette déclaration «*comme des belles paroles de politicien*». À Tokyo, il est toujours aussi difficile de trouver un petit terrain de tennis ou de futsal, de mettre son enfant dans un club de sport à bon marché. La pratique sportive, comme la course à pied, «*est en hausse constante depuis plusieurs années, mais il n'y a pas eu de véritable effet Tokyo 2020*», renchéri Kitagawa.

«*Finalement, le véritable héritage des Jeux de Tokyo 2020, c'est que le peuple japonais ne fera plus jamais confiance au vieux système politico-économique*», finit Kitagawa dans un éclat de rire. *Si nous voulons changer la société en profondeur, c'est maintenant.*» Le regard du journaliste a repris son sérieux, alors que l'Exposition universelle d'Osaka du printemps 2025 est déjà au centre de la polémique : l'architecte Sou Fujimoto a créé pour l'occasion un anneau en bois de 615 mètres en lévitation dans les airs en hommage à l'Expo de 1970, un gouffre financier dont les Japonais ne veulent plus. L'opinion publique est folle de rage, Tokyo 2020 une fois, ça suffit.

(1) La discipline a été introduite au programme olympique en 1964 et les Japonaises avaient remporté la médaille d'or en s'imposant en finale contre l'Union soviétique (3-0).
(2) Haruyuki Takahashi, ancien membre du conseil d'administration de Tokyo 2020, passé par la direction de l'agence de marketing et communication Dentsu, est accusé d'avoir accepté pour environ 198 millions de yens (1,2 million d'euros) de pots-de-vin en échange de son influence pour l'attribution de contrats de partenariat.

Selon le responsable de la culture et des sports de la ville de Tokyo, l'Ariake Urban Sports Park, vestige des JO, est «très populaire actuellement auprès des skaters».

Pierre Lahalle/L'Équipe

C'est l'athlète métisse Naomi Osaka (Haïti-Japon) qui a eu le privilège d'être la dernière porteuse de la flamme olympique à Tokyo en 2021.



Abaca/Icon Sport

L'ex-village olympique (à gauche), converti en logements, a connu un gros succès à la vente.


PARIS 2024


PARIS 2024

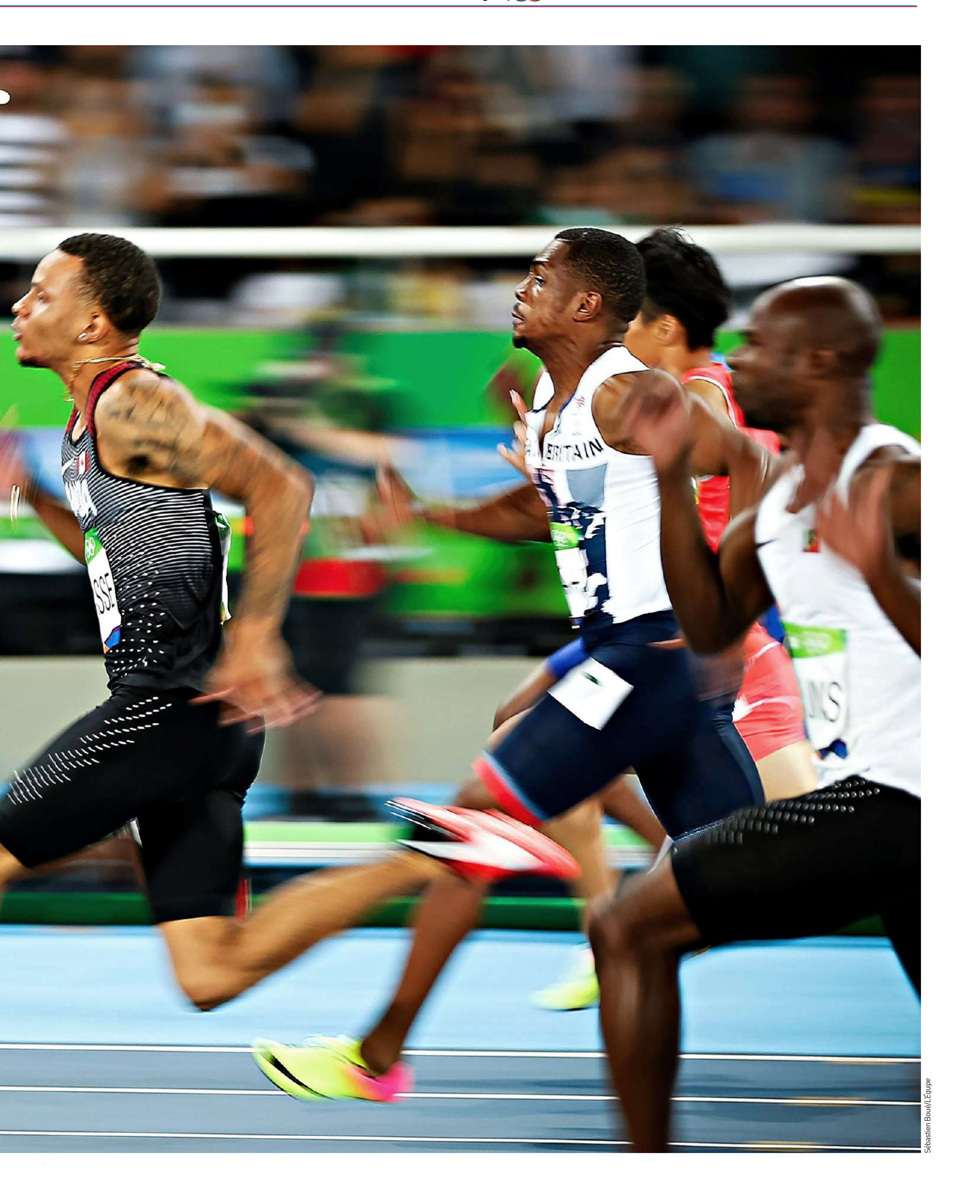
2016 RIO

Rio2016™



De l'arrogance et de la puissance

Tellement supérieur à ses adversaires lors de la demi-finale du 100 m, qu'il boucle en 9''86, Usain Bolt se permet de lancer un regard vers l'arrière, mais aussi vers l'objectif de notre photographe, Sébastien Boué, afin de jauger l'avance qu'il a sur ses concurrents. L'attitude est parlante et rien ne semble pouvoir arrêter le Jamaïquain ce 14 août 2016, à Rio. Quelques heures plus tard, il s'impose en 9''81 en finale, et s'adjuge, à 29 ans, son troisième titre olympique de rang sur 100m. Une première dans l'histoire des Jeux.



Sébastien Boué/L'Équipe

2016 / RIO

Rio 2016, le pic avant que ça pique

Héros des Jeux Olympiques 2016, Neymar, 24 ans à l'époque, aura vécu à Rio l'apogée de son histoire avec la Seleçao. Depuis cette médaille d'or et son passage au PSG, rien ne va plus pour le Brésilien...



Alain Mounic/L'Équipe

Walace, Gabriel Jesus, Neymar, et Gabriel Barbosa (de gauche à droite) avec leur médaille d'or décrochée lors des Jeux de Rio, en 2016.

DE NOTRE CORRESPONDANT
ÉRIC FROSIO

RIO DE JANEIRO (BRÉSIL) – Ce jour-là, au micro d'Eric Faria, le reporter « bord terrain » de TV Globo, Rafinha est incapable de retenir ses larmes. Sur la pelouse d'un Maracana en fusion, celui qui rejoindra le PSG entre 2020 et 2022 manque de s'étouffer d'émotion quand son capitaine, enroulé dans un drapeau vert, jaune, bleu, l'embrasse de toutes ses forces avant de fixer la caméra de ses yeux lumineux et revanchards. *«J'ai beaucoup de choses à dire mais je ne vais pas trouver les bons mots*, s'émeut le numéro 10, après le succès en finale des Jeux Olympiques de Rio face à l'Allemagne (1-1, 5-4 aux t.a.b.). *Je veux remercier Dieu, ma famille, mes amis, mes coéquipiers... On a passé des moments difficiles, on a été critiqués mais on a répondu sur le terrain. C'est un des moments les plus heureux de ma vie ! Et maintenant ? Vous allez devoir encore me supporter !»*

Ponctuée d'un petit rire nerveux puis d'une feinte de corps pour dribbler le reporter qui en voulait encore, cette dernière phrase résume parfaitement le Neymar version 2016. En s'appropriant le célèbre slogan de Mario Zagallo *«Você vao ter que me engolir»* (vous allez devoir encore me supporter), prononcé après la conquête de la Copa America 1997, l'attaquant du Barça joue les insolents en refoulant les critiques, pourtant légitimes.

> **"Tous les autres joueurs avaient un respect et une admiration sans borne pour lui"**
> ROGERIO MICALE, ENTRAÎNEUR DE L'ÉQUIPE OLYMPIQUE DU BRÉSIL EN 2016

Après deux matches nuls et vierges contre l'Afrique du Sud et l'Irak en phase de groupes, certains fans ont même barré le nom de leur vedette sur leur maillot jaune pour écrire celui de Marta, cheffe de file d'une sélection féminine plus emballante. De quoi faire enrager Neymar, dont la trajectoire entre Santos (2009-2013), où il remporta la Copa Libertadores 2011 à seulement 19 ans, et Barcelone (depuis 2013), où il empocha la Ligue des champions en 2015, frôle la perfection. Malgré un Mondial 2014 achevé sans lui – Il s'est blessé au dos en quart contre la Colombie, 2-1 – par une terrible déroute en demi-finale (1-7 contre l'Allemagne), Neymar se destine alors à devenir le plus grand joueur de l'histoire de son pays.

Malgré quelques réticences, l'opinion publique l'adore, et les débats portent à cette époque sur le nombre de Ballons d'Or qu'il va soulever. On programme aussi la conquête d'une sixième étoile que le Brésil va finir par décrocher. «Menino Ney» va dominer le monde du football, c'est sûr. Encore plus depuis cette médaille d'or inédite qui échappait au Brésil depuis tant d'années. *«C'est clair que je n'imaginais pas que cette finale serait le pic de sa carrière avec le Brésil*, constate aujourd'hui Rogerio Micale, l'entraîneur de l'équipe olympique en 2016. *C'est injuste car il a fait du bon travail avec la Seleçao mais il a toujours manqué un petit quelque chose pour aller au bout. Regardez son but face à la Croatie* (en quarts de finale du Mondial 2022, 1-1, 2-4 aux t.a.b.), *ça aurait dû suffire pour aller plus loin. Mais il ne peut pas tout faire tout seul.»*

Il y a huit ans, lors du tournoi olympique, il avait pourtant tout géré comme un crack. Il avait protégé son groupe, marqué (4 buts entre les quarts, les demies et la finale), organisé le jeu et était devenu le héros de la nation en expédiant l'ultime tir au but dans la lucarne du gardien allemand, Timo Horn. *«Il se comportait vraiment comme un leader*, confirme Micale, son sélectionneur de l'époque. *Tous les autres joueurs avaient un respect et une admiration sans borne pour lui. Malgré la pression, il a super bien géré en étant le patron sur le plan technique et sur le plan émotionnel. Face aux critiques qu'on avait trouvées injustes, il avait eu la bonne attitude en bossant, en donnant le maximum et en protégeant les plus fragiles. C'est pour ça qu'il avait un peu craqué après la victoire...»*

À l'époque, même s'il porte le costume de leader de la Seleçao avec le soutien de Thiago Silva ou Daniel Alves, il n'est pas la principale tête de gondole de son club. Un soir de gala et de remontada face au PSG (6-1 le 8 mars 2017, 0-4 à l'aller), il comprend, malgré sa performance XXL, qu'il restera toujours l'adjudant de Lionel Messi. La tentation d'aller voir ailleurs s'amplifie en même temps que Nasser al-Khelaïfi aligne les zéros sur son futur contrat.

> **"Neymar est un grand joueur dans l'histoire du Brésil mais il n'est pas au sommet, là où se trouvent Pelé, Garrincha, Didi, Romario, Ronaldo, Ronaldinho..."**
> ANDRÉ RIZEK, PRÉSENTATEUR DE SELEÇAO SUR SPORTV

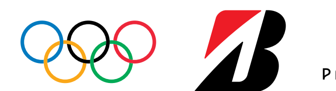
Malgré les réticences de son père, Neymar signe au PSG en août 2017, et même la tour Eiffel danse la samba. *«Il aurait pu rester dans sa zone de confort mais il a préféré se mettre en danger*, résume Carlos-Alberto Parreira, le sélectionneur champion du monde 1994. *Avec lui, plus c'est difficile, plus il aime ça et plus il élève son niveau de jeu. Neymar est comme Pelé, il aime les défis, il aime quand c'est dur. C'est pour ça qu'il est parti au PSG. C'était une décision très courageuse de sa part...»*

Il n'en sera pas récompensé, souvent blessé, happé par les soirées parisiennes, génial par intermittences. À Paris, il ne gagnera pas la Ligue des champions malgré un Final 8 étincelant en 2020. Avec la Seleçao, il fera des roulades qui lui vaudront moqueries en Russie en 2018 et échouera donc en quart au Qatar sans même tirer son tir au but contre la Croatie. Grand avec le Brésil, dont il est devenu, après un doublé inscrit face à la Bolivie (5-1, le 9 septembre dernier), le recordman de buts (79, en 128 sélections) devant Pelé, sans être pourtant invité à la table du géant. *«Neymar est un grand joueur dans l'histoire du Brésil mais il n'est pas au sommet, là où se trouvent Pelé, Garrincha, Didi, Romario, Ronaldo, Ronaldinho...* énumère André Rizek, présentateur de l'émission *Seleçao* sur SporTV. *C'est vrai qu'il est le meilleur buteur de l'histoire mais où ses buts nous ont-ils menés ? Ceux de Pelé, Romario ou Ronaldo nous ont apporté la gloire. Ceux de Neymar, et ce n'est pas uniquement sa faute, nous ont emmenés au mieux en demi-finales d'un Mondial où l'on s'est fait punir.»* Huit ans après, son sommet reste donc le 20 août 2016 au Maracana.



Alain Mounic/L'Équipe

L'émotion de Neymar après la victoire en finale sur l'Allemagne (1-1, 5-4 aux t.a.b.), le 20 août.







PARTENAIRE OLYMPIQUE MONDIAL



PRÊT À PERFORMER
BRIDGESTONE

KEVIN MAYER
2 X MÉDAILLÉ D'ARGENT OLYMPIQUE EN DÉCATHLON

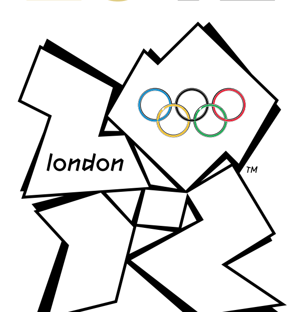
BRIDGESTONE

2012 LONDRES



Pierre Lahalle/L'Équipe

2012



LONDRES

L'Angleterre pour une première

Le 3 août 2012, à Londres, Teddy Riner, déjà quintuple champion du monde à 23 ans, arrive sur le tatami dans la posture du favori. Le Français, médaillé de bronze en 2008, s'apprête à disputer la finale des Jeux contre le Russe Alexandre Mikhaïline. Au bout de cinq minutes de combat, le Français l'emporte grâce à un waza-ari. Et rejoint David Douillet (sacré en 1996 et 2000) dans le cercle très fermé des champions olympiques français des +100 kg.

2012 LONDRES



Alamy Stock Photo ; Action Plus Sports Images / Alamy Stock Photo ; Michael Kappeler/Picture Alliance / dpa / Presse Sports

007, la reine et les Beatles

Si la cérémonie des JO de Londres en 2012 fait figure de must absolu du genre, elle le doit au savoir-faire du réalisateur Danny Boyle, mais aussi à la richesse d'une culture pop magnifiée par James Bond, Paul McCartney, Mr Bean et... la reine Elizabeth II en personne.

NICOLAS HERBELOT

À peine la cérémonie d'ouverture des Jeux de Pékin s'était-elle refermée, en 2008, que les travées remplies de journalistes étrangers se divisaient sur la réussite de la fastueuse entreprise, clivées entre les subjugués du virtuose et les blasés de l'abscons. Sourire en coin, un confrère britannique lâcha alors : *« À Londres, on n'aura pas besoin de tout ça, on a les Stones et les Beatles, ça suffit à parler au monde entier. »* Réducteur mais pas faux.

L'enjeu de ce spectacle inaugural des grands-messes olympiques n'échappe plus à personne depuis longtemps. Sebastian Coe, alors patron du comité d'organisation de Londres 2012, nous le résumera ainsi des années plus tard : *« Une cérémonie d'ouverture réussie ne présage pas des Jeux réussis mais elle donne le ton, une dynamique. Si elle est ratée, vous savez que vous ramerez ensuite pendant des jours pour remonter la pente. »* Coe avait rapidement identifié le principal écueil : *« Parfois, les politiques veulent vous dicter ce qu'il doit y avoir dedans, ils la veulent très britannique, ou française, mais il faut les maintenir à l'écart en leur expliquant que vous avez un directeur artistique pour ça. Or j'avais la chance d'en avoir un excellent. »*

Danny Boyle, le réalisateur oscarisé de *Slumdog Millionaire*, savait dès le départ qu'il ne copierait pas son confrère Zhang Yimou, qui avait disposé d'un budget record évalué à 100 millions de dollars (64 M€ alors), plus de deux fois supérieur au sien (27 millions de livres, soit 31,5 M€). Une entreprise gigantesque de promotion du savoir-faire chinois orchestré autour de

Roy Atkinson (Mr Bean), la reine qui saute en parachute ou encore Paul McCartney reprenant « Hey Jude », la cérémonie d'ouverture des JO de Londres en 2012 a marqué les esprits.

2008 percussionnistes, 14 000 danseurs et de moyens d'ingénierie et de pyrotechnique ahurissants pour retracer cinq mille ans de culture et faire dire à Steven Spielberg qu'il avait vu *« le plus grand spectacle du nouveau millénaire »*.

> **"Une cérémonie d'ouverture, c'est comme un festival de ce qu'il y a de meilleur en nous, mais à destination d'un public international"**
> DANNY BOYLE, DIRECTEUR ARTISTIQUE DE LA CÉRÉMONIE

« Pékin avait été un spectacle extraordinaire, parfait en tout point, mais à part et pas duplicable, expliquera Boyle. *Pour nous, le bon exemple était plutôt Sydney 2000, ils avaient réussi à générer ce sentiment d'inclusivité dans ce qu'ils appelaient à juste titre les "People's Games"* (les Jeux du peuple). *Économiquement, politiquement, notre place dans le monde n'avait plus rien à voir avec ce qu'elle était la dernière fois* (les JO de 1948 à Londres). *Il fallait une part de modestie. »* Dans son shaker, Boyle a donc mixé d'autres convictions. La grande histoire de la Grande-Bretagne, oui, mais en gardant à l'esprit *« l'équilibre entre l'héritage du passé et le regard vers l'avenir, parce que le sujet des Jeux, c'est quand même la jeunesse, la prochaine génération »*. D'où ce tableau originel à tomber où le stade Olympique s'est rapidement révolutionné d'une campagne verdoyante en cité industrielle, au cœur d'un XIXe siècle britannique qui vit naître le sport et les JO modernes.

« Une cérémonie d'ouverture, c'est comme un festival de ce qu'il y a de meilleur en nous mais à destination d'un public international », estime Boyle, comme en écho aux 900 millions de terriens qui ont suivi la sienne en direct. Sa plus proche collaboratrice étant Américaine, elle remettait l'équipe des créatifs à sa place dès qu'elle restait à la porte de son entre-soi.

La force de Boyle est pourtant de ne pas avoir renoncé à l'humour, totalement absent à Pékin. En l'occurrence celui de Roy Atkinson-Mr Bean s'endormant sur sa touche de synthé en donnant le tempo de la musique de Vangelis pour s'immiscer en rêve sur la plage, parmi les héros des

Charriots de feu, l'ode ciné de Hugh Hudson aux héros britanniques des JO 1924, Eric Liddell et Harold Abrahams. Et encore plus génialement en associant James Bond et la reine Elizabeth, clou de la soirée.

«Danny m'a dit un jour que toutes ses recherches marketing montraient que les deux figures les plus iconiques associées à notre pays étaient la reine et James Bond… mais dans cet ordre !, s'amusera Coe, double champion olympique du 1500m anobli par la reine. *J'ai immédiatement adhéré. Jusqu'à ce qu'il me dise qu'il voulait faire sauter la reine en parachute au-dessus du parc Olympique depuis un hélicoptère. Déjà que je devais m'occuper de vingt-six sports !»* Boyle s'empresse de le rassurer. La présence de la reine est requise au stade pour déclarer les Jeux ouverts et il songe confier son rôle aux côtés de Daniel Craig à Helen Mirren, justement Oscar de la meilleure actrice pour son interprétation d'Elizabeth II dans *The Queen*, en 2006. Restait à prendre le pouls de Buckingham.

La cérémonie d'ouverture concoctée par Danny Boyle a été grandiose.



Alain Mounic/*L'Équipe*

"La reine voulait jouer son propre rôle ! J'ai d'abord cru que quelqu'un nous faisait une mauvaise blague, mais il est apparu que non. C'était surréaliste !"

DANNY BOYLE

«On ne voulait pas créer d'embarras, dit Boyle. *J'ai donc écrit au Palais pour leur soumettre courtoisement l'idée, en précisant que l'on prendrait un double très respectueux de l'image de la Reine. On a reçu une réponse qui disait qu'elle n'avait aucune inquiétude à ce sujet car elle voulait jouer son propre rôle ! J'ai d'abord cru que quelqu'un nous faisait une mauvaise blague mais il est apparu que non. C'était surréaliste !»* Amusée par l'idée de jouer, à 86ans, le rôle de la James Bond girl ultime, c'est-à-dire le sien, forte d'une autodérision so british et très au fait des us et coutumes du plus célèbre de ses agents, elle demande même un rôle parlant. En êtes-vous sûre, votre Majesté ? *«Bien sûr que je dois parler ! Après tout, il vient me sauver, non ?»*, lui fera répondre son ancienne habilleuse, Angela Kelly, dans un livre paru en 2019.

Un brin cabotine, Elizabeth II choisira donc la sobre réplique qui s'imposait : *«Bonsoir Monsieur Bond !»* Ceux qui ont assisté au tournage à Buckingham ont raconté l'effet de Daniel Craig sur les employés du Palais et le contentement royal de la reine, déambulant au milieu de ses corgis derrière 007. Ceux qui ont assisté à la cérémonie de Boyle peuvent témoigner, eux, du grondement de contentement populaire en voyant The Queen herself se retourner face caméra, puis l'accueil triomphal à l'entrée en tribune d'une souveraine qui était alors en pleine commémoration de ses soixante ans de règne, un jubilé de diamant moins amusant que ce caméo en mondovision.

Dès sa cérémonie, le succès des Jeux de Londres ne faisait plus aucun doute. Mais le fait est que tout le monde ne dispose pas d'une reine populaire à l'heure de monter sur pareille scène olympique. Pas plus, d'ailleurs, que d'un charismatique Paul McCartney reprenant *Hey Jude*, tube universel qu'il enregistra en 1968 avec les Beatles, pour transcender les frontières à l'heure de boucler cette cérémonie inégalée. Voire inégalable. Du moins dans le cadre d'un stade… 'E

2008





PÉKIN

Le grand huit

Les JO de Pékin 2008 étaient le grand défi de Michael Phelps. L'Américain, « seulement » six fois titré à Athènes voulait surpasser les sept médailles d'or de Mark Spitz lors des JO 1972. Pari réussi, avec au passage un titre du 4 x 100 m pour huit centièmes devant les Français et un sacre à la touche sur 100 m papillon (sans oublier les sacres sur 200 m, 200 m papillon, 200 et 400 m 4 nages et 4 x 200m). Exploit achevé le 17 août par ce relais en papillon essentiel pour permettre aux Etats-Unis de s'imposer sur 4 x 100m 4 nages.



Richard Martin/L'Équipe

2008 PÉKIN

En avril 2008, à Paris, Stéphane Diagana est le premier athlète porteur de la flamme à s'élancer de la Tour Eiffel. Il porte le badge « Pour un monde meilleur » que les officiels chinois tenteront de lui faire retirer, alors que les manifestants en soutien au peuple tibétain opprimé par la Chine font leur possible pour perturber, comme à Londres, un parcours qui va sombrer dans le chaos, malgré un imposant service de sécurité.

Patrick Kovarik/Pool/AFP

Quand Paris a éteint la flamme

Dans l'histoire du relais international de la flamme olympique, les Jeux de Pékin en 2008 marquent un coup d'arrêt. Surveillés par les officiels du comité d'organisation chinois et assaillis par les défenseurs des droits de l'homme, les relayeurs n'en gardent que des mauvais souvenirs.



Jean-Louis Fel/L'Équipe

La flamme n'arrivera pas à la mairie de Paris, où de nombreux manifestants attendent sur le parvis.

RACHEL PRETTI

Quatre mois avant leur ouverture, les Jeux de Pékin commencent bien mal pour les athlètes français. La flamme, qui fait escale à Paris le 7 avril, est chahutée, éteinte parfois tandis que ses porteurs sont malmenés comme à Londres quelques jours auparavant. Le symbole de la paix se retrouve en effet pris entre deux feux : d'un côté les opposants purs et durs au régime chinois, emmenés par Robert Mesnard, patron de Reporters sans frontières, appellent au boycott des Jeux, vêtus d'un tee-shirt où les anneaux olympiques sont représentés par des menottes. De l'autre, les relayeurs de la flamme arborent un badge portant l'inscription « pour un monde meilleur », en soutien au peuple tibétain réprimé par le gouvernement chinois (en mars, des manifestations pacifiques des moines bouddhistes à Lhassa ont viré en émeutes réprimées par l'armée chinoise).

Premier athlète à s'élancer du haut de la Tour Eiffel, Stéphane Diagana, recordman d'Europe du 400 mètres haies de 1995 à 2019 (47''37), passe de l'enthousiasme à la sidération. *« Quand un officiel chinois a vu mon badge avec l'inscription, il m'a demandé de l'enlever en anglais, j'ai dit non fermement. Il a encore essayé mais l'heure tournait… Finalement, je parviens à m'élancer du premier étage de la Tour Eiffel et là, un élu de la ville de Paris essaie de me sauter dessus pour prendre la torche, heureusement je parviens à l'esquiver »*, rembobine le champion du monde 1997. Il ne se souvient même plus à quel athlète il a passé le flambeau en dessous du monument, contrairement à 2004 où il l'avait reçue de « la guêpe » Laura Flessel (championne olympique à l'épée 1996). *« C'était tellement chaotique, pas du tout une ambiance de fête »*, souligne-t-il.

> **“Ce qui devait être une fête est devenue une bataille rangée”**
> RICHARD DACOURY, CHAMPION D'EUROPE 1993 DE BASKET AVEC LIMOGES

« J'ai vu Stéphane (Diagana) *passer entre les gouttes, puis les relayeurs entourés d'une flopée de policiers et de gardes du corps, je me souviens que l'on voyait à peine la flamme »*, se remémore Richard Dacoury. L'ancienne star du basket français, cham-



Bernard Papon/L'Équipe

pion d'Europe avec Limoges en 1993, n'arborait pas le badge puisqu'il avait un droit de réserve en tant que collaborateur de Coca-Cola, partenaire du CIO, mais souligne avoir *« assisté terrifié à ce qui se passait. Ce qui devait être une fête est devenue une bataille rangée ».*

La course vire même au cauchemar pour plusieurs athlètes pris en sandwich entre les forces de l'ordre, en rollers, et les opposants au régime chinois. Certains sont alors obligés de se réfugier dans les bus. Devant le siège de Canal +, à Issy-les-Moulineaux (Hauts-de-Seine), David Douillet, champion olympique 1996 et 2000 des lourds, président de la commission des athlètes à l'époque, ne parvient pas à transmettre le flambeau à Teddy Riner, champion du monde de judo un an plus tôt, empêché par les membres du BOCOG (Comité d'organisation des Jeux de Pékin), qui éteignent sa flamme.

"D'une des fenêtres de l'hôtel de ville, on voit un grand drapeau tibétain qui descend"

JEAN-FRANÇOIS LAMOUR, DOUBLE CHAMPION OLYMPIQUE DE SABRE ET CONSEILLER DE PARIS

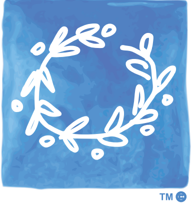
Pendant ce temps, devant l'hôtel de ville, le maire Bertrand Delanoë et plusieurs personnalités commencent à trouver le temps long. *« Je me retrouve en rang d'oignon sur le parvis en attendant la flamme,* raconte Jean-François Lamour, alors conseiller de Paris. *L'information circulait moins vite à l'époque. Je me souviens d'un adjoint portant, sous sa veste, le tee-shirt gris-vert avec les anneaux en forme de menottes. Et puis tout d'un coup, d'une des fenêtres de l'hôtel de ville, on voit un grand drapeau tibétain qui descend. On comprend dès lors que la fête est finie, on n'a plus qu'à rentrer chez nous »,* se souvient le double champion olympique de sabre (1984, 1988).

Le fiasco parisien rebondit sur la scène diplomatique où le Président français Nicolas Sarkozy appelle la Chine à renouer le dialogue avec le dalaï-lama, le chef spirituel et temporel tibétain, en exil, tout en mettant en pointillé sa présence à la cérémonie d'ouverture des Jeux. Le chef de l'État sera pourtant bien dans les tribunes du Nid d'oiseau de Pékin, le 8 août 2008. Mais l'épisode a laissé des traces au CIO dont le président, le Belge Jacques Rogge, digère mal les images de la flamme malmenée à Paris, mais aussi à Londres et à San Francisco, où des militants pro-tibétains ont déployé un drapeau sur le Golden Gate. Elles en font oublier que le symbole de paix a brillé au sommet de l'Everest cette année-là.

Quatre ans plus tard, pour les Jeux de Londres, la flamme ne traversera que l'Irlande et la Grande Bretagne, après la Grèce, alors qu'elle avait quasiment fait le tour du monde via vingt capitales ou métropoles pour les Jeux de Pékin. *« Il a été décidé que les relais de la flamme olympique se limiteraient au pays hôte* (à l'exception de la partie organisée en Grèce) *afin d'en réduire les coûts et la complexité »,* nous a fait savoir le CIO avant de préciser : *« Toute exception à cette règle est laissée à la discrétion de la commission exécutive du CIO, tel qu'indiqué dans le contrat hôte olympique ».* Avec le recul, Diagana, ne regrette rien. *« C'était la moindre des choses de porter ce badge, ce n'était pas grand-chose face à la réalité mais il y avait la volonté des sportifs de voir les Jeux accueillis dans tous les pays »,* conclut-il.

Patrick Kovarik/Pool/AFP

2004



ATHÈNES

« Laure Olympique »

Le 15 août 2004, la jeune nageuse française Laure Manaudou, 17 ans, s'impose sur le 400 m aux Jeux Olympiques d'Athènes. Épaulée par son entraîneur Philippe Lucas, elle devient ainsi la deuxième championne olympique tricolore après Jean Boiteux (à Helsinki 1952, également sur 400m). Ce titre est le seul que la nageuse, également en argent sur le 800 m et en bronze sur le 100 m dos, décrochera en Grèce, mais il marquera le début d'une longue série de records et de succès (6 médailles mondiales, 13 européennes en grand bassin). Après avoir quitté Philippe Lucas en 2007, Laure Manaudou participera notamment aux JO de 2008 et 2012, sans remporter de médaille cette fois.

2004 ATHÈNES


Pierre Lahalle/*L'Équipe*

DAVID LORIOT
(avec ANAÏS DUBOIS, à Buenos Aires)

Le bronze de la honte

Invincible aux Jeux Olympiques depuis l'apparition des joueurs NBA en 1992, Team USA vivait il y a vingt ans à Athènes le plus gros affront de son histoire. Troisièmes d'un tournoi olympique remporté par l'Argentine, les États-Unis ont pris de plein fouet l'esprit et la force d'un basket collectif d'un autre monde, qui a fait voler en éclats leurs certitudes.

Sur le podium, le contraste est saisissant. Alors que les Argentins chantent et pleurent de joie, les Américains enfouissent sous la veste le bronze de la honte. Jamais une équipe américaine labellisée NBA, que l'on ne qualifie déjà plus de Dream Team depuis deux ans et la sixième place râpeuse au Mondial d'Indianapolis, n'avait subi une telle humiliation sous les cieux de l'Olympe. On voulait croire que le Championnat du monde 2002 avait activé la cloche, tiré la sonnette d'alarme, placé les seigneurs de la balle en vigilance. Que nenni. À la face du monde sportif, qui ouvrait encore grand les yeux à la vue de ces monstres sacrés de la NBA, Team USA a fini le tournoi en lambeaux, tel un maître dépouillé par ses vassaux, qui durant quinze jours lui ont donné une leçon de jeu et de foi. *« On a essayé de jouer ce jeu, mais on n'y est pas parvenu. Le nôtre était trop individuel et nous n'avions pas non plus autant de passion que les autres. J'envie les équipes internationales composées de joueurs qui mettent toute leur énergie pour leur pays. Personne dans notre équipe n'a compris cela »,* résumait à la sortie le sélectionneur, Larry Brown, 63 ans, champion NBA quelques mois plus tôt avec les Detroit Pistons, mais abandonné en Grèce par une équipe rongée par les ego et finalement éparpillée.

« Les pires 38 jours » de la vie de Marbury

Dans l'alignement des noms, cette escouade était pourtant clinquante. Allen Iverson, Tim Duncan, Stephon Marbury, Shawn Marion, puis les jeunes pépites, LeBron James (19 ans), Carmelo Anthony (20 ans) et Dwyane Wade (22 ans), appelés à être comptés plus tard parmi les plus grands. Rien n'a marché, rien n'a fonctionné. Collectivement, cette équipe était mal fagotée. Une farandole d'ailiers, mais pas de shooteurs purs, une concurrence malsaine qui rendait les entraînements tendus, avec James et Anthony au défi permanent, et Marbury qui confiera plus tard avoir vécu *« les pires 38 jours de sa vie ».*

Logée sur le *Queen Mary 2*, navire de croisière de luxe amarré au port du Pirée, où ça sent le poisson et la fête jusqu'au bout de la nuit, cette équipe américaine a vécu les Jeux Olympiques dans le silence des anneaux, sans en ressentir les vibrations. En se disant qu'avec le cantique des musclés sous le bras, un peu de physique et quelques courses suffiraient à remplir le contrat. *« Individuellement, ils étaient plus forts que nous, mais collectivement, on savait que l'on pouvait prendre l'avantage,* raconte l'intérieur argentin Gabriel Fernandez, membre de l'Albiceleste qui allait être portée aux nues. *Les joueurs américains étaient sur un yacht, en dehors du village olympique. Nous, on croisait tous les sportifs d'élite, les numéros 1, Federer… On a vécu le village : marcher, aller prendre les repas en bus. Cela nous a donné de la force. »*

Trop jeune, collectif faible, méconnaissance du jeu FIBA

Celle que Team USA n'a jamais eue ou a perdu dès le premier match, écartelée par Porto Rico pour son entrée dans le tournoi (73-92). En 40 minutes, la modeste nation caribéenne étalait au soleil le loqueteux collectif américain. Deux ans après un Mondial historique (défaites contre l'Argentine en poules du 2e tour, la Yougoslavie en quarts de finale puis l'Espagne en match de classement), la terre tremblait à nouveau. Le temps n'était plus à la génuflexion et aux photos avec Michael Jordan, Magic Johnson ou Larry Bird, comme à Barcelone en 1992. L'autre monde désormais faisait front. *« Huit ans plus tôt, on aurait tous essayé de prendre une photo avec eux. Et là, on les bat de 20 points »,* s'étonnait presque le pivot portoricain, José Ortiz.

L'énorme déception des Américains (de gauche à droite, Richard Jefferson, Lamar Odom, Tim Duncan, Amar'e Stoudemire et Shawn Marion) à la réception d'une médaille de bronze à laquelle ils ne s'attendaient pas. Le label « Dream Team » a perdu de sa superbe à Athènes après trois défaites en huit matches.

Dès le premier jour, la lumière est faite sur les faiblesses collectives et le manque flagrant de connaissance du jeu FIBA. Avec une moyenne d'âge de 23,8 ans, l'équipe américaine est la plus jeune jamais envoyée sur un tournoi olympique depuis l'apparition des joueurs NBA. Sur les sorties d'écran, la défense est vite perdue, et l'attaque de zone est désastreuse.

Le reste du monde a bien senti que c'était jouable. La Lituanie met un deuxième coup d'épée dans la cuirasse qui commence à saigner (90-94). C'est le génial Sarunas Jasikevicius (28 points, 7/12 à 3 points) qui vient souiller la bannière étiolée. Ironie de l'histoire, la NBA ne s'est jamais intéressée à son cas. À la sortie, le meneur balte lâche cette phrase, d'un ton sardonique : *« S'ils ne veulent pas de moi, c'est que je ne dois pas être assez bon pour eux. »*

> **"On a vécu ces JO avec le goût de la revanche dans la bouche"**
> LUIS SCOLA, JOUEUR ARGENTIN

Les Américains sont sur un fil. Face à l'Espagne en quarts de finale, Team USA s'en sort à la force du poignet (102-94), avec un 12/22 derrière l'arc à 3 points, sauvé des eaux ce jour-là par Marbury (31 points dont 6/9 à longue distance), qui n'avait inscrit que deux paniers primés sur seize tentatives avant ce match ! Mais le couperet allait tomber en demi-finales, face à l'Argentine (81-89). Une Albiceleste qui avait déjà le plan, qui avait écrit l'histoire deux ans plus tôt, devenant la première équipe à vaincre les États-Unis *made in NBA*. Une équipe sud-américaine vibrante, vivante, dont le jeu de passes est une ode faite à ce sport et qui est portée par un arrière divin, Manu Ginobili. Une équipe argentine blessée et revancharde, après qu'on lui a volé le titre mondial à Indianapolis pour une faute évidente et non sifflée sur Andrés Nocioni en finale contre la Yougoslavie (77-84 a.p.), sur le ballon de la gagne.

Avant d'affronter les Américains, les Argentins sont persuadés qu'ils peuvent le faire encore. *« On savait comment les jouer. Cette équipe américaine, c'était comme un boxeur qui peut te tuer car il a tous les coups, mais tu ne le laisses pas en mettre un seul. Alors, il commence à se fatiguer et à se frustrer »,* raconte Gabriel Fernandez. Pour la troisième fois dans un tournoi olympique, les Américains sont au tapis. Le séisme est monumental. Sur les quatorze JO précédents, le basket américain masculin n'avait perdu que… deux matches. La faille est ouverte. Elle le restera pour toujours. Au Mondial 2006, Team USA ne la comblera pas (3e, défaite en demies contre la Grèce), même s'il n'a plus laissé échapper un titre olympique depuis.

En revanche, 2004 appartient à l'Argentine, facile vainqueure de l'Italie en finale (84-69). Un 28 août pour l'éternité. Un jour de gloire pour le pays. L'après-midi, l'équipe de foot de Marcelo Bielsa, Gabi Heinze, Carlos Tevez montait aux cintres olympiques. Le soir, c'est Ruben Magnano et ses hommes, Manu Ginobili, Luis Scola, Andrés Nocioni qui rejoignaient les saints et nettoyaient la plaie collée au cœur depuis deux ans. *« On a vécu ces JO avec le goût de la revanche dans la bouche. On nous a donné ce que l'on aurait dû recevoir il y a deux ans : la place de numéro 1 »,* clamait Scola, héros de la finale (25 points, 11 rebonds), tandis qu'en zone mixte, les radio-reporters argentins pleuraient au micro.

2000



SYDNEY


Jean-Louis Fel/L'Équipe

Un acte symbolique

Debout face à une cascade, la torche olympique dans la main droite, Cathy Freeman s'apprête à donner le coup d'envoi des JO de Sydney. L'athlète australienne spécialiste du 400 m, et Aborigène, a été choisie par le gouvernement australien, désireux de réconcilier les Aborigènes avec les descendants de l'émigration européenne, pour allumer la flamme ce 15 septembre 2000.
Et la championne à la combinaison mythique va tout gagner : le titre olympique et la reconnaissance, au moins le temps des Jeux, pour des communautés souvent oubliées et au nom desquelles elle continue aujourd'hui de livrer combat.



Jean-Louis Fel/*L'Équipe*

2000 SYDNEY

Le blues du bout du monde

Les Jeux Olympiques de Sydney, qui se sont déroulés du 15 septembre au 1er octobre 2000, sont considérés comme les meilleurs de l'histoire en terme d'ambiance. Ils ont profondément marqué ceux qui les ont vécus.

JEAN-CHRISTOPHE COLLIN



Ezra Shaw/ALLSPORT/Getty Images

Danielle Woodhouse, Bronwyn Mayer, Taryn Woods, Debbie Watson et Liz Weekes (de g. à d.), médaillées d'or avec l'Australie en water-polo, fêtent la victoire en discothèque dans le quartier de Darling Harbour à Sydney.

On appelle ça le «blues des Jeux». C'est une forme de dépression que vivent les personnes de retour des Jeux Olympiques. Cela concerne les athlètes, les entraîneurs, les spectateurs, les journalistes qui, une fois la cérémonie de clôture achevée, la flamme éteinte, se retrouvent dans une forme de vide. Ce phénomène a particulièrement été constaté par des psychologues après les JO de Sydney, en 2000. Au moment du départ, à l'aéroport international, le comité d'organisation avait envoyé là-bas plusieurs musiciens qui jouaient en guise d'adieux aux visiteurs la chanson *Waltzing Matilda*, l'hymne de ces Jeux de Sydney. Ce chant du départ fermait une parenthèse enchantée, douce tant ces Jeux la tête en bas ont laissé un formidable souvenir aux participants en terme d'ambiance.

«Au moment du départ, j'ai en effet ressenti de la mélancolie, confie Frédéric Weis, vice-champion olympique de basket (75-85 face aux États-Unis en finale). *Tout ça prenait fin. Avec l'équipe de France, on avait gardé notre médaille autour du cou à l'aéroport, on sonnait dans les portiques de sécurité mais les policiers nous ont laissé passer. Les gens étaient vraiment sympas, il y avait une atmosphère, quelque chose de particulier dans l'air... J'avais, en partant, le chapeau de* Crocodile Dundee, *je l'ai gardé. Je suis tombé dessus l'autre jour à la maison... Il représente quelque chose, des souvenirs de ce moment. Je le garderai toujours.»* Pour beaucoup, ces Jeux de Sydney constituent les meilleurs Jeux de l'ère moderne. *«Ce sont en effet les meilleurs Jeux que j'ai vécus»*, confirme Brice Guyart, qui pourtant a été consacré champion olympique de fleuret en individuel quatre ans plus tard à Athènes après avoir conquis le titre par équipes à Sydney.

> **“On a été accueillis comme des héros dès notre arrivée alors qu'on n'avait encore rien fait ”**
> BRICE GUYART, ESCRIMEUR

Ils avaient toutefois commencé par un psychodrame : le départ précipité et surréaliste de Marie-José Pérec. La sprinteuse était dans le même hôtel que la délégation de *L'Équipe*, en plein Darling Harbour, baie magnifique au cœur de Sydney. Ce n'était certes pas le lieu idéal pour passer inaperçue et préparer un 4e titre olympique... C'est en effet devenu le cœur battant des Jeux. Une fois le regret consommé du départ de la *«poule mouillée»*, comme l'avaient honteusement qualifiée les médias australiens – la seule fausse note de la quinzaine –, les Jeux ont débuté avec une cérémonie d'ouverture qui n'a pas forcément marqué l'histoire, comme Londres en 2012, mais avec de beaux tableaux, le symbole des deux Corées qui défilent ensemble et, surtout, une atmosphère joyeuse, légère, bon enfant qui n'allait cesser d'être le fil rouge de cette quinzaine olympique. Et conclue par certainement le plus émouvant allumage de la flamme avec celui de Muhammad Ali quatre ans auparavant. C'est en effet Cathy Freeman, petite fille d'une *stolen children*, ces enfants enlevés aux familles aborigènes, la mauvaise conscience de l'Australie, qui, ce jour-là, était l'icône de tout un peuple...

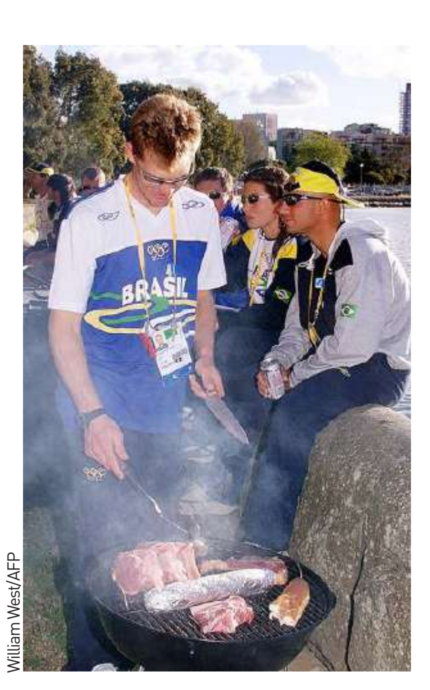
Puis vinrent les compétitions, bien organisées, avec simplicité, des transports efficaces. Avec des scénarios de dingue comme celui du 10 000 m, certainement l'une des plus belles courses de l'histoire de l'athlétisme entre les rivaux Haile Gebreselassie l'Éthiopien et Paul Tergat le Kényan... Il y eut, bien entendu, la victoire de Freeman sur 400 m, les exploits de Thorpe dans l'eau bleue du sublime Aquatic Center (3 médailles d'or, 2 d'argent), mais l'histoire se souviendra surtout du 1'52''72 au 100 m nage libre réalisé devant des tribunes debout et enflammées par le Guinéen Éric Moussambani, comme du 5e titre d'affilée de Steve Redgrave en aviron et du titre olympique du Cameroun en football (2-2, 5-3 aux t.a.b. contre l'Espagne en finale).

Darling Harbour, au centre de tout

L'atmosphère dans les stades était formidable dans ce pays de sportifs. *«On a battu les Australiens en demi-finales* (76-52), rappelle Weis, *et jamais ils ne nous ont hués, ils sont restés très sport. Et toute la compétition était comme ça, dans un super état d'esprit, même la finale contre les Américains.» «On a été accueillis comme des héros dès notre arrivée alors qu'on n'avait encore rien fait,* se souvient Guyart. *Les volontaires étaient hyper chaleureux. Cela tient aussi à ce que l'Australie est un pays continent avec tout ce mélange, cette ouverture.»* Un état d'esprit que l'on retrouvait au village où régnait, selon les témoins, une ambiance fraternelle. *«C'est vrai, il y avait, dans la délégation française, une super ambiance,* assure l'ancien pivot des Bleus, *on s'entendait bien. J'ai gardé des liens nés durant ces journées avec David Douillet, Brahim Asloum... Et puis aussi avec les autres délégations, on se retrouvait à la cantine, où venaient déjeuner, en plus des athlètes, des anciennes gloires du sport. C'est comme ça que je me suis retrouvé à manger en face de Muhammad Ali.»*

Cette ambiance chaleureuse persistait à la sortie des stades et baignait ensuite la ville d'une vraie convivialité. Beaucoup de dingues de sport avaient économisé longtemps pour aller vivre les Jeux dans ce lointain pays et chaque soir, ces vrais amateurs de sport mêlés aux athlètes et au public australien très sportif se retrouvaient dans ce qu'on appelle les «ambassades», en fait des lieux privatisés par les délégations des différents pays et qui, le soir, devenaient des bars, des discothèques géante où il n'y avait plus d'Allemands, d'Américains ou d'Argentins, mais toute la jeunesse du monde entrelacée... Toutes ces ambassades se situaient sur Darling Harbour, là où Pérec cherchait la quiétude... *«J'ai encore en moi cette ferveur qu'il y avait sur place,* raconte Guyart. *C'était devenu le lieu de convergence et donc de célébration des médailles... Et avec une médaille autour du cou, tu vois le monde différemment et le monde aussi te voit différemment.»* La Fédération française d'escrime avait eu la bonne idée de louer un grand appartement pour tous ses remplaçants au centre-ville : le lieu est devenu un centre d'accueil pour l'ensemble de l'escrime française et bien au-delà...

Les Français, d'une manière générale, avaient en plus établi de manière informelle leur quartier général nocturne dans un restaurant – La Toque – qui avait vite compris l'opportunité de faire exploser ses plages horaires. Dès lors, supporters, athlètes, journalistes, de retour des épreuves, se retrouvaient pour dîner avant que le lieu ne se transforme en discothèque... Bien mieux qu'un club France. De sorte que, durant trois semaines, le soleil ne s'est jamais vraiment couché sur Sydney. Les visiteurs comme les athlètes, en fin d'épreuves, se retrouvaient pour déjeuner sur le marché au poisson où se formaient d'immenses tablées de toutes les nationalités. Il a toutefois bien fallu rentrer de Sydney après la clôture des Jeux, le 1er octobre. Mais assurément, ceux qui ont vécu ces trois merveilleuses semaines ont laissé un petit bout de leur âme là-bas, sur les quais de Darling Harbour.



William West/AFP

Petite pause barbecue pour des membres de l'équipe de voile brésilienne dans le port de Sydney.

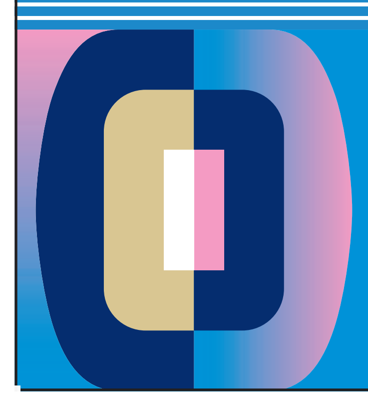
Lille Métropole vous accueille pour vivre les 52 matchs de basketball et de handball et soutenir les plus grands sportifs !

VIVEZ L'EXPÉRIENCE DES JEUX OLYMPIQUES !

DU 27 JUILLET AU 11 AOÛT

















1996



ATLANTA

La « Guêpe » pique deux fois

L'introduction de l'épée femmes aux Jeux Olympiques est une totale réussite pour les Bleues, emmenées par Laura Flessel, médaillée de bronze aux Mondiaux l'année précédant les Jeux d'Atlanta. Avant la conquête du titre par équipes, avec Valérie Barlois (2e mondiale) et Sophie Moressée-Pichot, en battant les Italiennes en finale, Laura Flessel (3e mondiale) devient la première championne olympique de la discipline. En finale, « la Guêpe », surnommée ainsi en raison de sa spéciale, qui consiste à toucher l'adversaire au pied, domine Barlois (15-12). Laura Flessel décrochera deux autres médailles olympiques individuelles, le bronze en 2000 et l'argent en 2004, sera championne du monde en 1998 et 1999 et championne d'Europe en 2007.



Michel Deschamps/L'Équipe

1996 ATLANTA

MARIE-JOSÉ PÉREC : « Je pensais : c'est bon, lâche-moi la grappe ! »

La triple championne olympique (1992, 1996) reconnaît qu'elle n'a pas toujours été facile à coacher. Ses sensations lui semblaient plus importantes que les consignes de ses entraîneurs.


Pierre Lablatinière/L'Équipe

En mai 1988, à Paris, avec François Pépin, « le premier coach qui a compris comment je fonctionnais », avoue Marie-José Pérec.


Pierre Lablatinière/L'Équipe

En avril 1992, à Hyères, avec Jacques Piasenta, dont la consigne d'échauffement avant la finale du 400 m des JO de Barcelone avait « fait chier » la championne du monde.


Patrick Boutroux/L'Équipe

En mai 1994, à Los Angeles, avec John Smith, dont « l'énergie, la personnalité » ont impressionné celle qui sera double championne olympique 1996 (400 m, 200 m) avec lui.

SA VIE D'EX

En cette année olympique, Marie-José Pérec est de toutes les festivités et reçoit tous les honneurs. Le 22 mars dernier, elle a inauguré la nouvelle piste du stade d'athlétisme de l'Insep de Paris qui porte désormais son nom. La veille, sa main innocente participait au tirage au sort des tournois olympiques de football. Le 7 juin, elle embarquera à bord du trimaran Ultim « Banque-Populaire XI », barré par Armel Le Cléach, pour traverser l'Atlantique et amener la flamme, chez elle, en Guadeloupe. Durant les Jeux, « la Gazelle » sera consultante pour « Le Parisien » et devrait intervenir pour d'autres médias et sponsors. Mais son plus grand rêve serait d'allumer la vasque olympique, lors de la cérémonie d'ouverture du 26 juillet. Elle est ouvertement candidate et l'a même signifié en personne au président de la République, Emmanuel Macron, lorsqu'il a présenté ses vœux au monde sportif, le 23 janvier dernier. *« Allumer la vasque, ce serait comme gagner cette quatrième médaille d'or que je n'ai pas eue à Sydney »,* sourit la Championne des championnes de *L'Équipe* 1992 et 1996. Au vu de son extraordinaire palmarès et de son histoire romanesque avec les Jeux, on ne voit effectivement pas quelle autre sportive ou sportif français pourrait lui disputer un tel honneur.

J.-Ph. L.

JEAN-PHILIPPE LECLAIRE

« L'adversaire la plus forte que vous avez affrontée ?
Moi-même ! J'ai toujours eu peur de me prendre les pieds dans le tapis, de me tirer une balle dans le pied, que ma chaussure explose ou que mon lacet se défasse… Mais je savais que si tout se déroulait comme il faut, personne ne pouvait me battre.

Même Cathy Freeman, en finale des Jeux de Sydney 2000, vous l'auriez battue ?
Les gens vont dire : pourquoi elle parle ? Elle n'avait qu'à être au départ ! (1) Mais dès que j'étais au départ d'une course, les autres filles ne couraient pas pareil. Déjà, quand Jearl Miles remporte le 400 m des Mondiaux 1993 parce que je cours le 200 m, sa perf est nulle *(49''82)*. Le chrono de Cathy Freeman en finale des Jeux de Sydney *(49''11)*, c'est nul aussi. Je parle juste de sa performance sportive, parce qu'évidemment, tout ce qu'il y avait autour, c'était extraordinaire. Sur le moment, j'étais au fond du trou, mais aujourd'hui, je suis contente pour Cathy. C'était le sens de l'histoire, car elle défendait une vraie belle cause, celle de son peuple, les Aborigènes. Aux Jeux du Commonwealth *(en 1994, à Victoria, au Canada)*, quand elle fait son tour d'honneur avec les drapeaux australien et aborigène, c'est déjà fort, mais là, de gagner les Jeux, chez elle, en Australie, c'est décuplé.

Sydney constitue évidemment votre plus grand regret ?
Oui, car je ne me suis pas préparée psychologiquement, alors j'ai pris un mur. C'était un manque d'analyse, de recul, de ce qui m'attendait. Je n'ai pas réalisé que le 400 m serait "la" course des Jeux. Sur les autres grands rendez-vous, j'avais déjà peur avant, car je ne m'accordais pas le droit de perdre, mais ça finissait par passer. Pas à Sydney. Dès mon arrivée à l'aéroport, mes angoisses sont revenues d'un coup. Je ne comprenais pas pourquoi il y avait autant de journalistes. C'est pour ça que j'ai eu cette réaction *(exaspérée, elle avait repoussé les caméras)*. Alors, oui, si c'était à refaire, je débarquerais à l'aéroport de Sydney avec un grand sourire, mais est-ce que c'est vraiment moi, sourire comme ça à des journalistes !

Sydney, c'est là aussi où vous vous êtes sentie la plus seule ?
Oui, mais pas dans l'avion du retour vers la France, car tout le monde nous regardait… Anthuan (*Maybank, son compagnon américain de l'époque*) et moi, on était en première classe, au premier rang, et les autres passagers passaient devant nous, en ouvrant des yeux grands comme ça… C'était surtout de la curiosité. Même après, à Paris, dans la rue, jamais personne ne m'a parlé méchamment, alors que dans les médias, c'était comme si j'avais tué quelqu'un. J'ai ensuite disparu quelques semaines, à l'étranger, et on m'a dit que des journalistes avaient appelé Interpol pour savoir où j'étais. Il y avait eu tellement de fausses histoires, comme quoi, par exemple, j'étais allée dans une maison de repos, ce qui était complètement faux. Je me demandais : mais qu'est-ce qu'ils me veulent ? Pourquoi ils racontent toutes ces fausses histoires ? Certains proches me répondaient : "Si tu avais raconté ta version, tu n'en serais pas là." Et ils avaient raison. Quand tu ne parles pas, tu laisses la place à ceux qui racontent n'importe quoi.



Alain De Martignac/L'Équipe

À l'époque, votre marionnette des "Guignols de l'info" répétait en boucle qu'elle avait peur des "Chinois du FBI"…
Encore aujourd'hui, mon beau-frère me chambre avec les Chinois du FBI *(rires)* ! Mais à l'époque, je ne rigolais pas. Je m'étais plaint auprès de ma grand-mère : "Tu as vu comment ils se moquent de moi !" Elle me disait : "Mais tu n'as rien compris, s'ils parlent de toi, c'est parce que tu fais partie du paysage, que tu es importante, alors tu devrais être contente !"

L'entraîneur qui vous a le plus marqué ?
John Smith. C'est vraiment un coach qui sait s'adapter à chaque athlète. Avec moi, il n'avait même pas besoin de beaucoup parler, juste des petites phrases toutes banales, mais dites avec son énergie, sa personnalité, j'y croyais vraiment. C'est un don de savoir amener les champions jusqu'au moment de la compétition. Avant la finale du 200 m, aux JO d'Atlanta *(1996)*, je vois les autres filles réaliser des séries de départs incroyables à l'échauffement. Je dis à John : "T'as vu leurs départs là, mais après 100 m, je vais être dernière !" Et il me répond : "Et tu seras encore dernière aux 120 m, mais sur la ligne d'arrivée, tu seras première." Il m'a juste mis en face de la réalité : j'étais une coureuse de 400 m et c'est en fin de course que j'allais faire la

▶▶

> "Dès mon arrivée à l'aéroport, mes angoisses sont revenues (…) Alors, oui, si c'était à refaire, je débarquerais à l'aéroport de Sydney avec un grand sourire"



Roslan Rahman/AFP

En 2000, la Française craque et fuit Sydney avant le début des épreuves avec son compagnon, l'athlète américain Anthuan Maybank (ici à l'aéroport de Singapour).

La championne a inauguré une piste à son nom à l'Institut national du sport, de l'expertise et de la performance (Insep) à Paris le 22 mars (ci-dessous).



Franck Faugère/*L'Équipe*

En 1996 aux Jeux d'Atlanta, Marie-José Pérec (ici devant Cathy Freeman et Pauline Davis) devient la première coureuse à remporter le 400 m à deux reprises (elle avait déjà été sacrée sur le 400 m en 1992 à Barcelone).

> **"À Rostock, quand on allait au marché, tout le monde se retournait sur notre passage, car des comme nous, il n'y en avait pas beaucoup"**

▶▶ différence. Du coup, quand à mi-course j'étais mal classée, mais pas dernière, non seulement je n'ai pas paniqué, mais ça m'a donné une confiance incroyable, et j'ai gagné.

Le moment où vous vous êtes sentie la plus forte ?

À Atlanta, mais sur 400 m. Pour une fois, j'étais sereine avant la course. Je me sentais imbattable. C'est difficile d'expliquer ce sentiment, seuls ceux qui ont gagné comme ça peuvent comprendre, mais j'avais presque l'impression d'être une déesse, de survoler l'événement.

La fois où vous vous êtes sentie la plus bête ?

Il y en a eu tellement *(sourire)* ! Une fois, j'étais chez moi, avec un groupe d'amis, je me suis plus qu'énervée, j'ai donné un coup de pied dans je ne sais plus quoi, et je me suis cassé l'orteil. Alors que la saison venait de commencer ! (2)

La plus grosse dispute à laquelle vous avez assisté ou participé ?

On était en stage à Toulon avec le groupe de Jacques Piasenta. On faisait la sieste avant l'entraînement de fin de journée. Philippe Tourret *(trois fois champion de France du 110 m haies)* écoutait sa musique à fond. Je suis allée lui demander de baisser et il l'a mise encore plus fort. Du coup, j'ai pris un seau d'eau et je l'ai versé dans son lit. Il voulait me tuer ! Heureusement, dans le groupe, il y avait un grand coureur de 400 m martiniquais, Rodolphe Rosillette. Il s'est interposé en disant : "Personne ne se bat ici !" Je me cachais derrière lui et je continuais de narguer Philippe Tourret. "Pia" a organisé une réunion, et il m'a regardé droit dans les yeux : "Toi, tu prends tes affaires et tu vas à l'hôtel !"

La consigne d'entraîneur que vous n'avez jamais comprise ?

Je les comprenais toutes, mais je ne les respectais pas forcément *(sourire)* ! J'ai toujours considéré que mon feeling et les sensations étaient plus importants que les consignes. Avant la finale de Barcelone *(400 m, en 1992)*, Pia m'a demandé de faire l'échauffement que faisait Marita Koch à son sommet. Ça devait le rassurer de se dire que j'allais m'échauffer comme la recordwoman du monde *(en 47''60, depuis octobre 1985)*. Mais moi, je n'avais pas envie de ça. Je me sentais un peu usée. Et dans ma tête, je pensais : c'est bon, lâche-moi la grappe ! Je sais ce que j'ai à faire ! Je ne pouvais rien dire, parce que je ne voulais pas créer de problème à ce moment-là, je n'en avais pas l'énergie, mais ça me faisait chier.

Votre plus grande peur ?

À part Sydney, c'est la fois où Anthuan et moi on s'est fait courser par des skinheads, à Rostock *(Allemagne)*. Wolfgang Meier *(l'entraîneur allemand de Pérec avant les JO de Sydney)* et Marita Koch étaient partis assister à un salon de l'équipement de sport pour leur magasin. Ils nous avaient demandé de faire notre séance d'entraînement le matin, on ne les a pas écoutés, et on y est allés en début d'après-midi. Il y avait un match de football du club local, le Hansa Rostock. Au milieu de notre entraînement, on a vu arriver toute une bande de skinheads avec des barres de fer, on a pris nos affaires et on a tracé ! Rostock, c'était vraiment une drôle d'expérience. Déjà, avant de partir là-bas, on avait acheté le guide *Lonely Planet*, qui racontait qu'en ex-Allemagne de l'Est il y avait beaucoup d'attaques contre les étrangers, notamment les Turcs. À Rostock, quand on allait au marché, tout le monde se retournait sur notre passage, car des comme nous, il n'y en avait pas beaucoup… Ce n'était pas forcément raciste, agressif, disons qu'ils étaient surpris de nous voir.

Le moment qui a changé votre vie ?

Quand je suis arrivée en métropole pour la première fois *(en 1985)*, je n'étais pas en sport-études, et je me suis retrouvée dans le groupe de Fernand Urtebise, à l'Insep, sans trop savoir pourquoi. C'était un très gros groupe d'entraînement, avec Florence Colle, Laurence Elloy, Marie-Christine Cazier, Jean-Charles Trouabal, Daniel Sangouma, Amadou Dia Ba et d'autres encore. Et on était juste deux petites jeunes, Valérie Rome, une spécialiste de 100 m qui venait de Strasbourg, et moi. On était censées faire les mêmes séances que les grands, mais personne ne s'occupait vraiment de nous. On était à la fois dans le groupe et à côté. Au bout d'un mois, Valérie est rentrée à Strasbourg. Je suis restée toute seule un mois et demi, et puis j'ai arrêté à mon tour. Et comme je n'allais plus en cours non plus, je me suis fait virer de l'Insep. J'avais arrêté l'athlé depuis huit mois, quand mon petit copain de l'époque, qui faisait du triple saut, m'a emmenée aux soirées de Saint-Maur *(Val-de-Marne)*, des meetings d'athlétisme disputés dans une ambiance plutôt sympa. Et là, je tombe sur François Pépin. Il avait vu mon potentiel, et il a commencé à me dire : "Ce n'est pas possible que tu arrêtes comme ça. Écoute, tu viens t'entraîner trois fois par semaine avec mon groupe, les jours que tu veux. En début, milieu, fin de semaine, tu te démerdes, mais tu viens trois fois." Il a été le premier coach qui a compris comment je fonctionnais, qu'il ne fallait pas m'imposer les choses, mais toujours me laisser le choix. J'ai revu récemment François, et je lui ai dit : "C'est toi qui m'as sauvée !" Il s'est mis à rire, mais il avait les larmes aux yeux. Et quand il y a eu l'inauguration du nouveau stade de l'Insep qui porte mon nom, je l'ai répété devant tout le monde. Les Mondiaux, les Jeux, toute cette histoire n'aurait pas eu lieu si je n'avais pas rencontré François Pépin. À l'Insep, même s'il n'était pas là, j'avais aussi prévu d'évoquer Jacques Piasenta, mais avec l'émotion, j'ai oublié. Alors, je profite de cette interview pour le remercier. Car après François, c'est Pia qui m'a mise sur les rails, vers le succès. Et croyez-moi, ce n'était pas toujours facile de m'entraîner *(rires)* ! »

(1) Le 20 septembre 2000, Marie-José Pérec fuit les JO de Sydney et renonce à disputer le 400 m, qui sera remporté par l'Australienne Cathy Freeman. La Française affirme qu'un homme avait tenté de pénétrer dans sa chambre d'hôtel.
(2) Elle avait dû respecter cinq semaines de repos et n'avait effectué sa rentrée 1994 que début août, à Monaco (en 49''95). « Sur sa blessure, Marie-José Pérec reste évasive », écrivait « L'Équipe ».

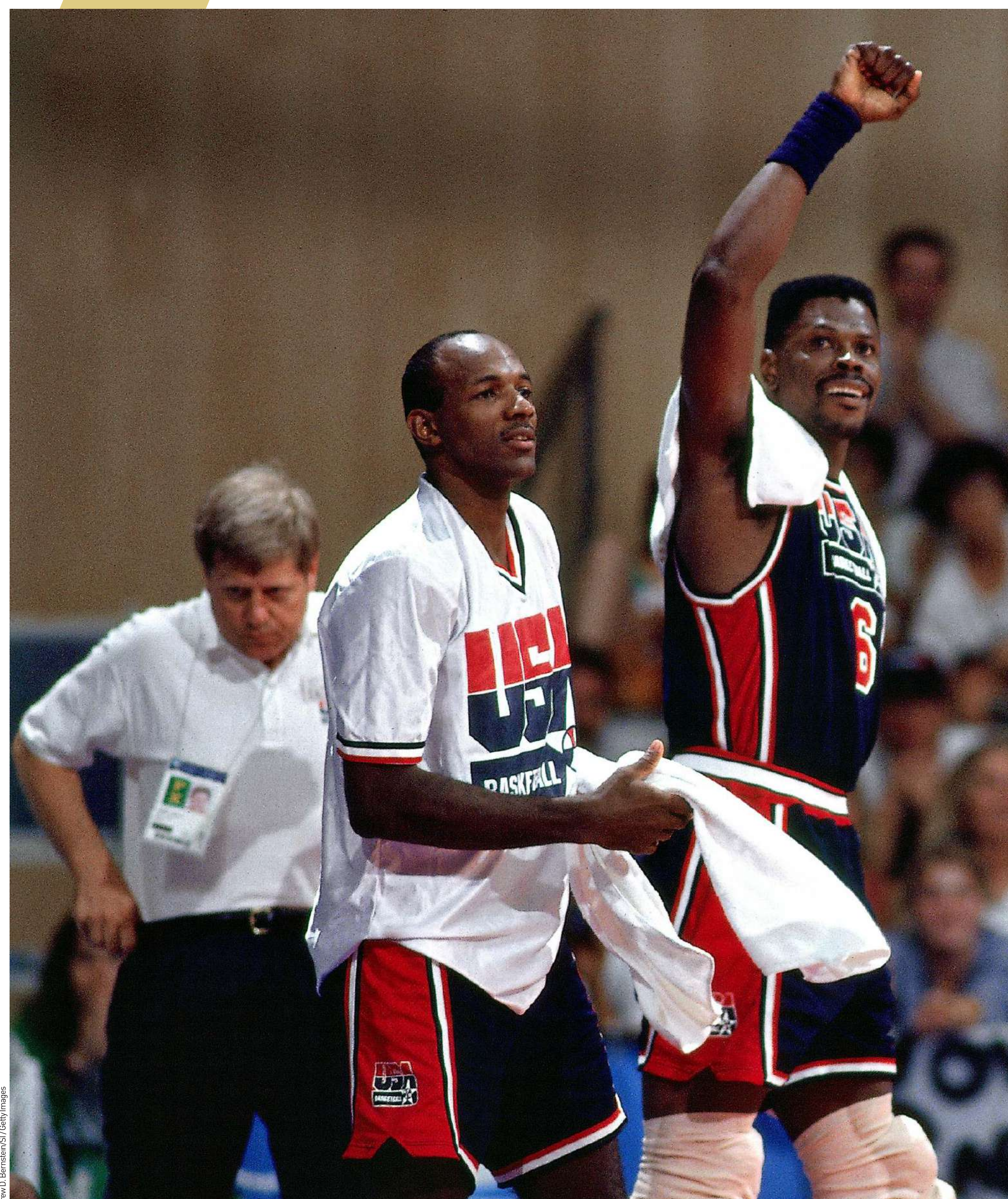
EN BREF

55 ANS
Ancienne athlète (100 m, 200 m, 400 m, 400 m haies).

Palmarès : triple championne olympique (400 m, 1992 et 1996 ; 200 m, 1996) ; double championne du monde (400 m, 1991, 1995) ; triple championne d'Europe (200 m en salle, 1989 ; 400 m et relais 4 x 400 m, 1994.

Records. – 400 m : 48''25 (RF, 1996) ; 200 m : 21''99 (RF, 1993) ; 400 m haies : 53''21 (RF, 1995).

1992 BARCELONE



Andrew D. Bernstein/SI/Getty Images

1992



BARCELONE

Intouchable Dream Team

Les Américains ont perdu le titre olympique en 1988 (demi-finalistes face aux Soviétiques) et il n'est pas question de subir un nouvel affront. Forts de l'autorisation obtenue en 1989 auprès du CIO et de la NBA, les États-Unis alignent à Barcelone les pros de la Ligue nord-américaine, alors qu'ils étaient représentés jusqu'alors par des universitaires (un seul, Christian Laettner, fera partie de l'équipe de 1992). Pour cette première, la NBA frappe (très) fort et sélectionne le gratin autour de Chuck Daly, le coach de Detroit. Résultat, 8 victoires (écart moyen de 44 points) en autant de matches et un engouement incroyable autour de cette équipe de rêve. Ici, après la finale remportée contre les Croates (117-85), Clyde Drexler, Patrick Ewing, Magic Johnson et Michael Jordan (de gauche à droite) saluent une foule conquise.

1992 BARCELONE



Gardent : « Tu n'es pas médaillé olympique en buvant des bières »

Philippe Gardent, l'ancien pivot emblématique des « Barjots », revisite avec plaisir l'épopée qui a mené à la première médaille du handball français, en bronze, aux JO 1992 à Barcelone.

Étienne Garnier/L'Équipe

DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE
ANOUK CORGE

AIX-EN-PROVENCE (BOUCHES-DU-RHÔNE) – C'est dans son bureau d'entraîneur du PAUC dans l'Arena aixoise que Philippe Gardent (60 ans) a pris le temps de se replonger dans l'épopée des JO 1992 à Barcelone où, avec ses potes, ils ont décroché la première médaille du hand français, pour le baptême olympique : le bronze qui leur a valu le premier surnom, les « Bronzés », devenus les « Barjots » avec l'argent planétaire, en 1993 en Suède. Le désormais légendaire sobriquet est né d'un entretien dans *L'Équipe* de l'ancien pivot, qui expliquait la mécanique de ce groupe hors norme : capable de toutes les folies sur mais aussi hors terrain. Comme l'ancien capitaine le rappelle ici, 32 ans après le bronze originel, ces résultats ont aussi été le fruit d'un travail acharné, sous l'impulsion de Daniel Costantini, l'intraitable sélectionneur (1985-2001), qui a sorti ce sport du patronage. Cela a mené, en 1995 en Islande, à offrir le premier titre mondial d'un sport collectif français. Pour Gardent, cette consécration est pourtant devancée sur la pile de ses meilleurs souvenirs de joueur par l'épopée barcelonaise.



C'est fait ! Le 8 août 1992, Philippe Gardent et les Bleus viennent de battre les Islandais (24-20) et s'emparent de la médaille de bronze, la première d'une longue série de récompenses pour le hand français.

Patrick Boutroux/*L'Équipe*

« Si on vous dit Barcelone 1992, qu'est-ce qui vous revient ?
Grandiose. Faire les JO pour la première fois pour le hand français. Quand j'ai mis mon sac dans le car à Banyuls (*Pyrénées-Orientales*), après le dernier stage pour aller directement à Barcelone : je me suis dit "plus personne ne peut me l'enlever." C'est vraiment ce souvenir de jouissance incroyable. Ç'a été des Jeux magnifiques car on a eu la chance de tomber sur les derniers à taille humaine. Qui plus est avec une médaille. Individuellement, je n'ai jamais été aussi bon qu'à Barcelone. Il y avait tous les ingrédients qui font que pour moi c'est LE moment de ma carrière.
Plus que le titre mondial de 1995, le premier d'un sport collectif français ?
Il n'y a pas photo. Et je suis sûr de ne pas être le seul à penser ça. Parce que c'est les Jeux.
Ceux de la "Dream Team" de Michael Jordan. Quel souvenir gardez-vous du village olympique ?
Notre compétition commence le premier jour et se termine le dernier jour. On a eu une évolution du village incroyable : on est arrivés un peu dans nos petits souliers et au fur et à mesure, tout le village s'est polarisé sur nous.
Barcelone 1992 part aussi de France-Islande en 1990 à Prague au Mondial, où vous gagnez la qualification avec un match à 9 heures du matin…
Ça part carrément de là. C'était aussi un des moments phares. C'était quand même à deux ans des Jeux, mais c'était un plaisir immense. Qui plus est à un horaire un peu atypique. Se lever tôt, avoir joué le match *(29-23, pour la 9e place)*, être saouls à midi pour fêter ça *(rires)*…
Vous n'étiez pas saouls à cette heure ?
Non ! Même si 9 heures, parfois, c'était l'heure à laquelle on rentrait *(rires)*.
Avoir fêté ça après, tout était en décalage complet. Donc une grosse jouissance.
Les Jeux, c'était le début où on commençait à avoir une prime. Personne n'en avait parlé, tout le monde s'en foutait. À l'époque, ça devait être dans les 80 000 francs *(environ 20 500 euros)*, c'était énorme.
Qu'en avez-vous fait ?
J'ai acheté une moto. Une Super Ténéré. J'avais une vieille bécane, mes potes des jolies, j'en voulais une comme eux.
Ces deux ans entre la qualification et les JO sont aussi deux ans de travail car vous n'étiez pas que des fous furieux…
Bien évidemment. La légende a construit qu'on était des boit-sans-soif. Ce n'était pas toujours le cas même si on était festifs. On a bossé comme des tarés.

> **"Réveil musculaire dans le dojo, petit-déjeuner, 1 heure-1h30 de musculation, une heure sur la piste d'athlé, une heure de hand. On mangeait. Puis entraînement deux heures l'après-midi et le soir match entre nous. Ça durait cinq semaines"**

Si vous deviez l'expliquer ?
C'était vraiment une souffrance, voire un traumatisme pour nous les gros, surtout. Les ailiers, c'était de la rigolade pour eux. On faisait des blocs de cinq semaines. Daniel *(Costantini, le sélectionneur)* nous tuait. Une journée type c'était : entraînement à jeun le matin, réveil musculaire de trois quarts d'heure dans le dojo. Après, on allait prendre le petit-déjeuner, on faisait 1 heure-1h30 de musculation. Puis une heure sur la piste d'athlé, on enchaînait sur une heure de hand. On mangeait. Puis entraînement deux heures l'après-midi et le soir match entre nous. Ça durait cinq semaines. On faisait ça avant les Championnats du monde, avant les JO. C'était comme des commandos.
Comment teniez-vous ?
Ça nous a forgé un mental d'enfer. Parce que si tu craques, tu dégages… Avant le Mondial 1995, en stage à Lanzarote *(îles Canaries)*, c'était le même principe. Charly *(Frédéric Volle)* avait mal au dos, Daniel *(Costantini)* lui a dit "Si tu n'es pas à l'entraînement demain, tu dégages." C'était dur. On ne faisait pas que boire des bières. J'insiste beaucoup parce que tu n'es pas médaillé olympique et champion du monde en buvant des bières. Ça n'existe pas. C'est une légende.
Ça dit l'envie de cette équipe de réussir ?
Daniel avait l'intention de nous faire souffrir physiquement, et on était prêts. Pour moi, courir était un traumatisme, je ne savais pas courir, je faisais 100 kg pour 1,83 m. Donc les gros, Denis Lathoud, Gaël Monthurel, tous, on était en souffrance. Éric Quintin et tous les poids plume étaient hyper contents. Nous, on était contents en musculation. Je cauchemardais la veille en sachant qu'il y avait piste le lendemain. Et comme j'avais piste tous les jours…
Daniel Costantini s'en foutait ?
Ah oui ! Il ne savait même pas que tu cauchemardais. On ne pouvait plus monter les escaliers. Je me souviens à Istres, au Creps dans des conditions spartiates, on se tenait à la rampe pour monter des escaliers et le stage n'était pas fini.
Lors du stage final à Banyuls avant les JO, vous étiez dans un centre de vacances, ça dit bien ce qu'était le hand à l'époque…
On vivait avec notre époque, donc pour nous c'était normal. On était déjà presque contents d'être dans un centre de vacances et pas dans un Creps.
À Banyuls vous nous aviez dit "rendez-vous sur le podium à Barcelone !" Ça situait votre état d'esprit…
On avait quand même fait de sacrés bons résultats dans des tournois à l'étranger avant, on a commencé à battre des équipes qui nous étaient supérieures, chez elles. On savait qu'on était capables de faire quelque chose. On avait pris de l'assurance au point de penser qu'on pouvait battre presque tout le monde.
Et vous battez l'Espagne d'entrée (18-16), avec Laurent Munier qui intimide Alemany au village olympique avant le match…
Alemany marquait 10 buts à tout le monde. On se promène au village olympique, que l'on découvrait. J'étais avec "Lolo" (Munier), on croise Alemany. Lolo l'interpelle et lui dit "tomorrow, couic !" (comme s'il lui tranchait la gorge). Je dis à Laurent : "Mais t'es marteau !" Et il me répond : "Je vais lui casser la bouche". C'est ce qu'il s'est passé.
Ce match a été un combat de rue…
C'est véritablement le premier exploit du hand français : tu bats l'Espagne, un des favoris, chez elle. Un combat incroyable parce qu'on avait tout contre nous : public, arbitres. Pression vraiment énorme.
Ce match est décisif comptablement et ça légitimise ce que l'on pensait : pouvoir battre n'importe qui.
Après ça, vous sentez-vous invincibles ?
Après, France-CEI *(Communauté des États indépendants, qui avait brièvement succédé à l'URSS)*, Daniel *(Costantini)* fait tourner en pensant qu'on ne gagnerait pas contre les Russes et on perd d'un but *(22-23)*, avec Lolo *(Munier)* qui perd la balle, interception de Talant Dujshebaev, qui marque.
Cette défaite fait que vous ne prenez pas l'Islande mais la Suède en demi-finales…
On était véreux parce que tout marchait bien et on se dit : si Daniel n'avait pas fait tourner



EN BREF

60 ANS
Entraîneur du Pays d'Aix UC (depuis 2023).
Ex-pivot (298 sélections entre 1983 et 1995, 635 buts).

Joueur (1982-1996) :
3e des JO (1992) ;
2e du Mondial (1993) ;
champion du monde (1995) ;
1 Coupe des Coupes (1993 avec l'OM Vitrolles) ;
5 Championnats de France (avec Gagny en 1986 et 1987, Nîmes en 1991, l'OM Vitrolles en 1994 et 1996) et 3 Coupes de France (Gagny 1987, l'OM Vitrolles 1993 et 1995).
Entraîneur (depuis 1996) :
3 Championnats de France (2001 avec Chambéry, 2013 et 2015 avec le PSG) et 2 Coupes de France (2014 et 2015 avec le PSG).

L'équipe de France à Barcelone 92

Gardiens : Philippe Médard, Frédéric Perez, Jean-Luc Thiébaut.
Joueurs de champ : Philippe Debureau, Philippe Gardent, Denis Lathoud *(désigné meilleur arrière gauche de la compétition)*, Pascal Mahé, Gaël Monthurel, Laurent Munier, Thierry Perreux, Alain Portes, Éric Quintin, Jackson Richardson, Stéphane Stoecklin, Denis Tristant, Frédéric Volle.
Sélectionneur : Daniel Costantini.
Phase de groupes : Espagne, 18-16 ; Communauté des États indépendants, 22-23 ; Allemagne, 23-20 ; Roumanie, 26-20 ; Égypte, 22-19. *France 2e du groupe B avec 8 pts, derrière la CEI, 10 pts ; Dans le groupe A, qualifications de la Suède (10 pts) et de l'Islande (7 pts).*
Demi-finales : Suède, 22-25.
Match pour la 3e place : Islande, 24-20.
(La CEI a battu la Suède en finale, 22-20)

1992 BARCELONE

Patrick Boutroux/L'Équipe

on battait les Russes, on était premiers de la poule et on ne prenait pas la Suède.

Comment avez-vous vécu cette demi-finale (22-25) ?

Grosse déception mais là, je crois qu'"Aldo" *(surnom de Daniel Costantini)* avait été pas mal sur ce coup-là.

C'est là qu'il vous dit : "Un jour, vous mériterez d'être champions du monde."

Oui, voilà, c'est ça. Là, il a été bon. Cette phrase m'avait marqué. Elle m'a boostée immédiatement. Ça nous a reconcentrés sur la médaille de bronze parce qu'on voulait absolument ne pas repartir sans rien après le parcours qu'on avait fait.

> "C'est indescriptible. C'est le Graal, on n'aurait pas été plus heureux si on avait eu la médaille d'or. Pour nous, c'était pareil"

Et vous retrouvez l'Islande (24-20)...

C'est une histoire incroyable. On se qualifie pour les JO contre eux (*). On est champions du monde en 1995 en Islande. Ils les ont eus en finale aux JO à Pékin *(28-23 en 2008, premier titre olympique des Bleus)*.

Une fois la médaille de bronze gagnée, que se passe-t-il dans vos têtes ?

Ça disjoncte complet ! Avant le match, on a la pression. Avant les Jeux, on ne l'avait pas, on était des bouseux. C'est indescriptible. C'est le Graal, on n'aurait pas été plus heureux si on avait eu la médaille d'or. Pour nous, c'était pareil. Une grande fierté par rapport au groupe, vu d'où on venait. Encore plus pour Pascal *(Mahé)* et moi qui avions connu l'avant : je suis champion du Mondial C *(en 1986, 3e Division mondiale)*. Je ne sais pas si c'est inscrit dans mon palmarès *(rire)*. C'était jubilatoire. On a eu le don de faire perdurer longtemps cette jubilation.

Jolie manière de dire que vous avez fait la bringue longtemps ?

Oui. Les gens nous ont bien aidés. Car aux JO, tu es dans un microcosme. Je traînais beaucoup avec les volleyeurs à l'époque, donc j'ai enchaîné en vacances sur les tournois. C'était incroyable l'engouement en France, on ne se rendait pas compte. C'était monstrueux. On a fait durer le plaisir.

L'équipe s'était décolorée les cheveux sur la fin des JO. Le grand public découvrait votre folie douce...

Ce jaune pisseux... Je pense que ça part d'un tournoi de préparation en Hongrie, dans le bus avec Charly *(Frédéric Volle)* et le noyau dur. On s'est dit : si on fait mieux que sixièmes, on tente un truc. Et nous, quand on se tape dans la main, on le fait. Quand tu te qualifies pour la demi-finale, tu sais que tu joues au moins une médaille. On a fait ça pendant le jour de repos. Ce qu'on ignorait, c'est que ça nous a pris quatre heures chez le coiffeur *(du village)* pour avoir un jaune pisseux dégueulasse. On avait des croûtes, ça nous avait brûlé le crâne. C'était avant la

Les « Bronzés » de Barcelone 1992, cheveux rasés ou décolorés pour la plupart (Philippe Gardent est le deuxième en partant de la droite).



Patrick Boutroux/L'Équipe

Philippe Gardent au cœur de l'action face à l'Islande lors du match pour la médaille de bronze (24-20), au cours duquel il a inscrit trois buts.

demi-finale contre les Suédois qui ont cru qu'on se foutait de leur gueule.

Le coiffeur a dû vous prendre pour des cinglés ?

Quand on est sortis, tout le monde nous regardait, ça ne se faisait pas à l'époque. On était assez contents de notre connerie *(rire)*. On a gardé ça super longtemps car vous imaginez bien qu'on ne les a pas reteintés ! Après tu deviens vraiment blond décoloré... Ça fait durer le souvenir.

Comment expliquer le mariage travail-folie douce de cette équipe ?

Le fait que des personnalités assez fortes se sont retrouvées. Daniel *(Costantini)* avait réussi le tour de force de réunir les meilleurs du moment et surtout de les mettre au boulot. Parce que le hand ne travaillait pas à l'époque. L'effet de groupe aussi : il suffit qu'il y ait un ou deux tarés pour avoir les autres tarés.

> "Il n'y avait pas de mauvais mec, ce n'était pas malsain. L'entraîneur voit que le mec est capable de se mettre minable pour l'autre. J'aurais aimé avoir un groupe comme ça"

Avant Barcelone, Costantini avait fait un choix fort en écartant Gilles Derot, le demi-centre phare, pour réintégrer Denis Lathoud, écarté un temps car ingérable...

Même si ç'a été au détriment de "Bilou" *(Derot)*, qu'on aimait beaucoup, ç'a été le plus grand coup de génie de Costantini. En faisant glisser Charly *(Frédéric Volle)* en demi-centre. Gilles était le meneur de jeu, pour lui ça avait été horrible. Il ne sort pas parce qu'il démérite mais parce que Daniel fait un choix stratégique.

Comment l'équipe le vit ?

Étrangement. On était vraiment touchés pour Gilles. D'accord ou pas, on n'avait pas le choix.

Avec plus de vingt-cinq ans d'expérience d'entraîneur, quel regard portez-vous sur l'équipe de Barcelone 1992 ?

Elle est géniale. Et tarée, dans le sens où tous les matches où on était dos au mur, on les a pratiquement tous gagnés.

Ça doit être invivable pour un coach ?

Surtout pour Aldo parce qu'il ne s'est pas imprégné de nous. Ce n'est pas un reproche, ce système marchait comme ça. Il n'y avait pas de mauvais mec, ce n'était pas malsain. Il y avait des casse-couilles mais l'entraîneur, ça ne le dérange pas à partir du moment où c'est sain. L'entraîneur voit que le mec est capable de se mettre minable pour l'autre. Ce qui était le cas. La hiérarchie était assez bien faite. J'aurais aimé avoir un groupe comme ça !

Vous auriez supporté cette équipe ?

Ils m'auraient certainement agacé mais j'aurais aimé *(les entraîner)*. Parce que ces joueurs ont prouvé que tu peux aller à la guerre, même s'ils sont casse-burnes *(rire)*.

Les équipes de France, femmes et hommes, se présentent en tenantes du titre à Paris. Ça part de Barcelone 1992 ?

Oui. Forcément c'est la genèse du truc, sans genèse il n'y a rien. On ne s'approprie pas le truc, mais si la graine ne germe pas, il n'y a personne.

C'est une fierté ?

C'est plus une fierté d'avoir fait partie de cette aventure. On ne se tape pas le ventre en disant "s'ils sont champions olympiques, c'est grâce à nous." Mais c'est un honneur et un plaisir de faire partie de cette histoire. Je ne connais pas un Barjot qui n'a pas été content de ce qu'a fait l'équipe de France après nous. »

(*) L'Islande, 10e du Mondial 1990, a été repêchée à la suite des sanctions de l'ONU à l'encontre de l'ex-Yougoslavie, en proie à la guerre.





Le Timbre Officiel de Paris 2024

Dès à présent en bureau de poste et sur laposte.fr







Timbre pour vos envois jusqu'à 20 g vers l'international.

La Poste – SA au capital de 5 857 785 892 € – 356 000 000 RCS Paris – Siège social : 9, rue du Colonel Pierre Avia 75015 Paris.

1988 SÉOUL



L'Équipe

1988



SÉOUL

Ben Johnson, l'or de la triche

Ce 24 septembre 1988, le Canadien Ben Johnson (dossard 159), 3e des Jeux de Los Angeles 1984, champion et recordman du monde du 100m l'année précédente à Rome (9''83, contre 9''93 à l'Américain Calvin Smith en 1983), survole la finale olympique et établit un nouveau chrono référence sur la ligne droite, en 9''79, se permettant de chambrer à l'arrivée son grand rival, l'Américain Carl Lewis (2e, 9''92, à droite), tenant du titre olympique, mais aussi le Britannique Linford Christie (3e, 9''97, short bleu) et Calvin Smith (4e, 9''99, au centre). Trois jours plus tard, Johnson, contrôlé positif au stanozolol, un stéroïde anabolisant dérivé de la testostérone, est déchu de son titre. Lewis récupère la médaille d'or et, plus tard, le record du monde. Suspendu deux ans, Johnson fera son retour aux Mondiaux en salle de 1991 (4e du 60 m) et sera demi-finaliste du 100 m des Jeux de 1992. Contrôlé de nouveau positif en 1993, il est banni à vie par la Fédération internationale d'athlétisme.

1988 SÉOUL

Flo-Jo, météore iconique

En 1988, Florence Griffith-Joyner écrasait 100 m et 200 m à coups de performances sulfureuses indépassables. Sa retraite anticipée puis sa disparition soudaine, dix ans plus tard, la maintiennent dans un halo de mystère mais son mythe mariant muscle et glamour demeure vivace.

NICOLAS HERBELOT

À la veille de son entrée en lice sur le 200 m, le 28 septembre 1988 à Séoul, le champion olympique du triple saut 1984, Al Joyner, était très inquiet pour Florence, née Griffith, qu'il avait épousée l'année précédente et qu'il coachait depuis le début de la saison à temps plein. L'affaire Ben Johnson, tombeur de Carl Lewis sur 100 m mais déclaré positif au stanozolol (un stéroïde anabolisant), venait de déclencher une onde sismique sans précédent sur le monde olympique. Le 25, « Flo-Jo » avait déjà dû faire face aux questions des journalistes sur les raisons de son incroyable progression après sa victoire stratosphérique sur le 100 m. L'ambiance était étouffante autour de Jeux Olympiques sud-coréens, que la presse du monde entier ne tardera pas à qualifier, et ce jusqu'à ce jour, de Jeux « les plus sales », comprenez les plus dopés, de l'histoire. Dès les séries de la ligne droite, l'Américaine aux longs ongles peints entortillés avait confirmé qu'elle serait intouchable en 10''88, un chrono qu'elle n'avait jamais approché avant ce fol été 1988. Puis, en quarts de finale, elle avait mis 4 dixièmes à sa dauphine, la Jamaïquaine Juliet Cuthbert, en 10''62, nouveau record olympique qui tiendra jusqu'à Tokyo en 2021. Sixième de cette course en 11''35, la Française Laurence Bily se souvient : *« Flo-Jo, c'était un phénomène, une Wonder Woman imbattable. Je ne l'ai vue que de dos, et au loin. C'est un sentiment très bizarre. Je courais dans la même course qu'elle mais, pourtant, comme dans deux mondes différents. Il y avait le sien et celui des autres. »*

Cette impression visuelle se confirmera en finale, quand Griffith-Joyner laissa sa compatriote Evelyn Ashford, tenante du titre et ex-recordwoman du monde, à près de 3 dixièmes (10''54, trop venté pour être homologué, contre 10''83). À titre de comparaison, Usain Bolt se frappant le poitrail au sommet de sa domination, à Pékin en 2008, n'avait mis « que » 2 dixièmes aux autres, en 9''69. En fait, une seule femme fera plus forte sensation : l'Américaine Marion Jones, en 2000 à Sydney, avec 37 centièmes d'avance sur sa dauphine, la Grecque Ekaterini Thanou... mais Jones rendra son or pour dopage des années plus tard.

Elle abaisse le record du monde du 200 m à 21''56 puis 21''34

À la veille du 200 m donc, Al Joyner se préoccupait de ce qui se dirait de sa femme si elle venait à battre le record du monde. Il craignait pour sa santé mentale. Pourtant, nullement déstabilisée, Flo-Jo n'allait pas en garder sous les pointes. Dès son quart, elle améliorait son record personnel en 21''76. L'Allemande de l'Est Heike Drechsler, co-recordwoman du monde avec sa compatriote Marita Koch en 21''71, était à 6 dixièmes. En demi-finales, l'Américaine mettait une première claque au record du monde en 21''56. En finale, elle le portera à 21''34, soit 6 dixièmes gagnés en un an, quand elle avait pris l'argent aux Mondiaux de Rome (21''96 contre 21''74 à l'Allemande de l'Est Silke Gladisch). Car, il faut le rappeler, Flo-Jo n'arrivait pas de nulle part, elle qui était déjà vice-championne olympique chez elle, à Los Angeles, en 1984.

> "Les Jamaïquaines font ça proprement !"
> GRACE JACKSON, 2e DU 200 M

Sauf qu'elle n'était plus la même en cet été 1988. Sa transformation physique avait sauté aux yeux lors des Sélections américaines à Indianapolis, deux mois plus tôt, en juillet, quand elle avait réalisé un improbable et controversé record du monde du 100 m, en 10''49 par vent étrangement nul *(lire page suivante)*. La sidération avait alors été quelque peu étouffée par les conditions climatiques et les tenues de la jeune femme. Des leggings mono-jambe sous une culotte qu'elle confectionnait elle-même, parfois en dentelle, souvent flashy. Al disait qu'elle en remplissait une valise à chaque déplacement.

Outre une foulée et une musculature hors norme, Florence Griffith-Joyner avait aussi le sens du style : leggings mono-jambe, combinaison à capuche, couleurs flashies, ongles extra longs...



L'Équipe

▶▶ Mais à Séoul, dans sa tenue américaine officielle, sur la grande scène olympique, la caisse de résonance planétaire ne renvoyait plus qu'un écho monocorde. À l'arrivée du 200m, la Jamaïquaine Grace Jackson, dauphine reléguée à 4 dixièmes, lançait aux journalistes : *«Dites aux gens que les Jamaïquaines font ça proprement!»* À la question de sa métamorphose, Flo-Jo répondait de sa voix grave : *«travail dur.»* Dès décembre 1988, «King Carl» Lewis mettait les pieds dans le plat devant des étudiants de Philadelphie en affirmant qu'il tenait *«de sources fiables»* que sa compatriote prenait des stéroïdes. Un étudiant journaliste sortit l'info, Lewis fut contraint de rétropédaler. Mais il le redira sous des formes diverses, tenant dans son viseur Bob Kersee, coach de Flo-Jo jusqu'en 1988, mais aussi de sa femme Jackie Joyner-Kersee, la sœur de Al, détentrice d'un record du monde de l'heptathlon également intouchable depuis Séoul (7291 points).

De fait, ces belles-sœurs américaines ont grimpé des sommets de performances que seules les filles d'Europe de l'Est, sous dopage d'État, ont atteints dans ces années 1980, c'est-à-dire des perfs toujours pas battues trente-cinq ans après.

Dans une interview accordée à CNN il y a une douzaine d'années, Al Joyner s'exaspérait du dénigrement des perfs de sa femme cet été-là : *«D'abord, ç'a été le vent* (à Indianapolis). *Après, le dopage* (à Séoul)...!» Lui répondait : *«Je l'entraînais comme un homme!»* Et de citer pêle-mêle une muscu quotidienne intensive – Flo-Jo s'y astreignant parfois même la nuit –, un mental à toute épreuve, une hygiène de vie hors norme, une diététique en avance sur son temps...

Septième enfant d'une famille de onze, née d'un père électricien et d'une mère couturière en décembre 1959, Florence Delorez Griffith avait dû un temps arrêter ses études pour bosser dans une banque avant que Bob Kersee ne ramène la caissière sur les pistes en lui dénichant une bourse à l'université de Californie à Los Angeles (UCLA). En cet été 1988, le couple Joyner s'est émancipé du coach et a signé avec Gordon Baskin, l'agent d'Edwin Moses (champion olympique du 400m haies 1976 et 1984), qui leur promet d'énormes contrats et propose de gros cachets dès après les Sélections américaines sur les meetings d'avant-JO. Flo-Jo répond : *«On rentre à la maison pour bosser.»* Les gros deals, par millions de dollars, notamment avec des compagnies japonaises, arriveront après Séoul.

> **"Pour moi qui suis un esthète de la technique, elle était superbe à voir courir. Gainée du gros orteil sur lequel elle courait jusqu'à l'articulation de la hanche, pose de pied idéale, elle tractait jambe tendue (...) La perfection"**
> JACQUES PIASENTA, ENTRAÎNEUR FRANÇAIS

Mais plutôt que le couplet sur son abnégation, Al aurait pu insister sur la technique de sprint irréprochable de sa femme. Le célèbre coach français Jacques Piasenta l'avait filmée aux Mondiaux 1987 puis à Séoul un an plus tard. *«Elle était physiquement transformée,* se souvient-il. *On se demandait ce qu'il s'était passé. C'était une jolie femme, une athlète plutôt grande* (1,70m), *aux articulations fines mais à la musculation devenue assez masculine. Après, pour moi qui suis un esthète de la technique, j'avoue qu'elle était superbe à voir courir. J'ai publié des kinogrammes* (supports pédagogiques) *de Séoul, on n'a jamais rien vu de mieux dans le sprint féminin. Gainée du gros orteil sur lequel elle courait jusqu'à l'articulation de la hanche, pose de pied idéale avec 5 centimètres de vide sous le talon, elle tractait jambe tendue, toujours en cycle antérieur, la perfection. Chapeau!»*

Après les JO, Flo-Jo avait dit au Comité olympique américain (USOC) qu'il pouvait la contrôler autant qu'il le souhaitait. Mais en février 1989, année où doivent enfin entrer en vigueur les premiers tests inopinés hors compétition de l'histoire, elle annonce sa retraite, à 29 ans. Au grand désespoir de ses nouveaux sponsors, même si Baskin affirmait qu'elle gagnait plus d'argent en faisant des speeches qu'en gagnant des courses. La rumeur court alors que le Comité international olympique lui a soufflé d'en rester là. À la tête de la commission médicale du CIO, Alexandre de Mérode démentira, affirmant que les échantillons de Griffith-Joyner avaient été testés dans tous les sens. En 2003, l'ex-patron des contrôles de l'USOC, Wade Exum, rendra public un dossier de milliers de pages accablant, avec les noms de 114 sportifs américains contrôlés positif mais couverts sur quinze ans. Parmi eux, Carl Lewis à l'été 1988... mais pas Flo-Jo, pourtant contrôlée six fois cet été-là. L'étoile filante s'était déjà alors prématurément éteinte, pile dix ans après Séoul, dans son sommeil, d'une crise d'épilepsie liée à une malformation congénitale. C'est Al qui la découvrit inerte, alors qu'il allait emmener leur fille à l'école, tandis que le réveil sonnait dans le vide. Mais le mythe Flo-Jo, ce surnom né à Indianapolis en cet été 1988, a largement survécu à Florence.

Parce que Florence Griffith-Joyner avait plus d'un temps d'avance sur son époque. Sportive noire, elle avait réussi en quelques semaines à empocher des sommes alors astronomiques quand toutes ses devancières avaient échoué à monétiser leurs exploits. Elle avait aussi été une pionnière dans la synthèse du muscle et de la féminité, une revendication toujours contemporaine parmi les sportives. Il faut revisionner Flo-Jo dans ses œuvres athlétiques, combinaison de grâce et de puissance pour s'en convaincre.

Évidemment, son glamour n'est pas pour rien dans l'entretien de sa légende. Serena Williams a revendiqué s'être inspirée de cette icône sportive de sa jeunesse. Beyoncé aussi, preuve de sa place dans la pop culture. Et aujourd'hui, Sha'Carri Richardson (24 ans), la nouvelle bombe du sprint américain, championne du monde du 100m (10''65) et 3e du 200m l'an passé à Budapest, dit avoir repris son flambeau. Elles sont très loin d'être les seules. *É*



L'Équipe



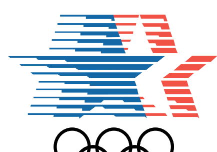
L'Équipe

Aux Jeux de Séoul, Florence Griffith-Joyner a gagné, en plus de l'argent sur 4x400m, trois médailles d'or : 100m en 10''54 (à gauche, avec le drapeau), 200m en 21''34 (photo du haut, avec à sa droite la Jamaïquaine Grace Jackson, 2e) et le 4x100m en 41''98, avec ses compatriotes Sheila Echols, Alice Brown et Evelyn Ashford (de gauche à droite, sur le podium).

Un record empoisonné

Le 16 juillet 1988 demeure l'une des dates les plus embarrassantes de l'histoire de l'athlétisme. Voilà presque trente-six ans que le sprint féminin est empoisonné par le record du monde du 100m, discipline reine, établi par Florence-Griffith Joyner dans le Michael Carroll Stadium ensoleillé et venteux d'Indianapolis, lors des Sélections US pour les JO de Séoul. Ce record était détenu par Evelyn Ashford en 10''76 depuis quatre ans. En quarts de finale, Flo-Jo l'explosait en 10''49. Les observateurs se tournèrent instantanément vers l'anémomètre, il affichait un troublant 0.0 alors que les rafales perturbaient le concours de triple saut voisin, où Willie Banks pulvérisait son record du monde avec 18,20m (contre 17,97m)... porté par une bourrasque à +5,2m/s. Le Suisse Peter Hürzeler dirigeait alors les mesures d'Omega : *«J'y étais, le vent soufflait mais pas de manière régulière. La mesure est prise par un seul anémomètre, à l'intérieur de la piste, au milieu de la ligne droite. Il nous est arrivé de faire des tests avec un autre anémomètre à l'extérieur et d'avoir deux mesures totalement différentes. Flo-Jo a juste été très chanceuse.»* Mais dans un rapport effectué en 1995 à la demande de l'IAAF, le biomécanicien australien Nicholas Linthorne conclut : *«Le vent aurait dû être mesuré entre +5m/s et +7m/s»* pour cette course, parlant de *«déficience technique»* et estimant que *«le record du monde officiel du 100m féminin devrait être les 10''61 de Griffith-Joyner en finale* (le lendemain)». Un rapport non suivi d'effet. Il a fallu attendre les 10''61 d'Elaine Thompson à Tokyo, en 2021, avec des nouvelles pointes plus performantes que celles de Flo-Jo, pour que ces 10''61 soit égalées, puis les 10''54 de la Jamaïquaine le mois suivant à Eugene pour qu'elles soient battues. Mais, officiellement, le record de Flo-Jo tient toujours. **N. H.**

1984



LOS ANGELES

Lewis égale Owens

Quarante-huit ans après Jesse Owens, celui qu'il présente comme son idole, Carl Lewis (23 ans) réussit l'exploit d'être titré dans les mêmes quatre épreuves et d'accéder à la reconnaissance qui le fuyait encore aux États-Unis, alors qu'il est champion du monde du 100 m, de la longueur et du 4 × 100 m.
Lewis débute sa quête au Memorial Coliseum de Los Angeles le 4 août sur 100 m, où en 9''99, il met fin à seize ans de disette US sur la distance et brandit bien haut le drapeau *(photo)*. Deux jours plus tard, son premier saut, mesuré à 8,54 m, lui offre l'or à la longueur (deuxième essai mordu avant d'arrêter le concours). Le 8, le sprinter du Santa Monica Track club domine le 200 m en 19''80. Enfin, le 11, mis sur orbite par Sam Graddy, Ron Brown et Calvin Smith, Lewis décroche le record du monde du 4 × 100 m (37''83). Défi accompli, « King Carl » est lancé.



L'Équipe

Le temps des boycotts

MARC VENTOUILLAC et STÉPHANE KOHLER

Au début des années 80, les Jeux Olympiques sont en danger. Le modèle économique interroge, mais surtout l'épreuve est marquée par une succession de boycotts qui menacent son existence même. Ce n'est pas la première fois que le mouvement olympique est soumis à un tel traitement. Dès la première édition, en 1896, l'empire ottoman refusa de se rendre dans la Grèce voisine. En 1936, les appels venus des États-Unis (43 % des Américains étaient favorables à un boycott), de France ou d'Espagne à ne pas participer aux Jeux de Berlin échouèrent. L'Espagne républicaine avait programmé une « Olympiade populaire » à Barcelone, des contre-Jeux auxquels 23 nations avaient prévu d'envoyer des sportifs, mais le coup d'État du général Franco, deux jours avant le début des épreuves, aboutit à son annulation. S'il y eut en 1956 le boycott de quelques pays des Jeux de Melbourne pour protester contre l'écrasement de la Hongrie par l'URSS (Espagne, Suisse, Pays-Bas) ou contre l'intervention franco-britannique à Suez (Iran, Liban, Égypte), c'est en 1976 que survint (avant 1980) le plus gros boycott avec le départ du village olympique des athlètes de 22 nations africaines qui entendaient dénoncer la tournée des rugbymen all blacks dans l'Afrique du Sud de l'apartheid.

Mais le vrai tremblement de terre survint en 1980 et 1984, à Moscou et Los Angeles. Bloc de l'Est contre bloc de l'Ouest. Les JO étaient en danger, à tel point que le magnat de la presse et fondateur de CNN, l'Américain Ted Turner, lança, en collaboration avec les Soviétiques, ses Goodwill Games, « Jeux de la bonne volonté ». Après un succès d'estime pour la première édition en 1986 à Moscou, l'épreuve dépérit d'édition en édition pour disparaître en 2001. Les Jeux Olympiques, malgré les boycotts, avaient été les plus forts.

1980 / MOSCOU

Jimmy Carter dit « niet » aux Jeux

Carl Lewis aurait-il pu terminer sa carrière avec dix médailles d'or olympiques et non neuf ? Nul ne le saura jamais, mais la légende américaine de l'athlétisme a en tout cas été privée comme de nombreux compatriotes des JO de Moscou, pour lesquels il s'était qualifié à la longueur et sur le relais 4 x 100 m lors des sélections US, alors seulement âgé de 18 ans. Comme le futur roi du sprint et de la longueur, d'autres athlètes au CV impressionnant, tels Edwin Moses (invaincu entre 1977 et 1987 sur 400 m haies), Renaldo Nehemiah (110 m haies) ou Evelyn Ashford (100 m), ont payé cher les conséquences du boycott décidé par les États-Unis en représailles à l'invasion de l'Afghanistan par l'URSS en 1979.

En tout, 474 sportifs américains n'ont pas été en mesure de défendre leurs chances en 1980, et 227 d'entre eux n'ont plus jamais pu disputer les JO. « *L'histoire prouve qu'un boycott ne résout rien,* a expliqué bien des années plus tard Nehemiah à *L'Équipe*. *Nous ne sommes pas allés aux JO et l'URSS ne s'est pas retirée d'Afghanistan. Ça m'a pris vingt ans pour accepter de parler de cette période. J'étais tellement en colère et déçu. J'avais 21 ans en 1980, et sur le papier, j'étais le meilleur du monde...* » Le premier homme sous les 13'' au 110 m haies ne sera jamais champion olympique...

Dénoncer aussi la situation des droits de l'homme en URSS

Remontons le temps. Fin 1979, l'URSS envoie ses troupes jusqu'à Kaboul. Quelques semaines plus tard, le Président américain, Jimmy Carter, prend la parole : « *Ni le peuple américain ni moi-même ne soutiendrons l'envoi d'une équipe olympique à Moscou.* » L'invasion de l'Afghanistan obligeait la Maison-Blanche à faire preuve de fermeté par tous les moyens, à une époque de grande tension renouvelée entre les deux superpuissances. Aiguillonné par ses conseillers les plus durs, Carter trouvait dans le boycott une manière de faire pression sur Moscou et Leonid Brejnev, alors secrétaire général du Parti communiste et maître du Kremlin. Dans la foulée, plusieurs pays prennent la même décision : Canada, Japon, Israël, Allemagne de l'Ouest, Chine...

Et la France ? Après un long temps d'hésitation, pas de consigne officielle de la part du Président, Valéry Giscard d'Estaing, et chaque fédération a pu décider en son âme et conscience. Quatre sports ont finalement dit non à Moscou : l'équitation, le tir, le tir à l'arc et la voile. Aux États-Unis, le *niet* annoncé par Carter a été pris sans demander son avis au Comité olympique américain. Après des semaines de négociations complexes, l'instance a accepté de se ranger à l'avis présidentiel, même si plusieurs athlètes ont décidé de porter l'affaire devant la justice pour être autorisés à aller concourir à Moscou, mais sans succès.

Plusieurs spécialistes, dont l'historien de l'olympisme Patrick Clastres, assurent que la raison du boycott américain ne tenait pas seulement à l'invasion de l'Afghanistan. Bien avant décembre 1979, certains conseillers de Carter évoquaient cette arme comme un levier diplomatique puissant pour dénoncer la situation des droits de l'homme en URSS.

En l'absence des États-Unis et de plus d'une cinquantaine de pays, les JO de Moscou ont tourné à l'avantage des pays du bloc de l'Est avec 195 médailles, dont 80 en or pour l'URSS, mais aussi 126, dont 47 en or, pour l'Allemagne de l'Est. Quarante ans après ces JO, le Comité olympique américain a reconnu en 2020 ne pas avoir fait le bon choix en suivant les consignes de la Maison Blanche.



L'Équipe


Caron/L'Équipe



Bloc contre bloc, les Jeux de 1980 à Moscou et ceux de 1984 à Los Angeles sont marqués par d'importants boycotts politiques. L'existence même des JO est en question.

L'Équipe



L'Équipe

22 PAYS ont boycotté les JO de Montréal en 1976

51 PAYS ont boycotté les JO de Moscou en 1980

19 PAYS ont boycotté les JO de Los Angeles en 1984

L'Américain Renaldo Nehemiah (110 m haies) a eu beaucoup de mal à accepter d'avoir été privé des JO de Moscou au stade Lénine en 1980 (ci-contre).

Le perchiste russe Sergueï Bubka, lui, n'a pas pu participer au défilé des athlètes le 28 juillet 1984 au Los Angeles Memorial Coliseum à cause du boycott (en bas à gauche).

1984 LOS ANGELES

L'effet boomerang

« Un coup mortel ». « L'Olympisme dans le coma ». « Les Jeux de Los Angeles mutilés ». Les titres, que ce soit celui de la une ou des principaux articles du journal *L'Équipe*, éclairent l'importance de l'annonce par l'URSS de sa décision de boycotter les Jeux Olympiques de Los Angeles. Nous sommes le 8 mai 1984, jour anniversaire de la victoire des alliés dans la Seconde Guerre mondiale. C'est aussi accessoirement le jour où… la flamme olympique effectue son entrée sur le territoire américain.

Cette nouvelle n'est pas une surprise. Depuis plusieurs semaines, l'URSS brandissait la menace. Le 24 avril, le président du CIO, Juan Antonio Samaranch, a tenté une ultime médiation, mais sans doute savait-il déjà que le destin de ces Jeux était scellé. Depuis quelques années, la Guerre froide a repris ses droits. Au Kremlin, la gérontocratie bat son plein et Konstantin Tchernenko, 72 ans, a succédé (pour à peine treize mois) à la tête du PC à Leonid Brejnev et à l'ex-patron du KGB Iouri Andropov, resté 15 mois aux commandes. Aux États-Unis, le tout aussi jeune (73 ans) conservateur Ronald Reagan va être réélu président quelques mois plus tard. Pour lui, l'URSS est *« l'Empire du mal »*.

Sergueï Bubka privé de JO

Dans ce contexte, les Soviétiques sont revanchards. Ils veulent effacer l'humiliation du boycott occidental des Jeux de Moscou en 1980. Reste à trouver un prétexte. Il est résumé dans le communiqué publié le 8 mai par le comité olympique russe. Moscou met en avant *« des violations grossières de la charte olympique »* et *« la campagne antisoviétique lancée par des milieux réactionnaires aux États-Unis avec la connivence des autorités officielles* (…). *Des sentiments chauvins et une hystérie antisoviétique se développent dans le pays »*. Les autorités soviétiques disent craindre pour la sécurité de leurs athlètes et en tirent ainsi les conséquences.

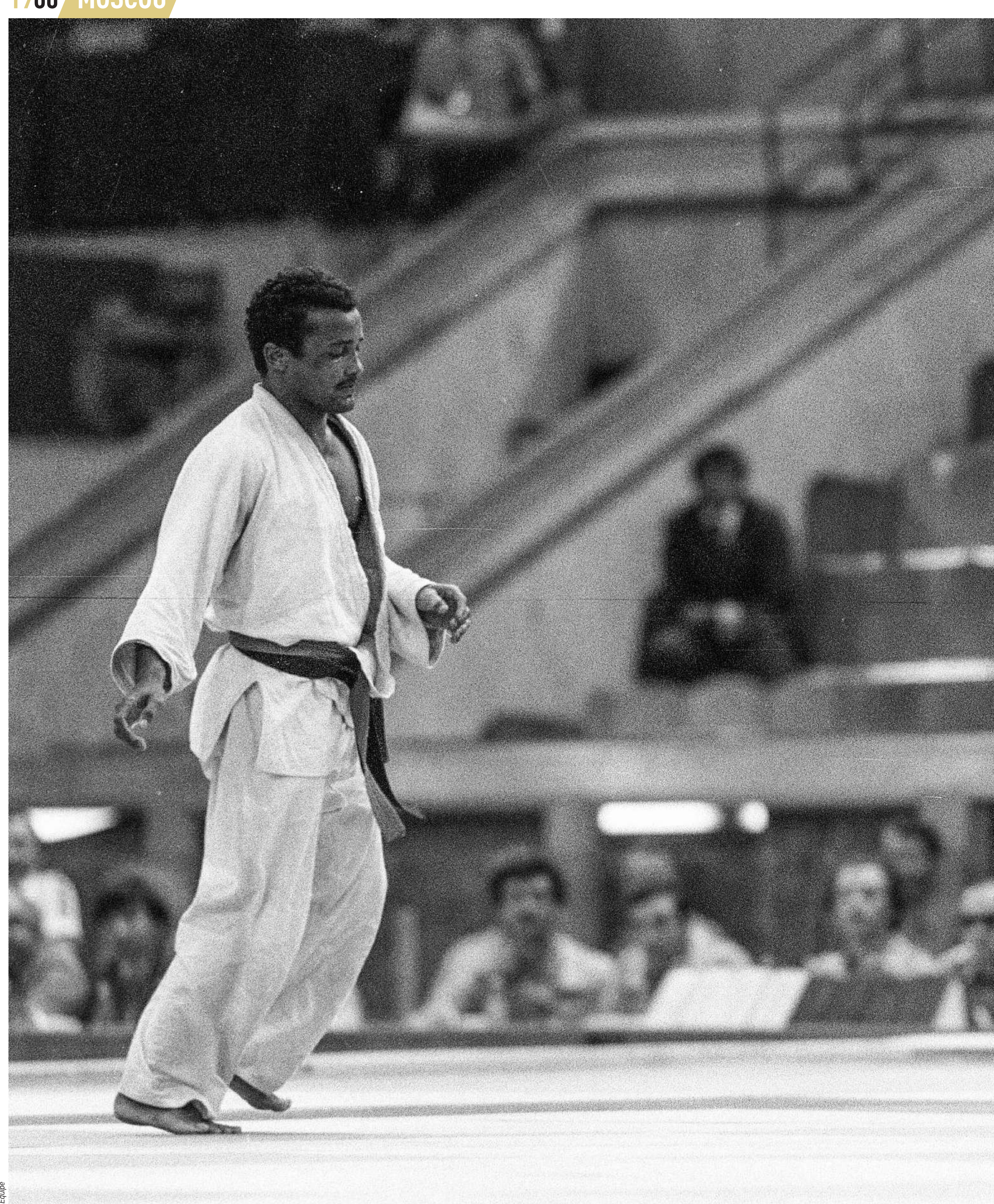
Sans surprise, ce boycott par l'URSS sera imité les jours suivants par l'ensemble des pays communistes ou proches de Moscou. Deux exceptions de marque : la Roumanie et la Yougoslavie, deux pays dont la politique étrangère vise à s'émanciper du grand frère soviétique. L'ensemble fait mal aux Jeux car, dopage aidant, les pays de l'Est ont l'habitude de dominer les sports olympiques, RDA et URSS en tête. L'année d'avant, aux premiers Mondiaux d'athlétisme à Helsinki, la RDA était arrivée à la première place du tableau des médailles avec 10 titres pour 22 podiums devant les États-Unis (8/24), l'URSS (6/23) et la Tchécoslovaquie (4/9). Aux Mondiaux de natation 1982, ce sont les États-Unis qui se sont montrés les meilleurs (13/34), devant la RDA (12/26) et l'URSS (5/18). Le perchiste Sergueï Bubka ou la nageuse allemande Kristin Otto devront patienter quatre ans pour décrocher leur premier titre. Malgré ce boycott, Los Angeles a été un grand succès : un record de 140 nations participantes, une réussite économique de Jeux entièrement financés par des fonds privés et une superstar nommée Carl Lewis. Quatre ans plus tard, en pleine perestroïka (*« la reconstruction »*), les Jeux sont redevenus eux-mêmes. Geste symbolique, le nouveau patron de l'URSS Mikhaïl Gorbatchev a rouvert l'espace aérien aux avions de ligne se rendant en Corée du Sud à l'occasion des Jeux de Séoul (1988). Il y a eu certes un boycott de la Corée du Nord, suivie par solidarité politique par Cuba, le Nicaragua, l'Albanie, Madagascar, les Seychelles et l'Éthiopie, mais tout le monde l'a oublié aujourd'hui.

Ainsi est née « la doctrine Bach »

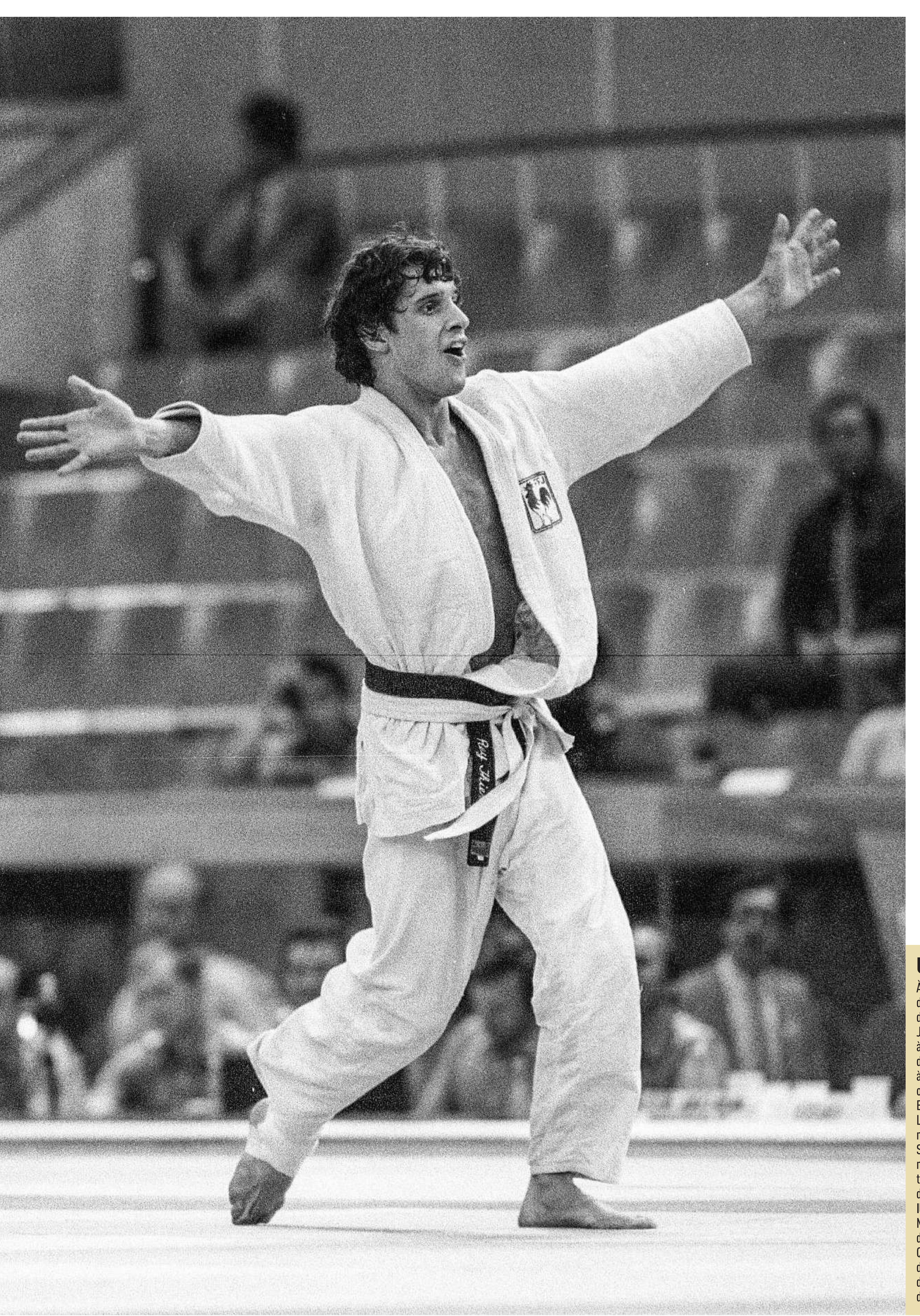
Au début de l'année 1980, un jeune fleurettiste ouest-allemand rêve de lauriers olympiques. Il a déjà été sacré quatre ans plus tôt à Montréal, mais c'était lors de la compétition par équipes. Cette fois, c'est le titre individuel qu'il vise. Mais l'appel au boycott des Jeux de Moscou par Jimmy Carter va détruire ses illusions. Porte-parole des athlètes du comité olympique de RFA, il va s'opposer à cette décision mais ne pourra même pas prendre la parole devant l'assemblée générale de son CNO le jour où fut votée la décision de ne pas se rendre à Moscou. Cet homme, c'était Thomas Bach, devenu trente-trois ans plus tard président du Comité international olympique. L'homme a été profondément marqué par ce boycott, dont il constatera en 2020 qu'il n'avait eu *« aucun effet politique »*, sinon le boycott des JO de Los Angeles quatre ans plus tard. Au-delà de la frustration du jeune escrimeur, ce qu'il a vécu cette année-là explique, selon ses proches, ce que l'on peut appeler « la doctrine Bach ». Autrement dit, le fait que les athlètes en tant qu'individus ne doivent pas souffrir des décisions prises par leurs dirigeants ou par les politiques. C'est ainsi que, malgré tous les scandales de dopage révélés depuis 2015, les sportifs russes ont pu participer, y compris lors de la suspension du comité olympique russe en 2018, à tous les Jeux depuis 2016 alors que certains réclamaient leur exclusion.

C'est cela aussi qui explique qu'aujourd'hui, même si c'est sous conditions et sous couleurs neutres, le président du CIO a ouvert la porte des Jeux de Paris aux sportifs russes et biélorusses. Cela ne concernera qu'un nombre restreint d'athlètes (sans doute guère plus qu'une cinquantaine pour les deux nations) et n'évitera peut-être pas un boycott des Jeux de Paris par ces deux pays…

1980 MOSCOU



L'Équipe



1980

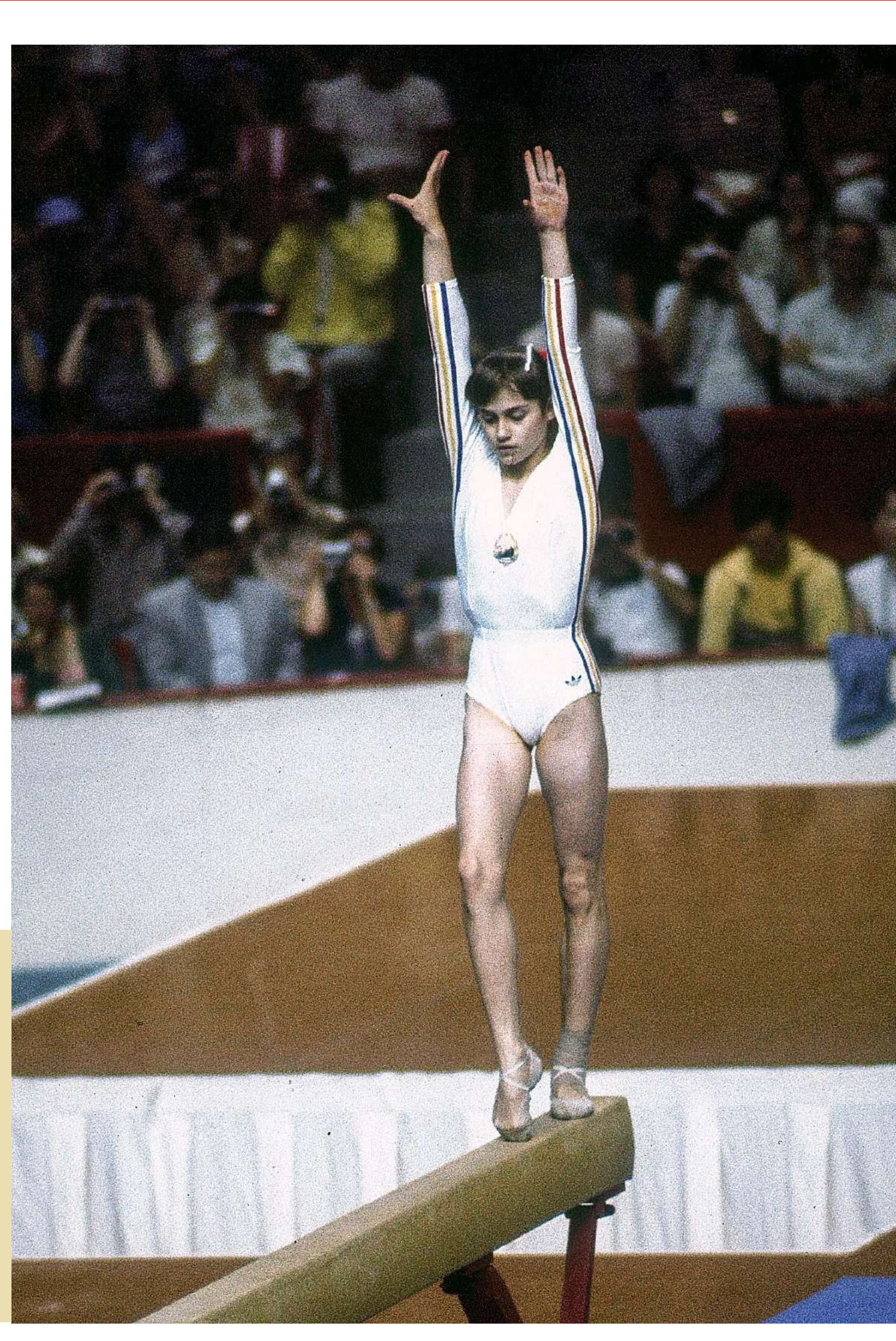
MOSCOU

Un koka déterminant

À tout juste 21 ans, Thierry Rey décroche le titre olympique des – 60 kg en finale contre le Cubain José Rodriguez le 1er août 1980 à Moscou. Il devient alors le premier dans l'histoire du judo français à réussir le doublé champion olympique - champion du monde. Et ce n'était pas forcément gagné... La veille de sa compétition, le judoka n'arrive pas à faire le poids demandé. Sa balance indique 61-62 kilos. Le matin des épreuves, il décide d'enfiler tout ce qu'il peut trouver de tee-shirts, de pulls, de survêtement et sort courir. Il raconte avoir vu l'aube se lever sur Moscou et avoir couru comme Stallone dans « Rocky ».
Quatre ans plus tard, celui qui est devenu l'un des grands ambassadeurs des JO de Paris 2024 se retirera des tatamis.

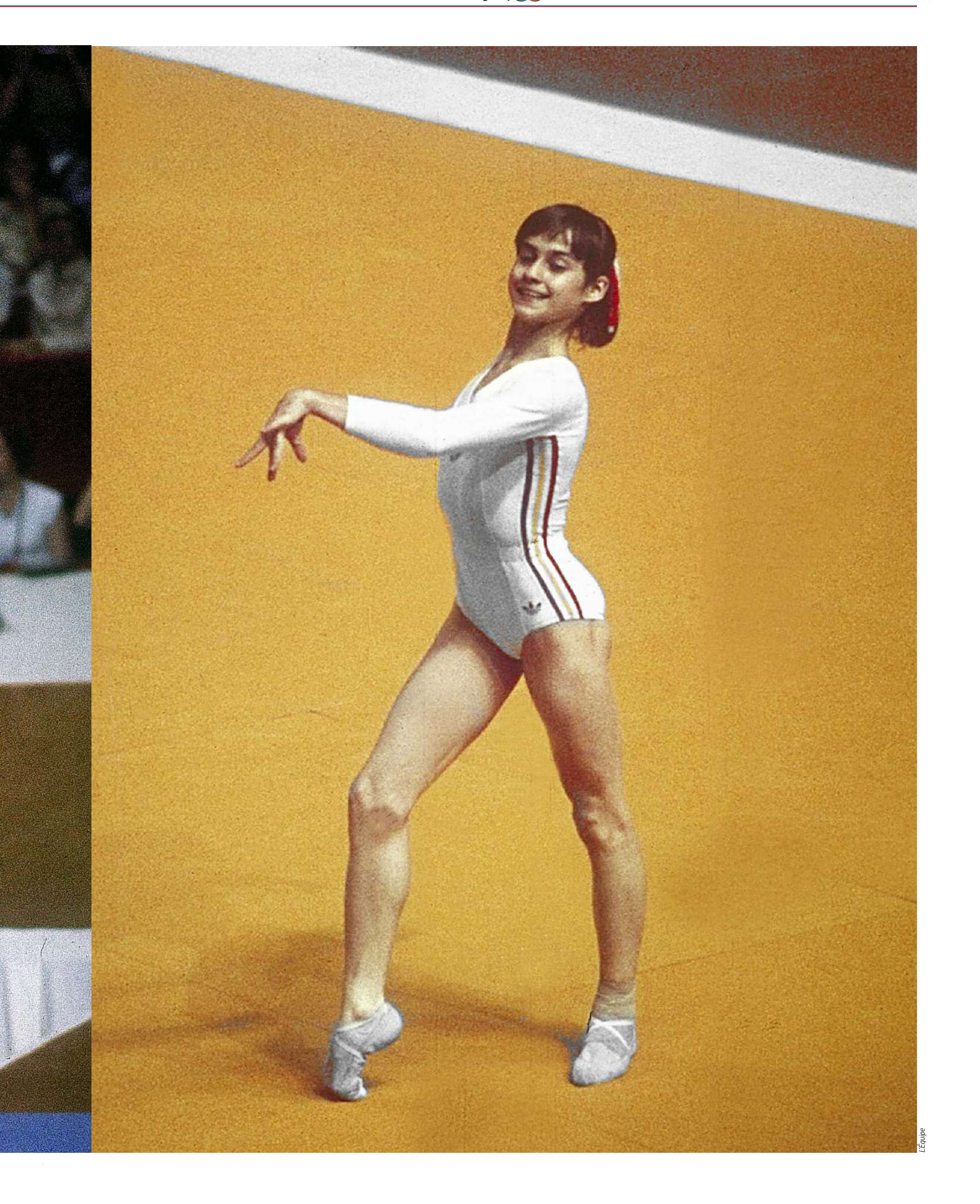
1976

MONTRÉAL



Plus fort que les machines

Le 19 juillet 1976, Nadia Comaneci n'ébahit pas seulement les 18 000 spectateurs du Forum de Montréal. Elle surpasse les machines, incapables de prendre la mesure de sa performance. À l'issue de son passage aux barres asymétriques, pendant lequel elle enchaîne ses éléments avec aisance, la Roumaine salue les juges, sans émotion apparente, et découvre sa note, affichée à l'écran : « 1,00 ». Stupeur dans la salle, puis *« un "Ohhh !" qui a parcouru la salle, avant un énorme fracas. »* *« C'est dans cette explosion de joie du public que j'ai vu le 10 »* : Comaneci vient d'obtenir la première note maximale de la gymnastique aux Jeux. Un exploit historique, à 14 ans. Au Canada, Comaneci décroche sept fois la note maximale et remporte trois médailles d'or, une d'argent et une de bronze.

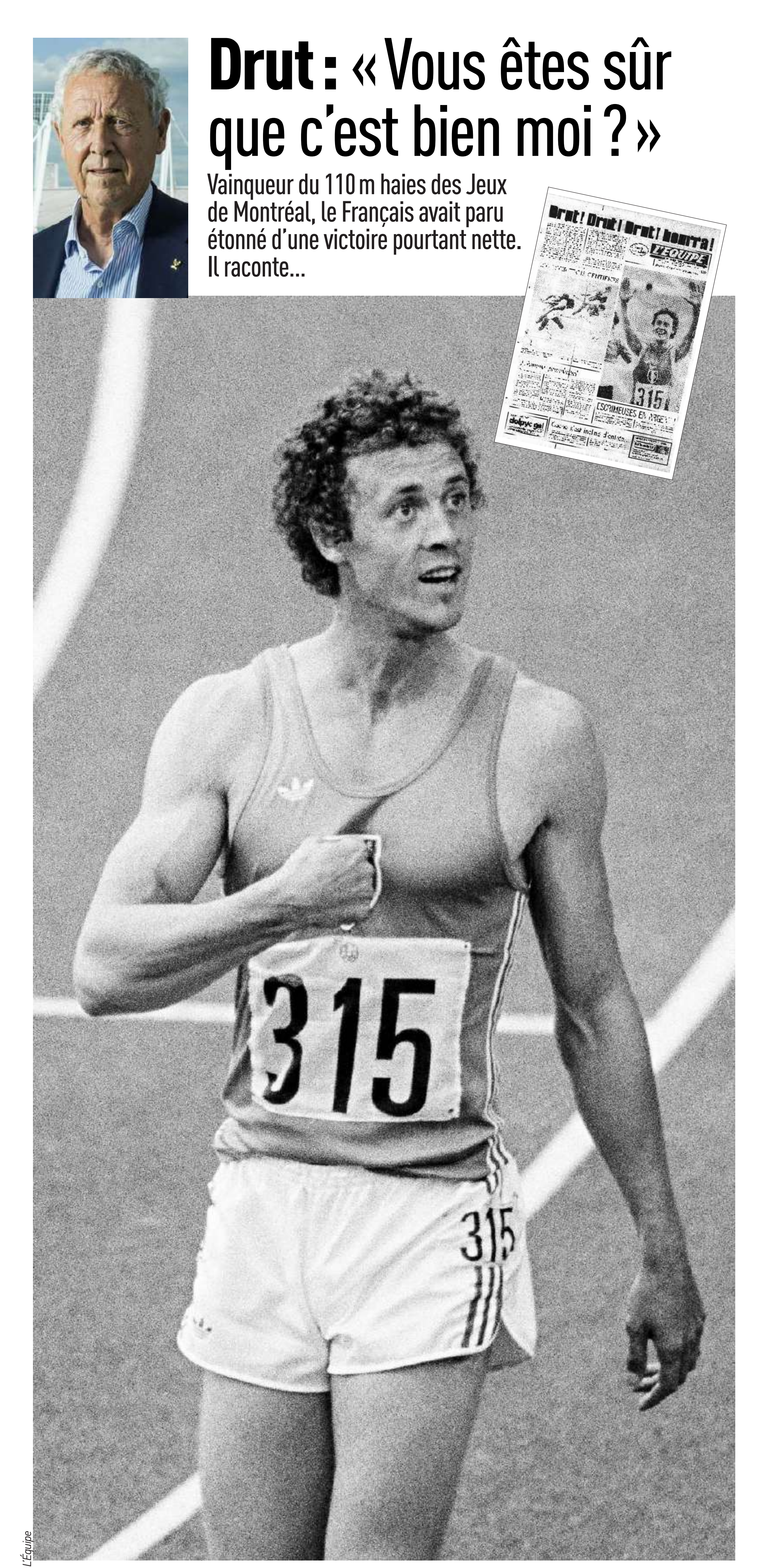


L'Équipe

1976 MONTRÉAL

Drut : « Vous êtes sûr que c'est bien moi ? »

Vainqueur du 110 m haies des Jeux de Montréal, le Français avait paru étonné d'une victoire pourtant nette. Il raconte...



Guy Drut incrédule après avoir franchi la ligne d'arrivée en tête, ce 28 juillet 1976. Il fera évidemment la une de « L'Équipe » le lendemain.

L'Équipe

MARC VENTOUILLAC

L'index tourné vers son torse, Guy Drut interroge du regard la tribune. Ceux qui, dans le stade ou à la télévision, ont suivi la course n'ont pas vraiment eu de doute : pour eux, le Français avait bien remporté le titre olympique du 110 m haies à Montréal. Les trois centièmes (13''30 pour 13''33) qui séparaient le Français du Cubain Alejandro Casanas se voyaient à l'œil nu. Aussi ce geste a-t-il pu étonner. Près de cinquante ans plus tard, l'enfant d'Oignies, dans le Pas-de-Calais, revient sur cette course qui l'a fait entrer dans la légende olympique.

Un ouf de soulagement
« Il a vraiment fallu que j'aille puiser tout au fond de mes ressources »

« Ce signe que je fais, c'est un geste de soulagement. En franchissant la ligne, je sens à 90 % que j'ai gagné. Je ne veux pas dire à 100 % parce qu'on va dire que je suis un menteur. Mais j'en suis quasi persuadé. Et quand je regarde le grand panneau électronique, je vois tout de suite qu'il y a ma photo qui apparaît et que c'est celle du vainqueur. Je n'explose pas de joie, mais je suis toujours comme ça. Je ne suis pas un expansif. Je n'ai pas une traduction physique de ma joie. Ou de ma peine. Quand je me retourne vers les tribunes, c'est plus : "Est-ce que vous êtes sûr que c'est bien moi ?" Mais, en fait, c'est moi. J'ai longuement analysé ce moment et la meilleure façon d'expliquer cette attitude, c'est que c'est un geste de soulagement qui a pu apparaître comme un geste de surprise. Il a vraiment fallu que j'aille puiser tout au fond de mes ressources et de mes réserves pour pouvoir m'imposer. Je me retourne vers la tribune des athlètes qui jouxtait celle des journalistes. Si je me retourne vers eux c'est parce que j'avais quand même beaucoup de potes parmi les journalistes et qu'ils avaient un écran de contrôle... Dans la tribune des athlètes, je ne cherchais personne en particulier, même s'il y avait là mon entraîneur Raymond Dubois qui m'avait accompagné jusqu'à l'échauffement. Il y avait aussi *(Auguste)* Dewailly, le masseur de l'équipe de France avec qui, comme il était de l'Étoile d'Oignies, j'avais une relation particulière. Je me souviens très bien que Michel Platini et Olivier Rouyer étaient également dans cette tribune. »

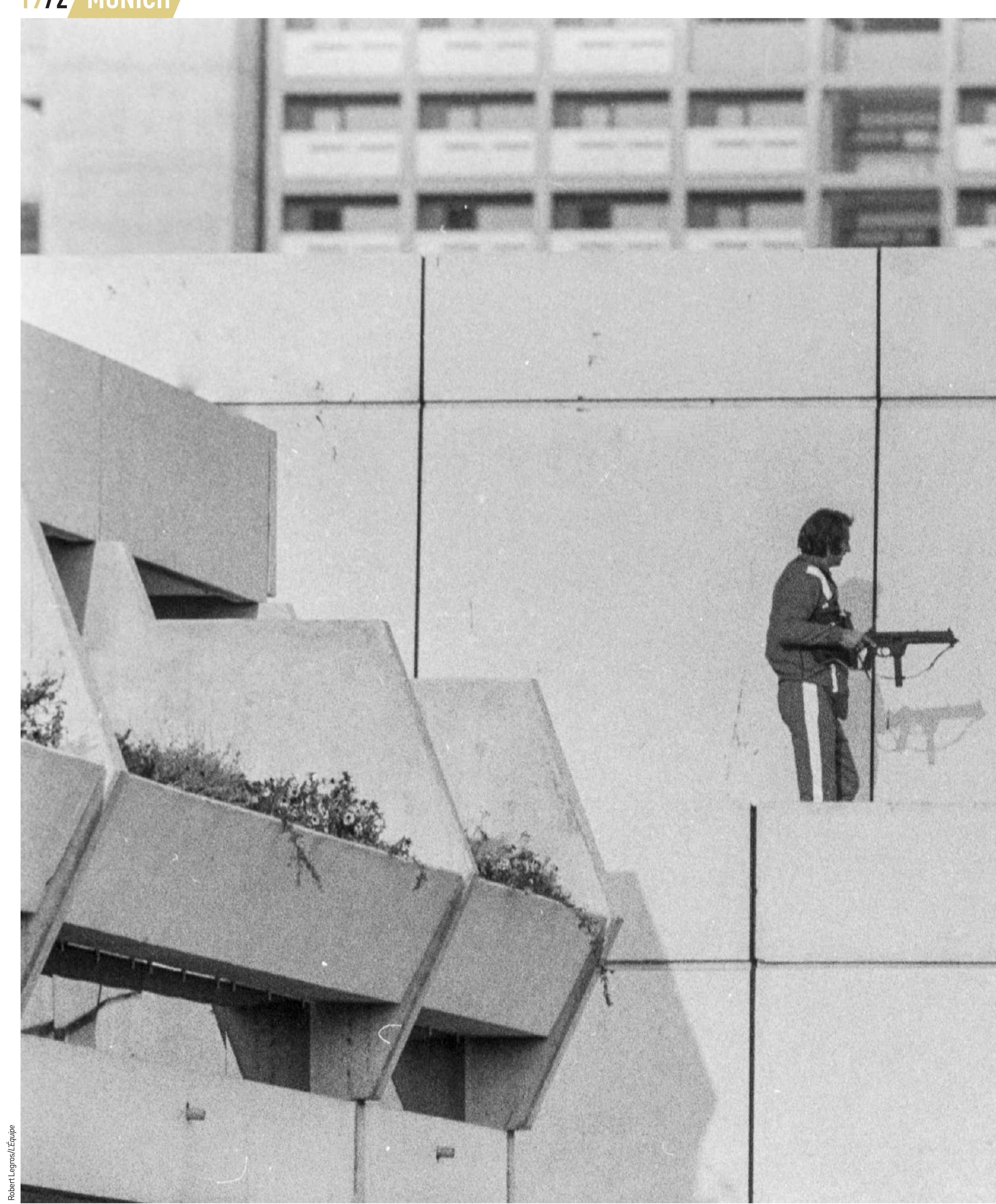
Le danger Casanas
« Le sentiment qu'il me prenait un peu de haut »

« Même si j'étais quand même nettement moins bien cette saison-là que la précédente, où j'avais battu le record du monde *(13''0, temps manuel)*, j'étais l'immense favori, bien sûr. C'est pour cela que je n'ai pas passé la dernière nuit au village et que, au tout début, j'avais squatté chez Lucien Bailly qui, à l'époque, était DTN du cyclisme québécois et qui habitait Montréal. Je venais régulièrement au village, pour manger par exemple, mais j'évitais ainsi d'avoir à subir une pression systématique et quotidienne.
Le Cubain Alejandro Casanas avait été très impressionnant en demi-finales. Il avait remporté la course allègrement *(13''34 contre 13''49)*. Je ne voulais pas gagner spécialement la demi-finale parce qu'il n'y a jamais eu de champion olympique des demi-finales et des quarts de finale ou des séries. Mais c'est le moment où j'ai été vraiment inquiet. Je n'étais pas très bien parti et quand j'ai senti qu'il me dépassait, j'ai essayé d'accélérer un peu, mais je n'ai pas pu. Je m'étais dit : s'il répète la même course en finale, et moi la mienne, je peux dire au revoir à la médaille d'or.
Avant la finale, je suis remonté comme un coucou. Je m'étais échauffé en grande partie avec l'Américain Willie Davenport *(champion olympique 1968 et qui finira troisième à Montréal)*, qui était un grand ami. Ça s'était très bien passé. Casanas était avec son entraîneur dans les petites roulottes de massage. J'ai eu le sentiment qu'il me prenait un peu de haut. Tout ça, c'est subjectif, ce n'est peut-être pas du tout ce qu'il faisait, mais dans ma tête, ça s'est passé comme ça. Ensuite, à la chambre d'appel, j'ai bien senti que le regard des autres se tournait vers moi. J'étais reconsidéré comme l'homme à battre.
J'ai abordé la finale dans un vrai état de tranquillité et de sérénité. Je me disais que, de toute façon, c'était déjà bien d'être là, c'était exceptionnel, et que quoi qu'il arrive, comme me l'avait dit Jean-Claude Killy, "le lendemain, ça n'empêchera pas le facteur de distribuer ses lettres". Ça dédramatisait un petit peu l'événement sur un plan personnel. J'avais rencontré Killy l'année précédente. C'est Raymond Lorre *(son mentor et ami, président du Stade Français)* qui avait organisé un déjeuner avec lui à la Faisanderie, au Stade Français. Il m'avait dit des choses intéressantes, très fortes que je répète à mon tour aux athlètes. »

Un sourire sur la cinquième haie
« C'était gagné quoi qu'il arrive »

« Un-trois-cinq-dix : j'ai toujours dit que c'était les haies importantes : la première donne le rythme, la troisième le conforte, la cinquième c'est un point d'étape et la dixième, il ne faut pas la louper parce que, après, c'est la libération pour le rush final. Je pars bien dans le coup de pistolet, mais je ne suis pas devant sur la première, c'est l'Américain James Owens qui passe en tête. C'était un très bon partant, il était bon sur la première haie, c'est tout. Très rapidement, je m'installe. Je ne suis peut-être pas le premier sur la première haie, mais je suis d'entrée de jeu le leader de la course. C'est-à-dire que c'est moi qui imprime le rythme aux autres. Sur la troisième, pas de souci. Sur la cinquième, je m'en souviens très bien : pour moi, c'était fait, c'était gagné quoi qu'il arrive, j'avais rempli le contrat. J'ai le souvenir d'avoir souri sur la cinquième. Il n'y a peut-être pas eu de traduction physique du sourire, mais dans ma tête, ça s'est passé comme ça, et ensuite il fallait gérer. Et à la dixième haie, je sens bien que Casanas a fait la même course que moi quatre ans plus tôt aux Jeux de Munich, c'est-à-dire un départ moyen et un final canon. Mais j'ai pu maintenir les trois centièmes qui m'ont fait gagner.
Après, on pense à tout le monde, à tous les proches, à la famille qui est loin, aux copines et copains qui sont dans les tribunes, aux gens à qui ça fait plaisir...
On pense qu'on a relevé le défi, le pari : médaille d'argent *(en 1972)*, médaille d'or. Le contrat est respecté. »

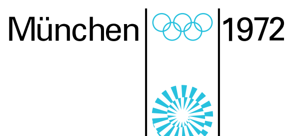
1972 MUNICH



Robert Legros/*L'Équipe*

1972

München 1972



MUNICH

La tragédie

Le 5 septembre 1972, à l'aube, un commando palestinien s'infiltre dans le village olympique. Les 8 hommes armés, des fedayins, se revendiquent d'une organisation terroriste palestinienne, Septembre noir. Leur cible, la délégation israélienne. 11 athlètes sont pris en otage. Très vite, la police allemande encercle le bâtiment. Les négociations commencent, les heures passent et la situation devient de plus en plus confuse… Finalement, un accord est trouvé dans la soirée. Les terroristes et leurs otages sont transférés en hélicoptère, direction l'aéroport militaire près de Munich. C'est là-bas que les policiers ont donné l'assaut, mais l'opération est un fiasco : 17 morts, dont les 11 athlètes israéliens et un policier allemand. Malgré tout, les JO vont continuer.

Mark Spitz, la jeune fille et les morts

En 1972, à Munich, avec ses 7 médailles d'or, le nageur américain est la star de Jeux marqués par la sanglante prise d'otages. Devant sa télé, une jeune fille de 6 ans suit avec un intérêt particulier ses exploits, la future autrice Colombe Schneck.

VINCENT HUBÉ

Pourquoi se passionne-t-on pour un champion ? Dans *Je me souviens… de la foulée de Pérec* (éd. du Seuil), recueil de souvenirs olympiques de différents écrivains paru en janvier, Colombe Schneck donne une réponse dans un texte ironique et profond intitulé *Un modèle juif inédit*. L'autrice de *Mensonges au paradis* (éd. Grasset, 2023) avait 6 ans en 1972, au moment des Jeux de Munich. Devant sa télé, la petite fille s'enthousiasme pour un nageur à la fois proche et loin d'elle, l'Américain Mark Spitz. Comme elle, la star des JO, sept médailles d'or gagnées en sept courses (performance dépassée par Michael Phelps en 2008, avec huit titres remportés), est d'origine juive. Un choc pour elle, qui écrit : *« À 6 ans, je pensais qu'un homme juif était un homme comme mon père, mon oncle, mes grands-pères morts avant ma naissance, mais que j'imaginais sur le même modèle ; un homme à la chair molle qui craignait d'être constipé ou sujet aux migraines. (…) Et arrive Mark Spitz, son corps doré et victorieux de cette fin d'été 1972. »*

Exfiltré à Londres au lendemain des épreuves de natation

Si, dans sa famille, on n'est pas du tout sportif – *« c'était des intellectuels »* –, on suit pourtant les performances de ce Californien qui a fait sa bar-mitsva et jeûne pour Kippour. *« Dès qu'une célébrité était juive, ou qu'on pensait qu'elle l'était, on nous le disait. On savait par exemple que Lauren Bacall était juive*, confie Colombe Schneck. *Qu'il y ait des juifs champions, acteurs, c'était une manière de se sentir moins seuls au monde, de reprendre de l'assurance. »* En revanche, chez elle, personne ne lui a raconté le destin d'Alfred Nakache, le nageur français revenu vivant d'Auschwitz, à la différence de sa femme et de sa fille. *« On ne parlait jamais de ça*, affirme-t-elle. *Le mot Auschwitz, c'était comme un mot pornographique. On ne parlait pas de déportés et de leur histoire parce que ça aurait obligé mes parents à raconter leur histoire à eux, quand ils étaient enfants* (son père a notamment vécu caché en Dordogne pour échapper à la déportation). *»*

Cet été 1972, la jeune Colombe ne pense pas à ça mais, comme tout le monde, elle est marquée par la moustache qu'arbore le champion américain. Un signe, pour elle, pas si innocent : *« Spitz se soumet entièrement à ses entraîneurs, aux règles, il obéit en tout. Le seul endroit où il met de la liberté, c'est dans cette moustache. Il me semble que mon père en avait une lui aussi, alors que ce n'était pas spécialement à la mode. Je me demande s'il ne l'a pas laissée pousser après 72, pour l'imiter. Pour tous les hommes juifs, tout d'un coup, Spitz devient un modèle. »*

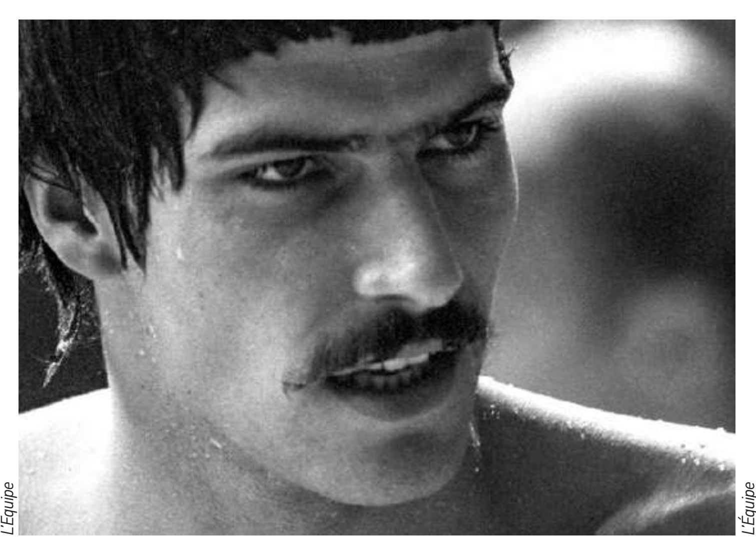


"La joie aura été de courte durée. Très vite, on est renvoyé à la condition de victime"
COLOMBE SCHNECK

Pour écrire son texte, Colombe Schneck a revu les courses victorieuses de Spitz à Munich. *« Sur le site des JO, c'est fantastique, vous pouvez le voir nager. C'est étonnant, il n'a pas de lunettes ! C'est intéressant aussi de le comparer avec Michael Phelps, qui est plus souple, plus fluide. Spitz, lui, est plus mécanique, plus dans la force. »* Elle a aussi réécouté ses interviews et interrogé un de ses adversaires, le Français d'origine libanaise Pierre Caland. *« Il était tout jeune à l'époque* (15 ans). *Il m'avait raconté que Spitz avait été accusé de faire de la publicité clandestine parce qu'il avait gardé ses baskets à la main sur le podium* (du 200 m nage libre). *En réalité, il avait à peine le temps entre deux courses de s'habiller, d'aller au contrôle antidopage, etc. Sur le moment, il y a des commentaires antisémites, les juifs et l'argent… On est toujours ramené à ça. »*

Le texte de Colombe Schneck se termine sur l'exfiltration à Londres de Mark Spitz, le mardi 5 septembre. Les épreuves de natation se sont terminées la veille, avec son septième titre, acquis sur le relais 4 × 100 m 4 nages. La nuit suivante, le commando palestinien Septembre noir prend en otage des sportifs israéliens au village olympique. La tentative de libération par les autorités allemandes, sur l'aéroport militaire de Fürstenfeldbruck, tourne au carnage. Onze Israéliens, un policier allemand et cinq terroristes seront tués. *« Ma famille ne me dit rien sur le moment, mais ce n'est pas pour ça que les choses ne s'infiltrent pas*, assure-t-elle aujourd'hui. *La joie aura été de courte durée. Très vite, on est renvoyé à la condition de victime. »*

Les Jeux de Munich marquent la fin de la carrière de Mark Spitz. Il se rasera la moustache en 1988, à la demande de sa femme, et tentera, sans succès, un comeback pour participer aux Jeux de Barcelone, en 1992. Colombe Schneck, elle, retrouvera les piscines sur le tard, à 50 ans. *« J'étais amoureuse d'un homme qui nageait, j'allais à la piscine pour l'accompagner. Et après notre rupture, je ne sais pas pourquoi, j'ai commencé à prendre des cours… »* Depuis, l'ancienne fan de Mark Spitz nage trois fois par semaine, *« une heure, essentiellement du crawl »*. Elle est même devenue une spécialiste des bassins, publiant, en 2019, *la Tendresse du crawl* (éd. Grasset) puis en 2022, un guide des piscines parisiennes avec sa sœur Marine Schneck, *Paris à la nage* (éd. Allary). Un hommage inconscient à son héros d'enfance, qui sait ?



L'Équipe



L'Équipe



L'Équipe

Aux JO de Munich, Mark Spitz s'adjuge sept médailles d'or : aux 100 et 200 m nage libre, aux 100 et 200 m papillon et sur trois relais : les 4 × 100 m et 4 × 200 m nage libre et le 4 × 100 m 4 nages.

Trois films indispensables sur Munich 72

L'attentat de 1972 est au cœur d'*Un jour en septembre*, documentaire signé Kevin Macdonald (*Le Dernier Roi d'Écosse*), sorti en 1999. Mark Spitz y apparaît dans des images d'archives. Le film recevra l'Oscar du meilleur documentaire en 2000, devant *Buena Vista Social Club*, de Wim Wenders. Cinq nominations mais aucune statuette en revanche pour *Munich*, de Steven Spielberg, en 2006. Le réalisateur américain prend bien la prise d'otages comme point de départ, mais s'attache surtout à la longue traque des responsables par les services israéliens.

Sur les Jeux de Munich, il faut voir aussi *Visions of Eight*, le film officiel confié par le CIO à huit réalisateurs de huit nationalités différentes : Milos Forman, Kon Ichikawa, Claude Lelouch, Iouri Ozerov, Arthur Penn, Michael Pfleghar, John Schlesinger et Mai Zetterling. Visible gratuitement sur le site du CIO, le long-métrage remporte le Golden Globe du meilleur documentaire en 1974. Champion incontesté des Jeux avec ses 7 médailles d'or, Spitz est pourtant quasiment absent du film. Sa moustache fait une très courte apparition dans la partie réalisée par Claude Lelouch et intitulée « les Perdants ». Pas le bon thème pour Spitz…

La prise d'otages est, elle, évoquée par le Britannique John Schlesinger, dont le sujet au départ était le marathon. En 1976, Schlesinger réalisera *Marathon Man*, avec Dustin Hoffman en coureur à pied poursuivi par d'anciens nazis.

V. H.

1968 MEXICO



André Lecoq/L'Équipe ; The Asahi Shimbum/Getty Images

1968



MEXICO

La révolte noire

Le 16 octobre 1968, au stade Aztèque de Mexico, les Américains Tommie Smith, vainqueur du 200 m en 19''83 (record du monde) et John Carlos, médaillé de bronze, baissent la tête et lèvent haut un poing ganté de noir lors de l'hymne de leur pays. Ce geste est un signe de soutien aux Afro-Américains, victimes de ségrégation raciale et, plus largement, une manière de protester et d'alerter l'opinion sur l'injustice subie par les Noirs dans le monde.

Les deux athlètes, mais aussi l'Australien Peter Norman, arrivé 2e, portent le macaron « Olympic project for human rights » (Projet olympique pour les droits humains). Smith et Carlos seront exclus des Jeux, Norman privé des JO 1972.

Deux jours plus tard, les Américains Lee Evans (record du monde en 43''86), Larry James et Ron Freemann, qui prennent les trois premières places du 400 m, monteront sur le podium en portant le béret noir des Black Panthers, le mouvement révolutionnaire de libération afro-américaine. Ils ne seront pas exclus.

1968 MEXICO

Un drapeau pour Kiki

Première femme porte-drapeau de la délégation française en 1968, Christine Caron, médaillée d'argent sur 100 m dos en 1964, n'avait pas vraiment envie de disputer les Jeux. Cette distinction a tout changé.

Le 12 octobre 1968, Christine Caron au stade olympique de Mexico.

L'Équipe

FRÉDÉRIQUE GALAMETZ

Soudain, elle se lève et s'empare d'une photo posée sur l'une des étagères du club-house du Racing, à la Croix-Catelan (Paris XVIe). Elle est chez elle après tout, en tout cas elle le vit ainsi. Christine Caron regarde, sans nostalgie, «Kiki» Caron défilant au pas, rayonnante, sur la piste rouge du stade Olympique de Mexico. Drapeau en main… Ce 12 octobre 1968, elle devient la première française porte-drapeau aux Jeux, la troisième dans l'histoire après la patineuse britannique Mollie Phillips à Lake Placid en 1932 et l'athlète uruguayenne Estrella Puente en 1952 à Helsinki. Son passage fera le tour du monde. Sa photo parera bien des journaux. Sa beauté, dans une tenue bleu turquoise éclatante, éclipse le tour de l'escrimeuse américaine. Janice Lee York Romary a, elle, été choisie pour éviter de… choisir, en pleine lutte pour les droits civiques aux États-Unis, entre le sauteur en longueur noir Ralph Boston, champion olympique en 1960 et le nageur blanc Don Schollander, quadruple champion olympique en 1964.

Et dire que Kiki ne voulait pas disputer ces Jeux… *« J'en avais marre, je voulais passer à autre chose,* reconnaît-elle sans malice, dans toute la fraîcheur de ses 75 ans aujourd'hui. *J'ai adoré ce que j'ai vécu bien évidemment, mais j'en avais fait le tour. Je savais que de toute façon je n'allais pas entraîner, ni même entrer à la fédération. J'avais un appartement dans Paris, un petit ami, et j'avais décidé de m'installer chez moi. »*

À l'époque, elle habite encore chez ses parents (la majorité est alors à 21 ans) dans ce HLM de Montrouge (Hauts-de-Seine) que les Français ont découvert, quatre ans plus tôt. Elle venait de battre, à 16 ans seulement, le record du monde du 100 m dos avant de disputer ses premiers Jeux Olympiques à Tokyo. Claude François était venu déjeuner dans la cuisine familiale, La Poste croulait sous les courriers adressés à la nouvelle idole des Français, finalement médaillée d'argent au Japon.

De retour à Paris, fêtée telle une star, Kiki a basculé dans un autre univers. Et couru le monde dans tous les sens, des dizaines de fois, nageant au choix dans les bassins américains, australiens, sud-africains, découvrant avec ivresse de nouvel-

▶▶



AGIP/Bridgeman Images



L'Équipe

De la cérémonie d'ouverture du 12 octobre 1968, Christine Caron ne garde que de bons souvenirs. « J'étais très concentrée, et presque plus sur terre », relate l'ancienne nageuse.

les cultures, de nouveaux horizons, de nouvelles envies. *« Quand s'annonce Mexico*, reprend-elle, *j'avais plein de demandes pour faire plein de choses où j'allais gagner plein de sous. Moi, j'étais alors une fille de Français moyens comme on dit… Je voulais vivre ma vie. Si je ne disais pas vraiment que je voulais arrêter la compétition, je le faisais sentir. »*

"À Mexico, beaucoup d'athlètes étrangers sont venus à ma rencontre, et là j'ai compris que je vivais quelque chose d'exceptionnel"

À Paris, à Grasse (Alpes-Maritimes) puis à Font-Romeu (Pyrénées-Orientales) où, du 2 au 28 septembre 1968, elle honore le stage final de préparation des Jeux, comme tous les athlètes, elle s'entraîne sérieusement néanmoins. Elle est dans les bassins deux fois par jour, six jours sur sept, dans un bassin découvert de 50 m où la température oscille entre 22 et 27 degrés, et dans un plus petit (25 m) couvert, mais sans la même conviction. Elle aligne les longueurs en pensant à sa future vie de styliste. Et aux distractions possibles, elle qui aime de plus en plus aller danser, sortir et rire. Elle a été autorisée, avec Alain Mosconi, à faire un aller-retour à Ramatuelle (Var), en plein stage, sur le tournage du film *la Piscine* de Jacques Deray où elle piqueniquera, nagera et papotera toute une journée avec Alain Delon, Romy Schneider, Jane Birkin et Maurice Ronet. Pour passer le temps de plus en plus long sur les cimes pyrénéennes où elle apprend à gérer l'altitude qui bouleverse bien des équilibres, elle tourne aussi un petit film avec les copines nageuses, une parodie de western où elle joue une hôtesse de saloon…

Un soir, on lui apprend qu'elle sera le porte-drapeau de la délégation française aux Jeux. *« Je ne sais plus qui me le dit précisément, mais c'était des officiels du ministère des Sports. Sur le coup, ça ne m'impressionne pas. J'avais déjà fait les Jeux et tellement de grandes compétitions dans le monde entier que j'en avais vu des choses. Je n'avais pas non plus compris que je serais la première femme. Mais lorsque ça s'est su, j'ai bien vu que je rentrais dans un club de messieurs, et que certains faisaient la gueule. Et à Mexico, beaucoup d'athlètes étrangers sont venus à ma rencontre, et là j'ai compris que je vivais quelque chose d'exceptionnel. »*

"J'avais vu le général de Gaulle, à l'Élysée après les Jeux de 1964. C'est là qu'il m'avait dit qu'on me voyait plus à la télé que lui. Après, il y avait eu aussi les événements de 1968. Et selon moi, tout ça s'est mêlé pour me nommer"

À l'époque, les sportifs ne candidatent pas. Les décisions se prennent en haut lieu, et même en très haut lieu. *« J'avais vu le général de Gaulle, à l'Élysée après les Jeux de 1964. C'est là, c'est véridique, qu'il m'avait dit qu'on me voyait plus à la télé que lui. Il m'avait vachement impressionnée. Après, il y avait eu aussi les événements de 1968. Et selon moi, tout ça s'est mêlé pour me nommer. En mai, on avait quitté Paris pour aller s'entraîner dans le Midi. On avait eu des dérogations pour l'essence. Même si on n'était pas sur les barricades, parce qu'on préparait quand même les Jeux, on avait conscience de ce qui se passait. Et moi, quelque part, je représentais la môme de Français moyens qui baroude dans le monde entier, qui allait cogner tout le monde. J'avais été championne d'Europe, à l'époque, il n'y avait pas de Championnats du monde mais des Open et j'avais été championne des États-Unis, du Mexique, d'Australie. J'étais jeune et j'étais une femme. Alors, voilà… »*

Cette nomination change la donne. Plus question de ne pas voir Mexico. *« J'ai dit : "bon, on va le faire" »*, résume-t-elle. Comme en 1964, on veille à sa tenue, vraiment sur mesure, ajustée au millimètre par les petites mains de la maison de couture Jacques Esterel spécialement descendues pour les dernières retouches. Une raison supplémentaire de défiler… *« J'étais fière de porter des vêtements de grands couturiers. En plus, j'ai toujours aimé la mode. Je savais ce que représentait dans le monde la mode française. »*



En pleine préparation olympique à Font-Romeu (Pyrénées-Orientales), en septembre 1968, Christine Caron (à gauche) est autorisée à passer une journée à Ramatuelle (Var) sur le tournage du film la Piscine avec Alain Delon, Maurice Ronet, Romy Schneider, Jane Birkin et Alain Mosconi (de gauche à droite).

Ses astuces pour bien tenir le drapeau

Sa robe en 1968, loin d'être une minijupe qui déferle sur le monde depuis 1965, descend jusqu'au-dessus du genou, mais elle suscite un grand intérêt. Même dans les colonnes de *L'Équipe*, où à propos de la cérémonie d'ouverture, Marcel Hansenne évoque *« le premier défilé en minijupe de l'histoire olympique. On a beau être sportif, on n'en est pas moins homme et la vue de tant de jolies jambes découvertes procurait une agréable satisfaction »*. Kiki Caron préfère rire de ce propos d'un machisme effarant. *« Les remarques sur mes jambes, je les ai entendues plus d'une fois. Je m'en foutais vraiment, je vous assure. Quand je nageais et que je passais par-dessus la ligne d'eau, j'avais les fesses en l'air et forcément les mecs prenaient des photos. Là aussi, ça me passait au-dessus de la tête. Mais c'était une autre époque… »*

Le 28 septembre 1968, elle figure donc dans la délégation de 16 nageurs en route pour Mexico. Un petit avion militaire de Sainte-Léocadie à Toulouse, puis un Boeing d'Air France spécialement affrété pour tous les athlètes français, et la voilà, via Montréal, seize heures plus tard aux Jeux. Elle a deux semaines pour se préparer au défilé. Elle stresse un peu. Alors que *L'Équipe* révèle le 8 octobre qu'elle est l'heureuse élue (le secret avait été bien gardé) et s'en satisfait – *« Kiki n'a jamais eu un mot malheureux pendant toutes ces années où elle a pourtant connu des moments difficiles. Battue, elle n'a jamais eu un mouvement d'amertume. Chapeau bas ! »* –, elle confie au journaliste la méthode envisagée pour réussir à tenir le drapeau, qu'elle trouve trop lourd, durant la cérémonie : *« Je le mettrai sur l'épaule puis je le planterai dans la pelouse ensuite. »*

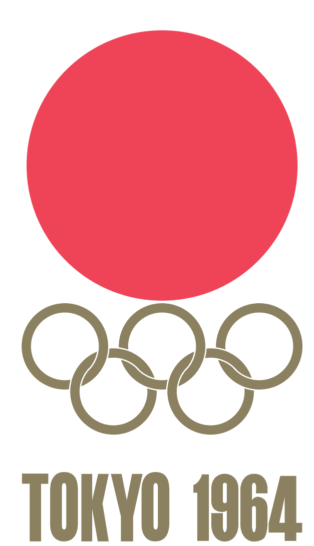
Elle n'en aura pas besoin. *« En fait, ils ont accepté de me faire faire une hampe légère, spéciale, en plastique*, raconte-t-elle. *Et ils m'avaient mis aussi un baudrier pour le poser. Parce qu'avant le défilé, on attend des heures. Avec cette solution, mon drapeau était toujours bien positionné et s'élevait bien haut. De toute façon, déjà, c'était hors de question de le laisser traîner par terre en attendant notre passage. Le seul moment où je l'ai sorti du baudrier, c'est pour le serment olympique où tous les porte-drapeaux sont en ligne et doivent l'abaisser. Et pour la petite histoire, le drapeau, je l'ai piqué ! »* Elle l'a, depuis, confié au Musée national du sport à Nice, après avoir fait signer, ce jour-là, sur la partie blanche des champions français et étrangers. Des mots quasi effacés aujourd'hui.

"J'ai le souvenir de quelque chose d'extrêmement millimétré, assez strict aussi"

De ce tour de piste, si long sur le moment (la cérémonie devait durer 2 h 10) et si court avec le recul, elle ne garde que de bons souvenirs. Elle n'a pas oublié son entrée, la fureur du stade, le son des notes de l'orchestre mexicain de 340 musiciens, la lumière étincelante et soudaine après être restée des heures debout – pour ne pas salir la robe – dans un tunnel. *« J'étais très concentrée, et presque plus sur terre. En même temps j'avais la trouille de tomber, même si je ne portais pas de talons aiguilles. Je ne voulais pas non plus me tordre le pied. Comme nous en natation, on a les chevilles ultra-fines, ultra-souples et qu'en plus, moi, je ne suis pas "terrestre", ça me stressait… »* Elle tenait aussi à garder la cadence. *« On avait répété les jours d'avant, et plusieurs fois hors du stade. On nous avait aussi appris à marcher au pas, même si moi, je savais déjà. Il fallait faire gaffe à bien suivre le gars qui portait la pancarte avec le nom du pays et se tenir aussi à distance des gens derrière… Garder le tempo et avancer. Puis tourner et se ranger auprès des autres délégations. J'ai le souvenir de quelque chose d'extrêmement millimétré, assez strict aussi. »*

Kiki Caron n'avait pas défilé lors de la cérémonie d'ouverture de Tokyo, elle l'avait suivie dans le stade avec son entraîneuse de toujours – *« Madame Berlioux »*, comme elle l'appelle encore aujourd'hui respectueusement –, si soucieuse de lui faire découvrir sereinement ce monde olympique. Quatre ans plus tard, alors qu'elle s'apprête à le quitter, une des colombes lâchées sur le stade se pose à ses pieds pendant la lecture du serment olympique et ne bouge plus. Comme un dernier salut à la nageuse. Elle sera quelques jours plus tard éliminée en demi-finales du 100 m dos, et en série du 200 m dos.

1964



TOKYO 1964

TOKYO

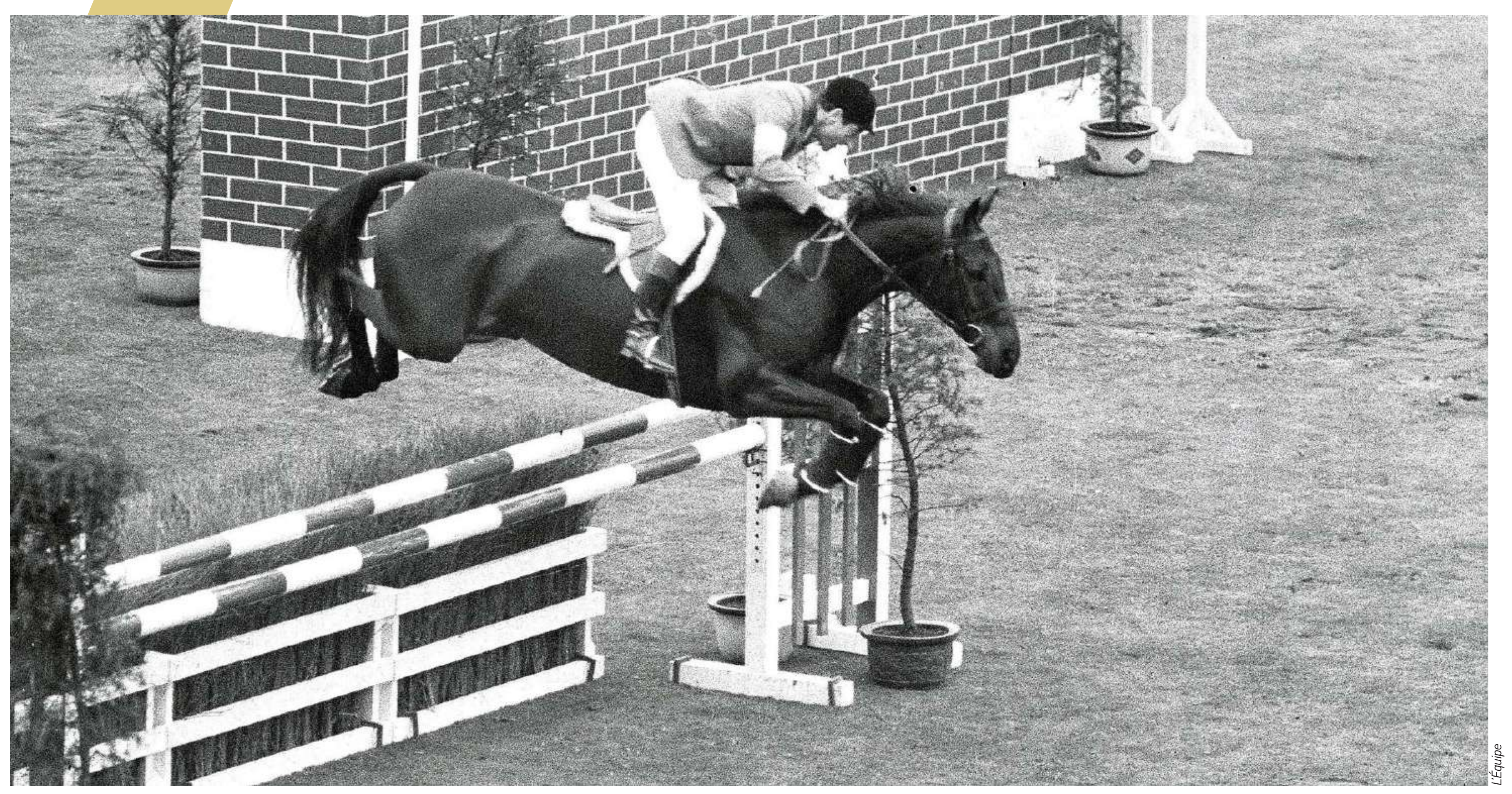
La « Montagne blanche » qui a couché les Nippons

En 1964, le Néerlandais Anton Geesink, dit « la Montagne blanche » (1,98 m pour 104 kg), a plongé le Japon dans le cauchemar. Il est entré définitivement dans l'histoire en dominant le Nippon Akio Kaminaga en finale des Jeux, pour la première apparition olympique du judo. Un succès qui allait asseoir sa célébrité bien au-delà des tatamis.
C'est à lui que l'on doit l'idée des tenues de judo bleues et blanches permettant aux spectateurs de mieux différencier les athlètes. Il fut coopté au Comité international olympique en 1987 avant de devenir, dix ans plus tard, membre du groupe des rares judokas à être promus au plus haut niveau du sport, soit le 10e dan.



L'Équipe

1964 / TOKYO


L'Équipe

Et « Lutteur B » sauva l'honneur

Alors que les discours entérinaient un bilan avec zéro médaille d'or, Pierre Jonquères d'Oriola est arrivé sur le fantastique « Lutteur B », sauvant l'honneur de la délégation française à Tokyo en remportant le concours de saut d'obstacles.

Le 24 octobre 1964, Pierre Jonquères d'Oriola et « Lutteur B », vainqueurs du saut d'obstacles, offrent à la délégation française sa seule médaille d'or des Jeux de Tokyo.

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL
STÉFAN L'HERMITTE

CAMEMBERT ET LE HARAS DU PIN (ORNE) - Il aurait mérité, comme son père au haras du Pin, d'être enterré debout, dans une cour pavée, d'être en permanence fleuri, privilège réservé à ceux qui ont tant donné. Mais *Lutteur B* est tombé au champ d'honneur trop brutalement, jarrets cisaillés par la mâchoire jalouse d'un étalon. Il a été euthanasié et enterré sur place, en urgence. Sa sépulture inconnue est un bout d'herbage en terre catalane, sans croix ni plaque, au pied des vignes familiales de Corneilla-del-Vercol dans les Pyrénées-Orientales. « *Il n'y a que nous qui savons* », murmure Renate d'Oriola, 80 ans, veuve et mémoire impérissable du cavalier doré, Pierre, décédé en 2011 à l'âge de 91 ans. « *On a longtemps porté le deuil* », soupire-t-elle.

Lutteur B, 1955-1968, a sauvé la nation en 1964 à Tokyo, arrachant l'unique médaille d'or de la délégation française, se faisant lever un empereur et un stade. Oui, il aurait bien fait en monument national de marbre blanc.

Le maire de Camembert, 187 habitants, le volubile Michel Cousin, ancien exploitant agricole, sait qu'il faut se souvenir d'où l'on vient. *Lutteur B* a ouvert les yeux sur les haies de ce coin vallonné du bocage normand. « *On a eu trois médaillés d'or au niveau international ici : Michel Pelchat, champion du monde de cyclo-cross* (en 1967 en amateurs), *le motard Pierre-Étienne Samin* (vainqueur du Bol d'Or 1980) *et* Lutteur B. » Ça n'a pas toujours porté chance jusqu'au bout. Pelchat, reconverti ambulancier, est mort dans un accident avec son propre engin de travail, Samin a raccroché avant la chute de trop et *Lutteur B* s'est donc fait croquer juste avant son envol pour Mexico (1968). « *Il était un peu oublié ce cheval*, poursuit monsieur le maire. *Je l'ai ressorti, comme on a dû faire l'adressage* (donner des noms de rues), *et je lui ai donné une petite voie.* » Quelques centaines de mètres de goudron au débouché de la départementale 16.

Fils d'un pur-sang irlandais et d'une demi-sang française

Lutteur est né de l'autre côté de la commune, au domaine de la Foucaudière. À l'époque, chez les Martin comme autour, on faisait de tout. Pas que du lait ou de la viande. Gambadait alors sous les pommiers une demi-sang, jument d'agrément aux origines un peu creuses, dénommée *Bellone*, passée de la chasse à courre aux petits concours hippiques de campagne. Puisqu'on ne sait jamais avec la génétique, et qu'au minimum ça ferait un poulain, elle fut présentée à *Furioso*, étalon pur-sang irlandais qui commençait à avoir sa petite réputation au haras national du Pin. *Furioso*, vingt et une courses, zéro victoire, 92 livres et 18 shillings de gains sur les hippodromes britanniques, presque une honte. Un palmarès ne dit pas tout.

Pour 800 livres, les avisés représentants de la commission des haras français voient alors dans ce bai-brun une bonne affaire pour l'étalonnage. *Furioso* s'est révélé grand séducteur, mêlant son pur-sang à celui, moins sportif, plus terreux, des chevaux français, améliorant la race. Car il n'est pas resté de marbre, enfantant près de trois cent fois, envoyant plusieurs de ses descendants aux JO. Parmi eux, *Lutteur*, à qui l'état civil chevalin, le *Stud-book*, n'aurait pas accolé un B, si un autre n'avait pas déjà été baptisé ainsi.

Lutteur B n'était pas facile. N'empêche qu'Alfred Lefèvre, un marchand réputé de Falaise, dans le Calvados, a reniflé un je-ne-sais-quoi, peut-être pas du champion, mais du bon cheval. Mais il a été refusé au haras, où on ne choisit que les modèles bien nés. Le marchand le castre alors pour l'adoucir, puis le cède au marquis de Contades. Ce dernier a essayé assez vainement de s'en arranger, malgré quelques apprentissages au Cadre noir de Saumur (Maine-et-Loire). Le cheval est ensuite revendu à monsieur du Chaffaut, qui cherchait bonne monture pour sa fille Florence. *Lutteur B* concourt sans brio, le couple n'est pas accordé. « *Il refusait*, relate Laurence, une des filles d'Oriola, *il ne voulait pas donner son cœur à cette dame. Ils ont leur tête.* »

> « Chez nous, il franchissait les fossés entre les parcelles, naturellement, et, petit à petit, on a vu qu'il n'avait pas de limites »
>
> RENATE D'ORIOLA, VEUVE DE PIERRE JONQUÈRES D'ORIOLA, À PROPOS DE « LUTTEUR B ».

Pierre Jonquères d'Oriola, déjà champion olympique en 1952 à Helsinki, garde un œil sur *Lutteur B*. Un livre d'or, signé Fernand Albaret, prétend qu'il « *volait alors aussi bas qu'une hirondelle par temps d'orage* ». Le maître prend le cheval, qui ne se prenait pas encore pour un oiseau en pension sur ses terres catalanes. « *Il sautait même pas un crayon* (une barre à terre), reprend Renate. *Chez nous, il a fait de longues balades, il franchissait les fossés entre les parcelles, naturellement, et, petit à petit, on a vu qu'il n'avait pas de limites.* » D'Oriola est à nouveau bien équipé pour briller. Il gagne à l'étranger, enchaîne neuf concours sans faute. Le 6 juin 1964, à quatre mois des Jeux Olympiques, contre 6 millions d'anciens francs et un cheval nommé *Caline*, la transaction est faite. « *C'était cher payé pour l'époque* », maugrée encore Renate.

Jonquères est un cavalier aussi rigide au sol que sur un cheval. Il fait à sa manière. Il sait. Il ne s'entend guère avec les képis qui gouvernent alors les chevaux, relent des années de guerre. Le colonel sélectionneur décrète que le décoré de 1952 n'ira pas voir le soleil se lever au Japon. « *Mon mari avait mis un peu de désordre* », reconnaît Renate.

Jonquères d'Oriola et « Lutteur B » repêchés par le ministre

Il faudra que le ministre Maurice Herzog, celui qui avait planté le drapeau national sur l'Annapurna (1950), celui que de Gaulle avait missionné secrétaire d'État à la Jeunesse et aux Sports pour s'éviter des déculottées, donne contre-ordre aux galonnés.

À Tokyo, sur un petit carnet à l'effigie de sainte Edwige, le cavalier pas encore double champion note : « Lutteur *est formidable. Je dois gagner.* » 24 octobre 1964. C'est le jour ultime. Les cuivres de la cérémonie sont astiqués. Les vedettes Michel Jazy (athlétisme, 4e du 5000 m) et Alain Gottvalès (natation, 5e du 100 m) ont échoué, les chroniqueurs bleu-blanc-rouge gribouillent déjà sur l'absence d'or de la délégation française. Mais les JO ne sont pas terminés. Mur, rivière, oxer... *Lutteur* passe. Dans le temps limite, au dixième près. Le cavalier caresse et glisse deux mots : « *Bravo petit.* » Le zéro faute qui évite le zéro national.

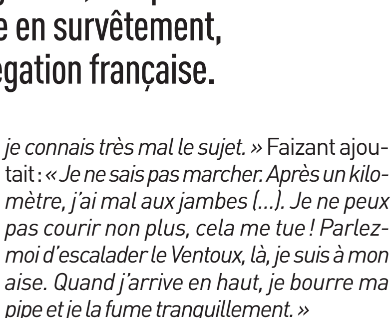
Lutteur B avait l'âge de rendre longtemps service. Il était fléché pour Mexico 1968. « *Il aurait fait la doublette* », assure Renate. Il pâturait au printemps 1968 entre prés et vignes à Corneilla-del-Vercol.

« *Et puis*, relate Renate, *un étalon, qui avait gagné un concours de puissance à Biarritz, qui était dans un pré, a sauté par-dessus les barbelés. Il a franchi deux fossés. Il a coincé* Lutteur *dans un coin et lui a sectionné les antérieurs. Le palefrenier qui le montait n'a pas eu la présence d'esprit de partir loin au triple galop. Lui aussi a été blessé, pied fracturé en cinq endroits. Pour* Lutteur, *ça ne tenait plus que par la peau, le vétérinaire est venu, il l'a endormi.* »

1960 / ROME

Jeux catastrophiques, dessin mythique

En 1960, sans la moindre médaille d'or obtenue, les JO de Rome tournent au fiasco pour la France. Dans « Paris-Presse - L'Intransigeant », Jacques Faizant croque alors le général de Gaulle en survêtement, partant à la rescousse de la délégation française.



Louis Monier / Bridgeman Images

VINCENT HUBÉ

Un beau fiasco. Historique en plus. Avec cinq médailles, pas une seule en or (2 en argent, 3 en bronze) et une 25e place au classement des nations, la France réalise à Rome, en 1960, son pire bilan après les Jeux de Saint-Louis, en 1904 (2 médailles d'argent mais très peu d'athlètes). Un dessin de presse va symboliser cette « année zéro » du sport français. Sur la une du quotidien *Paris-Presse - L'Intransigeant*, daté du 1er septembre, un général de Gaulle, en survêtement de l'équipe de France et valise à la main, semble prêt à partir pour l'Italie, avec cette phrase qui sonne plus vraie que vrai : *« Dans ce pays, si je ne fais pas tout moi-même… »*

> **“Mon père ne suivait pas vraiment les Jeux Olympiques mais la débâcle avait un tel retentissement qu'il ne pouvait pas l'ignorer”**
>
> PATRICE FAIZANT

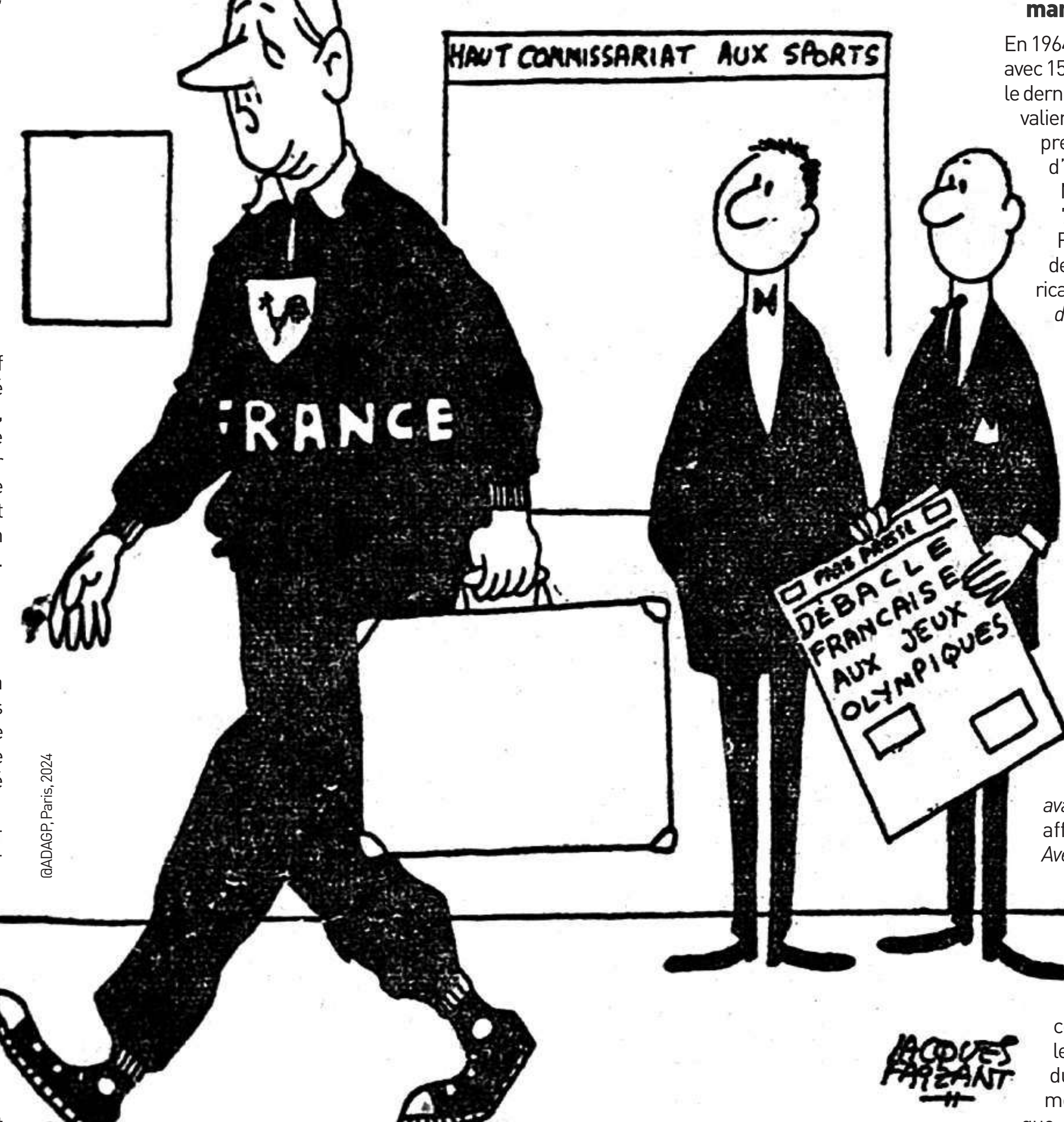
L'auteur de la caricature est un dessinateur bien installé dans la presse parisienne. En 1960, Jacques Faizant, 41 ans, travaille aussi bien pour *Jours de France*, l'hebdomadaire féminin de Marcel Dassault, que pour *le Figaro* (sauf sur les sujets politiques, domaine réservé de Sennep) ou *Paris-Presse*. Très sollicité, cet ancien élève de l'école hôtelière de Nice a même livré des dessins pour *L'Équipe* pendant les Tours de France 1955 et 1956. Comme son concurrent *France-Soir*, *Paris-Presse* est un quotidien du soir, daté du lendemain de sa parution. Ainsi, ce numéro du 1er septembre 1960 est présent dans les kiosques parisiens dès le 31 août. Les Jeux ont débuté le 25 (pour terminer le 11 septembre) et quand Faizant croque son président de la République furibard, la France n'a pas encore obtenu la moindre médaille. Ce sera chose faite le 31 au soir, avec le bronze en lutte gréco-romaine de René Schiermeyer, chez les welters (73 kg).

Exceptionnellement en une du quotidien, le dessin accompagne un article titré *« La détresse d'un grand champion »* sur la déroute du porte-drapeau de la délégation française, le fleurettiste Christian D'Oriola, seulement huitième. *« Mon père ne suivait pas vraiment les Jeux Olympiques mais la débâcle avait un tel retentissement qu'il ne pouvait pas l'ignorer »*, confie aujourd'hui Patrice Faizant, le fils du dessinateur. En 1981, ce dernier avouait d'ailleurs à *L'Équipe Magazine* : *« Si je ne dessine pas plus souvent sur le sport, c'est qu'à part le vélo, le judo et le Tournoi des Cinq Nations que je regarde à la télévision, je connais très mal le sujet. »* Faizant ajoutait : *« Je ne sais pas marcher. Après un kilomètre, j'ai mal aux jambes (…). Je ne peux pas courir non plus, cela me tue ! Parlez-moi d'escalader le Ventoux, là, je suis à mon aise. Quand j'arrive en haut, je bourre ma pipe et je la fume tranquillement. »*

S'il n'est pas spécialiste ès JO, Faizant se renseigne. *« Son fils Michel* (le frère de Patrice, décédé en 2016) *m'avait raconté que chaque matin, il passait une heure à lire tout ce qui pouvait paraître dans la presse. Il écoutait aussi beaucoup les informations à la radio avant de commencer son dessin,* assure Michel Roudillon, expert lors d'une vente aux enchères de dessins de Faizant en 2019. *Il était très au fait de l'actualité sociale, politique, économique de la France. »* Faizant suit d'autant plus la vie politique qu'en 1958, Charles de Gaulle est revenu au pouvoir. *« Il avait une vraie admiration pour le général*, poursuit Roudillon. *Pour lui, c'est le sauveur de la France dans tous les domaines, la politique, la moralité, l'image de la France, le sport… »* En cela, il se retrouve bien en phase avec la ligne éditoriale gaulliste de *Paris-Presse*…

En 1960, le journal créé à la Libération souffre de la concurrence de *France-Soir*. Quand ce dernier tire parfois à plus d'un million d'exemplaires, *Paris-Presse* peine à vendre plus de cent mille journaux par jour. Pour autant, la caricature de Faizant connaît un succès immédiat, au-delà du lectorat de son journal. *« C'est un dessin dont on a parlé et qui a été reproduit un peu partout »*, racontait le dessinateur lui-même, dans *l'Œil à la main* (éd. Stock, 1976). Ainsi, le 1er septembre, *L'Équipe* décide de republier le dessin. Le 10 septembre, ce sera au tour de *Paris Match*. Les 3 et 4 septembre, *Paris-Presse* le repasse même à deux reprises, en une ! Notamment pour illustrer un écho sur les réactions élyséennes au fiasco romain…

Si le dessin de Faizant connaît une telle postérité, c'est qu'il vise juste. Pourtant déjà très occupé par la guerre d'Algérie, la construction européenne ou les tensions Est-Ouest, De Gaulle va bien prendre en main l'avenir du sport français. En février 1961, il nomme le colonel Marceau Crespin premier délégué général à la préparation olympique. Dans le bois de Vincennes, l'Institut national du sport (qui deviendra l'Insep en 1975) est rénové ; dans tout le pays, près de 2300 terrains de sport, 550 piscines, un millier de gymnases sont construits ; le nombre de professeurs d'EPS est doublé… Et ça marche.



— Dans ce pays, si je ne fais pas tout moi-même...
(Dessin publié hier par notre confrère « Paris-Presse »)

©ADAGP, Paris, 2024

Avec ce dessin, Jacques Faizant acquit véritablement ses galons de dessinateur politique.

La France n'a plus jamais manqué d'or depuis

En 1964, les Français rentreront de Tokyo avec 15 médailles dont une en or, acquise le dernier jour des compétitions par le cavalier Pierre Jonquères d'Oriola, le propre cousin de l'escrimeur Christian d'Oriola *(voir page 74)*. En 1968, à Mexico, ce sera encore mieux : 7 médailles d'or (15 au total). Pour Faizant aussi, jusque-là assez prudent sur le terrain politique, cette caricature marque un tournant. *« À partir de ce moment-là, mon dessin est devenu quotidien (…)*, écrit-il dans *l'Œil à la main*. *J'ai été pris par le jeu, par le défi, et suis devenu dessinateur politique un peu malgré moi, sur le tard, avec (encore !) toute une culture à rattraper. »*

Son dernier dessin dans *Paris-Presse* (absorbé par *France-Soir* en 1965, le titre disparaîtra en 1970) paraît le 27 juin 1967. À la rentrée suivante, le voilà en charge du dessin politique en une du *Figaro*, à la place de Sennep. Dès lors, Faizant devient indissociable du quotidien conservateur, qu'il ne quittera qu'en septembre 2005, quelque mois avant sa mort, à 87 ans, le 14 janvier 2006. *« Au Figaro, il avait signé un contrat ahurissant, à vie !*, affirme l'expert Michel Roudillon. *Avec l'âge, malheureusement, il n'avait plus le même regard et* le Figaro *a eu beaucoup de mal à s'en défaire. »*

Durant sa carrière, Jacques Faizant signera plus de 50 000 dessins, et parmi eux, ceux sur De Gaulle sont sûrement les plus mémorables. Comme celui du 11 novembre 1970, illustrant la mort du fondateur de la Ve République : une Marianne éplorée, accoudée sur le tronc d'un arbre déraciné. Résumé de Patrice Faizant : *« Si le dessin des Jeux Olympiques est le début d'une histoire, celui-ci termine le cycle. »*

1960



ROME

Le héros aux pieds nus

Abebe Bikila, fils d'un berger éthiopien, pulvérise le record du monde en courant, pieds nus, les 42,195 km du marathon en 2 h 15' 16'' dans la chaleur torride qui étouffe Rome. Il est le premier Africain noir champion olympique. Une victoire qui a aussi valeur de revanche : ce soldat de la garde impériale éthiopienne a rendu son honneur à son peuple, et au continent, en franchissant la ligne d'arrivée en conquérant sous l'arc de triomphe de Constantine d'où étaient parties, vingt-cinq ans plus tôt, les troupes fascistes de Mussolini pour envahir son pays. Le marathonien devient un héros national.



L'Équipe

1956 / MELBOURNE



Imago/Panoramic

1956

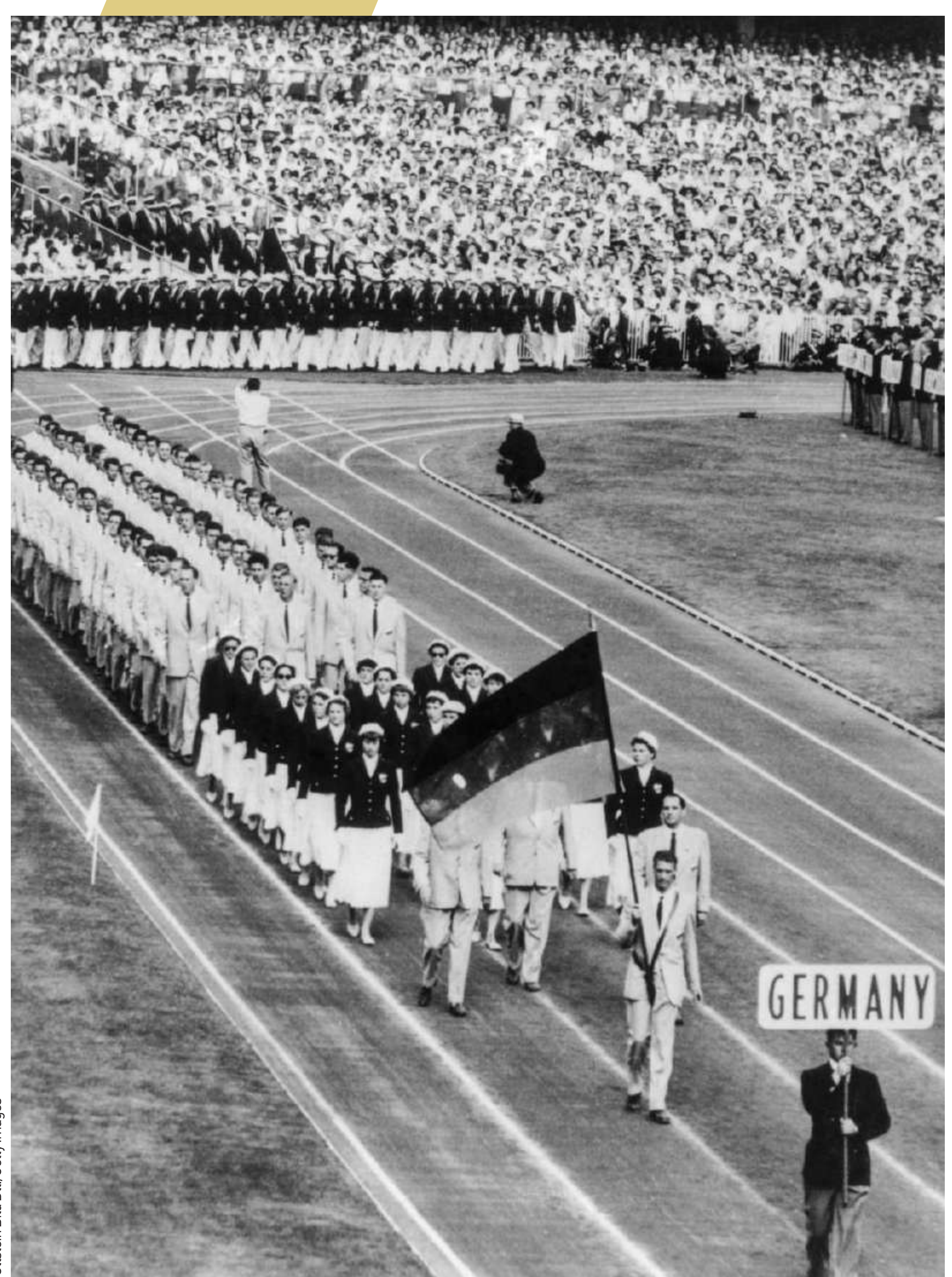


MELBOURNE

Bain de sang dans la piscine

Un mois après que l'Armée rouge a maté dans le sang l'insurrection de Budapest, les équipes de water-polo d'URSS et de Hongrie ont rendez-vous dans la piscine de Melbourne. C'est le troisième match de la poule finale pour chaque équipe, que les Hongrois abordent avec le plein de points, alors que les Soviétiques ont perdu une fois. Dans ce contexte géopolitique très tendu, la haine transpire de tous les pores ce 6 décembre 1956. Les coups pleuvent, sur et sous l'eau, la tension monte à mesure que le score se creuse tant la Hongrie est supérieure (4-0). Ervin Zador *(photo, soigné par son coéquipier Miklos Martin)* est frappé violemment et une bagarre générale éclate. La police australienne doit intervenir pour éviter un lynchage des Soviétiques, pris en grippe par les spectateurs.

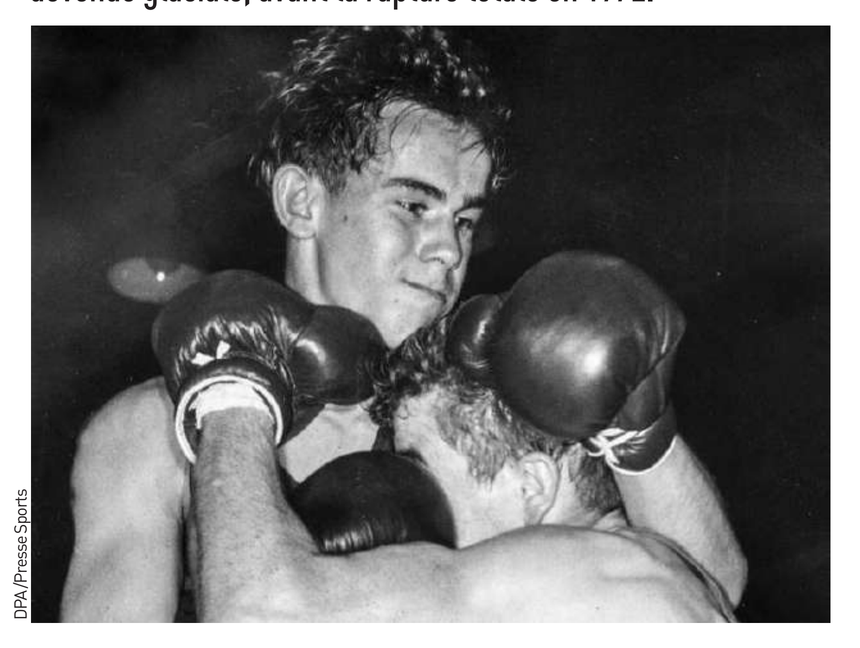
1956 MELBOURNE



Ullstein Bild Dtl/Getty Images

L'Allemagne unie... malgré tout

De 1956 à 1968, l'Allemagne a présenté une équipe unifiée aux Jeux alors même que le pays était divisé entre RFA et RDA depuis 1949. D'abord plutôt fraternelle, l'ambiance est devenue glaciale, avant la rupture totale en 1972.



DPA/Presse Sports

L'athlète Karl-Friedrich Haas (qui terminera 2e du 400 m), est le porte-drapeau de l'Allemagne unifiée lors de la cérémonie d'ouverture des Jeux de Melbourne (en haut). Le boxeur Wolfgang Behrendt (poids coq, ici en demi-finales contre l'Irlandais Frederick Gilroy) deviendra le premier Est-Allemand champion olympique.

PASCAL GLO

Sur la deuxième marche du podium olympique du 400 m, balayé par le vent de Melbourne, Karl-Friedrich Haas rêve encore d'or. Mais le coureur de 400 m est déjà entré dans l'histoire des Jeux une semaine plus tôt au Cricket Ground. Le 22 novembre 1956, il est le porte-drapeau de l'équipe d'Allemagne unifiée alors que le pays est divisé depuis 1949 avec la République fédérale d'Allemagne (RFA) à l'Ouest et la République démocratique allemande (RDA) à l'Est. À l'origine de cet anachronisme, en pleine guerre froide et alors que les chars soviétiques viennent de réprimer la révolution hongroise à Budapest : la volonté du Comité international olympique de réunir le mouvement olympique. *« C'est un résultat que la politique n'a pu obtenir »,* se félicite son président, Avery Brundage.

Si l'Allemagne a été exclue des premiers Jeux de l'après-guerre (1948), le Comité olympique ouest-allemand fut reconnu dès 1949 par le CIO. Son homologue est-allemand ne le sera qu'en 1955 à titre provisoire. Alors en 1952, à Oslo, l'hiver, puis Helsinki, l'été, la RFA et la Sarre, indépendante jusqu'en 1957 (sous protectorat français), furent les bienvenues, chacune avec son équipe. Mais pas la RDA, qui refusa d'envoyer ses athlètes sous bannière ouest-allemande, dénonçant notamment la présence au sein du CIO d'un proche du régime nazi, Karl Ritter von Halt, patron des Jeux d'hiver de Garmisch-Partenkirchen en 1936. *« Qu'un pays disposant d'un Comité olympique propre fût exclu pour des raisons manifestement politiques contredisait la morale apolitique du mouvement,* rappelle l'historienne américaine Uta Balbier (1) *et c'est ainsi qu'après l'entrée en fonction de l'Américain Brundage en 1952, le besoin se fit de plus en plus sentir au sein du mouvement olympique d'intégrer malgré tout la RDA. Dans cet esprit, on décida de fonder en 1955 une équipe olympique panallemande* (Sarre comprise), *qui ne fut, à aucun moment, apolitique. »*

Un drapeau noir-rouge-or frappé des anneaux et « l'Hymne à la joie »

Les premières négociations se tiennent en août 1955. Les deux États affichant les mêmes couleurs (noir-rouge-or), la question du drapeau est vite réglée. Mais dès lors que les Est-Allemands le compléteront, en 1959, de leurs armoiries (marteau, compas, couronne d'épi de blé), l'équipe unifiée adoptera un drapeau tricolore frappé des anneaux olympiques de 1960 à 1968.

Pour l'hymne, aux Jeux d'hiver de Cortina d'Ampezzo (Italie) en 1956, la RFA sait que les chances de titre de la RDA sont nulles et ne veut pas d'un chant commun, symbole de l'égalité des deux parties. Alors ce sera chacun le sien. La skieuse Ossi Reichert (RFA), championne olympique en slalom géant, fera ainsi retentir *le Deutschlandlied* (« Chant de l'Allemagne ») et la musique de Joseph Haydn, les Est-Allemands se contentant du bronze (Harry Glass, saut à skis). Mais à Melbourne, on leur promet l'or. Alors, plutôt que de subir *Auferstanden aus Ruinen* (« Ressuscitée des ruines »), la RFA préfère encore *l'Hymne à la joie* de Ludwig van Beethoven pour tous. Il accompagne ainsi le triomphe du gymnaste Helmut Bantz (RFA, saut de cheval), premier or allemand aux JO d'été de l'après-guerre, assidu au sauna, l'endroit à Melbourne où il fait le moins froid. Le chef de musique de la Royal Australian Air Force, chargé d'accélérer le rythme des réunions, « comprimera » Beethoven à six reprises, dont une pour le poids coq Wolfgang Behrendt, premier champion olympique est-allemand – le seul en 1956 –, *« styliste qui n'a rien d'un boxeur*, selon L'Équipe, *et se garde de laisser abîmer une gentille frimousse bouclée de boy-scout ».*

Pour composer l'équipe (218 athlètes), Brundage recommande l'exemple des sélections américaines. Dès 1955, de nombreux sports (aviron, tennis de table, judo, lutte, poids et haltères...) ont en effet un Championnat unique pour toute l'Allemagne. C'est ainsi que le 4 × 100 m féminin en athlétisme (détenteur du record du monde quelques semaines avant les JO) ou l'équipe de poursuite de cyclisme sur piste alignent trois Est-Allemands sur quatre membres. Pour le football, après la brève hypothèse d'une équipe mixte, Bonn (alors capitale de la RFA) ferme la porte à son voisin, mais les modestes amateurs ouest-allemands tombent d'entrée face à la grande URSS du gardien Lev Yachine (1-2), future championne olympique. Pour les Jeux de Rome 1960, la RFA remportera, en septembre 1959, le barrage entre amis à huis clos à Berlin-Est (capitale de la RDA) puis Düsseldorf, mais sans se qualifier ensuite... En 1964, à Tokyo, place à la RDA qui décrochera le bronze.

> "Nous n'étions une équipe entièrement allemande que sur le papier. En réalité, nous étions séparés.Comme des étrangers"
> KARIN BALZER (RDA, 80 M HAIES) ET WILLI HOLDORF (RFA, DÉCATHLON), CHAMPIONS OLYMPIQUES 1964

Mais entre Melbourne et Tokyo, l'ambiance est devenue glaciale. Selon Uta Balbier, *« les responsables des sports de RDA travaillèrent à saboter la prétention pan-allemande, en vue de la reconnaissance internationale de la RDA ».* Trois jours après la construction du mur de Berlin, c'est d'abord la RFA qui annonce, le 16 août 1961, la rupture de toute relation sportive avec son voisin. Des restrictions levées, à la demande du CIO le temps de monter une équipe pour 1964 : plus de mille heures de négociations et soixante éliminatoires au cours desquels le gymnaste Kurt Friedrich, exilé à l'Ouest, est hué à Magdebourg, tandis qu'on jette des œufs sur les gymnastes de RDA en RFA... Alors, si en 1956, selon le manager général, l'unité et la confraternité régnaient entre les membres de l'équipe, en 1964, ils ont le même maillot mais pas les mêmes valeurs. *« Nous n'étions une équipe entièrement allemande que sur le papier, en réalité nous étions séparés. Comme des étrangers,* révélaient en 2014 les champions olympiques Karin Balzer (RDA, 80 m haies) et Willi Holdorf (RFA, décathlon). Chacun *avait son propre entraîneur et les horaires étaient fixés de manière qu'il n'y ait aucun contact. » (2)*

Le 8 octobre 1965 à Madrid, le CIO reconnaîtra pleinement le Comité national olympique de la RDA, signant la fin de l'équipe unifiée. Mais aux JO de Grenoble (hiver) et de Mexico (été) en 1968, les deux Allemagnes, désormais séparées, partageront encore leur drapeau « olympique » et Beethoven. La rupture sera totale à partir de Sapporo (hiver) et Munich (été) en 1972, quelques mois avant la reconnaissance mutuelle des deux États, le 21 décembre.

(1) « Utopie apolitique dans l'espace olympique », Presses universitaires du Septentrion, 2009.
(2) « Die Welt ».

1952 HELSINKI DÉCRYPTAGE

Zatopek, la locomotive désarticulée

Auteur d'un triplé inégalé en 1952, le Tchèque a également laissé dans l'histoire son style qu'on pourrait caractériser de souffrance efficace.

ROMAIN DONNEUX

Lucide sur son faciès dans l'effort, Emil Zatopek, quadruple champion olympique, dont trois titres (5 000, 10 000 m et marathon) sur la seule édition d'Helsinki en 1952 (également médaillé d'or du 10 000 m en 1948 à Londres) disait de lui qu'il n'était *« pas assez talentueux pour courir et sourire en même temps »*. La formule a perduré dans le temps pour décrire celui qui a marqué l'histoire de l'athlétisme avec ses résultats, ses performances et sa vie romanesque. Se replonger dans les courses des JO finlandais offre d'ailleurs le plaisir de sauter dans un autre temps où tout était différent, mis à part le goût de sang dans la bouche et la brûlure lancinante dans les muscles.

LA TECHNIQUE : tête penchée, bras très hauts, foulée rasante

Même si les images d'archives peuvent varier en qualité, il est assez simple de reconnaître Zatopek parmi ses congénères. Le Tchèque était, de toute manière, très souvent en tête, mais son style était également unique. Tête penchée, bras très hauts, foulée rasante, le tableau n'est pas digne des grands esthètes de la course à pied mais l'efficacité régnait tout de même.

« Il avait la tête en extension, légèrement en arrière et des bras et des épaules très hauts qui lui donnaient un mouvement plus étriqué, explique Jean-Claude Vollmer, ex-DTN-adjoint à la Fédération française d'athlétisme et spécialiste de la course à pied. *Il avait une fréquence gestuelle bien supérieure à la moyenne. Il n'avait pas d'ischio-jambiers très développés* (muscle à l'arrière de la cuisse) *et donc pas beaucoup de vitesse. Mais en revanche, il avait des quadriceps* (muscle en avant de la cuisse) *très musclés par rapport au reste de ses jambes. Il s'entraînait beaucoup dans un manège pour chevaux où il y avait des copeaux de bois au sol et il courait là-dedans avec des chaussures militaires. Il s'imposait des trucs à l'entraînement qui font que tu ne lèves pas les genoux, tu ne passes pas talon fesse comme une foulée classique qu'on essaie de développer chez les athlètes. Comparé à des mecs qui courent maintenant, c'est moins beau mais mis dans le contexte, c'est incroyable. Il avait une économie de course qui était intéressante. »*

LA TACTIQUE : toujours devant, à son rythme

Certains aiment se cacher, d'autres ne peuvent s'empêcher de mettre le nez devant. Zatopek était de cette race, ne manquant jamais une occasion de faire exploser les pelotons, comme lors de son deuxième titre olympique sur 10 000 m à Helsinki, en appliquant son rythme d'entrée pour arriver seul. Et bien qu'il dût s'employer au sprint pour arracher aussi le 5 000 m en 1952, il remit ça sur le marathon, distance qu'il découvrait, et où, sous le soleil d'Helsinki, il finit seul dans le stade olympique. *« C'était le bourrin absolu*, résume tendrement Vollmer. *Dès le début des courses il avait le rictus, laissant l'impression qu'il était déjà mort. Il s'en est mis plein la tronche dès le début de sa carrière. Les gens trouvaient ça quand même beau. Un mec toujours devant qui attaque, qui ne lâche pas, c'était un phénomène. Il ne concevait pas la défaite, avec une capacité à se faire mal au-delà de l'humain moyen. »*

L'ENTRAÎNEMENT : une méthode maison, faite de fractionnés

Pour Zátopek il n'y avait pas tellement de secret. Pour être le meilleur, il fallait s'entraîner très dur et le Tchèque s'y est employé tout au long de sa carrière, mettant au point sa propre méthode d'entraînement. *« C'est le mec qui a poussé très loin l'entraînement fractionné*, résume Vollmer. *Il a testé sur lui car il avait lu beaucoup sur le sujet. Pour résumer, il avait un entraînement discontinu mais sous une forme continue. Il ne faisait pas d'énormes sorties* (pas plus de 30 km) *mais il alternait beaucoup entre des allures rapides et lentes mais sans une énorme différence entre les deux. C'était une vague permanente. C'est comme si aujourd'hui, un athlète enchaînait des séries de 1 000 m en 2'45''* (21,8 km/h) *avec des récupérations de 1 000 m à 3'20''* (18 km/h). *C'est assez difficile de ne pas trop ralentir à la récupération. »*

LA TECHNOLOGIE : pistes cendrées et chaussures plates

Évidemment, les records personnels d'Emil Zatopek (13' 57'' 2 sur 5 000 m, 28' 54'' 2 sur 10 000 m, 2 h 23' 3'' au marathon, qu'il a peu couru) ont pris un coup de vieux (records du monde actuels 12' 35'' 36, 26' 11'' 0 et 2 h 0' 35''). Mais comme il est assez simple à comprendre, la course à pied des années 1950 n'a rien à voir avec celle d'aujourd'hui.

« Il faut remettre dans le contexte de l'époque où il courait sur des pistes en cendrée pourries qui étaient soit du béton, soit de la boue, rappelle Vollmer. *Ce n'était même pas de bonnes cendrées. À Londres* (JO 1948 où il a remporté son premier titre sur 10 000 m), *la piste ne tenait pas donc lui, comme les autres, avaient des chaussures extrêmement plates et ils couraient beaucoup pieds à plat. Quand on voit les pointes* (pour la piste) *ou les chaussures* (pour la route) *qu'ils utilisaient à l'époque, les performances sont remarquables. Les athlètes d'aujourd'hui refuseraient de courir avec des trucs comme ça* (rires). *Et à la vue de la spécialisation de l'entraînement et des athlètes, son triplé est devenu impossible. »*



Le 24 juillet, le 5 000 m est annoncé comme LE rendez-vous des JO de 1952. Emil Zatopek prend les choses en main avant le dernier virage et devance encore Alain Mimoun. L'Allemand Herbert Schade se classe 3e. Le 27 juillet, Zatopek boucle son incroyable pari en remportant le marathon, un exploit qui reste unique.

L'Équipe

1952 HELSINKI



Collection L'Équipe

1952



XV OLYMPIA
HELSINKI

HELSINKI

Un bain pour l'histoire

Cette première valait bien de se jeter à l'eau. Le 30 juillet 1952, Jean Boiteux, 19 ans, favori de la finale en 400 m nage libre à Helsinki, assume son statut et décroche l'or. Pas une surprise, mais une performance historique : dans les Jeux, jamais un Tricolore n'avait triomphé en natation. Dans les tribunes, les Français exultent. Il y a la mère, Bibienne Pellegry, double finaliste olympique en natation (1924 et 1928). Et il y a son père, Gaston, autre illustre nageur. Installé au premier rang, il explose et bouscule ses voisins pour enlacer son fils directement dans le bassin. Le voilà trempé de la tête – couverte d'un béret basque – aux pieds. Une célébration à la hauteur de l'exploit : il faudra attendre Laure Manaudou (2004) pour voir un autre nageur français remporter l'or aux JO.

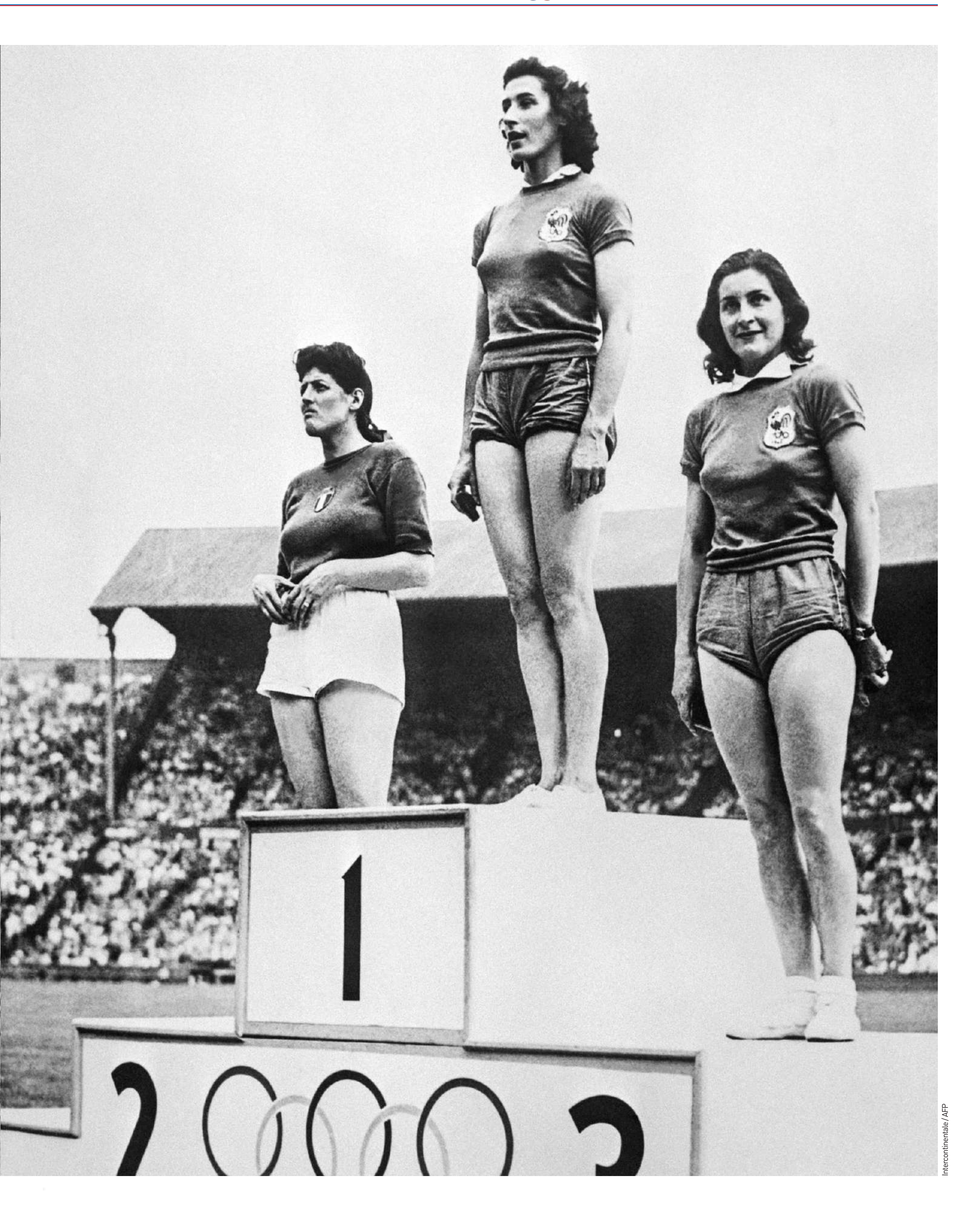
1948



LONDRES

La virtuose

Deux titres de championne olympique (disque et poids) et une médaille de bronze au saut en hauteur en une seule et même Olympiade. Micheline Ostermeyer est non seulement une athlète éclectique, mais elle est aussi une pianiste virtuose. Car trois mois avant les JO de 1948 et sa moisson de médailles, la jeune femme obtenait avec mention son diplôme du Conservatoire de musique de Paris. Elle a d'ailleurs célébré sa victoire au lancer du poids en donnant un récital impromptu d'œuvres de Beethoven au siège de l'équipe française. Après les Jeux, Ostermeyer a continué à défendre sa « vie divisée » : *« Le sport*, disait-elle, *m'a appris à me détendre ; le piano m'a donné des biceps forts ainsi que le sens du mouvement et du rythme. »*



Intercontinentale / AFP

Les Jeux dans le salon

En 1948, la BBC est la première chaîne de télé à retransmettre en direct les JO... dans un périmètre limité autour de Londres. Suffisant pour marquer l'histoire.

SACHA NOKOVITCH

Préparez-vous. Dans cent jours, les Jeux Olympiques de Paris devraient devenir ceux des résumés d'épreuves générés par intelligence artificielle, des multiples plans tournés par drones et des coulisses de préparation des athlètes filmées à la sauce Netflix. Pourtant, cette évolution de la production et de la consommation des images des Jeux n'aura certainement rien à voir avec la claque reçue par les téléspectateurs de l'édition de 1948, à Londres... Enfin, ceux équipés d'un des 80 000 postes de télévision dans un périmètre de deux cents kilomètres autour du stade de Wembley. Cette année-là, les JO deviennent les premiers retransmis en direct, dans le salon de ces gens (aisés), grâce notamment à un petit téléviseur vendu pour l'occasion et au nom tout trouvé : Olympic. Un destin auquel Londres ne semblait pouvoir échapper.

Quarante ans plus tôt, la ville se targuait déjà d'avoir accueilli le tournage des premières images des Jeux (*), dont celles du marathonien Dorando Pietri au White City Stadium diffusées, des jours plus tard, dans les salles de cinéma. On y voyait l'Italien en tête de la course à son entrée dans le stade, s'écrouler à plusieurs reprises, se tromper de sens avant de se faire aider par des officiels pour franchir la ligne... Il allait être disqualifié !

Un budget dix fois inférieur à celui de la radio

À mi-chemin de ces deux révolutions de la retransmission sportive, le 26 janvier 1926, l'Écossais John Logie Baird testa, une fois de plus dans la capitale britannique, la première diffusion en direct de télévision à système mécanique (sans tube cathodique). Dix ans plus tard, le régime nazi avait profité des Jeux de Berlin pour agrémenter sa propagande d'une première diffusion en direct des JO... Mais seulement de certaines épreuves et dans quelques espaces publics. De quoi permettre néanmoins à plus de 160 000 téléspectateurs de suivre la compétition tant bien que mal, malgré la piètre qualité des images.

En 1948, pour le retour des Jeux après les annulations de 1940 et 1944 dues à la Seconde Guerre mondiale, ce mode de consommation public se perpétue. *L'Équipe* en fait d'ailleurs état le 26 juillet pour l'ouverture des Jeux : *« Les cinq étages en façade de Simpson* (un célèbre grand magasin situé à Piccadilly) *sont couverts par 44 drapeaux et un rayon au premier étage a été transformé en salle de télévision car les Jeux seront télévisés six heures par jour. »*

Cette initiative revient à la British Broadcasting Corporation (BBC), diffuseur hôte et producteur des images. Créée en 1922, la « Beeb » cherche alors à développer sa branche télévisée, véritablement lancée en 1936. Pour obtenir les droits de retransmission et s'assurer une belle promotion, elle a déboursé mille guinées, l'équivalent de 25 000 livres d'aujourd'hui. Pendant ces « Jeux de l'Austérité », sur les ruines de la guerre et dans une capitale anglaise encore sous tickets de rationnement, l'une des plus grandes révolutions audiovisuelles a lieu. *« Pendant un certain temps, la production sportive de la BBC s'est réduite à des diffusions de tir à la corde, de tennis de table et de football amateur*, détaille David Hendy dans son livre référence *The BBC, a people's history* (La BBC, une histoire du peuple, en vf). *La télévision avait clairement le potentiel de produire bien plus. La couverture médiatique des Jeux de Londres de 1948 fournira une vitrine de ce qui pouvait être fait. »* Notamment pour la diffusion en direct. La BBC déploie alors deux unités mobiles de production – l'une à Wembley, l'autre au bord de la piscine olympique située à proximité – disposant chacune de trois caméras. David Hendy raconte que *« les producteurs étaient postés à proximité, surveillant des rangées d'écrans de contrôle afin de pouvoir coordonner les commentaires d'une douzaine de journalistes différents »*. Et d'envoyer les bonnes images au bon moment sur le direct.

Avec un budget encore dix fois inférieur à celui de leurs collègues de la radio, les équipes télé de la BBC composent avec leurs moyens et apprennent sur le tas. Comme lors de la cérémonie d'ouverture ainsi que le racontera Ian Orr-Ewing, directeur des émissions extérieures, dans son rapport d'après Jeux : *« Malheureusement, comme le chemin prévu pour l'arrivée de la famille royale était bloqué par des voitures, elle est arrivée par la route d'accès ordinaire et n'a pas été bien vue. »* Un imprévu et l'apprentissage des joies du direct.

> **“De nombreux nageurs ont été télévisés alors qu'ils étaient encore mouillés ”**
> UN EMPLOYÉ DE LA BBC

Mais parmi les 70 heures de programmes diffusés en live, quelques séquences marqueront plus que d'autres. *« Le moment le plus poignant est survenu à la fin du marathon »* lorsque les caméras suivent les trois leaders de la course, assure la BBC dans son bilan. Le Belge *« chancelant »* Étienne Gailly est dépassé par l'Argentin Delfo Cabrera et le Britannique Tom Richards. Dans ce rapport, on apprend aussi que la nageuse danoise Greta Anderson, victime d'une crampe en pleine course, aurait été *« sauvée de la noyade sous l'œil même de la caméra »*. Et que globalement les téléspectateurs anglais auraient été bluffés d'observer les premières réactions d'athlètes à la sortie de leur performance, notamment les nageurs. *« De nombreux nageurs ont été télévisés alors qu'ils étaient encore mouillés »*, s'enthousiasme la chaîne publique. Cecil McGivern, alors directeur des programmes, félicitera ainsi ses troupes à la fin des Jeux : *« Il ne fait aucun doute que notre retransmission de la XIVe Olympiade a été un très grand succès et a apporté un crédit considérable à la télévision britannique tant dans ce pays qu'à l'étranger. »*

À Londres, le dernier vestige de 1948 a disparu avec la destruction de l'ancien stade de Wembley en 2003, où étaient inscrits les noms de tous les médaillés d'or. Et de cette première diffusion en direct populaire, il n'en reste pas davantage. Selon la BBC, *« seules quelques minutes de transmission réelle, telle que les téléspectateurs l'ont vue en 1948, existent dans les archives de la BBC. Elles n'ont été revues qu'une seule fois à la télévision depuis »*.

Mais dans un entretien tiré de la collection *Histoire orale de la BBC*, Aubrey Singer, ancien DG du groupe audiovisuel, revenait sur ce succès du direct. *« Cette vivacité confère un sentiment d'immédiateté, permettant aux téléspectateurs de devenir des observateurs participant aux événements qu'ils regardent. C'est cette coexistence entre l'expérience de regarder la télévision et l'incertitude des événements en direct au fur et à mesure qu'ils se déroulent, qui a fait de la radiodiffusion extérieure la partie centrale du service de télévision. »* Pour autant, le premier événement bénéficiant d'une large diffusion internationale en direct n'interviendra que cinq ans plus tard, le 2 juin 1953. Le stade de Wembley laissait alors place à l'abbaye de Westminster, les centaines de milliers de téléspectateurs à des centaines de millions et les médailles à une couronne, celle de la nouvelle reine de l'empire britannique, Elizabeth II.

(*) En réalité, de premières brèves images animées d'athlétisme avaient été réalisées en 1904 lors des Jeux de Saint-Louis.



Trois caméras étaient positionnées au stade de Wembley. On peut en apercevoir deux d'entre elles en arrière-plan.

Collections L'Équipe

1936 BERLIN



Austrian Archives/Imagno/Getty Images

Pourquoi Roosevelt snoba Owens

Contrairement à ce qu'affirme une légende tenace, le héros des Jeux de 1936 n'a jamais forcé Adolf Hitler à quitter le stade de Berlin. De retour aux États-Unis, le quadruple médaillé d'or a en revanche été ignoré par le Président américain, Franklin Roosevelt, en pleine campagne pour sa réélection.

JEAN-PHILIPPE LECLAIRE

À quoi tient une légende ? À ce qu'elle raconte, amplifie, sublime, mais aussi à ce qu'elle préfère tenir dans l'ombre. *« Jesse Owens a réussi un exploit qu'aucun homme d'État, aucun journaliste, aucun général n'auraient pu réaliser : il a forcé Adolf Hitler à sortir du stade »,* expliquait le Président américain Gerald Ford le 5 août 1976 lorsqu'il reçut à la Maison Blanche le quadruple médaillé d'or (100, 200, 4 x 100 m, longueur) des Jeux de Berlin 1936. Sans parler de fake *news*, la réalité est beaucoup plus nuancée. Lors de la première journée des compétitions d'athlétisme, Hitler avait accueilli dans sa loge trois champions olympiques, deux Allemands et un Finlandais, mais pas le Noir américain Cornelius Johnson, médaillé d'or à la hauteur. Le Führer s'était éclipsé avant même la fin du concours. Le président belge du CIO, Henri de Baillet-Latour, osa faire remarquer au dictateur qu'en tant que chef d'État du pays-hôte, il avait le choix entre honorer tous les vainqueurs ou n'en accueillir plus aucun. L'homme qui faisait déjà trembler le monde choisit la deuxième option. Si un Noir américain força Hitler à quitter le stade, ce fut donc Cornelius Johnson, et pas Jesse Owens.

En plus de tordre les faits, Gerald Ford omit de préciser qu'il était le premier Président américain à recevoir Jesse Owens dans les sièges confortables de son bureau ovale. Le héros des Jeux de Berlin aura donc attendu quarante ans pour connaître un tel honneur. *« Hitler n'a pas vraiment snobé Owens, en revanche, le Président des États-Unis* (Franklin Roosevelt) *a bien oublié de l'inviter à la Maison Blanche. Owens a quitté l'Allemagne nazie pour retourner dans l'Amérique raciste, où on l'a renvoyé au fond du bus »*, résume William J. Baker, le biographe du héros des Jeux de Berlin (1).

> **"Jusqu'à très récemment, voter démocrate pour un Noir, c'était comme voter Hitler pour un Juif "**
> EXTRAIT D'UN NUMÉRO DU MAGAZINE NEWSWEEK DE 1936

Né le 12 septembre 1913, à Oakville, dans l'Alabama, James Cleveland « Jesse » Owens appartient à la deuxième génération d'après la fin de l'esclavage. Il a beau être la star des « Buckeyes » de l'université d'Ohio State, capable d'égaler ou battre six records du monde en moins d'une heure, lors d'une simple rencontre universitaire (2), le jeune Owens est lui aussi victime de la ségrégation. Il n'a pas le droit de résider sur le campus ou de manger dans les mêmes restaurants que les Blancs. Malgré ce racisme institutionnalisé, celui qui est aujourd'hui considéré comme un symbole de la lutte contre tous les préjugés ne possède pas l'étoffe d'un militant : *« Je suis trop jeune pour m'y connaître en politique »,* avoue le héros de 23 ans au retour de Berlin.

L'homme soi-disant snobé par Hitler va pourtant s'engager derrière le candidat républicain, Alf Landon, contre le sortant démocrate, Franklin Delano Roosevelt, lors des élections présidentielles de 1936. *« Le Président Roosevelt a fait des choses pour les Noirs, mais pas assez »,* juge Owens. Il n'est pas le seul membre de sa communauté à penser ainsi : *« Jusqu'à très récemment, voter démocrate pour un Noir, c'était comme voter Hitler pour un Juif »*, peut-on même lire dans un numéro du magazine *Newsweek* de 1936. Comme l'analyse l'historien Pap Ndiaye, spécialiste des États-Unis, et ancien ministre de l'Éducation nationale, *« le parti démocrate s'appuie lourdement sur son aile sudiste, sur ces États qui pratiquent encore la ségrégation ».* Franklin Roosevelt n'a pas du tout envie de s'aliéner cette partie essentielle de son électorat. *« Les Présidents américains n'ont pas encore pris l'habitude de recevoir les champions olympiques à la Maison Blanche, mais même si cette idée avait traversé l'esprit du Président Roosevelt, il l'aurait rapidement chassée »,* écrit William J. Baker. Non seulement, « FDR » n'accueille pas Owens dans le bureau ovale, mais il évite même de lui adresser le moindre télégramme de félicitation.

Si le quadruple champion olympique aux Jeux de Berlin, Jesse Owens, a connu la joie de la parade à New York, il n'a pas, en revanche, été particulièrement honoré par le président américain Franklin Delano Roosevelt.

> **"Owens est devenu un symbole politique malgré lui "**
> PAP NDIAYE, HISTORIEN

Si, dans les semaines qui suivent, le snobé de la Maison Blanche s'engage officiellement aux côtés du républicain Alf Landon, ce n'est cependant pas seulement par conviction ou esprit de revanche. D'un millionnaire républicain, Owens a surtout reçu une coquette somme d'au moins 10 000 dollars. Ce soutien intéressé n'y change rien. Le 3 novembre 1936, Roosevelt écrase Landon avec 60,79 % des voix contre 36,54 % à son challenger. Conclusion d'Owens : *« Ce fut la pire course de ma carrière, mais j'ai touché beaucoup d'argent ! »*

Car la politique n'a jamais été son souci principal. *« Owens est devenu un symbole politique malgré lui. Tout ce qui le préoccupe, et on ne peut pas lui en vouloir, c'est de gagner sa croûte »,* synthétise Pap Ndiaye. Ayant perdu son statut d'athlète amateur, au lendemain des Jeux de Berlin, car il a refusé de participer à un meeting pour la Fédération américaine d'athlétisme (3), Jesse Owens est même obligé de courir contre un cheval, le 26 décembre 1936, à La Havane, pour empocher 2 000 dollars. *« J'avais quatre médailles d'or, mais je ne pouvais pas les manger »,* se justifiera t-il plus tard.

Décédé le 31 mars 1980, à l'âge de 66 ans, Jesse Owens connut une gloire plus éclatante après sa mort. Interrogé par sa femme, Michelle, juste avant les JO de Rio 2016, sur le fait de savoir qui était *« son sportif préféré d'autrefois »*, Barack Obama répondit : *« Jesse Owens, parce qu'il a été l'homme le plus rapide du monde sous les yeux des nazis. »* Le Président démocrate aurait pu ajouter que son héros était devenu l'un des plus grands champions de tous les temps, loin, très loin, de cette Maison Blanche qui fut si longtemps hostile aux Noirs.

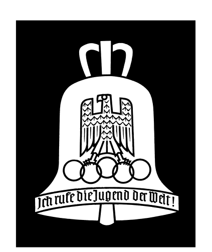
(1) Dans « Jesse Owens, an american life », Éditions The Free Press 1988. Non traduit.
(2) Le 25 mai 1935 à Ann Arbor, dans le Michigan.
(3) Dès le lendemain de la quatrième médaille d'or d'Owens, sur 4x100m, à Berlin, l'American Athletic Union lui impose de participer à une tournée européenne de meetings. Il accepte de participer aux quatre premières étapes, mais déclare forfait pour la cinquième afin de rentrer plus vite aux États-Unis. Il est aussitôt suspendu et ne retrouvera jamais son statut amateur.

1936 BERLIN



Schirner Sportfoto/Picture Alliance/AFP

1936



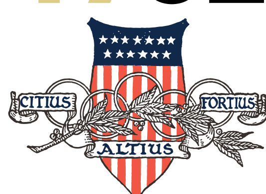
XI. OLYMPIADE
BERLIN 1936

BERLIN

Jeux « nazis »

Les spectateurs effectuent le salut hitlérien lors de la cérémonie d'ouverture le 1er août 1936 à Berlin. Ces Jeux Olympiques étaient le parfait moyen de propagande pour Adolf Hitler, qui les a utilisés comme une vitrine pour mettre en avant son idéologie et refléter l'image de l'Allemagne nazie à travers le monde. Il espérait que l'événement démontrerait sa théorie de la supériorité de la race aryenne. Au lieu de quoi les exploits de Jesse Owens, quadruple médaillé d'or (100 m, saut en longueur, 200 m et 4 × 100 m) ont amené le public à saluer en héros un Afro-Américain.

1932



LOS ANGELES



Tarzan bat Taris

En 1932, la France rentre des JO de Los Angeles avec 19 médailles autour du cou, dont 10 en or. La déception est cependant venue du 400 m nage libre, où Jean Taris (ligne 1) fut battu d'une main en finale par l'Américain Buster Crabbe (ligne 6), qui a très vite écourté sa carrière de sportif pour endosser le costume de Tarzan au cinéma dès 1933. Mais les rois de la piscine lors de cette olympiade furent avant tout les nageurs japonais (Yokoyama, ligne 2, Oyokta, ligne 3 et Sugimoto, ligne 5).



Bettmann

1932 LOS ANGELES

Les bannis du Coliseum

En 1932, le Français Jules Ladoumègue et le Finlandais Paavo Nurmi, phénomène et légende du demi-fond, sont privés de Jeux, au nom d'un amateurisme suranné.

PASCAL GLO

Le 4 octobre 1931, au stade Jean-Bouin, devant 10 000 Parisiens comblés, Jules Ladoumègue est au sommet de son art. En 4'9''2, le Français s'offre le record du monde du mile (1 609 m) du légendaire Paavo Nurmi, l'idole aux neuf titres olympiques qui ornait les murs de son adolescence. En 1928, encore novice, il avait dû se contenter de l'argent sur 1 500 m aux Jeux d'Amsterdam. Depuis, il vole sur la cendrée. L'or lui est promis à Los Angeles. Mais, à 24 ans, après deux années d'invincibilité et six records du monde (1), il ne courra plus jamais vraiment...

À en croire ses mémoires (2), il le savait déjà : *« Il me fallait vraiment connaître un immense désarroi pour m'attaquer ainsi au record du grand maître finlandais. J'étais absent. Je ne courais ni avec quelqu'un ni contre quelque chose, je courais le dernier record de ma vie. L'esprit tendu, le regard accroché à Nurmi, il me semblait voir sa foulée, qu'il était à mes côtés et me protégeait. »*

Quatre mois plus tard éclate « l'affaire Ladoumègue ». Le 1er février 1932, la Fédération française d'athlétisme (FFA), alertée par la Fédération allemande, retire sa licence au champion pour avoir monnayé un déplacement à Francfort en avril 1931 et radie son club parisien, le CASG (Club athlétique des sports généraux). Mais lui pense encore sauver sa tête le 4 mars lors d'une confrontation avec les organisateurs des réunions de Strasbourg et du Havre entre lesquels il a fait monter les enchères en août 1931, moyennant un service à liqueur ou un plateau d'argent normands... Le quotidien sportif *l'Auto* *« espère que les autres pays auront les mêmes soucis de pureté... Nous vivons depuis longtemps dans un amateurisme que personne ne respecte plus, sauf la FFA »*, dont le bureau est composé de dirigeants du Stade Français et du Racing, rivaux du CASG. Des luttes intestines qui n'échappent pas à l'athlète, pisté et soupçonné d'emploi fictif à la Société Générale : *« L'ennemi attaquait sournoisement ; des hommes s'acharnaient à saboter ma carrière ».*

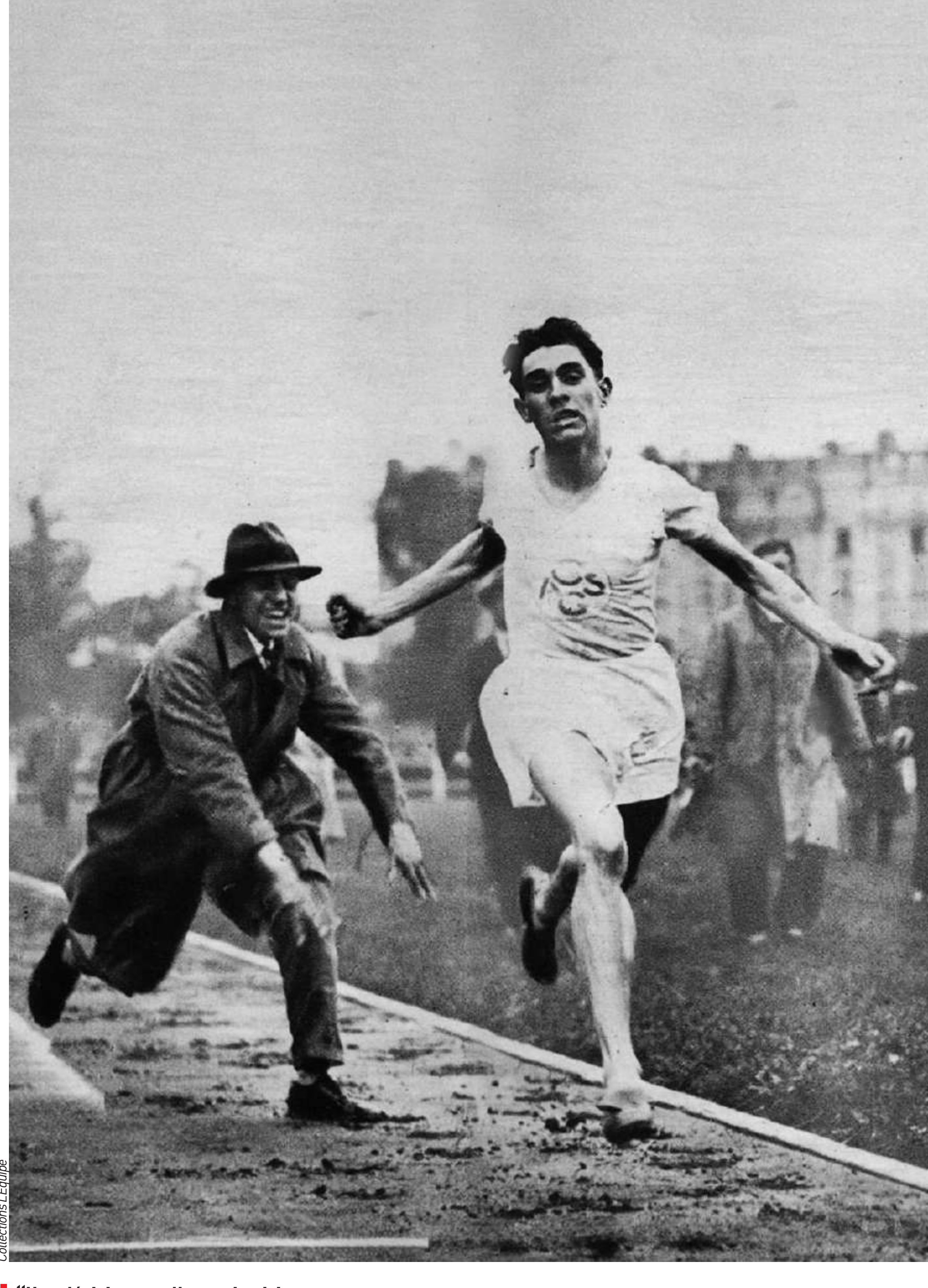
Jules Ladoumègue, enfant du malheur, adulé par le pays, mais suspendu

« Notre pays, qui est celui du bon sens, s'indigne », écrit Jacques Goddet dans *l'Auto*. Un pays qui adule ce coureur sublime, « Julot » comme tous l'appellent. Un enfant du malheur, orphelin à dix-sept jours, ado apprenti jardinier tombé en admiration devant les chevaux de l'hippodrome de Talence - *« Les trotteurs sont des modèles étonnants, je leur dois cette élévation du genou qui a donné son style à ma foulée ».*

Un champion dont le destin va basculer ce 4 mars 1932. Parti tourner un documentaire à Antibes, il ne se présente pas à la Fédération, prétextant une panne de voiture à Vienne. Verdict : radiation pour professionnalisme. Ladoumègue est sacrifié sur l'autel d'un amateurisme suranné comme avant lui l'Américain Jim Thorpe, champion olympique 1912 du pentathlon et du décathlon, pour avoir pratiqué le baseball en pro. Ou le Français Ahmed Boughera el-Ouafi, en or sur le marathon en 1928, coupable d'avoir couru contre des hommes et des animaux, entre 1929 et 1930, au sein d'un cirque aux États-Unis.


Collections L'Équipe

Le 2 août 1928, Jules Ladoumègue (21 ans) est devancé par le Finlandais Harry Larva en finale du 1 500 m des Jeux Olympiques d'Amsterdam.


Collections L'Équipe

Ci-dessus, à gauche, Jules Ladoumègue en 1930 à Paris quand il bat le record du monde du 1 500 m en 3'49''2. A droite, le Finlandais Paavo Nurmi en 1923.

> "Une décision cruelle que je n'ai pas méritée (...) Je vais continuer à m'entraîner"
> JULES LADOUMÈGUE, EN MARS 1932

Henri Desgrange, directeur de *l'Auto* prend sa défense : *« Dans le monde entier, il fait courir les foules, n'importe où les gens accourent, apportent comme à un pèlerinage leurs billets ; le petit jardinier sans fortune n'a aucun droit sur cette fortune ».* Il dénonce *« la honte d'une situation aussi stupide ».* Le dramaturge Jean Giraudoux monte aussi au créneau dans le quotidien *l'Intransigeant* : *« Un champion est la raison et le but du sport (...) Un champion non seulement illustre son sport, mais le crée (...) À ces créatures, non seulement la Fédération, mais l'État, doivent des égards spéciaux. »*

Deux jours plus tard, *l'Auto* recueille la première réaction d'un Julot *« fatigué, harassé... C'est une décision cruelle que je n'ai pas méritée ».* Le 11 mars, il confie *« je vais continuer à m'entraîner »*, mais une indiscrétion retient l'attention à la une : *« Nurmi sera-t-il disqualifié ? »* La Fédération allemande a en effet alerté la Fédération internationale d'athlétisme (FIAA) sur ses meetings rémunérateurs de l'automne 1931. Une seconde lame viendra de Suède. Les États-Unis, où il a effectué des tournées fructueuses, ne caftent pas. *« Si on me disqualifie, il faudra en disqualifier bien d'autres,* fanfaronne le *"fantôme finnois". J'ai fauté mais je ne suis pas le seul ! »* Le 3 avril à Berlin, la FIAA l'interdit de toute compétition et attend que sa Fédération le suspende. Moins zélée que la FFA, l'instance finlandaise ne le lâchera pas, l'autorisant à courir encore à la maison et pour les JO.

Paavo Nurmi interdit de JO deux jours avant l'ouverture par la Fédé internationale

Invité par *l'Intransigeant*, Julot arrive à Los Angeles dans l'indifférence générale. À 35 ans, Nurmi n'est inscrit que sur le marathon. Mais, à deux jours de l'ouverture des Jeux, la FIAA refuse son engagement. Seul envoyé spécial français, Goddet le croise : *« Il parut fort calme, marcha seul dans les allées, but un café et déclara : "J'ai toujours voulu établir le record de marathon en 2 heures 20 minutes. Mes jambes le peuvent. Je tenterai le record". »* La rumeur enfle alors d'une tentative *« après la course officielle ».* Le lendemain du verdict, Ladou-




Collections L'Équipe

▶▶ mègue, refoulé à l'entrée du village olympique avant de profiter du badge du demi-fondeur Séra Martin, rejoint l'autre banni du Coliseum. *« Il trouva le "fantôme" assis, mélancolique »,* décrit Goddet.

Ladoumègue racontera : *« Dès qu'il m'aperçoit, Nurmi a très mal. Je reste muet d'émotion. Il sourit le premier et je l'embrasse. Nous nous serrons bien fort, aussi fort que nous avons envie de pleurer. Nurmi me regarde droit dans les yeux, me prend la main, la tapote amicalement, me faisant comprendre qu'il faut que j'aie du courage ». « Ladoumègue pleure toute la journée parce qu'il voudrait s'entraîner,* témoigne *l'Auto. Il ne sait pas où aller : "Je ne courrai peut-être plus de ma vie, mais je ne veux tout de même pas me rouiller" ».*

"Comme un pianiste à qui on aurait coupé les mains"
JULES LADOUMÈGUE, APRÈS LOS ANGELES 1932

À l'arrivée du 1 500 m, remporté par l'Italien Luigi Beccali, Julot a la gorge nouée : *« Je crois que j'aurais gagné... »* Ses détracteurs estiment qu'il aurait été vaincu par la chaleur. Au retour de Californie, Ladoumègue espérera une réduction de peine (3). Il n'obtient qu'un contrat inique l'autorisant à courir dans des stades de province... vides de tout spectateur et de tout athlète licencié. *« Je suis comme un pianiste à qui on aurait coupé les mains. J'avais 25 ans et plus de raison d'être »,* confiera-t-il. Il est alors réduit à courir en URSS, à sillonner la France avec le cirque Medrano dans un numéro pathétique – « l'homme à la foulée formidable de 2,25 m » – sur une minuscule piste de bois, ou en se mesurant à un cheval, comme l'Américain Jesse Owens en 1936 à La Havane... L'honneur et le plaisir, il les retrouvera le 10 novembre 1935 à l'initiative du quotidien *Paris-Soir.* Ce jour-là, Jules Ladoumègue court en toute liberté, seul sur le macadam parisien, de la porte Maillot à la place de la Concorde dans la liesse et l'admiration de plus de 300 000 personnes. 3 250 m et 9'53'' de bonheur pour une ultime haie d'honneur : *« C'était mes funérailles nationales, mon roman d'amour avec le peuple ».*

(1) Du 5 octobre 1930 au 4 octobre 1931 : 1 500 m, 1 000 m, 2 000 m, 2 000 yards (1 yard = 0,914 m), *trois quarts de mile et mile* (1 mile = 1 609 m).
(2) "Dans ma foulée", Amiot-Dumont, 1955.
(3) Il sera requalifié en 1943, à 37 ans.

12

Le nombre de médailles olympiques gagnées par l'athlète finlandais Paavo Nurmi.
9 en or : 10 000 m (1920, 1928) ; cross (1920, 1924) ; 1 500 m (1924) ; 5 000 m (1928) ; cross par équipes (1920, 1924) ; 3 000 m par équipes (1924) ;
3 en argent : 5 000 m (1920, 1928) ; 3 000 m steeple (1928).


Collections L'Équipe

Le 19 juillet 1952, le Finlandais Paavo Nurmi, nonuple champion olympique entre 1920 et 1928, aura l'honneur d'allumer la vasque des Jeux d'Helsinki.

Nurmi derrière la légende

Le petit-fils du « Finlandais volant » est venu à Paris présenter les cinq médailles d'or remportées par son grand-père en 1924 à Paris.

« Ce marathon, je l'aurais gagné avec cinq minutes de moins. » Paavo Nurmi était sûr de lui. S'il avait pu participer au marathon des Jeux Olympiques de 1932, le « Finlandais volant » pense qu'il aurait pu remporter une dixième médaille d'or à Los Angeles.

Cela peut sembler de la vantardise, mais ne correspond guère avec l'image d'homme austère qui lui colle aux basques. Venu à Paris pour l'exposition à la Monnaie de Paris des cinq médailles d'or remportées en 1924 par son grand-père (*), Mika Nurmi corrobore en partie ce sentiment. Âgé de 41 ans, il n'a pas connu son aïeul, décédé en 1973 à 76 ans, et ce n'est que par les récits de son père qu'il a entendu parler de sa personnalité. Étonnamment, ce n'est pas sur ses exploits sportifs que son père s'est avéré le plus disert. *« D'après ce que j'ai compris, c'était quelqu'un de très strict, de modeste, qui n'aimait pas se mettre en avant, mais on n'a jamais beaucoup parlé de sa carrière sportive,* explique Mika Nurmi. *Que ce soit de ses succès, ou de sa disqualification en 1932. Si mon père me parlait de lui, c'était surtout pour sa vie d'après. Mon grand-père avait créé une compagnie de construction immobilière et avait connu le succès là aussi. »*

"Pour lui, les médailles n'étaient pas très importantes. Le plus important était la victoire en elle-même"
MIKA NURMI, À PROPOS DE SON GRAND-PÈRE PAAVO

Paavo Nurmi semblait n'accorder qu'une importance relative aux médailles récoltées durant sa longue carrière (il a disputé ses premiers Jeux en 1920 à Anvers). *« Pour lui,* reprend son petit-fils, *les médailles n'étaient pas très importantes. Ce n'était qu'un symbole, le plus important était la victoire en elle-même. D'ailleurs, elles n'étaient pas exposées chez lui. »*

Mika Nurmi vit aujourd'hui à Turku (au sud-ouest de la Finlande), le fief familial où est enterré le champion. Tous les ans, un meeting, les Paavo Nurmi Games, célèbre sa mémoire, tout comme les rues à son nom, les statues qu'on retrouve là-bas, mais aussi à Helsinki ou à Lausanne (en Suisse, où se trouve le siège du Comité international olympique). Il est un des rares sportifs à avoir eu un billet de banque à son effigie. Il y a même une gare qui porte son nom. Une évocation qui permet à Mika Nurmi de détruire une légende : *« Mon grand-père avait révolutionné l'entraînement. Il travaillait sur sa foulée, ce qui n'était guère courant à l'époque. Il avait toujours un chronomètre à la main pour savoir où il en était. On disait même qu'il lui arrivait de courir derrière un train pour travailler sa vitesse. Mais mon père m'a expliqué que ce n'était pas vrai. En fait, il habitait près d'une station de trains. Un jour, un photographe a pris un cliché alors qu'il s'entraînait près de chez lui et c'est ainsi qu'est née la légende. »* Sorte de clin d'œil de l'histoire, en 1952, un autre géant, surnommé la locomotive tchèque, Emil Zatopek, réalisa un triplé unique 5 000 m-10 000 m-marathon aux Jeux d'Helsinki. La vasque olympique y avait été allumée par Paavo Nurmi... **M.V.**

DR

(*) « D'or, d'argent et de bronze, une histoire de la médaille olympique », du 27 mars au 22 septembre 2024, à la Monnaie de Paris (VIe arrondissement).

1928 AMSTERDAM



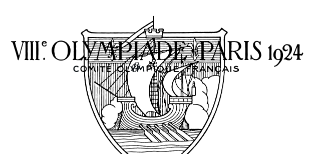
Nurmi, six de der

Déjà nanti de cinq titres individuels (10 000 m et cross en 1920 à Anvers ; 1 500 m, 5 000 m et cross en 1924 à Paris), le Finlandais Paavo Nurmi *(ici au centre)* va s'imposer sur le 10 000 m, le 29 juillet 1928 à Amsterdam, où il devancera son compatriote Ville Ritola *(vainqueur de l'épreuve en 1924, qui mène la course)* et le Suédois Edvin Wide *(en 3e position, médaillé d'argent quatre ans plus tôt)*. Nurmi terminera, le 3 août, 2e du 5 000 m, battu par Ritola, puis, le lendemain, 2e du 3 000 m steeple, dominé par un autre « Finlandais volant », Toivo Loukola. À 31 ans, Nurmi boucle son aventure olympique avec neuf médailles individuelles, dont six en or, en trois olympiades.



IOC Olympic Museum/Getty Images

1924



PARIS



Collections L'Équipe

Au fil de l'eau

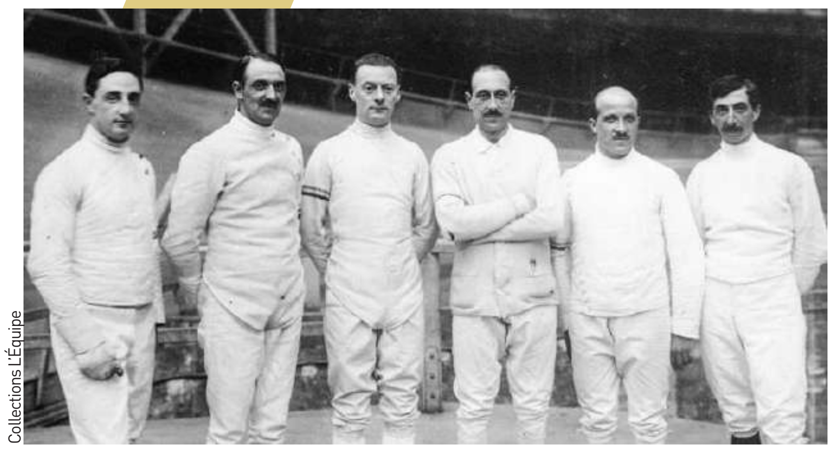
C'est à Paris, dans la piscine des Tourelles (XXe), que Johnny Weissmuller a écrit sa légende en juillet 1924, en remportant trois médailles d'or (100 m nage libre, 400 m NL et en relais 4 × 200 m NL), plus une de bronze avec l'équipe de water-polo américaine. Le nageur, alors apatride, avait pris l'identité de son frère cadet Peter, né sur le sol américain, pour pouvoir participer aux JO.

Le champion, premier à descendre sous la minute au 100 m, a appris à nager pour soigner les séquelles d'une poliomyélite, et ne mettait jamais la tête sous l'eau. Quelques années plus tard, Weissmuller est passé du statut de légende à celui de superstar hollywoodienne, en devenant le Tarzan le plus célèbre du cinéma.



Bettmann Archive/Getty Images

1924 PARIS



Collections L'Équipe

Les membres de l'équipe de France de fleuret aux JO de 1924 : Jacques Coutrot, Philippe Cattiau, Lucien Gaudin, Roger Ducret, André Labatut et Guy de Luget (de g. à d.). Ci-contre, Roger Ducret pendant les Jeux d'Anvers en 1920.

Ducret, fleuret moustaché

Le plus beau palmarès de l'escrime française fut d'abord réfractaire à l'idée d'écumer les salles d'armes. Il deviendra pourtant, en 1924 à Paris, l'un des deux Français à avoir réussi l'exploit de décrocher cinq médailles sur une seule édition des Jeux d'été.



Collections L'Équipe

LOUIS BOULAY

Il est un principe immuable, qui traverse les siècles et les générations : la récré, c'est sacré. Et ça a bien failli coûter à l'escrime française le plus grand palmarès de son histoire. En 1900, à seulement 12 ans, Roger Ducret était très loin de se douter qu'il deviendrait, en 1924 à Paris, l'un des deux seuls Français quintuple médaillé sur une même édition des Jeux d'été. Ce qu'il savait très bien, en revanche, c'est que croiser le fer sur le temps de la récréation au lycée Michelet, à Vanves (Hauts-de-Seine), il ne voulait pas en entendre parler. *« Si encore, j'avais pu profiter de la salle d'armes pendant les cours de mathématiques… Mais pendant la récréation ! Voyez-vous ça ! »*, justifiait-il dans *d'Estoc et de taille*, son très riche livre de mémoire de tireur paru en 1949 et dont le premier chapitre n'est autre que *« je ne voulais pas faire d'escrime »*.

Le jeune Ducret préférait profiter du grand air en s'adonnant au rugby, où il fut un bon demi de mêlée, ou tout autre sport, tant qu'il n'était pas enfermé *« dans cette sorte de cage à mouche appelée masque »* avec une lame à la main. *« À l'heure des fentes et des appels de pied, je me livrais à de plus saines occupations : je courais le 100 m et le 110 m haies, je luttais, sautais, lançais. En sorte qu'à la fin de ma première année d'escrime, j'étais devenu titulaire d'une médaille de saut à la perche. »*

Aussi à l'aise avec une lame qu'avec une plume à la main

Son destin d'escrimeur finit par le rattraper lors de son départ du lycée Michelet pour celui de Condorcet (XIXe arrondissement de Paris). Cette fois-ci, plus aucun moyen d'échapper à la discipline favorite de son père, adepte du duel au XIXe siècle. *« Si paradoxal que cela paraisse, fuir la salle d'armes m'avait inconsciemment permis de réaliser des progrès en escrime. Ces jeux du stade ont entretenu ma souplesse, accru mon énergie, augmenté ma détente. »*

Se découvrant des qualités insoupçonnées de bretteur, Roger Ducret se prit finalement au jeu d'une spécialité alors en pleine transition, passant de son historique statut d'art noble à un sport régi par des règles, où les duels laissèrent peu à peu place à des tournois, où les premiers champions firent leur apparition. Ducret en fut assurément l'un des plus grands, pour ne pas dire le plus grand. Par la taille d'abord. Mais surtout par le talent et le palmarès, Ducret étant, avec son coéquipier Philippe Cattiau, l'athlète français le plus médaillé des Jeux Olympiques avec un butin total de huit médailles.

Ses deux premières breloques aux Jeux d'Anvers en 1920, en argent au fleuret par équipes et en bronze dans la même arme lors de l'épreuve individuelle, n'étaient pourtant pas de la couleur attendue. *« À vrai dire, lorsque nous partîmes pour Anvers en 1920, ce n'était pas pour y disputer chaudement les Jeux Olympiques, c'était pour y venir à la César, voir et vaincre. Nous devions tout rafler. Nous considérions notre déplacement comme un voyage d'agrément et nos victoires olympiques comme de simples formalités. »* Rattrapés par leur arrogance et le talent des troupes italiennes, emmenées par le légendaire Nedo Nadi, les Français, Ducret le premier, prirent alors une belle leçon d'humilité.

Aussi à l'aise avec une lame qu'avec une plume à la main, Ducret partagea sa préparation pour les Jeux de Paris en 1924 entre les pistes parisiennes et les rédactions pour y exercer le métier de journaliste pour *l'Écho des sports*, *l'Intransigeant*, *la Petite Gironde* et *le Figaro*. Hasard du destin, c'est dans la salle d'armes du prestigieux quotidien national que Ducret retrouva le maître Rouvière, qui officiait aussi au lycée Michelet. *« Je ne saurais décrire à ce propos la stupéfaction qu'éprouva ce brave homme lorsqu'il retrouva, nanti de titres de champion de France et lauréat olympique, son potache récalcitrant. »* Doté d'un talent certain pour placer le bon mot au bon endroit, certains doutaient en revanche de sa capacité, à 36 ans, à briller aux Jeux de Paris. *« Un bruit naît, circule, s'enfle : je suis un homme fini »*, relate-t-il dans *d'Estoc et de taille.* L'histoire leur a donné tort, ou plutôt a vu entrer Ducret dans son Panthéon, pour ce qui devrait rester à jamais une moisson inégalée dans le sport français.

Engagé au fleuret, à l'épée et au sabre, une polyvalence désormais impensable, l'homme à la moustache impeccable irradia le Vélodrome d'Hiver puis l'annexe du stade Olympique de Colombes de sa justesse, mélange d'expérience et d'aisance technique dans les trois armes. Triple médaillé d'or et doublement argenté, Ducret aurait mérité une sixième distinction pour ses récits, chaque jour, dans trois journaux, sitôt la compétition terminée, où il paraphait humblement *« le signataire de ces pages »* au moment de conter ses exploits.

> **“Faites de l'escrime, c'est le sport de l'esprit ”**
> ROGER DUCRET, EXTRAIT DE SON LIVRE, « D'ESTOC ET DE TAILLE »

D'une rigueur telle qu'il réussit, à 40 ans passés, à se parer une dernière fois d'argent en fleuret par équipes aux Jeux d'Amsterdam en 1928, Ducret finit par se retirer des pistes sur un ultime titre de champion de France de sabre en 1934. Champion parmi les champions, il eut la chance, et la classe, de partir au sommet de son art. *« Je connus cette gloire sportive de l'escrimeur suffisamment longtemps pour m'être bien rendu compte des différentes façons dont elle se manifeste. Ce n'était en réalité pas la gloire de Napoléon, bien sûr, ni celle de Maurice Chevalier ou d'Édith Piaf, mais une bonne petite gloire suffisante pour que je n'aie pas été frustré des embêtements auxquels elle me donnait droit. »*

Devenu avec le temps le plus bel ambassadeur d'un sport qu'il mit un moment à apprécier à sa juste valeur, Roger Ducret résuma sa passion dans *d'Estoc et de taille* par cette ode à l'escrime qui semble correspondre parfaitement au tireur et à l'homme qu'était l'octuple médaillé olympique. *« Faites de l'escrime, c'est le sport de l'esprit. Les maîtres abondent, prêts à vous initier aux mystères de cet intelligent exercice auquel vous êtes ataviquement prédisposés. Vous y gagnerez santé et joie. "Il n'y a pas de maître d'armes mélancolique", a écrit Alfred de Musset. Oserais-je ajouter : il n'y a pas d'escrimeur morose. »*

BRÛLÉ, EN FEU À ANVERS

Quatre ans avant Roger Ducret, l'archer Julien Brûlé a été le premier Français quintuple médaillé sur une même édition des Jeux d'été, à Anvers en 1920. Sacré en individuel à 50 m, le Picard ramènera également de Belgique trois médailles d'argent et une en bronze.
Aux Jeux d'hiver, le biathlète Quentin Fillon Maillet est le seul quintuple médaillé tricolore, avec deux médailles d'or et trois en argent à Pékin en 2022.


TOYOTA
Partenaire
Olympique Mondial
Partenaire
Paralympique Mondial
TOYOTA
J–100
PARIS 2024
START YOUR IMPOSSIBLE*
MOMOKA MURAOKA | PARA ATHLÉTISME
CARLOTA DUDEK | BREAKING
DAMIAN WARNER | ATHLÉTISME
* DÉPASSER L'IMPOSSIBLE
©2024 Toyota Motor Corporation. Tous droits réservés.



Timothée Adolphe (para-athlétisme), Pauline Déroulède (tennis-fauteuil) et Enzo Lefort (escrime).